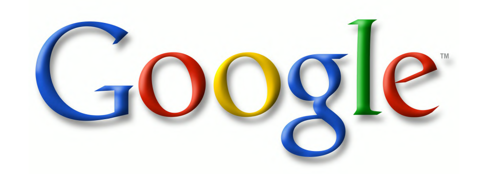
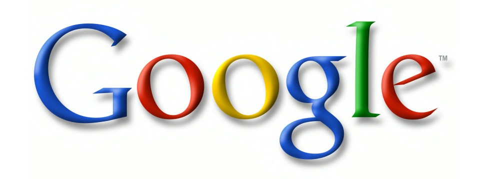
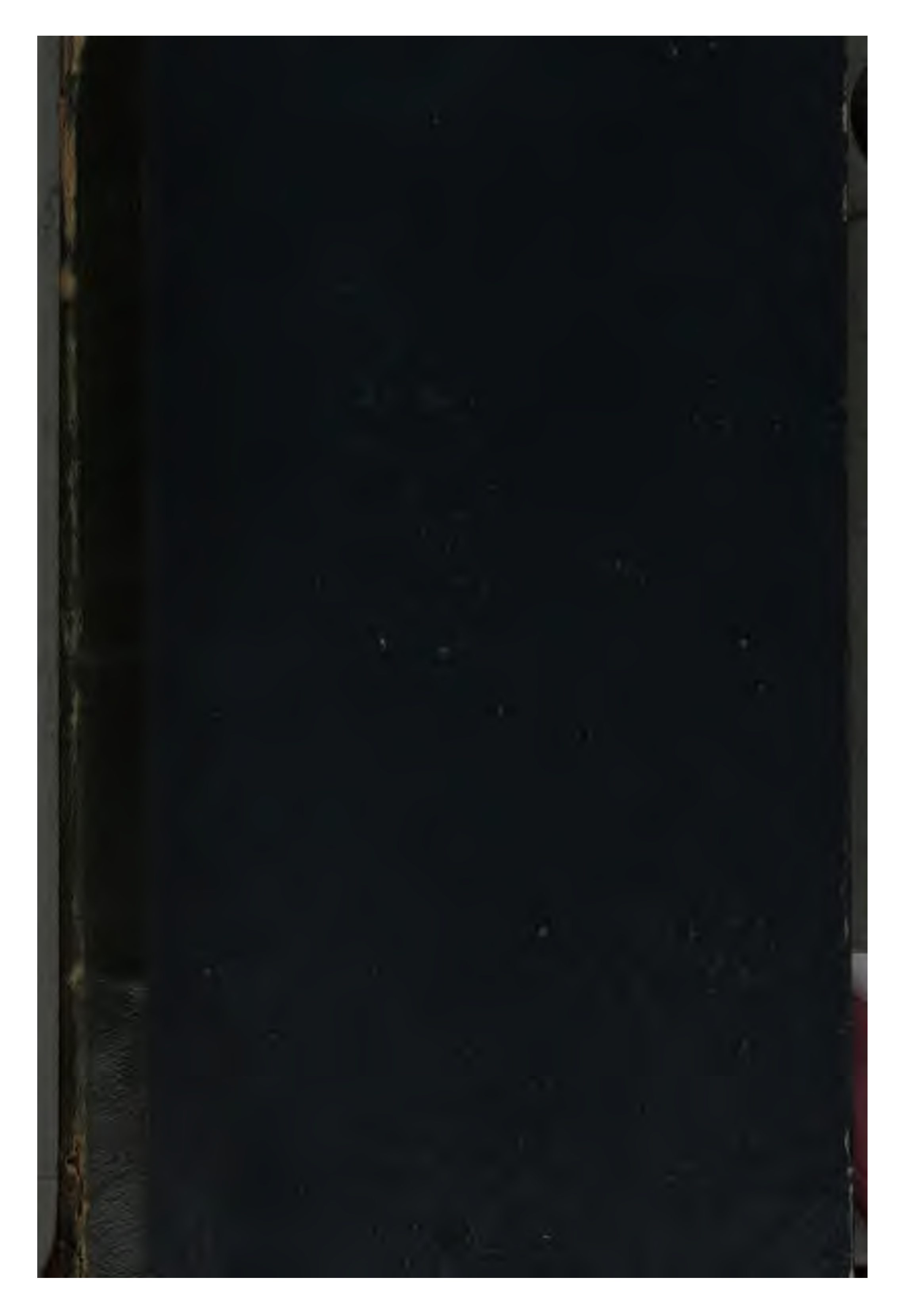

Google


Google




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

MÉMOIRES

DU COMTE

DE MODÈNE.

TOME II.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

MÉMOIRES

DU COMTE

DE MODÈNE,

SUR LA RÉVOLUTION DE NAPLES DE 1647.

Troisième Édition,

PUBLIÉE

PAR J.-B. MIELLE.

TOME II.

A PARIS,

CHEZ PELICIER ET CHATEL,

LIBRAIRES, PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXVII.

SECONDE PARTIE

DE

L'HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS DE LA VILLE

ET

ROYAUME DE NAPLES.

CHAPITRE PREMIER.

Quoique le soulèvement de la cité de Naples fût accompagné ou suivi de fort près de celui de la plus grande partie du royaume, je n'en ai pas voulu parler dans la première partie de cette histoire, pour n'interrompre pas le cours de ce torrent, dont les étranges et prodigieux ravages étaient capables de l'occuper entièrement; cette seconde fera voir en son commencement la suite de ses troubles, et les effets qu'ils causèrent dans les provinces; mais avant que de m'embarquer sur tant de flots soulevés contre l'Espagne, et qui menaçaient du naufrage la plus belle de ses couronnes, je crois qu'il ne sera pas mal à propos

de remarquer succinctement les noms, l'assiette et la nature de toutes ces mers orageuses qui tout à la fois concoururent à tant d'effroyables bourasques. A ce sujet, je remarquerai que ce royaume est divisé en douze provinces, qui sont: la Terre de Labour, dans laquelle est comprise Naples, la principauté de deçà, la principauté de delà, dont Salerne est la capitale, la Basilicate, la Calabre de deçà, la Calabre de delà, la Terre d'Otrante, la Terre de Bari, l'Abbruzze de deçà, l'Abbruzze de delà, le Comté de Molise, et la Capitanate.

La Terre de Labour, du côté du septentrion, est séparée des deux Abbruzzes par les monts Apennins, qui s'étendent à son Orient entre le comté de Molise; elle y touche aussi à la principauté ultérieure : du midi à la citérieure par le Sarne et à la mer Tyrrhène, et cette mer, avec la Campagne de Rome, la ferment à son couchant. Elle a été nommée autrefois campagne heureuse, à cause de la douceur de son climat, de la pureté de son air, de la prodigieuse abondance de ses plaines et de ses collines, et du grand nombre de poissons de sa mer et de ses rivières; ce qui obligea les Romains à dire que Cérès et Bacchus semblaient travailler à l'envi à qui lui ferait plus de grâces; elle fut depuis appelée Terre de Labour, à cause des champs Leborins si renommés dans ces vieux siècles. Elle abonde en grains de toutes sortes, en vins délicieux, témoins ceux du mont Falerne, et le Lagrima d'aujourd'hui;

en pâturages merveilleux, où, entre une infinité d'animaux de plusieurs espèces, on voit ces beaux et grands coursiers si renommés par tout le monde; en minières d'or et d'argent, d'alun et soufre; en bains, où des maux qui paraissent incurables à la médecine, sont guéris en bien peu de tems. Elle contient plusieurs villes considérables, et quantité de terres ou casals, ou bourgs qui font en tout environ cinquante-huit mille cent cinquante-deux feux, ou environ; sa côte est périlleuse et n'a aucun port considérable hors celui de Naples, qui même n'est pas assuré dans les bourasques du Siroc; elle a trente-deux tours au long de sa côte, qui, par des fumées ou des feux, avertissent en peu de tems, tout le pays, de l'arrivée des galères ou des vaisseaux qu'elles découvrent: ses principales forteresses sont les châteaux de Gayette, de Capoue, de Bayes et d'Ischia; ses îles sont Ponza, Palmarola, Ventotiène, Ischia, Procita, Nisita et Capri, que Tibère fit tant connaître: ses peuples généralement sont d'une taille moyenne, d'un teint beaucoup plus blanc que brun, d'un corps vigoureux et agile, très-propres à toutes sortes d'exercices, d'un esprit vif, industrieux, porté aux arts et aux sciences; mais ombrageux, dissimulés, volages, aimant les nouveautés, et d'un cœur vindicatif (vice originel du climat), entreprenans et tellement enclins aux armes, que le premier poids dont ils chargent l'épaule de leurs enfans, au sortir du berceau, est celui d'un fusil ou d'une

arquebuse, dont ils se servent si adroitement, qu'on peut dire qu'en tout le monde il n'y a point de plus grands chasseurs, ni de meilleurs tireurs de volée.

La principauté de deçà, aussi bien que l'autre, fut anciennement habitée des peuples picentins, si connus dans l'histoire romaine; elle est bornée au Septentrion par la Terre de Labour et la principauté Ultérieure; à l'Orient par la Basilicate; au Midi et au Couchant par le golfe de Policastre et par la mer Tyrrhène; elle n'est guère moins fertile que la Terre de Labour et la surpasse en la beauté et en la grandeur de cette quantité de fruits d'orangers et de citronniers qui bordent la côte d'Amalphi, et de qui l'agréable odeur parfume tout son rivage : elle est pleine d'une multitude de cités considérables, et de plusieurs autres lieux, qui font près de quarante-sept mille cinq cent soixante-deux feux : les tours de sa côte sont au nombre de soixante-neuf : ses peuples sont presque du même tempérament que ceux de la Terre de Labour, hors qu'ils sont plus portés au trafic, et plus propres pour les arts et pour les sciences, témoins l'école de Salerne, si renommée dans la médecine, et l'invention de la boussole trouvée par un Amalphitain.

La principauté de delà touche vers le Nord au comté de Molise, et la Capitanate qui la borne avec la Basilicate à son Levant; au Midi elle joint la principauté de deçà, et au Couchant la Terre de Labour : elle contient dans son enceinte le

duché de Bénévent, que les Papes possèdent depuis le onzième siècle par le don qu'en fit l'empereur Henri au pape Benoit VII. C'est dans cette province où l'on voit ces Fourches Caudines, la honte de l'ancienne Rome : elle contient trente mille cinq cent trente-cinq feux, et ses peuples communément sont d'une bonne et saine complexion, plus portés aux armes qu'à l'agriculture, ni au commerce : altiers, prompts et vains; mais assez faciles à gouverner.

La Basilicate, pays des antiques Lucains, confine la principauté Ultérieure, la Capitanate et la terre de Bari, du côté du Nord; à son Levant, elle a encore la terre de Bari, celle d'Otrante et le golfe de Tarente, au Midi la Calabre de deçà et le golfe de Policastre; au Couchant la principauté Citérieure. Elle est merveilleusement fertile en tout ce que l'on peut désirer pour la vie ou pour la pompe; ses arbres fleurissent deux fois l'année; elle a sept tours au long de ses côtes, et trente-huit mille sept cent quarante-sept feux : ses habitans sont grands, très-robustes, ont les cheveux noirs et le teint brun, et le peuple de la campagne y est rustique, peu civil, adonné à l'agriculture et à la chasse dès sa jeunesse, beaucoup plus qu'à l'étude des sciences.

La Calabre de deçà, nommée autrefois Ausonie, Hespérie, Enotrie, Italie, Morgetie et grande Grèce, est bornée au Septentrion par la Basilicate, au Levant par la mer Ionique : elle touche à l'autre Calabre du côté du Midi, et du Couchant

à la mer Tyrrhène; elle porte le titre de Duché, dont les premiers enfans des Rois portaient ordinairement le nom; elle est très-abondante en grains, vins, fruits, huiles, fromage, miel, sucre, saffran, coton, poix térébentine, storax-liquide, mines d'or et d'argent, de fer, de sel, de marbre, d'albâtre, de cristal, aussi bien que de marcasite, minium et bol, plâtre de trois sortes, alun, soufre, calamite de la cinquième espèce et qui n'attire point le fer, en chanvre, lin, et soie, plus que tout le reste de l'Italie, en cette manne médicinale qui purge les corps avec tant de douceur : enfin, en toute sorte d'animaux sauvages et domestiques, et particulièrement en loups-cerviers, si remarquables par la moucheture de leur peau, et par le défaut de leur mémoire, dont ils sont si dépourvus, que, s'il leur arrive, en mangeant quelque chose, de détourner la vue d'un autre côté, ils ne s'en ressouviennent plus, et s'en vont quoique bien affamés : sa côte a vingt-cinq tours, et cette province est peuplée de cinquante mille huit cent soixante-dix-huit feux, formés de quantité de villes et de casals, n'ayant de places fortes que Cosense et l'Amantea. Ses habitans sont d'une assez petite taille, fermes en leurs opinions, subtils, braves, et non moins capables de bonnes lettres que des armes.

La Calabre de delà, antique pays des Brutiens, touche à l'autre Calabre du côté du Septentrion; au Levant, au Midi et au Couchant, elle est environnée des mers Ionique, Sicilienne et Tyrrhène:

elle a des plaines et des montagnes qui sont également fertiles; ses principales forteresses sont Cortone, Tropea et Reggio, qui est sur le phare de Messine : elle a quarante-sept tours au long de sa côte, et cinquante-cinq mille quatre cent cinquante-sept feux.

La terre d'Otrante, appelée anciennement Salentine, a pour confins, au Nord, la Terre de Bari et la mer Adriatique; au Levant un des côtés de l'embouchure du golfe de Venise, la mer Ionienne à son midi, et le golfe de Tarente avec la Basilicate à son Couchant; elle n'est pas moins fertile en grains que ses voisines : mais elle les surpasse en l'abondance de ses huiles, dont elle fournit tant de pays. La ville dont elle porte le nom n'est éloignée de la Grèce que de cinquante milles : ses places fortes sont Otrante, Leccie, les trois châteaux de Brindisi, Gallipoli, Sanso, Cataldo, et Tarente, connue de tout l'univers, et dont le port serait le plus beau et le meilleur du monde, s'il n'avait point été comblé; celui de Brindisi, qui fut si fameux du tems des Romains, est encore assez commode; sa côte a soixante tours, et cinquante mille huit cent cinquante-quatre feux : ses peuples semblent plus simples et plus sincères que leurs voisins, et sont fort adonnés aux armes et aux lettres.

La Terre de Bari est limitée au Septentrion par la mer Adriatique, et cette mer s'étend jusqu'à son Levant; la Terre d'Otrante se trouve à son Midi avec la Basilicate, qui la borne aussi

presque entièrement au Couchant, où elle touche à partie de la Capitanate; elle est riche en grains, vins et huiles; sa côte n'a que seize tours; ses forteresses sont : Bari, où est le corps de Saint-Nicolas, dont, par un continuel miracle, il sort incessamment une précieuse liqueur qui guérit plusieurs infirmités; les autres sont : Barlette, Trani, Monopoli : elle n'a que seize tours en sa côte, et environ trente-neuf mille cent quarante et un feux; ses habitans sont la plupart de couleur olivâtre, d'une taille assez grande : patiens dans le travail, hardis et prompts; mais qui se rebutent facilement dans les combats opiniâtrés, et dans les longues disgrâces.

L'Abbruzze de deçà joint, au Septentrion, l'autre Abbruzze et la mer Adriatique; à l'Orient, la même mer et le comté de Molise, qui lui sert de borne au midi avec la Terre de Labour; à l'Occident, l'autre Abbruzze. Ce pays est le plus froid de tout le royaume; il est abondant en bestial de toutes sortes; sa côte a sept tours, et il contient vingt-sept mille quarante-six feux; ses habitans sont grands, robustes, assez sincères dans le négoce, et affables aux étrangers, portés aux arts et à la chasse, et particulièrement aux armes, comme leurs aïeux les Samnites.

L'Abbruzze de delà, habité autrefois par les peuples Marrucini, Beliqui, Ferentani, et Samnites, est borné du côté du Nord par la Marche d'Ancône et la mer Adriatique, touche à son Levant à la même mer, et à l'autre Abbruzze,

qui s'étend jusqu'à son Midi, où il joint la Terre de Labour et l'État de l'Eglise qui le ferme entièrement du côté du Couchant. Il est aussi abondant en bestiaux : c'était le pays des anciens Marses; sa côte n'a que six tours, et il contient quarante-huit mille quatre-vingt-neuf feux : ses places fortes sont Civitella del Tronto, et le château de l'Aquila : ses peuples sont du tempérament des autres; mais d'un naturel plus cruel.

Le comté de Molise faisait anciennement partie des Samnites : ce comté joint l'Abbruzze de deçà au septentrion. Il est borné au Levant par la Capitanate, dont une petite partie s'étend vers son midi, où la principauté ultérieure se trouve aussi avec la Terre de Labour, qui fait tout son couchant : l'air y est assez tempéré, il est abondant en grains, vins, saffran, coton, lin et soie; il a quinze mille six cens quatre-vingt-treize feux : ses habitans sont courageux, opiniâtres, et rusés dans le trafic avec les étrangers.

La Capitanate, nommée dans les premiers siècles la Pigie, Daunie, Mesapie et Pouille, est bornée au septentrion par la mer Adriatique; cette mer la ferme aussi à son Levant, où elle porte le nom de mer de la Pouille. A son Midi, elle touche à la terre de Bari, à la Basilicate et à la principauté de delà; au Couchant, elle joint le comté de Molise : elle est très-fertile en grains, et abondante en pâturages : l'air y est assez bon; mais fort chaud et insupportable en été, même aux habitans de la province; c'est en ce pays où est

le mont Gargan, si fameux par l'apparition de l'archange Saint-Michel, que la mer Adriatique environne par l'espace de deux cens milles, et qui n'est séparée de la terre-ferme que d'un isthme de deux milles : sa côte a vingt-deux tours, et elle contient vingt mille huit-cent quatre feux, entre lesquels est Foggia, si célèbre par sa douane qui rend un si grand revenu au trésor du Roi, par le passage des bêtes à cornes et à laine : ses habitans sont grands, vigoureux et hardis, doux et sincères en leur conduite : elle n'a point de places fortes que Viette et Manfredonia : enfin on peut dire que l'étendue des douze provinces de ce royaume contient quatre cent quatre-vingt-trois mille quatre cent soixante-huit feux, sans y comprendre la cité de Naples, et que généralement ses peuples sont d'une complexion saine et vigoureuse, courageux et enclins aux armes, fort patiens dans le travail, aisés à régir, très-capables de la discipline militaire, ingénieux, dissimulés, flatteurs, ombrageux, prompts, colères, et dont la haine ne s'éteint que par la vengeance : pieux, du moins en apparence, abandonnés à leurs plaisirs et naturellement volages.

CHAPITRE II.

Prédictions remarquables des révolutions de ce royaume; soulèvemens survenus dans ses provinces au même tems, ou incontinent après celui de la ville de Naples.

Après la succincte description des provinces de ce royaume, il est nécessaire de faire voir les horribles soulèvemens qu'on y vit arriver tout à la fois, tant dans le voisinage de Naples, que dans les lieux les plus éloignés de cette ville capitale. Ceux qui parurent dans sa campagne et dans les pays circonvoisins, ne me semblent pas fort étranges: comme cette grande cité est la première d'un État qu'elle rend si considérable, et qui même porte son nom, son exemple a donné la loi non seulement à ses voisines, mais encore aux plus écartées, en plusieurs révolutions, et toutes, en la regardant ainsi que leur commune mère, ont semblé, en ces conjonctures, se tenir aux pans de sa robe pour ne la pas abandonner: en effet, on a remarqué que dans les divers mouvemens survenus de tems-en-tems dans ce royaume ceux qui ont pris leur origine dans cette cité, ont produit des feux de plus longue durée que ceux qui avaient commencé dans ses pro-

vinces : aussi, entre tous les princes qui en ont entrepris la conquête, les plus prudens ont toujours pris le chemin le plus droit de Naples, reconnaissant que sa prise leur acquerrait toutes les autres; son histoire est presque remplie d'exemples de cette vérité. A peine le roi Charles VIII y eut fait son entrée, que tout le reste du royaume le reconnut volontairement : aussitôt qu'il en fut parti, pour s'en retourner en France, Ferdinand d'Aragon passa de Sicile en Calabre, pour tâcher de recouvrer cette couronne, que les Français lui avaient ôtée, et quoiqu'il eût de grandes forces, et qu'il fût secondé du secours de l'Espagne, commandé par ce Gonsalve Ernandez d'Aquilar, si renommé dans les histoires, il ne trouva jamais que Reggio qui lui voulut ouvrir ses portes, et fut contraint un peu après de se retirer en Sicile, ensuite du combat de Seminara, ville maritime de la Calabre, où il fut battu et défait par le sieur d'Aubigny, général de l'armée française : mais lorsque, par un meilleur conseil, il vint faire une descente près de Naples, et qu'il en eut chassé le duc de Montpensier, qui en était Vice-Roi, il se rendit maître de tout le reste du royaume, en aussi peu de tems et avec autant de facilité qu'il l'avait auparavant perdu. Les Espagnols ont reconnu cette vérité dans ces dernières révolutions, puisque, lorsqu'ils ont été à la veille de perdre Naples, ils ont été sur le point de perdre tout l'État, et que dès le moment qu'ils l'ont recouvrée, ils ont recouvré tout le reste.

Il ne faut donc pas s'étonner des mouvemens que ceux de Naples causèrent dans son voisinage : mais ce qui paraît surprenant, est que presque dans le même tems que cette cité se souleva, ses provinces les plus éloignées se soulevèrent, sans concert, sans intelligence, et sans dessein prémédité des unes avec les autres. Le changement du Portugal et la révolte de la Catalogne furent les effets éclatans d'une entreprise ménagée dès long-tems fort secrètement : mais cette révolution n'eut qu'un cas fortuit pour principe apparent, et qui fit juger qu'il fallait nécessairement qu'il procédât de quelque cause extraordinaire et inconnue, qui, soulevant tout à la fois l'esprit aussi bien que la bile de tant de peuples différens, produisît ces grandes bourasques.

Quoique l'astrologie judiciaire se trompe dans ses jugemens, surtout en ceux qui entreprennent de pénétrer ces épaisses ténèbres dont la divine Providence a enveloppé l'avenir, particulièrement les causes de la chute de tant de trônes, qui le plus souvent ne procèdent que des péchés des peuples ou des souverains, il est pourtant bien assuré que les troubles du royaume de Naples furent prédits par cette voie dans le point de son plus grand calme. André Argoli, fameux astronome et astrologue, remarqua, dans un traité qu'il fit des étoiles verticales, que la constellation du chef de Méduse, si connue dans tous les siècles par ses funestes influences, devait produire peu après de prodigieux changemens dans

Naples et dans son État. Ce livre ayant été donné au baron de Modène, dans le tems qu'il était à Rome, auprès du duc de Guise, il le fit voir à ce prince et au marquis de Fontenay-Mareuil, ambassadeur extraordinaire de France en cette Cour, qui le pria de le lui donner pour l'envoyer au cardinal Mazarin, quelques mois avant que Masanielle eût commencé sa révolte. Rutilio Benincasa, autre astrologue, qui mourut quelque tems avant ces tumultes, assura, dans un almanach qui fut imprimé sous son nom, qu'en l'année 1647 on verrait arriver à Naples un grand soulèvement de la populace, causé par les impôts publics, qui produiraient d'horribles désordres; et Philippe Finelli prédit que le 8 du mois de juillet de la même année, un grand seigneur serait assassiné à Naples, dans une émeute populaire, ce qui parut par le meurtre de don Pèpé Caraffa; et que le seize du même mois la sédition changerait de face, ce qui se vit précisément.

Quoiqu'il en soit, il est certain que dès le point que Masanielle, à la tête de la populace de Naples, se fut emparé de l'autorité souveraine, et qu'il eut fait publier par tous les lieux circonvoisins, que chacun eût à prendre les armes pour la commune liberté, et pour le secours de la ville, qui leur en montrait le chemin, on vit que non seulement tous les casals de la campagne se soulevèrent tout à coup, mais encore un grand nombre de cités, terres et casals, ou bourgs de la Terre de Labour et de la principauté de Salerne.

Il est tout à fait impossible de figurer les horribles confusions et les étranges violences que les peuples de ces provinces firent voir, en faisant éclore la secrette et mortelle haine que fomentaient dans leurs esprits l'avarice des Espagnols, et les excès de beaucoup de seigneurs du royaume dans leurs terres, où ils traitaient leurs vassaux comme des esclaves. Ce fut en ces lieux où la révolte, se montrant plus effroyable, plus aveuglée, et plus déchaînée, que dans les cités dépendantes du domaine royal, rompit dans un instant tous les nœuds de la société civile, et changea le corps politique en un horrible et cruel monstre, dont la tête était sous les pieds, de qui la bouche vomissait plus de flammes que le Vésuve, et qui, pour maintenir son être, dévorait ses parties nobles. En effet, les peuples sujets à des seigneurs, eurent à peine su ce qui se passait à Naples, que se soulevant tout à la fois, ils s'assemblèrent en chaque lieu au son du tocsin, et, prenant les premières armes que la fureur leur mit entre les mains, on vit que les uns assiégèrent leurs seigneurs dans leurs châteaux, à l'exemple de Caserte, cité illustrée d'un évêché, dont la populace assiégea dans sa maison don Francesco Caëtano, duc de Sermonette, et prince de cette cité; et les autres, ne pouvant avoir leurs seigneurs en leur puissance, brisèrent leurs armes de tous côtés, brûlèrent leurs châteaux et leurs métairies, et saccagèrent tous leurs biens. Pour garder quelque ordre apparent

parmi tant d'horribles désordres, ils élurent en chaque lieu plusieurs officiers, qu'ils soumirent à un suprême commandant, appelé Capo Popolo, qui, en plusieurs casals, était le curé de la paroisse, ainsi que l'on vit à Juliano et à San-Antimo; et aux autres, le paysan qui avait fait le plus de bruit, et qui témoignait le plus d'aversion pour l'Espagne et pour la noblesse : mais cette contagieuse fureur ne s'empara pas seulement des casals et des petites villes; les plus grandes s'en resentirent : Sessa, cité fort antique, et qui tirant son origine d'Hercule, est l'une des plus riches et des plus considérables de la Terre de Labour, se révolta et se soumit à Domenico Colesi, nommé vulgairement Pappone, fameux bandit, qui, ramassant trois ou quatre mille hommes ensemble, se rendit maître non seulement de cette importante cité, mais encore de plusieurs autres. Il prit du commencement Fundi, frontière de l'Etat du Pape, et qui est sur la voie Appia, qui va de Rome en ce royaume : Itri, autre petite ville, et Sperlongue, assise au bord de la mer, et qui est la première qu'on trouve allant de Terracine à Naples. La prospérité du Pappone fut si grande, qu'en ravageant à son plaisir toutes les plus belles campagnes de la Terre de Labour jusqu'au Vulturne, il renferma les Espagnols dans Gayette, l'une des clefs de l'État, d'où peut-être il les eût chassés, s'il eût su se servir du tems, et les pousser sans leur donner le loisir de reprendre haleine; mais ce

bandit, quoique prudent, fit la même faute des autres chefs des peuples soulevés, qui, au lieu de s'unir ensemble, pour tâcher, d'un commun concert, de chasser de tout le royaume leur ennemi commun, n'avaient pour but que le pillage, le carnage et l'embrasement, songeant à pêcher en eau trouble, et à se cantonner chacun dans leurs cités, dont ils pensaient se rendre maîtres absolus, ainsi que fit voir le Pappone, quand il crut que le duché de Sessa lui demeurerait en partage : entre tant de séditieux qui s'élevèrent tout à la fois, il n'y en eut point qui incommodât plus les ministres d'Espagne que celui-ci, d'autant qu'en fermant les passages de Rome à Naples, du côté de la terre, il ne leur laissa que ceux de la mer, qui, étant ordinairement fort orageuse en cette côte, leur fit perdre dans ces rencontres des occasions importantes par le retardement des avis et des nouvelles, dont le fruit procède de la diligence, et d'un certain point dont dépendent le bien et le mal d'un État.

Pendant que cette partie de la Terre de Labour se soulevait de cette sorte, l'autre semblait de tous côtés le renchérir à l'envi. Le même feu parut à Lauro, Marquisat, à Matalone, Duché, à Arienzo, à Caiazzo, ville assez forte, à Piedimonte d'Alife, renommée par sa montagne abondante en tant de rares simples, et à la plupart des casals de Capoue, d'Averse, de Formicola, de Marigliano, de Somma, célèbre par le mont Vésuve, qui porte son nom aujourd'hui, mais

surtout à Nole : cette cité tient son origine des Iapiges et des Tyriens, et fut autrefois si grande, qu'on assure quelle avait plus de deux milles de circuit; c'est chez elle que l'invention des cloches fut trouvée par saint Paulin, l'un de ses évêques; mais jamais elle ne s'en était servie avec tant de déréglement, que dans cette conjoncture, en laquelle se soulevant au son du tocsin contre les Espagnols et contre la noblesse, sa populace commit une infinité d'actes d'hostilité pour évaporer sa fureur. Quelques soins que prissent les Espagnols pour la réduire à leur obéissance, l'artifice y fit aussi peu que la force, et les soulevés eurent l'avantage en plusieurs rencontres, principalement dans un combat opiniâtré de part et d'autre assez long-tems, où don Ferrante Caracciolo, duc de Castel di Sangro, demeura sur la place.

Le torrent de cette révolte se débordant de tous côtés, ne parut pas moins furieux dans la principauté de Salerne, que dans la Terre de Labour; cette grande et fameuse cité croit avoir été fondée par Sem, fils de Noé; elle est assise auprès du fleuve Silare, qui lui a donné son nom, et au pied des monts Appennins, ayant à son front une belle et fertile campagne, aux épaules, et au côté gauche, une grande et verdoyante montagne, et au côté droit la mer Tyrrhène, qui bat le pied de ses murailles, et qui ferme le golfe qui porte son nom, aussi connu que redouté des galères et des vaisseaux, à cause de ses soudaines

et prodigieuses bourasques; les Romains y établirent une colonie pour s'opposer aux Picentins, aux Lucaniens et aux Brutiens. L'empereur Charlemagne y fonda cette école de médecine si connue dans l'univers : elle est ornée du tribunal d'une audience royale, et d'un archevêché, dont la cathédrale possède depuis plusieurs siècles le corps de saint Mathieu, apôtre et évangéliste. Sa noblesse est distinguée de la bourgeoisie et de la populace par trois siéges, qui sont : Porta-Nova, Porta-Retese, et lo Campo ; mais comme elle est fort fière et impérieuse, et que depuis long-tems elle traitait mal le peuple, l'exemple de Naples trouva une matière toute prête à produire d'aussi funestes effets que la révolte en produisait dans cette cité : on peut dire que la fureur s'y montra plus envenimée et plus emportée qu'à Naples, puisque, dans son aveuglement, on vit piller et détruire beaucoup de maisons, massacrer plusieurs gentilshommes, et l'on assure même qu'elle s'étendit jusques au violement de quelques femmes de qualité, tombées malheureusement entre les mains de cette populace effrénée. Le principal chef de ce soulèvement fut Hippolito Pastina, dit vulgairement Polito Pastina, homme hardi, entreprenant, et qui, après s'être rendu maître de cette grande cité, et avoir contraint le comte Carlo Francesco Serbellone, Milanais, président de cette province, de s'enfuir à Naples, avec tous les officiers de l'audience royale, commença à courir et à ravager la campagne voisine,

conviant par son exemple le reste de la principauté à l'imiter, et à se servir d'une occasion si favorable pour se venger de leurs communs ennemis. La Cava, cité fort antique, et dont le peuple est extrêmement courageux, San-Severino, qui donna son nom à l'illustre famille qui le porta, et qui le fit éclater si fort dans l'histoire, et Avellino, érigée en principauté, n'eurent pas beaucoup de peine à suivre ses traces; dans un moment cet incendie embrasa les plus belles villes, et les plus puissans casals de toute cette belle province. Polito Pastina ayant le cœur enflé de l'heureux succès de ses armes, marcha à la tête de plusieurs bandits ramassés, et de quantité de populaires, courut et saccagea jusqu'à la Terre de Labour, ayant même pris Scafati, poste important pour le passage de la rivière de Sarno, et pour la communication de Naples avec Salerne.

CHAPITRE III.

Suite et progrès de la révolte des provinces. — Étrange consternation de tout le corps de la noblesse, laquelle enfin se résout de s'armer et de se mettre en campagne. — Premiers progrès du comte de Conversano et du marquis del Vasto. — Assemblée générale de toutes les troupes dans la cité d'Averse.

Dans le même tems que les provinces les plus proches de la cité de Naples faisaient paraître de cette sorte la haine qu'elles avaient pour l'Espagne et pour la noblesse, celles qui en sont les plus éloignées ne témoignaient pas moins d'ardeur pour cette commune vengeance. La Calabre ne fit qu'un feu des deux parties qui la forment, outre une infinité de casals, de terres, et de petites villes qui se soulevèrent. Cosence, cité importante, et capitale de la Calabre, que l'on nomme de çà du Phare, secoua tout à coup le joug des Espagnols et du grand duc de Toscane, qui en possède le domaine, et en chassa les officiers. Catanzaro, qui n'est pas moins fameuse que l'autre, et qui est la première de l'autre Calabre, brûla les maisons des partisans des gabelles, avec plus d'inhumanité que Naples n'avait fait. La plus grande

partie de la Basilicate suivit leur exemple, aussi bien que la terre de Bari, où la populace poussa la noblesse de tous côtés. L'Abbruzze, malgré tous les soins que don Michele Pignatelli, président et gouverneur des armes, prit pour prévenir ces tumultes, ne fit pas moins de violences, et ne commit pas moins d'excès. Enfin, de tant de provinces et de tant de cités, de villes, de terres et de casals, que contient le royaume de Naples, il ne resta aux Espagnols que quelques places et châteaux sans vivres, sans munitions, et presque sans défense, n'étant gardés que par un petit nombre d'hommes, dont la plus grande partie n'était composée que de vieux soldats inutiles et morte-payes. Mais si les ministres d'Espagne se trouvaient bien embarrassés dans le fort de cette révolte, qui, sans donner un coup d'épée, leur ravissait le plus beau sceptre que possédât leur monarchie, la noblesse de ce royaume ne parut guère moins surprise, quand elle se vit tout à coup foulée aux pieds par ses vassaux, forcée à quitter ses maisons, et attaquée et poursuivie de tous côtés par cette même populace, que, peu de jours auparavant, elle traitait comme un esclave : les gentilshommes qui habitaient dans les cités soulevées étaient contraints de déserter, et de s'enfuir à la hâte, laissant leurs maisons et leurs biens à la merci de la fureur d'un impitoyable ennemi. Les princes, les ducs, les marquis, les comtes et les barons principaux de ce royaume, abandonnant leurs châteaux pour mettre en sûreté leurs vies, se

voyaient forcés d'aller chercher des asiles de tous côtés, pour être à couvert de la rage de tant de vassaux révoltés. Don Andrea d'Avalos, prince de Montesarchio, s'étant, avec beaucoup de péril, sauvé de l'île d'Ischia, où le peuple l'avait assiégé, se retira à Naples, auprès du Vice-Roi. Don Tiberio Caraffa, prince de Bisignano, don Diomède, son neveu, et Ignatio Piccolomini, comte de Celano, se réfugièrent à Rome, chez le cardinal Caraffa, leur parent, et le duc de Matalone, chassé de Naples et de toutes ses terres, se sauva avec bien de la peine dans la forteresse del Vasto, appartenante à don Francesco d'Avalos, marquis de Pescara et del Vasto, son beau frère.

Dans le point de tant de soulèvemens survenus parmi les provinces, et des persécutions de la noblesse, don Giovan Girolamo d'Aquaviva, comte de Conversano, se trouvait à Naples, où il s'était rendu, aussi bien que plusieurs autres personnes de sa condition, pour assurer les ministres d'Espagne de son zèle, et pour leur offrir son service dans ces rencontres; ce comte était considérable, non-seulement par la grandeur de ses richesses et de sa maison (l'une des plus illustres du royaume), mais encore par son crédit et par son courage, son humeur fière et violente, et les excès qu'il avait commis dans ses terres, et dans les provinces (où il semblait en plusieurs rencontres, user des droits de souverain) lui avaient causé beaucoup de démêlés avec les Espagnols, qui, de plus, le considéraient comme

le chef d'une maison de la faction Angevine : mais le péril où ils étaient les obligeant de regarder les services qu'ils en pouvaient tirer pour lors, plutôt que les fautes passées, et sachant le pouvoir qu'il avait dans les provinces de Bari et d'Otranto, où il possédait plusieurs grandes et belles terres, et où l'asile qu'il donnait aux bandits en attachait une infinité à ses intérêts, ils lui témoignèrent qu'ils seraient bien aises qu'il fît un voyage dans ce pays, pour tâcher d'amortir les troubles qui faisaient soulever les peuples contre leur souverain et contre la noblesse. Animé par leurs caresses, mais plus encore par les nouvelles de la révolte de Nardo, ville de considération dans la terre d'Otranto, dont il était duc, il se résolut d'y aller en toute diligence, et partit avec plusieurs autres personnes de qualité, sur une galère que le Vice-Roi lui fit donner pour ce sujet, d'autant que les passages du côté de la terre lui étaient presque tous fermés par les révoltes journalières qui survenaient dans ces provinces. Dès qu'il fut arrivé dans son pays, et dans les lieux qui ne s'étaient point soulevés, il travailla de tout son possible à lever des troupes, et fit, en peu de jours, quinze cens fantassins et trois cens chevaux, avec lesquels il se mit en campagne, et alla assiéger Nardo, faisant rouler pour cet effet six fauconneaux, plus capables d'effrayer le peuple, que de faire beaucoup de mal. A peine ce petit camp volant commença-t-il à marcher, qu'il s'augmenta de jour en jour par une infinité de

bandits, qui, attirés par l'espérance du pillage, et de la grâce que le comte leur faisait espérer des Espagnols, se rendaient près de lui de toutes parts. En même tems don Francesco d'Avalos, marquis del Vasto et de Pescara, se mit aussi en campagne avec un bon nombre de troupes levées à ses dépens, et agissant de son côté avec autant de chaleur et de diligence que le comte de Conversano faisait du sien; les premiers progrès de leurs armes ramenèrent dans le devoir quelques lieux qui s'en étaient écartés, et retinrent dans l'obéissance plusieurs qui commençaient à s'ébranler. Le bruit de ces heureux succès s'étendit bientôt jusqu'à Naples, où il fit divers effets; les Napolitains soulevés en eurent beaucoup de déplaisir, craignant que si les peuples des provinces révoltées venaient à être soumis par cette voie, la noblesse ne réunît leurs forces aux siennes, et ne vînt fondre tout à coup sur eux; les seigneurs et les gentilshommes en témoignèrent une extrême joie, pensant que, par ce moyen, ils pourraient tout en même tems se venger de la populace, et se rendre considérables aux Espagnols : mais le duc d'Arcos les regarda avec une satisfaction mêlée d'une grande crainte : il les contempla avec plaisir, voyant châtier ces peuples, qui avaient secoué le joug; mais il les considéra avec appréhension, remarquant dans ces rencontres, que si une fois la noblesse avait les armes à la main, dans les provinces, il serait assez difficile aux ministres de la gouverner à leur gré; que le

comte de Conversano était d'une maison qui fut de la faction Angevine, que cette passion, qui passe de père en fils dans ce royaume, étant jointe au ressouvenir de la prison et de tant d'autres mauvais traitemens qu'il avait soufferts des ministres espagnols, le pourrait peut-être obliger à se déclarer pour la France, au cas que l'armée navale, qu'elle préparait à Toulon, allât débarquer vers ses côtes; que si cela n'arrivait pas, on aurait lieu d'appréhender que cette noblesse, irritée si justement contre les peuples, ne gardât aucune mesure dans ses vengeances dans la guerre qu'elle leur faisait d'elle-même, et qui, leur ôtant tout espoir de réconciliation, les pourrait forcer d'appeler les étrangers à leur secours, et qu'ainsi la fidélité, ou l'infidélité du comte, et du reste de la noblesse armée dans les provinces, étaient également à craindre.

Quelques jours après, le comte de Conversano, et le marquis del Vasto envoyèrent chacun un gentilhomme au Vice-Roi, pour lui donner avis du progrès de leurs armes, et pour l'assurer qu'ils ne s'étaient mis en campagne que pour réduire leurs sujets dans leur ancienne obéissance, que bien que leur juste colère les conviât à ne donner aucun quartier à ces rebelles, ils ne voulaient point abuser des avantâges qu'ils avaient dans ces heureux commencemens, et qu'ils n'employeraient l'épée que quand la douceur serait tout à fait inutile; que néanmoins si leurs personnes et leurs armes pouvaient servir plus utilement vers

Naples, ils étaient tout prêts de partir et de s'y rendre en diligence. Le Vice-Roi les assura, par leurs envoyés, qu'il était très-satisfait de leur zèle et de leurs progrès, qu'il ferait valoir leurs services de la bonne sorte en Espagne, qu'il approuvait extrêmement la réduction de leurs terres et des autres places rebelles; mais que le salut de l'État dépendait de celui de Naples, que les seules forces d'Espagne, qu'il avait en main, ne pourraient réduire dans l'obéissance, et qu'il les priait (comme il faisait à tous les grands seigneurs qui pouvaient armer) de venir au plus tôt à Naples.

Un peu après le retour de ces envoyés, le marquis del Vasto se retira chez lui, afin de préparer toutes choses pour le secours que demandait le duc d'Arcos : mais le comte de Conversano, étant furieusement piqué contre ses sujets de Nardo, ne laissa pas d'en continuer le siége, et de faire tout son possible pour la prendre avant son départ.

Comme il ne faut souvent qu'une action pour faire changer la face des affaires dans un État, et que les hommes sont des animaux de compagnie, que l'exemple et l'émulation font marcher plus vigoureusement que la justice de la cause qui les oblige à se mouvoir, plusieurs autres princes, ducs, marquis et comtes du royaume, réveillés et encouragés par les bons succès des armes du comte de Conversano et du marquis del Vasto, se rendirent dans les lieux ou ils pouvaient en assurance faire des levées de troupes,

et ensuite prirent la route de la Terre de Labour pour y faire leur place d'armes; le duc de Matalone, marchant à la tête de quatre cens hommes de pied, et de trois cens chevaux, s'y rendit après avoir passé et surmonté tous les obstacles qui s'opposèrent à sa route. Dès son arrivée il fut introduit dans la cité d'Averse, par le crédit de l'évêque, son parent, par la noblesse et bourgeoisie de la ville, que ce prélat gouvernait, qui, ayant reçu avec joie ce duc, lui donnèrent moyen de désarmer la populace qui suivait le parti de celle de Naples. Cette cité fut fondée par Averso, capitaine normand, et depuis augmentée et embellie par Robert Guiscard, duc de Calabre et de la Pouille; elle est des plus grandes et des plus peuplées de toute la Terre de Labour, assise dans une campagne très-fertile, environnée de trente-deux casals, tous riches et fort peuplés, qui dépendent d'elle, et à sept milles de Naples, sur le grand chemin de cette cité à Rome. Les Napolitains apprirent, avec un regret très-sensible, la nouvelle de la perte de cette ville, où, dès le même instant, la noblesse établit la place d'armes de ses troupes, et les magasins des vivres et des munitions nécessaires pour leur subsistance.

Quelques jours après, le prieur de la Rochelle dépêcha une felouque des côtes de Calabre au Vice-Roi, pour lui donner avis qu'il marchait en toute diligence vers Naples; avec les gens qu'il avait levés et ramassés dans les terres du prince son père, que s'étant casuellement rencontré

près de Paula, dans le tems que la populace soulevée avait assiégé le château de Fuscaldo, où était la femme de Giovan Baptista Spinelli, marquis de Fuscaldo, l'un des plus grands seigneurs du royaume, il avait forcé les assiégeans de se retirer, chassé ensuite Paolo Spinelli de ce château et de la terre de Latanico, et qu'il ménageait un traité secret avec le chef de la populace de Cosence, afin d'avoir, par son moyen, des munitions et des vivres pour les troupes royalistes. Le Vice-Roi, très-content de ces nouvelles, lui renvoya sa felouque en toute diligence, lui donnant ordre de conclure au plus tôt cette négociation, et de passer incontinent après à la terre del Pizzo pour s'y joindre avec les gens du duc de Nocera, lui promettant que don Juan d'Autriche lui enverrait des vaisseaux pour porter les uns et les autres à Naples.

Cependant l'armée de la noblesse grossissait de jour en jour dans Averse et dans son voisinage, où, peu après le duc de Matalone, arrivèrent le comte de Conversano avec trois de ses enfans, à la tête de huit cens chevaux; Carlo Caraffa, chef de cette illustre famille, et duc d'Andria, et de Gelsi, avec huit cent cinquante conduits par don Ettore Caraffa, son frère. Ferrante Caracciolo, duc di Castel di Sangro, avec ceux qui avaient été levés par l'évêque d'Averse, dans ses terres, commandés par don Francesco Caraffa, aussi son frère, Antonio de Guevara, duc de Bovino, Baldassare di Capoua, prince di Rocca

Romana, Andrea d'Avalos, prince de Montesarchio, Giuseppe Caracciolo, prince della Torella, Diego d'Avalos, prince d'Isernia, Girolamo Caracciolo, marquis de Torrecusa, le marquis del Vasto, le marquis de Fuscaldo, Giuseppe Caracciolo, prince d'Avellino, Fabrizio Pignatelli, duc de Monteleone, Girolamo Caracciolo, duc de Girifalco, Daniele Ravaschieri, prince de Belmonte, Gio Angelo Barrile, duc de Caïvano, Francesco de Vargas, duc de Cognano, Ignatio Piccolomini, comte de Celano, Cesare Boncompagni, duc de Sora, le duc de Martina, le prince de Montemiletto, et plusieurs autres feudataires du royaume, avec les troupes qu'ils avaient levées en divers endroits, et qui faisaient environ quatre mille chevaux, et quelque peu de fantassins.

Mais l'arrivée de tant de personnes de qualité et d'un secours si glorieux, réveilla dans l'esprit du Vice-Roi la crainte et les soupçons que les premiers progrès de leurs armes y avaient fait naître. Il se figurait à toute heure voir dans le golfe de Naples l'armée navale de France, il savait qu'il n'y avait guère de grands seigneurs dans le royaume qui ne fussent bien aises d'y voir arriver quelque changement qui les pût venger des mépris ou des injures que les Espagnols leur avaient faites en cent rencontres; et de plus il n'ignorait pas les secrètes intelligences que les ministres de France, en Cour de Rome, avaient dans l'État; il ne faisait que de sortir de la peur où il s'était vu que le comte de Conversano ne

les écoutât dans le tems qu'il était en la terre d'Otranto et de Bari, où il eût pu recevoir l'armée navale de France, et lui donner moyen de se loger aux plus commodes et meilleurs postes du royaume, ce qu'il n'avait plus craint depuis qu'il avait su le bon accueil que le marquis de Fontenay-Mareuil, ambassadeur de France à Rome, avait fait au marquis de l'Achia, non seulement en le logeant chez lui, mais encore en négociant, par son moyen, des entreprises dans l'État; ce marquis avait été fort maltraité par le comte de Conversano dans son pays, où ce comte avait plus de biens et d'amis que lui, ce qui l'avait obligé d'en sortir ne pouvant pas se défendre d'un ennemi aussi vindicatif que puissant, et ce malheur (joint à la mort de don Ferrante delli Monti, son parent, à qui les Espagnols avaient fait couper la tête à Naples, dans l'opinion d'une secrète intelligence qu'ils croyaient qu'il eut avec le prince Thomas de Savoie) l'obligea de se retirer à Rome, où le marquis de Fontenay le considéra comme un homme fort accrédité dans le royaume, le reçut et lui confia une partie des projets qu'il y ménageait, sans songer que la confiance qu'il lui témoignait si ouvertement, lui ôtait les moyens d'acquérir le comte de Conversano, qui se pouvait dire maître de deux provinces, et lequel en effet parut depuis plus zélé pour l'Espagne qu'il n'avait fait auparavant.

CHAPITRE IV.

Diverses propositions faites touchant l'élection du chef des armes de la noblesse, laquelle enfin honore de cette dignité don Vincenzo de Tuttavilla. — Attaques des postes de Marano et d'Antignano, où les Espagnols sont battus. — Arrivée de onze galères espagnoles ou génoises, et le peu de secours qu'elles apportent au Vice-Roi.

Dès le moment que ce grand nombre de seigneurs parut dans Averse, on songea à élire un chef capable de régir le corps le plus illustre de l'État. Si l'on n'eut pas beaucoup de peine à juger qu'il en fallait un, puisqu'un corps sans tête n'est pas plus monstrueux et inutile qu'une armée sans général, on fut assez embarrassé à faire ce choix : de le prendre hors de leur corps, ils ne voyaient guères de gens dans le pays qui fût digne d'un si haut et si noble emploi, ni même à qui ils le pussent confier avec assurance : de le choisir dans leur corps, il était assez difficile, d'autant que si l'intérêt de l'État et le désir de la vengeance les unissaient en ce moment, les anciennes divisions qui étaient entre leurs familles, soit à cause des factions des maisons d'Anjou et d'Aragon, soit pour raison des pré-

séances, et de tant de vieilles querelles qui les troublent depuis tant de siècles, les divisaient aussi bien que cette fierté naturelle qui, sans aucun égard de biens, de dignités et de mérite, semble les rendre tous égaux; toutefois l'âge, la vertu et la réputation de don Carlo della Gatta, si renommé depuis le siége d'Orbitelle, furent assez puissantes, après plusieurs contestations, pour obliger cette noblesse à jeter les yeux sur lui, et à souhaiter qu'il marchât à leur tête dans ces rencontres, où ils avaient besoin non d'un prince, d'un duc, d'un marquis, ni d'un comte, mais bien d'un brave et sage soldat. Il eût accepté cette glorieuse marque de l'estime que l'on faisait de lui; mais la populace de Naples ayant pénétré cette négociation, courut incontinent en la maison de sa femme, située dans les quartiers soulevés, d'où la tirant avec violence, elle fut conduite en une autre, où le peuple lui donna des gardes, faisant dire ensuite à don Carlo della Gatta, qu'on la ferait mourir s'il acceptait ce commandement.

Ces menaces l'obligèrent de s'excuser, et de refuser cet emploi. On proposa le cardinal Trivulzio, Milanais, qui, avant que d'être cardinal, avait long-tems porté les armes en Allemagne, et qui, ayant été destiné pour Vice-Roi de Sicile, se trouvait en ce tems à Naples. Ce cardinal, quoique très-capable de remplir dignement la place que la noblesse lui offrait, la refusa sous prétexte, qu'étant cardinal et Vice-Roi de Sicile,

il ne pouvait accepter un emploi qui l'obligerait de dépendre et de recevoir les ordres du Vice-Roi de Naples : mais le secret motif de ce refus ne fut autre que la crainte qu'il eut de se mettre à la tête d'une noblesse superbe, divisée et peu disciplinée, quoique fort brave, croyant qu'il aurait plus de peine à régir ses amis, qu'à surmonter ses ennemis.

Sur ce refus, on proposa au duc d'Arcos de sortir de Naples, et de se mettre à la tête de cet illustre corps; mais il eut peur de se rendre plus odieux que jamais, s'il devenait chef d'un parti si haï de la populace, avec laquelle il espérait toujours que le tems l'accommoderait : il crut aussi qu'il ne devait pas abandonner la ville, et s'excusa sur ses indispositions, qui ne lui permettaient pas d'être toujours à cheval.

On proposa ensuite don Vincenzo de Tuttavilla, Napolitain, et lieutenant-général de la cavalerie du royaume; et pendant que l'on travaillait à surmonter les obstacles qui se rencontraient en cette proposition, à cause de la répugnance que ces seigneurs avaient de se soumettre à un égal, ou à celui que peut-être ils estimeraient au-dessous d'eux, l'aversion qu'ils avaient tous pour la populace, fit que chacun déféra la conduite de toutes les choses qui les concernaient, au duc de Matalone, comme à celui qui devait être son formidable ennemi, et son plus cruel persécuteur : mais les affaires de l'État, aussi bien que leur particulier intérêt, ne leur permettant pas

de tant raisonner sur le choix d'un chef, sans lequel ils ne pouvaient agir, la nécessité commune fit la loi à la fierté napolitaine, et chacun ayant reconnu que si, dans la paix, la naissance, le bien et la grandeur précèdent l'expérience militaire, celle-ci les doit précéder sans doute à son tour durant la guerre; don Vincenzo de Tuttavilla, l'un des plus sages et des meilleurs officiers de tout le royaume, fut nommé et reçu d'un consentement commun pour général de la noblesse, avec l'approbation du Vice-Roi, le dix-huitième jour du mois d'octobre. Outre les bonnes qualités qui obligèrent ses égaux à lui céder ce suprême rang, sa naissance n'était pas moins considérable que celle des autres; sa maison, qui est du siége de Porto, est venue de France, par Guillaume d'Estoutteville, qui, étant allé à Rome avec le cardinal de Bourbon (dont il avait l'honneur d'être parent), s'y maria avec une dame romaine, de laquelle il eut deux enfans, appelés Jérôme et Augustin, et, après la mort de sa femme, sa piété et sa bonne fortune lui faisant embrasser la profession ecclésiastique, il fut fait archevêque de Rouen, et cardinal en l'an 1439, par le pape Eugène IV; et s'étant ensuite retiré à Rome avec ses enfans, il leur laissa beaucoup de biens à Frascati et à Genzano, avec douze mille écus de rente sur la douane du patrimoine, dont Jérôme, l'aîné, ayant eu la meilleure partie, il arriva que dans les guerres des Français et des Aragonais dans le royaume de Naples, ce gentilhomme

s'alla offrir à don Ferrante II d'Aragon, à la tête d'une compagnie de cavalerie, levée à ses dépens, et le servit si dignement, que ce prince, après s'être rendu maître paisible du royaume, l'obligea à s'y retirer, et lui donna le comté de Sarno, outre plusieurs autres bienfaits qui ont rendu cette famille considérable dans l'État.

Dans le tems que le duc d'Arcos témoignait à toute cette noblesse la satisfaction qu'il avait du choix qu'elle avait fait de la personne de don Vincenzo de Tuttavilla, ce Vice-Roi, étant du nombre de ces esprits qui ne jugent du prix des choses que par leur perte, reconnut le manquement qu'il avait fait au commencement des tumultes, en laissant occuper aux soulevés la grotte où passe le chemin qui va de Naples à Pouzzoles, dont la communication mutuelle lui était entièrement nécessaire pour l'abondance des vivres et des rafraîchissemens qu'il tirait journellement de cette agréable ville si chérie des vieux romains. Cette grotte est un ouvrage de la magnificence romaine, attribué, par quelques auteurs, à Coccéius; par d'autres à Bassus et par plusieurs à Lucullus : elle est taillée dans la roche vive, sous la colline de Posilippe, de la largeur de trois chariots de front, et d'un mille de longueur, ayant près de son embouchure qui regarde Naples, la sépulture de Virgile. La populace s'en était judicieusement saisie, et avait fortifié son entrée du côté de Pouzzoles avec un bon retranchement. Le duc d'Arcos, jugeant combien il lui importait

de r'avoir ce passage, en commit le soin à don Vincenzo de Tuttavilla, qui, suivi du colonel Goëlans, avec soixante hommes de son régiment de cavalerie Bourguignonne, de trois cens fantassins espagnols ou italiens, et de deux cens napolitains de leur parti, passa par mer vers les quartiers d'autour de Pouzzoles, afin de grossir ses troupes de celles de la noblesse logée dans le voisinage, alla ensuite attaquer Marano, casal tenu par la populace, laquelle, après quelques escarmouches, fut, par une attaque assez vive, contrainte de l'abandonner.

Ce succès lui donnant le moyen de poursuivre son entreprise, il partit le 24 d'octobre de Marano, avec toutes les troupes et trois canons, et prit le chemin de Pouzzoles : mais cette route étant fort raboteuse, étroite en divers endroits, et bordée de précipices, où la cavalerie est inutile, il fut à peine dans les lieux les plus malaisés de ce chemin, que les populaires, qui en savaient les avantages, le chargèrent si vigoureusement, qu'ayant dès l'abord mis en fuite les Napolitains et les troupes de la noblesse qui marchaient, rien ne leur résista que le baron de Goëlans avec ses Bourguignons et cent Espagnols, lesquels, après avoir combattu pendant cinq heures, furent enfin contraints de se retirer avec la perte de don Ferrante di Molina, commissaire-général de la cavalerie du royaume, de trois canons et de tous leurs bagages, qui demeura au pouvoir de la populace.

Le duc d'Arcos, outre le dessein d'ouvrir le chemin de Naples à Pouzzoles, résolut aussi de se rendre maître de celui de cette cité à Averse, tant pour la communication des troupes, que pour l'abondance des grains, et d'autres sortes de victuailles qui se trouvaient en cette ville. Comme il avait commis l'entreprise de celui de Pouzzoles à don Vincenzo de Tuttavilla, il confia celle-ci au baron de Batteville (qui faisait la charge de mestre-de-camp-général dans Naples), lui ordonnant d'attaquer le poste d'Antignano, occupé par la populace soulevée. Ce casal est situé parmi des sentiers et des détours entrelassés, qui, par la voie de la montagne, et d'un circuit assez long et rude, vont du grand chemin d'Averse, aboutir à un mille près du château Saint-Elme. Quoique le baron de Batteville eût de la répugnance pour ce dessein, et qu'il eût représenté au Vice-Roi qu'il devait ménager ce peu de forces qu'il avait, que ce poste étant gardé par un grand nombre de populaires fortifiés, coûterait beaucoup à prendre, et que, quand même il serait pris, on aurait peine à le conserver, à moins que de vouloir dégarnir les postes de la cité plus considérables que celui-là, il fut obligé d'obéir à l'ordre exprès du duc d'Arcos, et marcha pour l'exécution de cet ordre avec trois cens Espagnols, Napolitains et Calabrois, que lui avait envoyés le duc de Monteleone, et une vingtaine de Bourguignons du régiment de Goëlans. Etant arrivé à la maison de don Gio-

van Osorio, gardée par des populaires, il divisa ses attaques en deux : l'une pour cette maison, et l'autre pour les passages d'Antignano, de Vomero et de l'Arenella. Le baron de Batteville ayant emporté cette maison après avoir essuyé une décharge de plusieurs mousquetades, y logea quarante Napolitains, et ensuite se rendit maître de ce petit village, que les habitans abandonnèrent après une légère défense; mais comme il se voulut retirer, les populaires se servant de l'avantage des chemins couverts, et bordés de buissons, aussi bien que du désordre de ses troupes, qui, dès qu'elles furent entrées dans ces lieux, se débandèrent, et ne songèrent plus qu'à saccager les maisons, il fut contraint de rappeler les quarante Napolitains qu'il avait laissés dans la maison de don Giovan Osorio, pour favoriser sa retraite, qu'il fit en combattant toujours avec les populaires, qui le poussèrent jusques au poste de Saint-Martin, défendu du château Saint-Elme.

Les succès des attaques de Marano et d'Antignano, arrivés en un même jour, enflèrent tellement le cœur de la populace de Naples, que dans les postes de la cité, où les royalistes et les soulevés étaient incessamment en vue les uns des autres, on n'entendait parmi ceux-ci que cris de joie, que risées et moqueries des Espagnols et de la noblesse, dont l'affliction fut un peu tempérée le lendemain par l'arrivée des galères d'Espagne, et de l'escadre de celles de Gênes,

au nombre de onze, avec le duc de Tursi, Génois, de la maison Doria, lieutenant-général de don Juan d'Autriche, et don Denis de Guzman, mestre-de-camp-général de l'armée royale; mais le peu de soldats qui en débarquèrent, augmentant plutôt l'espérance que les forces des Espagnols, donna sujet aux populaires de continuer leurs railleries, disant qu'il ne fallait pas tant de galères pour porter un si petit nombre de gens. Le Vice-Roi fit un fort bon accueil à don Denis de Guzman; et le baron de Batteville, qui faisait sa charge, se retira incontinent au palais: mais les indispositions de don Denis, et l'estime que don Juan d'Autriche et le duc d'Arcos faisaient du baron de Batteville, les obligèrent à lui commander de continuer à faire cette charge, comme il avait fait par le passé.

CHAPITRE V.

Divers effets que les nouvelles du soulèvement de la ville et du royaume de Naples produisent dans la Cour de Rome. — Sentimens des partisans de France et de ceux d'Espagne. — Réflexions du comte d'Ognatte, ambassadeur du Roi Catholique et du marquis de Fontenay-Mareuil, ambassadeur de France. — Motifs du voyage et du séjour du duc de Guise en cette Cour.

Le bruit que fit le soulèvement de Naples, fut trop grand pour n'aller pas jusques à Rome. A peine Masanielle eut commencé cette révolte, qu'on en sut les premiers emportemens au bord du Tibre, par l'arrivée des felouques de Procida et de Pouzzoles, qui journellement y abordent chargées de ces beaux et délicieux fruits dont la nature est si prodigue dans ces deux agréables lieux. La première nouvelle qu'on en eut par ce moyen, passa pour impossible et pour ridicule; mais la confirmation et ses suites passèrent pour inouies et pour merveilleuses. La cour de Rome, où l'on peut dire que la politique spéculative est dans son exaltation, l'envisagea d'autant de côtés qu'il y a d'intérêts divers qui la meuvent; comme on sait que Rome, qui fut la maîtresse

de l'univers, est la mère de tout le monde, qu'elle embrasse indifféremment toutes sortes de nations, que ses enfans originaires méprisant la neutralité naturelle de l'Italie, s'imaginent que le penchant de la balance leur est plus avantageux que l'équilibre, et épousent les factions des Princes auxquels ils s'attachent, et dont ils sont pensionnaires; que les intérêts de la France et de l'Espagne, dans ce siècle, sont les deux principaux pivots qui meuvent toute cette cour; il est certain qu'elle se vit partagée dans ce moment, par la part que chacun prit en cette étrange et soudaine révolution; chacun en fit des jugemens suivant le degré de sa bile ou de son flegme, et pour mieux dire, suivant l'intérêt de son attachement. Les partisans de France publiaient ces nouvelles avec une joie qui éclatait sur leurs visages, et assuraient hautement que c'était à ce coup que Naples et tout son royaume, suivant l'exemple de la Catalogne et du Portugal, allaient rompre les chaînes de leur servitude avec la même promptitude et la même facilité que ces deux États avaient fait voir, dans leur dernier soulèvement, qu'il y avait grande apparence que Milan en ferait autant; et qu'ainsi l'Espagne peu à peu perdrait sans peine, et par la faute et les excès de ses ministres, ce grand nombre de couronnes qu'elle avait peu à peu gagnées ou usurpées sans raison. Au contraire, les partisans de cette monarchie cachaient leur étonnement et leur déplaisir sous la feinte d'un mépris de cette révolte, et témoignaient publiquement que ce n'était qu'un

feu de paille, qu'on verrait s'éteindre aussi vite qu'on l'avait vu s'allumer, qu'on n'avait pas sujet de craindre une populace effrénée, que la seule fureur guidait, et qui, par la même inconstance qui lui faisait quitter la voie qu'elle suivait auparavant, ȳ pourrait bientôt revenir, que les parties les plus nobles et les plus saines de l'État n'étaient point infectées de sa noire contagion, que l'Espagne aurait le moyen de châtier les soulevés, et les remettre sous le joug, en demeurant les bras croisés, et laissant faire la noblesse, qui, irritée des affronts reçus en cette occasion, la vengerait en se vengeant, et que, pendant que les seigneurs de ce royaume videraient, leurs querelles avec le peuple, à leurs dépens, les Espagnols auraient le tems de ramasser toutes les forces nécessaires pour pouvoir regagner l'État : mais don Inigo Velez de Guevara, comte d'Ognatte et ambassadeur du Roi Catholique à Rome, ne regarda pas cette révolution de cette manière : cet esprit aussi éclairé et pénétrant qu'ambitieux et avide de cette gloire qui couronne les grands desseins et les fameuses entreprises, considéra dans ce moment que le soulèvement de Naples était extrêmement à craindre : que l'histoire de son royaume faisait voir que son trône était aussi sujet à des secousses, que ses plaines et ses montagnes le sont aux tremblemens de terre : que l'inconstance de ses peuples, qui abhorre le tems présent, et ne recherche que l'avenir, y reçut tantôt les Français, et tantôt les Aragonais, estimant toujours

beaucoup plus l'objet éloigné que le proche : que quand on n'aurait pas sujet de craindre leur humeur volage, on aurait lieu d'appréhender le désespoir où l'avarice et la rigueur des Espagnols les avaient peu à peu réduits; qu'il n'est rien de si redoutable qu'un peuple qui, dans sa misère, s'imagine qu'il aura plus d'avantage à mourir qu'à vivre; que la noblesse, quoique armée pour l'Espagne, contre le peuple, n'était pas si mal avec lui que leur accord ne se pût faire, comme se fit celui des chiens de la fable, lesquels aboyant et se mordant les uns les autres, mirent en oubli leurs querelles pour se ruer tous sur le loup, leur plus naturel ennemi : que si cela n'arrivait pas, le parti qui succomberait sous l'autre, pourrait appeler les étrangers à son secours, et leur donner par cette voie une entrée dans le royaume, comme il s'est vu aux siècles passés : qu'il y avait grande apparence que la France ne perdrait pas une si belle occasion d'éloigner la guerre de ses frontières, en la portant dans un pays trop important à la monarchie d'Espagne, et qu'elle emploierait toutes ses forces pour tâcher de l'y entretenir : que l'état présent des affaires d'Espagne ne permettait pas qu'elle fît tête à tant de bras qui l'attaquaient de tous côtés : que si la France se savait servir de cette conjoncture, elle pourrait faire durer long-tems la guerre à peu de frais, et avoir, quand elle voudrait, une paix très-avantageuse : que son maître ne pouvant pas conserver Naples par ses forces, il fallait que sa politique suppléât

à son impuissance : que la prudence ferait plus que la valeur en ces rencontres : que les talens qu'il possédait, lui pourraient donner le moyen de servir le Roi Catholique dans une affaire où il pourrait sauver le plus beau de ses sceptres, et qu'il lui fallait, à ce sujet, travailler de tout son possible, afin d'être envoyé à Naples, à la place du duc d'Arcos.

Ces réflexions furent suivies de plusieurs assemblées du conseil d'Espagne à Rome, composé des cardinaux, de l'ambassadeur, des prélats et des principaux seigneurs de cette faction.

Comme Madrid est trop loin de Rome pour pouvoir agir dans les affaires qui ne dépendent que d'un certain point et de cette occasion, qui, prise aux cheveux, en rend l'issue aussi favorable que funeste quand on la perd, les rois d'Espagne ont prudemment établi ce conseil dans Rome, en lui donnant un plein pouvoir d'agir dans les nécessités urgentes où la remise et le délai pourraient être préjudiciables. C'est là que les Vice-Rois de Naples, et les gouverneurs de Milan rendent compte de ce qui se passe dans ces États, et c'est là, que sur les avis du duc d'Arcos, on cherchait les remèdes des maux qu'il y faisait savoir. Dans la première nouvelle qu'il donna du soulèvement de la populace, il fut extrêmement blâmé, et tous les assemblés jugèrent qu'il avait manqué de conduite, pour ne pas dire de courage, en ne prévenant pas l'effort d'un peuple qui ne déchaîna contre lui les Lazares, qu'afin de lui

tâter le pouls : qu'il ne fallait pas s'étonner si tout le gros avait suivi cette ridicule avant-garde, qui s'était rendue maîtresse de son palais, sans autres armes que des cannes et des bâtons, et qu'il avait laissé dormir sa prudence, durant le tems qu'on l'avertissait des murmures des Napolitains, qui devaient le convier à se parer de ces tonnerres, qui pourraient éclater et tomber sur lui, après avoir grondé long-tems. Le comte d'Ognatte, qui désirait le détruire sans témoigner de le vouloir, tâcha d'excuser sa conduite, mais ce fut par de si faibles raisons, qu'il le laissait tomber en feignant de le soutenir. Toutes choses examinées, il fut conclu dans cette assemblée, que l'on informerait en diligence le conseil d'Espagne à Madrid, des périls que courait le Roi Catholique de perdre Naples ; qu'encore que la négligence du Vice-Roi parût fort grande, on chercherait les remèdes les plus propres et que la saison permettrait d'y employer, en attendant que par des forces considérables, on se vît en état de réduire la populace à son devoir. Ensuite de ces délibérations, le comte d'Ognatte dépêcha plusieurs courriers en Espagne, à Milan, et particulièrement à Naples, donnant avis au Vice-Roi de quelle manière les ministres de Rome jugeaient qu'il se devait conduire : mais le duc d'Arcos témoigna par ses réponses qu'il n'avait pas tant besoin de conseils et de remontrances, que de soldats et d'argent, et que toute la politique serait bien empêchée dans l'assiette où il se trouvait, où toutes ses forces

étaient réduites à un petit nombre d'Espagnols et de Bourguignons; où il avait autant à craindre ses amis que ses ennemis; où l'Espagne était sans argent, les forteresses sans défense, sans munitions et sans vivres; les peuples soulevés, sans crainte, et, ceux qui demeuraient dans le devoir, sans pain.

Pendant que le comte d'Ognatte et les partisans de sa nation travaillaient de tout leur possible pour le service de leur maître, le marquis de Fontenay Mareuil, ambassadeur de France en cette cour, songeait de quelle manière il pourrait profiter, en faveur du sien, de l'avantage le plus grand que la France pouvait jamais avoir sur l'Espagne. Ce ministre, sage, zélé, et qui avait donné à cette cour des marques de sa vigueur dans plusieurs rencontres, où il s'agissait de l'honneur ou de l'intérêt de la France, apprit avec beaucoup de joie les premières nouvelles du soulèvement de Naples, qu'il ne sut pourtant que par la voix publique; car soit qu'il n'ajoutât que peu de foi aux avis qui se débitent à Rome, non seulement de tout ce qui s'y passe, mais encore dans tout le reste de l'Europe, et que l'on peut néanmoins avoir aisément et journellement par le moyen de plusieurs partisans ou domestiques des ministres des princes et des républiques qui résident dans cette cité, et dont la plupart mettent à l'enchère le secret de leur parti et de leurs maîtres; soit qu'il craignît la dépense sur ce sujet, où l'on doit donner l'argent à poignées, et non par compte, et

où souvent il faut semer cent terres ingrates, avant que d'en trouver une fertile; il est certain qu'il n'était pas informé fort fidèlement, ni fort promptement des affaires dont les lumières aboutissent en cette cour, comme des lignes à leur centre : mais sans qu'il lui en coutât rien, il sut, bientôt après, l'état de cette révolution par la bouche de plusieurs Napolitains, qui le recherchant d'eux-mêmes, ou envoyés expressément par des chefs de la populace, ou par des seigneurs du pays, lui apprirent secrètement que Naples et tout son royaume étaient résolus de chasser entièrement les Espagnols, et de se mettre en liberté.

Quoique ces nouvelles touchassent sensiblement l'ambassadeur, il n'y eut personne qui les écoutât avec tant de plaisir, ou qui d'abord y prit tant de part, que le duc de Guise. Je crois qu'il n'est pas nécessaire que je fasse ici la peinture de ce grand prince, que la France a chéri, et que l'Italie a estimé et révéré; chacun sait bien qu'il possédait la plupart de ces glorieux et beaux talens dont la nature se sert pour faire les grands hommes, et que s'il en eût cultivé les fruits aussi bien que les fleurs, et qu'il eût agi pour son bien avec autant d'attachement qu'il faisait pour ses plaisirs, il eût surpassé tous ses pères dans leurs plus grandes actions. Il se trouvait pour lors à Rome, où l'avait conduit le dessein de faire rompre le mariage qu'il avait contracté en Flandre, avec la veuve du feu comte

de Bossu. Il y avait déjà long-tems que le procès en avait été commencé au tribunal de la Rote, par son ordre, et poursuivi par des agens envoyés en cette Cour pour ce sujet; mais une passion nouvelle l'obligeant d'en presser la dernière décision, et voyant que les soins de ses procureurs ne répondaient pas à ses désirs ni à ses impatiences, son amour lui persuada que sa présence ferait plus en peu de jours, que tous ses agens en plusieurs années, et que Rome, qui avait tant d'estime pour son nom, n'en ayant pas moins pour sa personne quand elle le verrait de près, aurait peine à lui refuser tout ce qu'il souhaiterait d'elle. Il fut suivi en ce voyage par le baron de Modène, qui s'était attaché à lui plutôt par une mutuelle et fatale inclination, que par cet intérêt qui meut aujourd'hui la plupart des hommes; comme il avait demeuré quelque tems à Rome, et qu'il savait avec combien de flegme la Rote, aussi bien que la Cour, agit en toutes les affaires, il s'employa de tout son possible pour tâcher de détourner ce prince de ce voyage, et lui représenta plusieurs fois qu'il appréhendait qu'il n'eût pas toutes les satisfactions que son désir lui faisait concevoir : qu'il ne doutait pas que le Pape ne lui fît un très-bon accueil, et ne le traitât de la sorte qu'une personne de son rang, de son nom et de son mérite pouvait justement espérer; mais qu'il craignait que Sa Sainteté, informée qu'il voulait rompre un nœud pour en refaire un autre, que ses parens et ses amis

ne voudraient jamais approuver, et sollicitée d'ailleurs par les Espagnols, protecteurs de la comtesse de Bossu, et très-puissans dans cette Cour, ne concourût secrètement à la durée du procès, et ne favorisât les longueurs et les remises de la Rote, pour le lasser et le contraindre honnêtement à quitter tout, et à s'en retourner en France : qu'il y avait grande apparence que la comtesse de Bossu ne se défendrait qu'en fuyant; qu'ainsi toutes choses tendraient à faire durer une affaire dont l'issue était incertaine, la poursuite longue, épineuse et d'une très-grande dépense, et qui peut-être, par un long éloignement de la Cour, lui ferait perdre des occasions glorieuses de servir le Roi, et se rendre assez considérable à Rome pour convier Sa Sainteté à l'obliger, sans qu'il l'en sollicitât lui-même.

Mais ce prince, qui ne consultait personne dans ses passions, et qui n'ouvrait son cœur à ses plus chers confidens que pour leur faire approuver ses avis, et non pas pour les examiner, méprisa ces réflexions, et partit de Paris pour Rome vers la fin de l'année 1646, suivi du baron de Modène, qui reconnut, bientôt après son arrivée, la vérité de ses raisonnemens : car quoiqu'il fût fort bien reçu du Pape, de dona Olimpia et de tout le reste de la maison de Sa Sainteté, qui prit un soin particulier de s'informer de l'état de son procès, et que dès l'abord on donnât ordre à ses juges de le servir et d'expédier cette cause le plus tôt qu'il leur serait possible, toutes ces

belles apparences ne servirent qu'à lui donner lieu de se moquer souvent du baron de Modène, et l'appeler faux prophète : mais le tems lui apprit que ce fidèle confident ne s'était pas beaucoup trompé. Quoique son affaire eût été consultée par les plus fameux casuistes et jurisconsultes de Rome, et qu'elle fût sollicitée par tous les parens du Pape, et par plusieurs cardinaux et prélats de considération, le procès, au bout de six mois, se trouva dans le même état où il était à son arrivée : cela l'étonna d'autant plus qu'il ne s'était pas proposé des obstacles dans sa poursuite, et qu'il s'était imaginé qu'aussitôt qu'il serait à Rome, il aurait tout ce qu'il voudrait. Ce qui le fâcha le plus dans ce retardement, furent les lettres pressantes et fulminantes de la demoiselle de Pons, qui ayant été le motif de ce voyage, dans l'espérance qu'elle avait que ce prince l'épouserait aussitôt qu'il le pourrait faire, lui écrivait incessamment qu'elle ne savait plus que dire ni que croire sur la longueur du séjour qu'il faisait à Rome, que ces délais et ces remises étaient des effets de la haine que le baron de Modène avait pour elle, et pour ses intérêts, qu'elle le priait de finir l'affaire, ou de s'en retourner pour y prendre d'autres mesures, et voir ce qu'on ferait en France, au cas qu'il ne fît rien à Rome, surtout qu'il ne ramenât point le baron, et lui protestait qu'elle ne le verrait jamais, s'il le gardait auprès de lui.

contestations dans les choses qu'il avait résolues, lui répondit assez froidement, qu'il ne voulait pas s'informer des raisons d'un si prompt voyage, croyant, comme il le disait, qu'elles devaient être très-pressantes, mais qu'il le priait de l'excuser s'il ne pouvait demeurer à Rome, et d'agréer qu'il le suivît, ou qu'il se retirât chez lui.

L'archevêque de Ravenne, neveu du cardinal Capponi, et ami particulier du duc, arriva dans ce moment, ce qui interrompit la suite de cette conversation, et donna moyen au baron d'en sortir, et de monter en son carrosse pour s'aller promener, ou plutôt pour s'entretenir en particulier des malheurs qui l'accompagnaient. Cette Providence divine, qui règle ici bas toutes choses, et qui, par des sentiers inconnus, nous conduit insensiblement dans ces diverses aventures qu'on attribue à la fortune, obligea ce gentilhomme affligé d'aller vers Ripa-Grandé, au long du Tibre, où il crut qu'il pourrait soupirer à son aise sans être interrompu de personne. A peine fut-il en carrosse, qu'il se mit à considérer l'étrange assiette de son sort en cette rencontre, où toute la maison du duc lui voulait mal, dans la pensée que c'était lui qui le maintenait dans son aveugle passion; que, dans le même tems, l'objet de cet amour le haïssait, croyant qu'il entretenait ce prince à Rome, et faisait durer son procès pour s'opposer à ses desseins; que la Cour et toute la France semblaient le rendre responsable de tout ce que faisait le duc, qui

avait véritablement de grandes tendresses pour lui, mais qui pourtant, ne voulant jamais être contredit ni choqué dans tout ce qu'il entreprenait, ne lui parlait de ses affaires qu'après les avoir résolues, et lui faisait souvent un secret de ce qu'il avait dit et confié à plusieurs autres; qu'ainsi il passait pour coupable de cent choses dont il n'était que l'adhérant involontaire, pour le confident d'une personne qui se confiait à tout le monde, et pour le conseiller d'un esprit qui n'agissait que par lui-même; que peut-être il serait encore si malheureux, que tout le monde croirait qu'il serait l'auteur de ce prompt départ, et des suites fâcheuses qu'il pourrait avoir; qu'afin d'en éviter le blâme, il fallait qu'il se retirât le plus tôt qu'il pourrait chez lui. Il n'est point d'affliction plus grande que celle que lui causèrent ces considérations, et surtout la résolution de s'éloigner de la personne d'un prince qu'il aimait mille fois plus que soi-même : mais dans ce moment l'arrivée d'une barque qui aborda le rivage du Tibre, sur lequel il se promenait, interrompit ses rêveries, pour l'obliger à regarder ce qu'elle portait.

Si je me suis un peu trop étendu sur une matière éloignée du sujet de cette histoire, je crois que cela ne sera pas entièrement inutile, puisqu'il servira à faire voir les motifs de l'attachement qu'eut le duc de Guise pour les affaires de Naples. En effet, le baron de Modène étant curieux de savoir d'où venait cette barque, chargée d'une

quantité de beaux fruits, le fit demander aux mariniers qui la conduisaient, et qui répondirent qu'ils étaient de l'île de Procida, d'où ils venaient pour les vendre dans Rome. Le baron, mettant pied à terre, entra dans la barque, où, après avoir admiré la beauté de leurs fruits, il leur demanda s'il n'y avait rien de nouveau à Naples, sur quoi ils lui apprirent assez particulièrement les premiers succès du soulèvement qu'avait causé Masanielle. Ce récit sembla dès l'abord dissiper une partie de la tristesse qui accablait son esprit; et jugeant que cette aventure lui pourrait servir en ces rencontres, il dit à ces mariniers, que s'ils voulaient porter eux-mêmes quelques hottées de leurs fruits au lieu où un estafier les conduirait vers le soir, il les leur payerait largement. Ils l'assurèrent qu'ils le feraient volontiers; mais lorsqu'il leur dit que c'était chez le duc de Guise, prince français, qui se trouvait pour lors à Rome, et qui était de la race des Rois de Naples, venus de la maison d'Anjou, ils s'écrièrent avec empressement qu'ils le priaient de leur faire voir ce prince, et qu'ils seraient ravis de joie de lui baiser les pieds, et de lui présenter leurs cœurs conjointement avec leurs fruits. Le baron les assura qu'il le ferait, et accompagna ces discours de quelque argent, pour les engager davantage; et leur laissant un estafier pour les conduire au palais du cardinal Antoine, où il logeait, il remonta en carrosse pour s'en retourner, considérant pendant le chemin qu'il semblait qu'un sort

assez heureux l'avait conduit en cet instant au bord du Tibre, puisqu'il y avait grande apparence que le soulèvement de Naples serait un feu qui s'étendrait dans tout le reste du royaume, et qui durerait fort long-tems : que le Ciel, en cette rencontre, lui offrait un moyen pour détourner le duc de Guise du précipice où il s'allait jeter si aveuglément; que si l'amour pouvait beaucoup sur cet esprit, l'ambition n'y avait pas peu de crédit, et qu'il fallait tâcher de mettre ces deux passions en conflit, afin de l'arrêter à Rome. Dans ces pensées il arriva au palais, et en l'appartement du duc, qu'il trouva seul, et dans l'embarras de son départ, remis pour tout délai à trois jours après.

Ce prince lui demanda d'où il venait, et s'il n'avait rien appris de nouveau; il lui répondit (avec un visage aussi froid que quand il était sorti) qu'il était allé se promener à Ripa-Grandé, au long du Tibre, et qu'il y avait appris fortuitement la nouvelle de la plus étrange et soudaine révolution que l'on eût vue depuis long-tems dans l'Europe : il lui raconta ensuite toutes les particularités du soulèvement de Naples, sans oublier d'exagérer adroitement les cris de joie qu'avaient faits les mariniers de Procida, quand il leur avait parlé de lui. Le duc écouta toute cette narration sans l'interrompre, et paraissant tout à coup comme un homme qui, tombé dans une rivière, et sur le point de se noyer, rencontre heureuseusement une barque dont les bate-

liers lui tendent les mains pour le sauver de ce danger, il lui demanda si ces mariniers viendraient assurément au palais; sur quoi le baron l'ayant assuré qu'il n'en doutait pas, et qu'il croyait qu'ils ne pouvaient guère tarder, le duc le prit par la main, le mena à la ruelle de son lit, et lui demanda fort impatiemment quelle était son opinion sur les suites de cette révolution. Le baron lui répondit, que sachant de quelle manière les Espagnols avaient traité et traitaient encore les peuples de Naples et de son royaume, il ne doutait pas que le cours de ce prodigieux torrent ne répondît bien à sa source; qu'il s'imaginait que le reste de l'État suivrait cet exemple; que les Espagnols, se trouvant dénués d'argent et de forces, n'auraient pas de quoi l'empêcher; qu'il savait qu'il n'y avait point de pays en toute l'Europe si sujet à des changemens, et si prompt à changer de maîtres; que les Romains, les Sarrasins, les Grecs, les Normands, les Suèves, les Français et les Espagnols l'avaient fait voir en divers siècles; que le comte Gauthier de Brienne étant entré dans ce royaume à la tête de cent chevaux, y avait fait tant de progrès, secondé des divisions ordinaires dans cet État, qu'il l'eût conquis s'il eût été aussi sage que courageux.

Le duc ne perdit pas un mot de tout ce discours, auquel il allait repartir, quand l'estaffier que le baron avait laissé avec les mariniers de Procida arriva, et dit qu'ils étaient dans la grande salle du palais, avec les fruits qu'ils désiraient lui

présenter. On les fit venir tout-à-l'heure, et la présence de ce prince, dont l'aspect et les paroles étaient si charmans, les toucha tellement, que se jetant tous à ses pieds, ils les lui baisèrent plusieurs fois, s'écriant par plusieurs reprises avec une joie mêlée de larmes, que leurs maux étaient soulagés en voyant en lui la figure des Rois de la maison d'Anjou, que les peuples avaient tant aimés; qu'il semblait que Dieu l'avait fait venir à Rome pour le bien et le salut de leur patrie, et qu'étant de retour à Naples, ils le feraient savoir au peuple, lequel en recevrait sans doute un contentement sans pareil. Le duc, en les faisant relever, et les embrassant l'un après l'autre, les remercia, avec sa grâce accoutumée, des sentimens obligeans qu'ils avaient pour lui, aussi bien que des beaux fruits qu'ils lui présentèrent, et voulut ensuite savoir de leur bouche tous les effets de ce premier soulèvement, dont ils lui rendirent compte exactement, exagérant la hardiesse, ou plutôt l'intrépidité de Masanielle et des Lazares, et la consternation des Espagnols en cette occasion, disant, sur la fin, que si le peuple avait un prince comme lui à sa tête, le duc d'Arcos se verrait bientôt chassé de la cité. A cela le duc leur répondit que quelque péril qu'il y eût à courir en cette rencontre, il serait ravi d'exposer son bien, ses amis et sa vie pour aider à rompre les fers de leur horrible servitude, qu'ils pourraient de sa part assurer le peuple de ce sentiment; et les ayant congédiés, ses caresses furent

suivies d'une collation fort ample, et d'une somme fort au-dessus de la valeur de leurs fruits, ce qui acheva de les lui acquérir si puissamment, que l'on peut dire avec vérité que ces mariniers furent les premiers instrumens du passage du duc à Naples.

CHAPITRE VI.

Secrètes négociations du duc de Guise, touchant les affaires de Naples; ensuite la résolution qu'il prend de s'arrêter à Rome. — Funestes succès des voyages de ceux qu'il envoie à Naples pour traiter avec les chefs du peuple. — Conférence qu'il a avec le cardinal de Sainte Cécile, pour cette entreprise.

Aussitôt que les mariniers de la barque de Procida furent partis du palais du cardinal Antoine, le duc de Guise, avec un visage beaucoup plus serein que celui qu'il avait avant leur arrivée, se retira dans son cabinet, où appelant le baron de Modène, il lui dit qu'il avait appris la nouvelle de ce qui se passait à Naples avec une joie incroyable, qu'il ne doutait plus que la haine que les Napolitains avaient justement pour les Espagnols ne leur fît mettre à bas le joug qu'ils commençaient à secouer, et qu'il serait ravi de trouver un moyen d'obliger ce peuple à l'appeler à son secours. Le baron, écoutant ces paroles avec une satisfaction inexprimable, sans toutefois la témoigner, lui répondit que son départ pour Paris ne lui permettait pas d'avoir des pensées de cette sorte, et que ce chemin était

bien éloigné de celui de Naples. Le duc (qui d'une opinion passait en un moment dans une autre toute contraire, sans en balancer le poids, pourvu qu'il y rencontrât quelque chose qui pût flatter son désir), repartit avec beaucoup de chaleur, que s'il pouvait passer à Naples, il espérait d'y faire plus qu'il ne pourrait faire à Paris; et ensuite lui ouvrant son cœur, il lui confessa ingénuement que la demoiselle de Pons ne pouvant souffrir les longueurs de son procès, l'avait pressé de s'en retourner à Paris, pour prendre quelque expédient avec elle pour terminer cette affaire plus promptement, étant résolue de rompre avec lui, s'il fallait attendre la décision de la Rote. Il s'arrêta à ces paroles, ce qui donna lieu au baron (qui remarquait dans ce silence l'abîme qu'il ne lui avait pas voulu entièrement découvrir) de lui dire, avec une liberté respectueuse, que l'affection et le zèle qu'il avait depuis long-tems pour sa personne et pour sa gloire le contraignaient à lui parler franchement sur cette matière, puisqu'il daignait s'ouvrir à lui : que connaissant la déférence qu'il avait pour cette personne, il craignait qu'étant à Paris, sa présence ne lui fît faire quelque mariage secret, pour répondre à sa passion; que si ce malheur arrivait, et qu'il vînt à se découvrir, il aurait Rome sur les bras, qui fulminerait contre lui, et prendrait sans doute le parti de la comtesse de Bossu; qu'il ne pouvait exprimer ce qu'il prévoyait des suites de cette action, que par des soupirs et des larmes; que n'osant

choquer son amour, dans l'impuissance où il était de le combattre et de vaincre, il le conjurait seulement de ne se précipiter pas dans le gouffre où il le guidait; qu'il ne pouvait se marier valablement que dans les formes, et après que Rome aurait déclaré son mariage nul; qu'outre son bon droit, il fallait qu'il se rendît considérable dans cette Cour, où la révolte de Naples pourrait servir, s'il trouvait moyen de s'y faire considérer; qu'il jugeait que cet incendie ne s'éteindrait pas de long-tems, principalement si la France le fomentait avec son argent et ses forces, comme elle y serait obligée par toutes sortes de raisons; qu'en cette rencontre, il devait chercher promptement à faire connaître son nom et sa personne à Naples, et tâcher d'avoir ordre ou permission du Roi d'y passer, si la populace soulevée le désirait; que pour le premier, il fallait s'informer s'il n'y avait point quelque Napolitain à Rome qui fût ou parent ou ami des chefs de ce soulèvement, afin d'avoir, par cette voie, quelque liaison avec eux; que pour le second, il croyait qu'il n'aurait pas beaucoup de peine d'obtenir tout ce qu'il voudrait de la Cour, pourvu qu'il voulût marcher de concert avec elle; qu'il avait sujet d'espérer que l'affection et l'estime qu'avait pour lui le cardinal de Sainte-Cécile, agiraient avec d'autant plus de chaleur, que ce cardinal lui était obligé par les bons offices qu'il lui avait rendus chez le Pape, et chez la dona Olimpia, au point de sa promotion, et que cet esprit vif et ardent, qui semblait marcher aussi vîte

que le cardinal Mazarin, son frère, marchait lentement, serait ravi de le servir, et d'employer tout le crédit qu'il avait près de ce ministre dans une affaire de ce genre, et dans laquelle il s'agissait de l'avantage de l'État, de la gloire du ministère, et du bonheur de sa famille, puisque, dans cette occasion son frère y pourrait rencontrer, avec le tems, le chemin du pontificat, et qu'il jugeait même que si, dans cette conjoncture, il se rendait maître de son amour, il pourrait dans peu élever sa fortune au plus haut degré, en s'attachant au cardinal par un mariage avec quelqu'une de ses nièces. Le duc, qui l'avait toujours écouté attentivement l'interrompit à ces paroles, et lui repartit avec beaucoup de chaleur et d'empressement, qu'il lui était très-obligé des bons avis qu'il lui donnait, et qui répondaient aux pensées qu'il avait sur cette matière; qu'il espérait qu'après avoir si heureusement commencé cette affaire par la rencontre des mariniers de Procida, la suite en serait fortunée; qu'à cet effet il le priait de voir s'il y aurait moyen d'avoir quelque correspondance à Naples, et de n'épargner quoique ce fût pour ce dessein; qu'il ne partirait point de Rome pour Paris, hors que ce projet ne vînt à échouer; qu'il répondait du cardinal de Sainte-Cécile, et qu'il lui voulait proposer le duc de Joyeuse, son frère, pour s'unir par son alliance plus étroitement avec lui.

Voilà les premières causes de la résolution que le duc de Guise prit de s'arrêter à Rome, et il est certain que si la suite eût répondu au com-

mencement, et que ce Prince ne se fût point écarté de la voie qu'il avait choisie en ce moment, son entreprise eût réussi avec autant de bonheur que de gloire. Le baron de Modène, le laissant dans les bons sentimens qu'il lui avait témoignés, se retira dans sa chambre, où, goûtant un peu plus de repos qu'il n'avait fait auparavant, il employa une partie de la nuit à repasser dans son esprit les choses qu'il avait à faire, afin de maintenir le duc dans sa bonne résolution; il crut avoir assez gagné en l'obligeant de temporiser, et quelques obstacles qu'il se figurât, dans le dessein du voyage de Naples, il résolut de s'y appliquer, jugeant que quand l'affaire ne réussirait pas, il aurait toujours beaucoup fait de suspendre le départ du duc, dont peut-être, durant ces négociations, l'amour se pourrait refroidir, et que, si elles réussissaient, ce Prince aurait de quoi se rendre le plus fortuné et le plus glorieux de toute sa maison. Le baron s'étant donc ainsi résolu de travailler de toute son industrie à ce grand projet, un cas fortuit lui en donna le moyen deux jours après; un de ses estafiers, qu'il n'avait point vu de toute l'après-dinée, et qu'il avait fait chercher, ayant répondu naïvement qu'un ami qui l'avait débauché l'avait mené dans un cabaret, où il avait été boire avec trois Italiens de sa connaissance, entre lesquels était un Napolitain, frère cadet de ce Doménico Perroné, l'un des principaux chefs du soulèvement de Naples. Le baron jugeant que l'ivrognerie de son estafier lui pourrait être utile,

s'enquit de lui s'il savait où logeait ce Perroné, et s'il pourrait le faire venir au palais par la porte secrète pour parler à lui, et satisfaire la curiosité qu'il avait de savoir de sa bouche les choses qui se passaient à Naples; l'estaffier lui repartit qu'il l'avait laissé avec son ami dans un jeu public, avec d'autres Italiens; et ayant reçu ordre de son maître de l'aller chercher, il revint une demi-heure après, lui dire qu'il l'avait trouvé jouant encore, et qu'il lui avait promis que le lendemain matin il se rendrait dans la petite église qui est proche du palais du cardinal Antoine, où il l'attendrait pour le conduire secrètement dans le cabinet du baron. Le Perroné fut ponctuel à l'assignation, et étant arrivé au palais, le baron, après l'avoir reçu fort civilement, lui dit que la curiosité, si naturelle à tous les hommes, l'avait obligé de souhaiter de le connaître, mais encore plus la passion de le servir, sachant qu'il était frère de l'un des chefs du soulèvement de Naples, dans lequel tous les Français prenaient beaucoup de part, et qu'il le priait de lui en dire des nouvelles, et de se servir de lui, s'il avait besoin d'un ami aussi fidèle que secret. Le Perroné lui rendit compte de tout ce qui s'y était passé dans les premiers jours, l'ayant appris par des mariniers de Procida et de Pouzzoles, qui arrivaient à toute heure à Rome, où il était réfugié depuis quelques mois; et, le remerciant de ses civilités et de ses offres, il l'assura qu'il était dans le dessein d'aller joindre son frère (ne sachant pas encore la

prompte et funeste fin de son emploi et de sa vie), et que si, dans cette occasion, il pouvait rendre quelque service à la France, il le ferait très-volontiers. Le baron lui dit qu'il lui était fort obligé de ses bonnes intentions; que les siennes avaient pour but le repos des Napolitains; qu'il croyait que jamais le peuple ne pourrait l'obtenir sans l'appui d'un bras étranger et puissant; que son recours ne pourrait être qu'au Roi Très-Chrétien, qui, sans doute, concourrait à sa liberté, sans autre intérêt que la gloire de la lui avoir procurée; que s'il voulait pressentir son frère sur ce sujet, il pourrait servir sa patrie utilement, en l'obligeant à chercher la protection de la France, avant que l'Espagne la pût remettre sous le joug qu'elle tâchait de secouer; que, s'il était dans le dessein de partir, pour négocier avec Doménico Perroné, son frère, il le présenterait au duc de Guise, qui serait ravi d'employer le crédit qu'il avait dans la Cour de France, pour le service de ce peuple, avec d'autant plus de ferveur qu'il avait sujet de l'aimer, étant descendu d'une fille de René d'Anjou, roi de Naples, dont il savait que la mémoire régnait encore en ce pays. Le Perroné lui ayant témoigné qu'il serait bien aise de voir ce Prince, et de recevoir ses commandemens et ses ordres avant son départ, le baron le pria d'attendre un moment, et passa dans l'appartement du duc, qu'il informa, en peu de mots, de toute cette aventure, ajoutant à sa narration, qu'il fallait, en cette rencontre, caresser

cet homme, et lui faire quelque présent pour l'obliger d'aller à Naples; car il avait la mine d'un homme entreprenant, et son équipage faisait juger qu'il n'était pas accommodé; qu'il avait appris de son père (qui avait été l'un des premiers ministres du royaume, dans la faveur du connétable de Luynes), qu'il fallait nécessairement fonder les grandes entreprises dessus des pilotis d'argent, qu'imitant ceux qui bâtissent dans la mer, où ils font jeter beaucoup de pieux à l'aventure, sans les compter, et jusques à ce qu'ils en aient affermi le fond, il fallait, dans les grands desseins, répandre l'argent au hazard et à pleines mains; que, si l'on court fortune d'en perdre beaucoup, pour être trop facile à prêter l'oreille aux avis de plusieurs fourbes, qui souvent nous font payer au plus haut prix ce qu'ils ne peuvent nous livrer, on peut aussi trouver, après ces tromperies, des gens dont les avis et les entreprises avantageuses sont capables de réparer les pertes que les autres auront causées. Le Duc, en l'embrassant, lui répondit, qu'il approuvait ces sentimens, et qu'il le priait de lui amener promptement le Perroné, lequel fut reçu de lui avec des caresses et des promesses assez grandes pour l'attacher à ses intérêts.

La conclusion de cette conférence fut que le Perroné partirait de Rome en toute diligence, et le plus secrètement qu'il lui serait possible : qu'étant arrivé à Naples il verrait son frère, et saurait de lui si le Peuple feignait de secouer le joug,

pour obliger le Vice-Roi à l'alléger par la révocation des gabelles, ou s'il était résolu de le mettre tout à fait à bas; qu'au cas que cette populace prît ce dernier chemin, il lui fallait représenter que si, dans le mauvais état des affaires des Espagnols, qui n'avaient ni argent, ni hommes, ses forces étaient suffisantes pour lui donner la liberté, elles ne seraient pas capables de la lui conserver sans un défenseur et un protecteur, quand ils auraient repris cœur, et qu'ils viendraient fondre sur elle avec une puissante armée : qu'elle ne devait attendre aucun secours de ses voisins : qu'il n'en fallait pas espérer du Pape, de qui la maison était de cette faction : que Venise était occupée par la guerre des Ottomans : qu'Orbitello et Porto-Ercole tenaient en bride le duc de Toscane, qui n'oserait se déclarer contre l'Espagne : que le reste de l'Italie se trouvait dans la même assiette : que Naples ne pouvait choisir un bras plus fort et plus capable de maintenir sa liberté, que celui du Roi Très-Chrétien : que le duc de Guise l'avait prié de lui offrir ses soins, son entremise et son crédit dans cette rencontre, étant prêt d'employer son bien et sa vie pour le service de son peuple, en cas qu'il pût lui être utile. Le Perroné partit, deux jours après, chargé des libéralités de ce duc, et de plusieurs instructions sur le sujet de sa conduite, et sur les moyens dont il se pourrait servir pour lier et pour maintenir une mutuelle correspondance entre ce Prince et son frère; mais l'argent que ce Prince lui fit

donner fut la cause de sa perte; car l'ayant fait voir, par une sotte vanité, à un autre Napolitain, qui était espion du comte d'Ognatte, sur son avis cet ambassadeur, se doutant que ce malheureux allait à Naples pour négocier avec le Peuple pour les intérêts de la France, en avertit le duc d'Arcos, qui le fit si bien épier, qu'il fut pris en abordant Naples, et conduit dans le Château Neuf, où les Espagnols, qui n'avaient rien pu tirer de sa bouche, le laissèrent en prison pendant un fort long tems : mais ils le firent étrangler après la prise du duc de Guise, ayant trouvé dans ses papiers une lettre que cet infortuné lui avait écrite, par laquelle il l'assurait que les menaces de la mort, ni tout l'appareil des tortures ne lui feraient rien confesser.

Si la négociation du Perroné fut malheureuse pour lui et inutile pour le duc de Guise, celle de deux autres Napolitains, qui d'eux-mêmes se vinrent offrir d'aller à Naples pour traiter avec les chefs du Peuple, ne le fut pas moins; car en arrivant à Pouzzoles, ils furent pris avec leurs mémoires, et trois jours après étranglés par ordre du Vice-Roi. Le duc de Guise, ne recevant point de nouvelles du Perroné, ni de ceux-ci, dit au baron de Modène qu'il fallait nécessairement trouver quelqu'un pour envoyer en toute diligence à Naples, afin d'apprendre le sujet de leur silence, et pour parler aux chefs du Peuple; mais il ne jugeait pas qu'il fût facile de rencontrer un homme assez zélé pour aller ainsi s'exposer à la mort, ou

qui eût assez de capacité pour des choses de cette sorte. Il se souvint pourtant que le sieur des Isnards, son parent, avait un valet-de-chambre, nommé Laurens Sarret, qui possédait des qualités assez propres pour cet emploi : c'était un garçon agissant, secret, fidèle, et qui savait la langue italienne parfaitement. Le baron, croyant que s'il était assez hardi pour entreprendre ce voyage, il serait capable de le faire réussir, le fit venir et le lui proposa, en lui figurant, d'un côté, le péril qu'il pourrait courir, et d'un autre, la récompense qu'il en pourrait recevoir. Cet homme ne parut point étonné de cette proposition, et l'assura qu'il était tout prêt de sacrifier sa vie pour le service du duc de Guise, sans autre intérêt que l'honneur de mourir pour lui. Le baron ayant fait savoir ses bonnes intentions à ce Prince, il fut dépêché le lendemain, et partit de Rome fort secrètement, mais avec tant de malheur, que la barque qui le portait étant abordée à Gayette, il y fut arrêté sur un simple soupçon, et quoiqu'il se dît Bourguignon, et qu'il assurât qu'il allait à Naples pour tâcher d'entrer au service de quelque officier de son pays, il fut, par ordre du gouverneur de cette place, incontinent appliqué à la question, qu'il souffrit durant trois heures avec une merveilleuse constance, et il est à croire qu'il y serait mort, sans la princesse de Butera, laquelle passant fortuitement près du lieu où l'on tourmentait ce malheureux, fut si touchée de compassion, qu'ayant su que l'on ne

l'avait trouvé chargé d'aucun papier, et qu'il ne confessait rien, elle demanda sa grâce à ce gouverneur, qui le fit ôter aussitôt de la torture, et conduire dans une barque qui s'en allait partir pour Rome, où ce pauvre garçon arriva le lendemain en chemise, les bras disloqués, et dans un état pitoyable.

Ces funestes succès eussent étonné, et peut-être entièrement rebuté un autre esprit que celui du duc de Guise, qui, embrassant de plus en plus cette entreprise, n'en considérait les obstacles que pour les surmonter. Dès qu'il sut les premières nouvelles de la révolution de Naples, il les apprit au marquis de Fontenay et aux autres ministres de France à Rome, et leur exagéra les suites et les avantages que la couronne en recevrait, si elle s'en voulait prévaloir; mais surtout il en parla confidemment au cardinal de Sainte-Cécile, auquel il représenta particulièrement que le cardinal Mazarin, son frère, ne pouvait jamais rencontrer dans son ministère une plus belle occasion, pour éterniser sa mémoire et pour établir sa fortune et sa grandeur, que celle de cette révolte; que s'il la voulait ménager, et fomenter ce changement, en donnant moyen au peuple de conserver la liberté qu'il était sur le point de s'acquérir, il pourrait, sans beaucoup de peine, réduire la maison d'Autriche au même état où elle était auparavant que l'union de tant de sceptres l'eût rendue formidable à toute l'Europe; que la Sicile attendait les progrès des feux qu'avait

allumés Naples, afin d'en commencer autant; que si le cardinal, son frère, avait assez d'ambition pour songer à cette couronne, il y avait grande apparence que cette île le recevrait avec joie, et serait bien aise d'avoir un Roi originaire; que la Sardaigne aussi serait bientôt au premier occupant; qu'il croyait que la politique de la France, en ces occasions, était de diminuer la puissance et la grandeur d'une maison qui lui faisait ombrage, et d'imiter, sur ce sujet, ceux qui divisent un torrent en plusieurs branches, pour en rendre la furie moins dommageable : qu'elle aurait tout en donnant tout, et en témoignant que son but était de mettre en liberté les peuples que les Espagnols traitaient si inhumainement, sans vouloir profiter de leurs dépouilles : qu'en agissant de cette sorte, tous les souverains d'Italie, et tout le reste de l'Europe, n'auraient aucune jalousie de ses armes, et concourraient à tout ce qui la pourrait rendre arbitre de tout l'univers : qu'il le conjurait d'inspirer ces beaux sentimens à son frère, en lui apprenant ces nouvelles, et de lui témoigner que si la révolution de Naples était de durée, comme il y avait apparence, il serait ravi d'y passer et d'y servir la France et ce peuple, aux dépens même de tout son bien et de sa vie. Qu'il prétendait de s'attacher aux intérêts de sa maison, par le mariage du duc de Joyeuse, son frère, avec quelqu'une de ses nièces : qu'enfin, dans cette conjoncture, il voulait tenir de la main

du cardinal, tout le bonheur qu'il pourrait jamais espérer.

Le cardinal de Sainte-Cécile, qui n'était pas moins ardent et susceptible de grands desseins que le duc de Guise, écouta ces propositions avec une extrême joie; et, après l'avoir embrassé et remercié plusieurs fois des liaisons qu'il voulait prendre avec sa maison, il lui témoigna qu'il approuvait ses sentimens, et qu'il ferait tout son possible pour les faire valoir et pour obliger le cardinal Mazarin à les seconder; qu'il espérait d'y réussir et de lui donner une marque signalée de l'amitié qu'il avait conçue pour lui depuis son arrivée à Rome. Les conclusions de cette conférence ne satisfirent pas moins le cardinal de Sainte-Cécile que le duc de Guise : le rapport qu'il y avait entre leurs génies leur figurait des avantages aussi grands que ce glorieux champ leur paraissait vaste; ils formaient, dans cette entreprise, des établissemens d'une gloire et d'une fortune sans pareilles pour leurs personnes et pour leurs maisons; et ce qui en rendit les propositions encore plus agréables à ce cardinal, fut que, par cette négociation, il pourrait devenir fort considérable à la Cour de France, et qu'elle l'obligerait de s'arrêter à celle de Rome, dont le séjour lui plaisait plus que celui de Barcelone, où il devait aller en qualité de Vice-Roi.

Mais soit que la présence de ce cardinal ne plût pas aux ministres français, fâchés peut-être de

se voir réduits dans une aveugle dépendance pour tous les sentimens d'un frère du premier ministre de cette couronne, et qui avait beaucoup de pouvoir sur son esprit, soit que son humeur brusque et ardente ne convînt pas avec leur flegme, soit qu'ils sussent que le cardinal Mazarin ne désirait pas qu'il séjournât long-tems à Rome, il parut, en plusieurs rencontres, qu'ils n'étaient pas fort satisfaits de la mutuelle correspondance qui était entre lui et le duc de Guise, qui, s'en étant même aperçu, le fit remarquer à ce cardinal, en des conjonctures qui l'obligèrent à le croire, et qui servirent à restreindre de plus en plus les liens de leur amitié.

Mais c'est trop laisser en repos cette cité, dont les tumultes sont les objets de mon histoire; je n'en ai point encore parlé dans cette seconde partie, jugeant que pour l'intelligence des choses qui survinrent après la mort du prince de Massa, il en fallait suspendre le récit, que je vais reprendre.

CHAPITRE VII.

État de la cité de Naples après la mort du prince de Massa. —Élection violente et tumultueuse de Gennaro Annésé, artisan et maître fuzelier, qui prend la place de ce Prince. — Divers partis parmi le peuple. — Noms et qualités de leurs chefs.

La tragique et déplorable mort de don Francesco Toralte d'Aragon, prince de Massa, et chef malheureux, et contre son gré, des Napolitains soulevés, causa une si grande consternation dans la cité, qu'elle parut sur le visage de tout le peuple, à la réserve de ses meurtriers et de leurs adhérens. Une action de cette nature était capable de refroidir la plus ardente ambition de ceux qui pouvaient aspirer à cette place, qui paraissait toute rouge du sang de ce Prince. Aussi entre tant de chefs populaires qui dominaient dans les quartiers soulevés, il n'y eut que Gennaro Annésé, qui, profitant de l'étonnement et de la crainte de tous les autres, osa porter sa main sur un gouvernail si périlleux à tenir parmi tant d'orages : cet homme était d'un tempérament vigoureux et sain, quoiqu'il fût d'un âge assez avancé ; et comme il avait acquis du bien et de la réputation

dans le métier de maître arquebusier, ou fuzelier, dans lequel il avait surpassé tous les autres artisans de cette profession, ces avantages lui avaient acquis beaucoup d'amis dans la basse populace, et particulièrement dans le quartier du marché, qui était le premier mobile de toutes les mutations qui survenaient dans la cité; avec cette humeur atrabilaire qui le rendait brutal, rustique, opiniâtre, et non moins avare et cruel, que défiant et orgueilleux, il avait un esprit hardi, entreprenant et surtout plein d'une ambition qui, ayant couvé long-tems sous la bassesse de son emploi, éclata dès le commencement de ces tumultes avec d'autant plus d'effet, qu'elle se trouva fomentée par le crédit qu'il avait parmi les artisans de son voisinage, dont plusieurs lui représentèrent que, puisqu'il n'avait point d'enfans à qui il pût laisser les grands biens qu'il avait amassés, il devait adopter sa patrie, et les employer pour sa liberté. Persuadé donc, par son inclination et par leurs conseils, il avait fait une compagnie d'infanterie à ses dépens, ce qui l'avait rendu très-considérable dans le reste de la populace; il se trouvait alors maître du Torrion des Carmes, qui était la citadelle du marché, dont il s'était emparé depuis la mort de ceux qui y commandaient avec lui, ce qui lui donna moyen aussitôt après la tragique fin du prince de Massa, de se faire élire et mettre en sa place par le peuple de son quartier, assemblé tumultuairement dans le marché, où les Lazares qu'il avait gagnés par le moyen de Fra-

Savino Saccardo, cuisinier du couvent des Carmes, furent les premiers à le proclamer, et publier ensuite cette élection par tous les autres quartiers populaires, avec commandement de le reconnaître et de lui obéir à peine de la vie.

On ne peut exprimer assez vivement le malheureux état où se rencontrait cette cité, qui souffrait à peine autrefois la domination des plus grands Princes de la terre, et qui tremblait dans ces occasions à la seule voix de trois ou quatre cens jeunes garçons, armés de bâtons et de cannes, et secouait insolemment le joug d'un puissant monarque, pour se soumettre volontairement à celui d'un vil armurier. Tous ceux qui vivront après nous, et qui entendront cette étrange histoire, auront de la peine à se persuader que Naples, où les Espagnols avaient trois bonnes forteresses, une grande armée navale, des soldats aguerris et braves, encore qu'en fort petit nombre, où la noblesse et la bourgeoisie étaient toutes à leur dévotion, et où était un fils d'Espagne, fût possédée et gouvernée par ce petit nombre d'enfans joints à quatre ou cinq mille hommes populaires, qui étaient sous les armes, et qui formaient le corps apparent de la rebellion. Mais, afin de reconnaître encore mieux cette vérité surprenante, il est nécessaire de remarquer que les quartiers tenus par le Peuple contenaient deux sortes d'habitans : l'une, appelée cappes noires, composée de quelques gentils-hommes et de beaucoup d'officiers et gens de justice ou de police, bourgeois, mar-

chands et artisans, qui n'avaient pu, ou plutôt qui n'avaient osé quitter leurs maisons engagées dans ces quartiers, de crainte que leur retraite n'excitât la fureur du Peuple, et ne l'obligeât à les brûler; l'autre sorte était composée de toute cette populace qui donnait le nom au parti, et qui en effet avait commencé le soulèvement avec tant de fureur et de violence, et qui le maintenait avec tant de chaleur et d'obstination.

Les cappes noires étaient divisées en trois partis: le premier était formé d'une quantité de personnes qui, abhorrant secrètement les excès et les violences des Espagnols, n'en haïssaient pas entièrement la domination; ils désiraient bien la réforme de l'État, mais non pas le changement, et ils souhaitaient que les armes du Peuple fissent cet effet sans passer outre, et sans qu'ils lui eussent prêté la main; ils ne sortaient guères de leurs maisons, et ne se mêlaient d'autre chose que d'obéir, malgré eux, aux ordres que les chefs du Peuple ou de leurs ottines leur donnaient touchant la garde de leurs quartiers. Ceux-ci étaient en fort grand nombre; mais comme ils étaient partisans secrets des Espagnols, les justes soupçons qu'en avait le Peuple, qui sans cesse les surveillait, les faisait vivre dans une si grande crainte, qu'ils n'osaient pas même s'entre-visiter les uns les autres, pour ne pas s'exposer aux funestes suites que causaient les moindres ombrages. Dans cette mortelle appréhension, ils n'avaient ni chef ni cabale, et les Espagnols ne

pouvaient rien espérer d'un corps de qui les membres tout glacés de peur, et détachés les uns des autres par de continuels surveillans, ne pouvaient ni se réunir, ni agir en aucune sorte, non plus que des squelettes sans chaleur et sans mouvement.

Le second parti, qui était moindre en nombre, mais qui pourtant contenait des gens plus hardis et moins scrupuleux que les autres, formait un corps de qui le but était de se prévaloir de toutes les grâces du tems; à ce sujet, en abhorrant le passé, il tâchait de jouir du présent, attendant que l'avenir mît au jour ce que la divine Providence avait délibéré touchant le succès de ces troubles, afin de demeurer debout dans quelque différente assiette où l'Etat se pût trouver: il prit emploi et s'attacha, apparemment, aux intérêts de la populace, faisant cependant entendre sous-main aux Espagnols, que les plus sages de ce corps avaient pris le parti du peuple, croyant qu'ils les serviraient mieux par cette voie, qu'en se tenant les bras croisés dans leurs maisons; qu'ayant feint dès l'abord de suivre volontairement un torrent dont le cours rapide les emportait contre leur gré, ils avaient acquis peu à peu l'amitié et la confiance des chefs de cette populace; que, par ce moyen, ils pourraient rendre continuellement deux services aux Espagnols: l'un en les informant sans cesse de tout ce qui se passerait de plus secret dans leur conseil, et l'autre en désunissant ces chefs par les défiances et les

ombrages qu'ils avaient incessamment les uns des autres. Les plus remarquables de ce parti étaient Agostino Mollo, et Aniello Portio, docteurs et avocats, mais dont le premier surpassait l'autre en toutes choses; car outre que c'était l'un des plus habiles et des plus subtils jurisconsultes de tout le royaume, il avait un esprit vif, agréable, complaisant, et qui servait ses parties avec autant d'application que de hardiesse; il l'avait témoigné par ce qu'il avait fait pour le comte de Conversano, alors qu'étant emprisonné, et ne trouvant personne qui le voulût servir, à cause que le Vice-Roi avait déclaré qu'il ferait périr tous ceux qui prendraient sa défense, Agostino Mollo s'était moqué de toutes ses menaces, et, malgré lui, avait passé secrètement et en diligence en Espagne, où il avait agi si vigoureusement près du Roi et de son Conseil, qu'il avait obtenu la liberté du comte avec beaucoup de gloire, et était retourné dans sa patrie avec l'estime et l'amitié non-seulement du prisonnier, mais encore de toute la noblesse. Aniello Portio, moins savant de beaucoup, était d'une humeur austère, revêche, et qui, ne sachant pas l'art de se faire aimer comme l'autre, était haï et méprisé par sa vie scandaleuse; car, ayant quitté sa femme, il entretenait publiquement sa cousine-germaine, après l'avoir ôtée à son mari.

Le troisième parti des cappes noires était le plus petit de tous; ceux-ci, unis avec le Peuple pour leur commune liberté, ne craignaient pas

moins de la voir soumise à un Prince étranger, que retournée avec le tems à la merci du roi d'Espagne; l'aversion que les souffrances publiques leur avaient causées pour cette monarchie, leur faisait également craindre et abhorrer la royauté; ainsi leur pensée tendait plutôt au changement qu'à la réformation du gouvernement, et s'imaginant que la république était la plus avantageuse et la plus assurée forme qu'ils pussent obtenir par leur soulèvement, ils tendaient à ce but avec l'approbation et la joie de la plus grande partie de la populace, laquelle espérant que sa liberté aurait toute son étendue dans cette nature d'Etat, et que tous les membres du corps politique auraient chacun leur part en la puissance souveraine, embrassait ce dessein comme le plus utile de tous ceux qu'on pouvait suivre : le principal ou le plus adroit de ce parti, était Vincenzo d'Andrea, dont l'esprit doux, affable et populaire s'était acquis beaucoup d'amis et de partisans, non-seulement parmi les cappes noires, mais encore entre la populace, dont il témoignait prendre beaucoup de soin dans toutes les choses où il s'agissait de sa conservation, et de l'abondance des vivres dans la cité, et c'est une espèce de chaîne par laquelle on lie les cœurs des peuples plus étroitement qu'on ne saurait faire par aucun autre genre de liens.

L'autre sorte d'habitans des quartiers soulevés était composée de la populace qui les occupait, et dont la plus tumultueuse était celle du Marché,

de la Conciarie et du Lavinare, qui sont les quartiers les plus capables de faire et de maintenir une grande sédition, par l'assiette de leurs rues étroites et tortues, qui semblent être autant de citadelles, et par la quantité de leurs maisons, qui, toutes pleines d'artisans et de petit peuple, semblent être autant de fourmilières d'hommes que l'on peut appeler hardis, n'ayant rien, ou fort peu de chose à perdre : toute cette nombreuse populace avait une infinité de chefs, ou de gens qui, sans en avoir le caractère, avaient assez de crédit près d'elle pour pouvoir posséder ce titre. Les principaux étaient Pépé Palombo, Onofrio Pisacano, avec son ami Carlo Longobardo, Mattéo d'Amoré, Grazullo de Rosis, don Luigi del Ferro, et Pionné, capitaine des Lazares.

Gioseppé, ou Pépé Palombo, se pouvait dire justement chef absolu de la Conciarie, par l'attachement et la déférence que tout ce quartier avait pour lui; c'était l'esprit le plus adroit et le plus couvert de tous les chefs populaires, et il n'avait point de semblable en l'art de ménager le tems, et profiter des conjonctures favorables. Ayant recueilli un bien assez considérable, par la succession de son père, il en avait dissipé la meilleure partie en des armemens sur mer, où il avait acquis plus de réputation que de fortune, et plus d'amis que de profit. Dès le commencement des tumultes, tout son voisinage jeta les ieux sur lui, et ce qui le fit considérer davantage, fut une compagnie d'infanterie qu'il leva à

ses dépens, pour le service et pour la défense de son quartier, qu'il gouverna depuis, sans aucun obstacle, et de la sorte qu'il voulut. Il y a beaucoup d'apparence que si son ambition eût eu plus d'étendue, il eût pu se rendre chef de tout le parti populaire, après la mort du prince de Massa; mais considérant les hazards qu'il fallait courir dans ce poste, et prévoyant que le soulèvement n'aurait pas de suite, et que l'orage, après avoir éclaté durant quelque tems, se dissiperait de lui-même, par les ombrages et les jalousies qui régnaient entre tous les chefs, il crut qu'il lui serait plus avantageux de ne pas s'écarter d'un poste où il était chèrement aimé, et de s'y tenir à couvert, pendant l'effort de la bourasque; et pour s'affermir contre toutes sortes d'événemens, il conserva une secrète correspondance avec les Espagnols, moins par l'amitié qu'il eut pour eux, que par la crainte du succès du soulèvement populaire.

Onofrio-Pisacano s'était acquis beaucoup de crédit dans son quartier, par le moyen d'un nombre infini d'ouvriers qu'il employait dans les manufactures de soie, où il avait gagné du bien : il avait aussi levé une compagnie d'infanterie à ses dépens, et ce qui le maintenait encore davantage était la douceur de son visage, de son discours et de ses mœurs, aussi bien que l'adresse de Carlo Longobardo, son camarade et confident, homme qui n'avait pas de bien, mais dont l'esprit complaisant et populaire ne servait

pas peu à soutenir et à faire valoir Pisacano dans son quartier.

Mattéo d'Amoré, qui, de capitaine des sbirres, s'était fait capitaine d'une autre compagnie de fort bons hommes, était extrêmement chéri et estimé du Peuple, non-seulement par son courage, mais aussi par sa prudente conduite; ce n'était pas un esprit fort éclairé ni fort subtil, mais l'on pourrait dire certainement de lui, que la fortune lui avait fait tort quand elle l'avait fait chef des sbirres, d'autant qu'il avait de trop bonnes qualités pour une profession si abjecte, ayant de l'honnêteté, de la sincérité et de l'honneur au delà de sa naissance; surtout il était ennemi capital des Espagnols, et, si tous les autres chefs du Peuple eussent marché aussi droit que lui, l'intérêt public eût été plus considéré qu'il ne l'était dans ces troubles, où chacun songeait plutôt à faire ses affaires que celles de son parti.

Grazullo de Rosis, capitaine d'une autre compagnie d'infanterie, s'était beaucoup accrédité par la ferveur et par les soins qu'il avait pris pour le service du Peuple, depuis les commencemens de cette révolution; et, ce qui le fit considérer le plus, dans les suites de ces tumultes, fut le poste de la Vicarie, dont il eut le commandement, et qui lui donna moyen de s'enrichir, aux dépens d'un nombre de prisonniers qu'on y conduisait tous les jours.

Don Luigi del Ferro, quoique natif de l'Abruzze, et maître d'école ou écrivain de sa profession, eut

un tel crédit parmi la basse populace (laquelle le retira des prisons où les Espagnols le tenaient au commencement des tumultes), que s'il eût eu autant de conduite que de bonheur, il eût pu monter au poste de Masanielle; mais son esprit, plus visionnaire que solide, et plus propre à produire un feu qu'à l'entretenir, ne lui permit pas de jouir long-tems de cette fortune que le hazard peut donner, mais que la seule prudence peut conserver.

Pour Pionné, chef des Lazares, j'en ai parlé assez amplement dans la première partie de cette histoire, pour le faire connaître.

Voilà les principaux ressorts d'une machine aussi merveilleuse au dehors, que ridicule au dedans, et voilà les dieux tutélaires d'un État naissant, et qui n'avait point d'autre forme que celle qu'un libertinage sans objet et une fureur inconstante lui donnaient de jour en jour. Cependant, quoique ces chefs, à la réserve de celui des Lazares, n'eussent point eu de part à l'élection de Gennaro Annésé, et que chacun d'eux, en particulier, ne l'approuvât point, ce téméraire usurpateur du commandement souverain ne laissa pas de s'établir dans cette place, comme s'il y eût été mis à la pluralité des voix de tous les quartiers soulevés, qui, cédant tous à l'insolence des Lazares, reconnurent aussitôt ce ridicule général, le traitèrent d'Excellence, et déférèrent à ses ordres avec autant de respect qu'ils faisaient à ceux du Vice-Roi avant ces tumultes.

CHAPITRE VIII.

Gennaro Annésé ayant été reconnu dans la cité de Naples pour chef général du Peuple, publie son élection partout le royaume. — Misères que souffrent les Napolitains du parti de la populace, et de celui des Espagnols. — Assemblée de la Consulte du Peuple sur le sujet des nécessités publiques, et de la forme du gouvernement.

A peine Gennaro Annésé eut été proclamé et reçu de toutes les ottines et de la Consulte du Peuple, pour chef et capitaine-général de la cité de Naples, qu'il envoya des gens de sa cabale, non-seulement par tout le voisinage, mais encore par toutes les provinces du royaume, publier son élection dans les lieux qui s'étaient déclarés pour le Peuple, et fit faire de très-expresses défenses à toutes personnes de quelque qualité qu'elles pûssent être, de reconnaître autre chef ou d'obéir à autre qu'à lui, à peine de confiscation de tous leurs biens et de la vie, ainsi qu'il était contenu plus amplement par les lettres-patentes et déclarations qu'il fit publier, marquées de sa stampille ou cachet, auquel son nom était gravé (à cause qu'il ne savait ni lire ni écrire) et scellées du sceau de sa nouvelle nomination, qui était un P. (signifiant le Peuple) avec une couronne royale.

On ne saurait s'imaginer les effets que ces déclarations firent dans toutes les provinces, où la disposition que les peuples avaient pour la révolte leur faisait approuver et embrasser toutes les choses qui la pouvaient maintenir, sans les considérer ni examiner. Quoiqu'ils sussent la condition et l'incapacité de Gennaro Annésé, et qu'ils remarquassent assez bien la différence qu'il y avait entre ce chef et le prince de Massa, son prédécesseur, ils ne laissaient pas d'avoir autant de respect pour sa personne et de déférence pour ses ordres, que si sa naissance et son mérite l'eussent élevé dans ce rang. Dès que son élection fut publiée, on vit venir de tous les lieux circonvoisins de Naples, et de toutes les autres provinces soulevées, des députés pour le reconnaître, et des officiers pour avoir de lui l'agrément et la confirmation des charges que les Peuples de leurs cités, villes et cazals, leur avaient données, soit pour la police, soit pour la milice; sa secrétairerie en était toujours toute pleine, et comme son secrétaire n'était pas fort habile dans cette sorte d'affaires, il y avait tant de confusion dans les expéditions qu'il faisait en faveur de ceux qui en demandaient pour commander et pour agir pour le service du Peuple dans les provinces, que bien souvent trois ou quatre personnes se trouvaient pourvues d'un même office, ce qui causa des désordres en plusieurs lieux, où chacun, voulant faire sa charge, en était empêché par un porteur d'une patente semblable à la sienne; de sorte que dans une ville

du parti du Peuple, cette mauvaise conduite en causait quelquefois autant qu'il y avait de prétendans au commandement qu'un seul y devait posséder. Si cette confusion retarda beaucoup le progrès des armes populaires, l'avarice de Gennaro Annésé et de son secrétaire, qui le gouvernait entièrement, ne fut pas moins ruineuse : car souvent après avoir expédié un officier avec tous les ordres nécessaires pour sa fonction dans une province, un autre obtenait pour de l'argent une commission pareille, avec révocation de la précédente; ainsi des gens, qui se trouvaient moqués, employaient ensuite, pour la ruine du parti, tous les soins qu'ils eussent employés en sa faveur, sans cet étrange traitement.

Mais ces malheurs n'étaient pas si visibles, ni si pernicieux, que les misères que les Napolitains, de l'un et l'autre parti, souffraient pendant ces conjonctures : il y en avait de communes, et il y en avait de particulières; les communes, qui affligeaient également l'un et l'autre, étaient la cessation de toute sorte de commerce, lequel fait les plus grandes richesses de cette cité, dont tout le peuple ne subsiste que par le trafic et les manufactures qui la rendent considérable par tous les climats de l'Europe; l'abandonnement de l'agriculture, dont ces tumultes suspendaient entièrement le travail, et le manquement des vivres, dont les soulevés et les royalistes fermaient réciproquement les passages, sans que celui qui en privait son ennemi, en profitât en son particulier.

Les misères des populaires étaient une division secrète entre tous les chefs, qui faisait que ce qui était approuvé de l'un était condamné de l'autre, et qui les empêchait d'agir de concert, dans ces affaires où la concorde et l'union causent le principal avantage; mais la plus pressante de toutes, était le manquement d'argent, d'armes et des munitions nécessaires pour continuer la guerre; en effet, cet intérêt public, qui semblait être le principe de tant d'étranges mouvemens, y avait si peu de part, que de tant de deniers, et de riches meubles provenus du pillage de tant de palais que les populaires avaient saccagés dans la ville, le public ne s'en prévalut pas de la centième partie; et encore que Gennaro Annésé eût quantité de vaisselle d'argent, de tableaux et d'autres meubles précieux ramassés dans divers endroits, et portés dans le Torrion des Carmes, dont il faisait sa citadelle, cet esprit avare prenant plus de plaisir à les tenir sous la clef, qu'à les employer utilement pour le service de son parti, sembla ne les conserver que pour les Espagnols, à qui il les livra tous en leur livrant le Torrion le jour qu'ils reprirent la ville.

Mais comme les choses dont on se peut le moins priver sont celles qui pressent le plus, et que l'on se peut passer de combattre, et non pas de manger tous les jours, les vivres venant à manquer d'heure en heure dans la cité, par les courses continuelles de la noblesse, qui, plus forte en cavalerie que le peuple, était maîtresse

de la campagne, la populace nécessiteuse (qui n'ayant pas de quoi faire des provisions, ne subsistait que du pain que les boulangers vendaient journellement dans leurs boutiques ou dans les marchés) murmurait en secret dans le commencement, et publiquement un peu après, à mesure que le pain diminuait de poids et de quantité, disant, ou plutôt criant hautement, qu'alors qu'elle avait pris les armes, c'était pour se parer des attaques des Espagnols, et non pas de celles de la faim; que la liberté lui serait plus funeste qu'avantageuse, s'il la lui fallait acquérir par les continuels travaux d'une famine générale; que tous les chefs qui l'exhortaient à la souffrir patiemment, haranguaient bien à leur aise après s'être remplis des viandes dont leurs pilleries faisaient regorger leurs maisons; qu'ils veillaient plutôt pour leur intérêt que pour le bien public; que la mort du prince de Massa n'avait profité qu'à celui qui s'était saisi de son poste; que l'on ne songeait qu'à brûler ou à saccager des maisons, et non pas à ouvrir les passages des grains dont toutes les provinces circonvoisines abondaient; que si le parti n'était pas assez fort pour le pouvoir faire lui seul, il fallait, sans différer davantage, avoir recours à quelque puissance étrangère capable de le défendre contre les forces des Espagnols, et l'empêcher de périr par la faim; que si l'on ne pouvait trouver un prompt remède pour ces maux, il valait mieux s'accommoder avec les ministres d'Espagne, que de se voir contraints

à mourir de faim, et que, pour toute conclusion, il fallait du pain ou la paix.

Ces murmures, autorisés secrètement par la plupart des capitaines des ottines et des autres chefs populaires qui haïssaient Gennaro Annésé, l'inquiétaient extrêmement, dans la crainte qu'il avait qu'ils ne causassent quelque soulèvement de la populace à son préjudice. Comme cet esprit brutal, en aspirant à la dignité qu'il possédait, avait plutôt songé aux moyens d'y arriver qu'à ceux de s'y maintenir, et qu'en considérant l'éminence de ce poste, il n'avait pas regardé la profondeur des précipices qui l'environnaient, il est certain que cette hauteur disproportionnée à sa naissance et à sa capacité, lui fit souvent tourner la tête au moment qu'il en avait le plus de besoin. En effet, au lieu d'agir fortement pour réunir tous les divers partis qui divisaient le général, et de travailler à ouvrir les passages des vivres, il se tenait perpétuellement enfermé dans son Torrion des Carmes, où tous ses soins tendaient plutôt à le mettre à couvert des insultes de ses ennemis que des attaques des Espagnols : toutefois, les murmures du Peuple, accompagnés de plusieurs menaces, le contraignirent enfin de songer un peu au public, et d'appeler la Consulte, laquelle avec lui composait le corps entier de la souveraineté. Cette assemblée, convoquée au Torrion des Carmes, et chacun des appelés s'y étant rendu ponctuellement, Gennaro Annésé dit en peu de mots, et avec assez de confusion, qu'il s'estimait

bien malheureux de ce que le Peuple criait généralement contre lui, et l'accusait des manquemens que le tems ou ceux qui faisaient sa charge avant lui avaient causés; qu'il ne tenait pas à ses soins que les choses n'allassent mieux; qu'on ne pouvait avoir des vivres pour le besoin de la cité qu'en tâchant d'ouvrir les passages des provinces circonvoisines occupées par les ennemis; qu'il n'avait pas assez de forces pour un dessein de cette sorte, puisque les soldats qu'il avait suffisaient à peine à défendre tous les postes de la ville; qu'il voyait bien qu'il fallait faire des levées pour ce sujet, mais qu'il n'avait point d'argent ni de moyens d'en recouvrer. A ces paroles il fut interrompu par quelques-uns des assemblés qui, n'ayant point eu de part aux pillages des palais qui avaient été saccagés, dirent avec beaucoup de chaleur, qu'ils étaient surpris de l'entendre parler ainsi, sachant fort bien que tant de meubles précieux, et tant d'argent qu'on avait pris dans les maisons des gabeleurs, devaient être encore en nature, qu'il les fallait tous ramasser et les retirer de chez ceux qui secrètement ou par force les avaient soustraits au public, à qui seul ils appartenaient, puisqu'ils procédaient de son bien; que les deniers qui proviendraient de ces choses seraient capables de lever et d'entretenir pour quelque tems de bonnes troupes qui pourraient être employées dans la ville et dans la campagne, suivant le besoin que l'on en aurait.

Ce discours ne causa pas peu de confusion dans une assemblée de gens dont la plupart étaient coupables du crime qu'on leur reprochait. Au lieu de délibérer et de conclure quelque chose sur cette matière, on en vint jusqu'aux reproches; chacun découvrant sur-le-champ ce que cachait son compagnon, et peut-être que cette contestation eût passé plus avant, et eût produit des effets violens et fâcheux, si Vincenzo d'Andréa n'eût ramené tous ces esprits, en leur représentant qu'il serait dangereux pour tous, que le Peuple, qui n'attendait son repos que de leur prudence, s'aperçût de leurs dissentions, qu'il n'était pas tems de penser à des redditions de comptes, non plus qu'à des ventes de meubles, dont on aurait peine à trouver des acheteurs dans ces rencontres, où ceux qui avaient de l'argent n'avaient garde de le montrer; qu'il fallait songer au soulagement de la populace, qui voulait la paix ou du pain; que pour lui, qui n'avait pour but que le repos de sa patrie, il croyait bien que le plus prompt et le plus assuré moyen de l'établir serait la paix, si son principal fondement n'était cette foi si souvent violée par les Espagnols; que, puisque toutes les assurances et les cautions que le Prince peut donner à ses peuples ne consistent qu'en sa parole, qui doit être aussi bien gardée et sacrée que sa personne, il ne voyait plus de liaison à prendre avec des infidèles, qui, pour confirmer leurs promesses, n'emploieraient que

ces sermens qu'ils avaient enfreins tant de fois; que quelques suites que la guerre peut avoir, ses événemens les plus sinistres ne sauraient jamais causer tant de disgrâces ni de ruines, qu'une paix qui ne servirait que d'amorce pour surprendre et pour conduire un nombre infini d'innocens à la boucherie; qu'il fallait donc chercher du pain plutôt que rechercher la paix; que pour en trouver, il croyait que l'on devait faire deux choses : l'une, la perquisition de tous les grains dont les monastères de Naples, et toutes les maisons bourgeoises avaient fait leurs provisions dès le commencement des troubles, dont il faudrait prendre une partie pour les nécessités publiques qu'on doit toujours préférer aux particulières; et l'autre, l'union des forces de tous les Peuples soulevés dans l'étendue du royaume, surtout aux provinces voisines, en les conviant toutes d'agir pour l'ouverture des passages des grains dont elles abondaient, et qu'elles pourraient fournir à cette importante cité qui était leur mère commune; qu'afin d'obliger tous les Peuples de l'État à s'unir ensemble, et marcher d'un commun accord, il fallait donner une forme à leur nouveau gouvernement, et qu'il fallait songer aussi bien de quelle manière les peuples useraient de leur liberté, qu'aux moyens de la recouvrer; qu'étant rebutés avec raison du gouvernement monarchique, il jugeait avec apparence que celui de la république leur serait plus avantageux; qu'en

donnant ce nom au soulèvement de l'État, tout le monde le maintiendrait avec d'autant plus de vigueur, que chacun pourrait espérer d'avoir part au gouvernement, et qu'à ce sujet, en attendant que l'on formât cette république, il en fallait prendre le titre.

A ces paroles toute l'assemblée s'écria d'une commune voix, que tous ses avis étaient justes, et que certainement le Peuple les approuverait avec joie. Alors le docteur Francesco de Patti voyant que Vincenzo d'Andréa ne disait plus rien, commença à parler et représenta à l'assemblée : qu'on ne pouvait rien ajouter à des avis si raisonnables, si ce n'est qu'il fallait prévoir que les Peuples ne pourraient de long-tems réunir leurs forces pour se mettre à couvert de celles de leurs ennemis; que si les cités qui s'étaient déclarées pour le parti étaient près les unes des autres, ou en état de se donner la main à toute heure, sans qu'on pût les en empêcher, elles pourraient mettre sur pied des troupes qui seraient capables d'ouvrir les passages des vivres, et de secourir la cité dans ces nécessités pressantes; mais que les villes populaires étant environnées de toutes parts des royalistes, on ne pouvait pas espérer qu'elles se pussent réunir ni facilement ni si tôt à l'aspect de leurs ennemis qui les contraignaient de songer au dedans plutôt qu'au dehors; qu'il jugeait que la république serait avantageuse au Peuple, mais qu'il ne pensait pas qu'on pût former ce

corps de tant de membres si éloignés les uns des autres, sans le secours et l'appui d'un Prince étranger, qui prenant la protection de la république naissante, lui fournît des forces capables de subvenir à sa faiblesse, et la soutînt jusqu'à ce qu'elle pût agir toute seule; qu'il ne voyait que deux puissances à qui l'on pût recourir, l'une prochaine, et l'autre éloignée, le Pape et le Roi Très-Chrétien; que le secours de Sa Sainteté semblerait le plus convenable, le plus utile et le plus juste, tant à cause du voisinage et du rapport qu'il y a du gouvernement temporel de l'État ecclésiastique avec celui de la république, qu'à cause du droit que les Papes ont sur le royaume de Naples, dont ils sont seigneurs primitifs, et qui pourrait leur donner lieu d'en changer le gouvernement, et de l'ôter au roi d'Espagne, qui, ne l'ayant qu'en qualité de feudataire du Saint-Siége, est obligé, suivant ce titre, d'augmenter et d'améliorer ce fief, au lieu de le détruire par l'insatiable avarice de ses sanguinaires ministres; mais qu'il y avait des raisons qui lui faisaient appréhender que le Pape ne voulût pas accorder sa protection à un changement incertain qui attirerait sur ses bras l'aversion et la puissance de toute la maison d'Autriche; que le dessein de Paul IV, et la mort de ses deux neveux, en lui montrant le précipice où ces infortunés tombèrent, l'obligerait à fuir les occasions de rompre avec une couronne de qui le poids, avec le tems,

pourrait accabler sa maison; que de plus, chacun savait bien que son âge et son naturel étaient ennemis des tumultes, et ne cherchaient que le repos; que presque tous ses parens étaient Espagnols, et surtout le prince Ludovisio, qui semblait l'être encore plus que s'il était né dans Madrid, et qu'ainsi il ne jugeait pas qu'il voulût s'embarquer dans ce dessein; que quant à la protection du Roi Très-Chrétien, il croyait qu'on l'obtiendrait facilement, mais qu'il fallait considérer que son bras, quoique très-puissant, était fort éloigné de Naples; que tout le secours qu'on pouvait attendre de cette couronne ne pouvait venir que par mer, où les Espagnols avaient plus de bâtimens qu'elle; que bien qu'elle les égalât ou les surpassât même en forces navales, ce secours arriverait souvent bien tard, ou périrait le long des côtes par la violence des vents, et par les soudaines bourasques qui y règnent depuis la Plage Romaine jusques en Sicile; que, quand cela ne serait pas, il fallait craindre que la France ne vît de trop près un royaume sur lequel elle avait un si grand droit, et où les peuples avaient tant d'amour pour la maison d'Anjou; qu'il remettait à l'assemblée le jugement des accidens que l'incompatibilité des mœurs de cette nation avec les leurs pourrait produire : et qu'enfin sans vouloir conclure sur ce sujet, il la priait d'examiner ses raisons, pour se résoudre ensuite sur les choses qui concernaient l'état présent des affaires de sa patrie.

L'assemblée, après avoir écouté fort paisiblement Vincenzo d'Andréa et le docteur Francesco dé Patti, fut long-tems à se déterminer sur les matières proposées. Parmi tant de têtes qui la composaient, chacun avait son opinion : toutefois, après avoir examiné toutes choses, il fut arrêté et conclu que l'on ne parlerait jamais de paix avec les Espagnols; qu'il valait beaucoup mieux périr par l'épée de leurs soldats que par celle de leurs bourreaux : que pour empêcher que le peuple ne criât touchant la disette des vivres, on visiterait tous les greniers particuliers tant des couvens que des bourgeois, et qu'on prendrait une partie des grains qu'on y rencontrerait pour le soulagement du Peuple : que la province de Salerne en ayant eu une abondance considérable cette année, Polito Pastina serait prié de se mettre en campagne pour ouvrir quelques passages, et rendre libre le commerce de Naples avec son pays : que tout le parti populaire prendrait le nom de république en attendant l'occasion et les moyens de lui donner la forme que l'on jugerait la plus avantageuse de toutes celles qu'on voit en ce genre d'État; qu'on enverrait des députés à tous les Princes de l'Europe, pour les informer des motifs de son juste soulèvement, et pour implorer leur faveur et leur aide contre l'effort d'une puissante monarchie qui devait faire ombrage à tous : qu'il faudrait négocier secrètement avec le Pape, pour voir le penchant de

son cœur, et si l'intérêt du Saint-Siége ou de sa maison, le pourrait convier à prendre parti : qu'enfin si l'on ne pouvait rien obtenir de Sa Sainteté, on traiterait à Rome avec les ministres de France, pour ménager l'assistance de cette couronne, et pour obtenir un secours qui fût capable de défendre, et non pas d'envahir l'État.

CHAPITRE IX.

Effets des résolutions prises par Gennaro Annésé et la Consulte. — Soins que prennent les ministres d'Espagne pour obliger le pape Innocent X à ramener le Peuple en son devoir. — Négociations faites ensuite, et leur peu d'effet.

La Consulte s'étant séparée, cette multitude de peuple qui en attendait les conclusions avec impatience dans le Marché, fut informée sommairement de celles qui concernaient les remèdes des souffrances communes, et qui tendaient à former une république, ce qui fut si bien reçu de tous, que la joie que chacun en eut, lui fit oublier pour quelques jours les misères et les travaux que l'on souffrait dans un État de qui tous les membres pâtissaient, et principalement les inférieurs, et qui, ne subsistant qu'à la faveur des arts et du commerce, cessaient de gagner à mesure que toutes ces choses cessaient. En effet, cette république, dont on flatta adroitement la populace, lui persuadant qu'elle la maintiendrait dans le libertinage où elle vivait, fit reconnaître, en cette conjoncture, qu'encore que le ventre n'ait point d'oreilles, l'espérance lui en fait naître quelquefois, et que c'est une nourriture qui

... la pain; que, dans un changement d'état, ceux qui peuvent tout espérer, ... de tout souffrir, et que l'idée d'un ... peut soulager un mal présent.

... de la nouvelle république courant de ... en quartier, obligea toute la populace ... moigner la satisfaction qu'elle avait de la con... de ses chefs, confirmée de plus en plus ... soins continuels que prit Vincenzo d'An... suivant l'ordre de la Consulte, pour la recherche de tous les grains qui se trouvaient dans ..., et particulièrement dans les monastères, qui s'en étaient largement pourvus. Cet homme était extrêmement agissant et laborieux, et si cet emploi lui attira beaucoup d'ennemis, il lui acquit encore plus d'amis, d'autant que ceux qui avaient besoin de blé surpassaient en nombre ceux qui en avaient fait provision, et quoique le soulagement que le Peuple reçut par cette voie ne fut pas considérable, il lui ferma pourtant la bouche pour quelque tems, et fit cesser ces grands murmures qui semblaient menacer le ... de quelque sinistre changement.

Pendant que les chefs populaires faisaient tout ce qu'ils pouvaient à Naples, pour contenir la populace dans leurs intérêts, le comte d'Ognatte ... autres ministres du roi d'Espagne à Rome, ... rien de leur côté pour tâcher de ... ce Peuple, ou par la force ou par l'a... L'appui des princes Ludovisio et Giusti... neveux du Pape, leur donnant le moyen

de faire des levées dans Rome, ils envoyaient de tems en tems au duc d'Arcos tous les soldats qu'ils pouvaient trouver; et voyant que ce Vice-Roi, à faute d'argent, était à la veille d'une révolte ou d'un débandement général de ses troupes, le comte d'Ognatte vendit toute sa vaisselle d'argent, et obligea les cardinaux, prélats et seigneurs de sa faction à se cotiser pour le secourir dans cette étrange nécessité.

Mais la chose à quoi cet adroit ministre travailla le plus, fut à gagner le Pape, pour l'obliger de s'entremettre de l'accord du Peuple avec le Roi, son maître; ce pontife avait des talens extrêmement considérables : il était grand jurisconsulte, grand politique, et possédait un esprit subtil, éclairé et hardi, surtout en ce qui concernait la manutention des priviléges et des intérêts du Saint-Siége; et quoi qu'on l'ait soupçonné d'être plus Espagnol que Français, il s'est passé beaucoup de choses pendant son règne, qui ont pu faire juger à ceux qui les ont su examiner, que cette opinion procéda de l'attachement que ses neveux avaient avec l'Espagne, et de la mauvaise intelligence qui était entre le cardinal Panzirole et le cardinal Mazarin, laquelle étant née avant leur fortune, se nourrit dans leur ministère, et parut en plusieurs rencontres, où l'intérêt public servit de prétexte au particulier.

Le comte d'Ognatte étant donc favorisé et secondé des parens du Pape et de son confident, lui représenta plusieurs fois que la rebellion de

Naples était un si mauvais exemple, et choquait tellement les droits du gouvernement monarchique, que tous les souverains devaient s'intéresser en cette cause, et concourir au châtiment d'un mal qui les offensait tous; que Sa Sainteté y était plus étroitement obligée que les autres, par l'intérêt qu'a le Saint-Siége en ce royaume, dont il est seigneur primitif, qu'il la priait de vouloir joindre son bras à celui de son Roi, et même d'employer l'effort de tous les foudres de l'Eglise pour le réduire en son devoir; qu'il la suppliait de songer aux suites d'un embrasement qui mettrait dans peu l'Italie tout en feu, si l'on ne tâchait de l'éteindre avant que la France fût en état de l'entretenir avec son argent et les forces de cette armée navale qu'elle préparait à Toulon; que cette couronne serait bien aise d'éloigner la guerre de sa frontière à peu de frais, pour la porter dans un royaume, et dans un champ propre à la soutenir fort long-tems, et au préjudice de cette paix si souhaitée de toute la chrétienté, et dont on serait éloigné plus que jamais, si les Français mettaient le pied dans ce pays; que l'État Ecclésiastique, comme le plus proche, était celui qui souffrirait le plus parmi les malheurs que la guerre cause aux lieux dont elle s'approche, aussi bien qu'en ceux où elle est; qu'on savait que le voisinage des Français n'est pas moins à craindre que celui d'un vaste torrent, dont le cours muable et rapide change de lit à tous momens, et ronge peu à peu le bord qui

semble lui servir de terme ; et qu'enfin cette nation fière, volage et turbulente, ne pourrait conserver, avec ses voisins, le repos qu'elle a peine à garder chez elle.

Le Pape l'ayant écouté fort paisiblement, lui répondit : qu'il avait un regret extrême de la rebellion de Naples, laquelle il ne voulait pas excuser, encore qu'il reconnût qu'elle n'était que l'effet du désespoir où les ministres d'Espagne avaient réduit le Peuple ; qu'il n'épargnerait aucun soin pour tâcher de le ramener dans son ancienne obéissance ; qu'il ne voulait pas employer, dans cette occasion, les foudres de l'Eglise, puisqu'il jugeait que les effets en pourraient être plus nuisibles que profitables ; qu'il avait lieu d'appréhender qu'une populace effrénée, qui ne suivait que sa fureur, ne s'effarouchât davantage par ces grands éclats, et qu'au lieu de revenir dans le bercail, elle ne s'égarât tout-à-fait, et se jetât entre les bras des Turcs, qui n'avaient qu'un trajet de cinquante milles ; qu'il ne se servirait pas non plus de ses autres armes, pour ne se point attirer la France sur les bras, puisqu'il y avait grande apparence qu'elle protégerait les soulevés ; que l'office de bon pasteur l'obligeait, par plusieurs raisons, à garder la neutralité, et à être plutôt arbitre que partisan des souverains, dont il devait tâcher d'accorder les différends et les querelles, au lieu de les entretenir ; qu'il ne redoutait point les suites de cette guerre pour les maux que ses États pourraient souffrir, étant

mesures, et qui n'avait plus de respect ni de considération pour les puissances souveraines; qu'il valait bien mieux ne commettre qu'un envoyé qui pût reconnaître les sentimens du Peuple, et voir si son extravagance lui laissait assez d'intervalle pour pouvoir lier avec lui le traité que l'on souhaitait.

Cette opinion fut préférée à l'autre par les ministres espagnols, et d'autant plus que cette défiance qui leur est si naturelle, et qui est la flottante base de leur plus ferme politique, leur fit appréhender que le nonce, traitant en personne avec les chefs de la populace, ne les écoutât au préjudice des intérêts du roi catholique. Ensuite de cette résolution, le baron Prégnano, cavalier de la cité de Salerne, fut expédié avec une lettre de créance et d'amples instructions pour passer au quartier du Peuple, où, quoiqu'il n'eût point demandé de passe-port, il fut reçu fort civilement dès qu'il dit qu'il venait de la part du nonce pour négocier avec le Peuple. Ayant présenté sa lettre de créance dans la Consulte, il l'informa avec beaucoup de chaleur et d'adresse, de la commission que le Pape avait donnée au nonce de s'entremettre en son nom de la pacification des troubles qui divisaient tout le royaume, de la joie que sa Sainteté aurait d'y pouvoir rétablir la paix, des avantages que son intervention apporterait au Peuple, et des sûretés d'un traité, dont le Saint-Siége à l'avenir serait caution et garant. Après avoir exposé et exagéré toutes ces choses, il sortit

afin de laisser à chacun la liberté de dire son avis sur cette négociation. La Consulte n'eut pas beaucoup de peine à délibérer sur ce qu'elle avait à répondre à cet envoyé, et étant entièrement persuadée que cette commission avait été demandée à Rome par l'ambassadeur d'Espagne, afin de donner lieu au tems, et d'empêcher que le Peuple, abusé par le prétexte d'une paix, ne se servît avantageusement des moyens qu'il avait de faire la guerre, elle le fit rentrer aussitôt pour lui témoigner qu'après tant d'infidélités commises par les Espagnols, le Peuple ne pouvait jamais prendre aucune confiance, ni s'accommoder avec eux; qu'il était obligé au Pape de la tendresse paternelle qu'il témoignait avoir pour lui, quoique l'on fût tout assuré que l'Espagne ne recherchait son entremise en ce moment, que pour égorger les ouailles, après avoir endormi le pasteur; que si sa Sainteté voulait lui donner une entière preuve de son amour, elle en avait le moyen, qui était de prendre la protection d'un Peuple qui ne pouvait plus se confier à des tirans qui voulant rompre en même tems avec Dieu et avec les hommes, avaient ajouté un parjure aussi détestable qu'impie à un orgueil insupportable, à une cruauté barbare, et à une avarice étrange et insatiable; qu'étant le seigneur primitif du royaume, il devait le retirer de leurs mains, lui donner une autre forme plus convenable à son repos, et souffrir que sous le nom de république de Naples, il arborât les étendards de l'Église, pour montrer que l'Etat avait la protec-



tion du Saint-Siége ; et que s'il faisait cette grâce au Peuple, il le retirerait de la crainte d'être forcé par son désespoir d'aller chercher des protecteurs à Constantinople ou à Londres.

Encore que le baron Prégnano se fût figuré de grands obstacles en cette négociation, il fut extrêmement surpris d'une réponse si brusque et si forte. Il en rendit compte au nonce et ensuite à don Juan d'Autriche et au duc d'Arcos ; ils en furent fort surpris aussi bien que les ministres Espagnols, qui jugèrent, par l'obstination du Peuple, qu'il fallait qu'il eût quelque espérance d'un secours considérable. On dit que dans le même tems que le Vice-Roi et le Conseil eurent résolu d'envoyer le baron Prégnano, l'avis en fut donné secrètement à quelques chefs du parti, qui le firent savoir à tous les autres : ainsi, l'on avait préparé la réponse avant même qu'il eût exposé sa commission.

CHAPITRE X.

Suites des négociations commencées par le duc de Guise à Rome, pour son passage à Naples. — Conférences qu'il a pour ce sujet avec les ministres de France, particulièrement avec le marquis de Fontenay. — Ombrages que le duc conçoit de la conduite de cet Ambassadeur.

Le dessein que fit le duc de Guise de passer à Naples dès qu'il eut la première nouvelle du soulèvement de cette cité, s'imprima si fort dans son cœur, que toutes les mutations qui survinrent ensuite ne furent point capables de l'en effacer. L'étrange fin de Masanielle, l'arrivée de Don Juan d'Autriche, avec l'armée navale d'Espagne, ni la tragique mort du prince de Massa, ne purent ni le rebuter ni lui faire peur; et quoique les commencemens de ses négociations eussent été assez malheureux pour lui en faire appréhender les suites, il regarda toujours d'un même œil cette glorieuse entreprise. Le baron de Modène s'allait promener tous les jours par son ordre à Ripa-Grandé au long du Tibre, afin de voir toutes les barques qui arrivaient du côté de Naples, et s'informer des nouvelles qu'elles apportaient : aussitôt qu'il en apprenait quelqu'une par

cette voie, le duc la faisait savoir aux ministres de France, particulièrement celles qui étaient à l'avantage du Peuple, et qui pouvaient faire juger que ces troubles seraient d'une longue durée; mais comme dans leur exagération il faisait claire-ment connaître que l'ardeur qui accompagnait sa voix et ses raisonnemens était un effet de la part qu'il prenait dans cette révolution, ils écoutaient toutes ces nouvelles avec autant de flegme qu'il leur témoignait de chaleur, soit qu'ils ne pussent se persuader qu'un parti qui semblait n'avoir pour but que le libertinage, et pour guide que la fureur, pût résister aux forces du roi d'Espagne, secondées de celles d'une noblesse intéressée et animée par la vengeance aussi bien que par le devoir; soit qu'en considérant que le duc de Guise, qui avait un esprit élevé, hardi et capable d'em-brasser les grandes choses sans en mesurer la hau-teur, et sans en sonder les précipices, ils se figu-rassent que la fortune fait souvent réussir les desseins qui dépendent purement d'elle, plutôt que ceux où la prévoyance et le conseil ont tant de part, et qu'ils appréhendassent que si la France secondait ses désirs en cette occasion, son con-sentement et ses forces ne servissent à donner des ailes à une ambition trop aveuglée pour avoir un vol mesuré, et qui même, avec le tems, lui pour-rait devenir nuisible; soit qu'ils crussent que dans les mortelles divisions du Peuple et de la Noblesse, il fallait seulement temporiser et fomen-ter secrètement leur commune haine, afin que

les uns et les autres étant lassés et affaiblis par la longueur et les misères de la guerre civile, la France étant appelée au secours des uns, les réduisît tous plus facilement sous sa loi, et réunît à son empire une couronne sur laquelle elle a tant de droits ; soit enfin que le ministère qui avait la paix générale pour son principal but, craignît de s'embarquer dans une affaire qui pourrait rendre la guerre immortelle entre les deux couronnes, puisque apparemment l'Espagne ne souffrirait jamais que la France possédât le royaume de Naples paisiblement ; il est certain que la lenteur et la froideur du marquis de Fontenay persuadèrent au duc de Guise qu'il n'approuvait pas son dessein, et qu'au contraire il employait secrètement tous ses efforts pour l'empêcher d'aller à Naples. Quand ce Prince lui témoignait que le service le plus grand que l'on pût rendre à la couronne était de profiter des divisions et des troubles qui s'augmentaient de jour en jour dans Naples et dans son royaume ; que le tems ne serait jamais si propre pour s'en prévaloir, que dans la nécessité où le Peuple se rencontrait, n'ayant ni chefs, ni officiers, ni argent, ni munitions pour se défendre de l'effort de ses ennemis ; que jamais les Napolitains n'auraient tant d'horreur pour l'Espagne, ni tant besoin de la France que dans l'état où ils étaient ; qu'il y avait de l'apparence que, dans cette incommode assiette, ils recevraient à bras ouverts qui que ce fût qui leur offrît son service et son assis-

tance, et qu'en attendant que la Cour leur pût envoyer un secours considérable, il était prêt d'aller à Naples, si le Roi et ses ministres l'agréaient, sans considérer les périls du passage ni du séjour. Cet ambassadeur lui répondit qu'il ne pouvait assez louer l'amour qu'il avait pour la France, et la grandeur de son courage; mais aussi qu'il ne pouvait voir sans pâlir les dangers extrêmes où il se voulait exposer; qu'il était d'accord avec lui qu'il ne fallait pas que le Roi négligeât les grands avantages que le soulèvement de Naples lui donnerait en peu de tems sur toute la maison d'Autriche; que depuis le commencement des troubles, il avait toujours donné part à la Cour des suites de cette révolution, et représenté aux ministres combien de bonheur et de gloire ils recevraient s'ils profitaient d'une si belle occasion; que la Cour répondait très-bien à ces sentimens; que l'armée qui se préparait à Toulon se mettrait bientôt à la voile pour prendre la route de Naples; qu'en attendant qu'elle parût et fût en état de secourir puissamment le Peuple, il ménagerait adroitement des entreprises qu'on lui avait proposées sur des places qui ne serviraient pas peu si elles pouvaient réussir; qu'il était pourtant étonné que ce Peuple, qui témoignait avoir tant d'animosité contre l'Espagne, n'implorait pas encore l'aide de la France; qu'il voyait bien qu'il avait peine à se déterminer, et qu'il redoutait les Français, quoiqu'il haït les Espagnols; qu'il le fallait laisser

résoudre de lui-même, sans le presser, pour ne lui rendre pas l'assistance de notre nation suspecte, et ne la lui pas offrir avant qu'il témoignât la souhaiter; que ce parti était formé de plusieurs autres dont chacun avait un but particulier, et ne marchait guère de concert que dans les exécutions de leurs inhumaines vengeances; que quand même il arriverait que d'un commun consentement ils imploreraient le secours et la protection du Roi, il fallait que cette assistance répondît au besoin du Peuple et à la réputation d'un si formidable monarque, que cela ne se pouvait faire que par l'armée navale que l'on attendait, et sur laquelle il se pourrait embarquer pour passer à Naples, au cas que le Roi l'agréât et que le Peuple le voulût; que d'y aller auparavant, il prévoyait que ce serait hazarder l'honneur de la France et sa personne; l'honneur de la France, en allant secourir cette populace sans lui porter ni argent, ni vivres, ni munitions dont les besoins étaient les seuls motifs qui la poussaient à rechercher l'aide du Roi; et sa personne, puisqu'il fallait traverser l'armée navale d'Espagne, et passer dans une ville où l'inconstance et la fureur semblaient régner également, où un simple ombrage passait pour un crime digne de mort, où il était plus périlleux de commander que d'obéir, puisque le Peuple à tous momens y coupait la tête à ses chefs; et qu'enfin il le conjurait de bien peser toutes les

choses qu'il lui représentait dans l'affection et le zèle qu'il avait pour ses intérêts.

Ces sentimens paraissaient trop raisonnables pour donner lieu au duc de Guise de les prendre en mauvaise part; mais, quoiqu'il témoignât au marquis de Fontenay qu'il lui était fort obligé de l'amitié qu'il lui faisait paraître, toutefois il ne laissait pas de croire que le but de l'ambassadeur était d'aller lui-même à Naples, avec l'armée navale qui devait partir de Toulon; que la peur que ce marquis avait qu'il n'y fût appelé par le Peuple, et qu'il n'y passât avant que l'armée navale fût en état de faire voile, le faisait parler de la sorte, et l'obligeait à lui faire la peinture de tant d'effroyables dangers, afin d'attiédir son ardeur. Le duc examinait toutes ces choses avec beaucoup de chagrin et d'inquiétude: plus il songeait à son dessein, plus il y trouvait d'obstacles; il considérait que, n'ayant point d'intelligences avec les chefs, il aurait peine à s'introduire dans l'esprit de la populace, et arriver, par cette voie, à cette place qu'il souhaitait; que quand il aurait fait connaître son nom, son mérite et son zèle aux Napolitains, le motif qui pourrait obliger le Peuple à l'appeler, serait l'espérance d'un secours capable de le soulager dans les nécessités extrêmes que souffraient tous les soulevés; qu'étant à Rome sans argent, et sans moyens d'en avoir de sa maison, de fort long-tems il n'aurait pas de quoi soutenir les offres qu'il faudrait faire à ce Peuple,

pour l'obliger à se jeter entre ses bras : il jugeait que sa naissance et sa personne donneraient de la jalousie à ceux qui tenaient le timon des affaires, et qui craindraient qu'il ne le leur ravît des mains; que, dans cet emploi, il avait à se garder tout à la fois des armes et des artifices de l'Espagne et de son parti, et de la fureur ombrageuse, inconstante, aveugle et barbare du Peuple et de ses partisans. D'autre part, il se figurait que peut-être la Cour de France n'agréerait pas son dessein; que tout le but du ministère n'était que de faire la paix; qu'afin d'y pouvoir arriver, il n'entreprenait des conquêtes que du côté des Pays-Bas, et de quelques places dont la perte ne serait pas si considérable à l'Espagne qu'elle pût empêcher l'accord; que le peu de soin qu'on avait de secourir le Portugal, et de s'étendre en Catalogne, donnait un grand sujet de croire qu'on pensait plus à affermir les limites qu'à les accroître, et à souffrir que les choses se remissent insensiblement dans l'équilibre, plutôt qu'à faire pencher les avantages du côté de la France; que si le principal ministre du royaume avait cet objet, il ne fallait pas attendre que le soulèvement de Naples pût être de longue durée, ni que ceux qui s'embarqueraient dans ce parti, pussent y faire un établissement solide; que si la Cour, tout au contraire, embrassait tout de bon la cause des Napolitains soulevés, il avait quelque lieu de croire qu'elle en confierait le soin à d'autres personnes qu'à lui; qu'encore que le cardinal de

Sainte-Cécile parût fort zélé pour ses intérêts, sa faveur et son entremise n'avaient pu encore obtenir pour lui l'ordre exprès de passer à Naples, qu'il ne demandait qu'à condition d'y servir à ses dépens.

Quoique les motifs de ces inquiétudes fussent assez grands pour agiter extrêmement un esprit aussi ferme que connaissant, celui de ce Prince n'en parut pas plus ébranlé; et comme, dans tous ses projets, il déférait beaucoup à la Fortune, et croyait que, dans toute sorte de labirinthe, elle lui fournirait un moyen pour en sortir heureusement, il poursuivit toujours sa première route, en pressant sans cesse le cardinal de Sainte-Cécile de tâcher d'obtenir du cardinal Mazarin, son frère, un ordre ou du moins une permission de passer à Naples, en lui faisant connaître, comme il avait fait par plusieurs autres dépêches, qu'encore que l'espérance d'un secours, tel qu'était celui qui devait partir de Toulon, fût capable de maintenir, pour quelques jours, la populace à qui toutes choses manquaient, hormis le courage et la haine pour les Espagnols, ses souffrances la contraindraient infailliblement d'écouter les propositions de paix que l'on lui faisait d'heure en heure, si la France ne lui donnait quelque assurance et quelque gage de son affection, en attendant qu'elle lui pût donner des marques de sa puissance, par un grand et signalé secours; que, puisque l'armée navale n'était pas encore en état de se mettre en mer, il fallait que quelque personne

connue et de considération passât, au nom du Roi, à Naples pour assurer les soulevés d'une entière protection, et pour y fomenter l'ardeur que produirait cette espérance dans le cœur des Napolitains; que le duc de Guise prendrait cet emploi, quoique périlleux, si Sa Majesté l'agréait, voulant même employer son bien pour y mieux servir sa couronne.

Le cardinal de Sainte-Cécile agissait de tout son possible, du moins en apparence, pour la satisfaction du duc, et, ce qui le peut mieux faire croire, c'est qu'ils avaient arrêté ensemble que si le duc, par son moyen, avait ordre d'aller à Naples, il écrirait avant son départ de Rome, à la duchesse, sa mère, pour l'obliger de négocier l'alliance de leurs maisons, par le mariage proposé déjà entre eux; que quand ce Prince y serait arrivé, il ferait en sorte que le Peuple demanderait, pour protecteur en Cour de Rome, ce cardinal, afin que ce titre servît de prétexte pour empêcher le voyage de Catalogne, où il ne voulait pas aller. Mais, quelques soins que cette Eminence prît pour avoir une réponse positive de la Cour, on ne voyait pas que ses sollicitations répondissent à son attente; cependant le duc travaillait sans aucun relâche, comme s'il eût été bien assuré de l'approbation de la Cour, et l'on voyait, en même-tems et dans un même palais, un prince et un ambassadeur français agir pour le service de la France, quoique par des routes diverses; à tous momens, surtout la nuit, un nombre de donneurs d'avis et de partisans

du Peuple de Naples, allaient, par les portes secrètes, rendre, à l'un et à l'autre, réponse des traités qu'ils négociaient ou qu'ils feignaient de négocier, car il y en avait plusieurs qui trompaient l'un ou l'autre, et rendaient compte au marquis des intentions du duc, ou à ce Prince des pratiques de ce marquis, et quelques-uns les trompaient tous deux, en faveur du comte d'Ognatte. Comme le duc n'épargnait ni le bon visage ni les promesses, et que sa bourse était ouverte à tous ceux qui se présentaient et qui s'offraient de s'employer pour son service, en ces occasions, il avait véritablement plus d'agens que le marquis, dont le visage froid et la bourse serrée ne lui en pouvaient pas tant acquérir; chacun d'eux, toutefois, marchait avec beaucoup de vigilance, et par les lumières qu'on a pu avoir de tant de négociations, on a pu juger que l'un et l'autre travaillaient pour avoir des intelligences parmi les soulevés; que l'objet du duc était d'obliger la populace de Naples à le demander, aux ministres de France à Rome, pour être chef de leur parti, sous la protection du Roi; et celui de l'ambassadeur était de faire que le Peuple fît une députation à la Cour, afin de traiter de ses intérêts avec elle, et à en obtenir les secours convenables à son besoin. Il y a beaucoup d'apparence que l'intention du marquis était avantageuse pour la France, et que l'effet qu'elle eût produit, eût fort éclaté dans l'Europe : mais il n'est pas moins apparent que celle du duc convenait beaucoup mieux au tems, puisque les né-

cessités du Peuple pouvaient forcer de changer d'heure en heure de sentiment, et le contraindre le soir de se soumettre à ces Espagnols qu'il abhorrait tant le matin. En effet, il est mal aisé de figurer en quelle assiette le Peuple était alors; les Espagnols dans la ville et la Noblesse dans la campagne, l'attaquaient de tous côtés : quelques diligences qu'eût pu faire Vincenzo d'Andréa, pour la recherche des grains qui se trouvaient dans la cité, le soulagement qu'elles avaient produit avait été de peu de durée; les passages des vivres ne s'ouvraient point, à faute de troupes suffisantes qu'on ne pouvait mettre en campagne, par le manquement de munitions et d'argent, le pain diminuait tous les jours de poids, et augmentait de prix; la populace affamée demandait tumultuairement et avec de grandes menaces, qu'on lui donnât du pain ou la paix; Gennaro Annésé n'osait sortir de son Torrion; Vincenzo d'Andréa se tenait caché, et l'on ne savait que juger du succès de tant de bourasques qui, dans cette conjoncture, agitaient l'esprit des Napolitains.

CHAPITRE XI.

Résolution du Peuple de recourir à la France. — Nicolò Maria Mannara député à Rome à ce sujet. — Conférence qu'il a casuellement avec le duc de Guise. — Demandes et propositions qu'il fait ensuite au marquis de Fontenay.

Si les caresses et les libéralités du duc de Guise avaient été vaines en plusieurs occasions, où il les avait employées pour son entreprise, et particulièrement en celles des voyages des pauvres malheureux qui tombèrent entre les mains des Espagnols, elles ne firent pas peu d'effet sur ces mariniers de Procida et de Pouzzoles, qui lui donnèrent la première nouvelle du soulèvement de Naples. A peine furent-ils de retour chez eux, qu'ils dirent à tous leurs amis, tant de ces lieux que de la cité (où ils avaient un secret commerce, quoique Procida et Pouzzoles fussent aux Espagnols), qu'ils avaient vu un Prince à Rome, de la vieille maison d'Anjou, qui était le plus affable et le plus libéral du monde; qu'ayant appris d'eux la nouvelle de cette révolution, il leur avait témoigné qu'il était fort touché des maux et des peines que le Peuple souffrait; que s'il croyait le pouvoir servir, il exposerait volontiers son bien et sa vie,

et qu'il passerait même à Naples, pour tâcher de lui procurer le repos et la liberté. Cette nouvelle courant sourdement, se répandit peu à peu par les quartiers de cette ville, et il est certain que ce fut le premier motif qui obligea le peuple à tourner les ieux du côté de Rome, pour y aller chercher le secours et l'appui qui lui étaient si nécessaires. Comme les nouvelles, qui passent d'une bouche à l'autre, s'altèrent en s'éloignant de leur source, par la coutume que chacun a d'y ajouter toujours quelque chose du sien, et qu'aussi il arrive souvent qu'on en oublie une partie, et que l'on ne retient que celle qui agrée et qui sert le plus; celle-ci fut débitée à Naples en plusieurs façons : les uns disaient qu'un Prince français, dont ils avaient oublié le nom, devait venir les secourir dans peu de jours; les autres assuraient positivement qu'il était arrivé à Rome, par ordre du Roi Très-Chrétien, et qu'il passerait bientôt à Naples avec de l'argent et des vivres suffisans pour les tirer de l'extrême nécessité où ils étaient réduits. Il y en avait qui affirmaient de l'avoir vu, et d'avoir parlé à lui. Et quelques-uns, pour paraître les plus judicieux, soutenaient que c'était l'ambassadeur de cette couronne qui viendrait en personne en ce royaume. Quoique ce bruit fît peu d'effet en son commencement, et que même il couvât longtems dans le cœur de plusieurs, qui reconnaissant le besoin que le Peuple avait de la protection de la France, n'osaient encore en faire la proposition à une multitude innombrable d'hommes préoccupés

d'une opinion ancienne et fomentée par les Espagnols, que les Français n'avaient ni religion, ni parole, ni fermeté, et surtout qu'ils tâchaient de plaire aux femmes de ceux qui les recevaient (ce qui chez eux passe pour crime); il est certain qu'il s'augmentait à mesure que les nécessités du peuple approchaient de ce période où enfin elles arrivèrent, et le contraignirent de quitter cette injuste et ridicule tradition, et de recourir à la France. En effet, on n'osa jamais proposer publiquement d'appeler les Français, pendant le gouvernement de Masanielle, ni durant celui du prince de Massa : et quoique quelques gens aient publié que la première ouverture qu'on en fit au peuple fut par le moyen des intelligences que les ministres du Roi à Rome avaient avec leurs chefs, il est très-assuré qu'il n'y eut jamais de véritable correspondance entre eux que depuis la première députation que le Peuple fit à Rome vers ces ministres, et que tous ces négociateurs, qui, sous le titre d'agens et de correspondans secrets des chefs de la populace, traitaient à Rome, tantôt avec le duc de Guise, et tantôt avec le marquis de Fontenay, n'avaient aucune liaison ni avec Gennaro Annésé, ni avec les autres principaux chefs des quartiers, et que tout leur but était de se rendre nécessaires, et tirer quelque utilité des nouvelles qu'ils apprenaient par la voie de quelques amis qu'ils avaient dans le parti, et qui pourtant n'étaient pas assez considérables pour entreprendre des négociations de cette importance.

Les premières pensées qu'eurent donc les Napolitains sur ce sujet, procédèrent de ce bruit sourd et confus qui courait parmi la populace depuis le retour des mariniers de Procida et de Pouzzoles. Gennaro Annésé fut à peine établi dans sa nouvelle dignité, que voyant les misères du peuple s'accroître de jour en jour, et qu'il serait impossible de l'empêcher de demander la paix, il crut que le meilleur moyen pour le retenir était de faire valoir ce bruit, et même de publier hautement qu'il savait de fort bonne part que le Roi Très-Chrétien était résolu de les assister d'argent, de vivres et de troupes, sans prétendre autre chose que le plaisir et la gloire d'avoir rendu la liberté à ce royaume. Afin de donner plus de couleur à cette nouvelle, D. Giovan Luigi del Ferro, que le Peuple avait tiré des prisons brisées dans le tems de Masanielle, fit entendre à la populace qu'il avait été nommé par Sa Majesté pour son ambassadeur à Naples, prit l'écharpe blanche, et promit que le secours destiné pour retirer Naples de la servitude d'Espagne, arriverait dans peu de jours.

Le Peuple sans s'arrêter à examiner particulièrement toutes ces choses, en conçut une si grande joie, qu'il la fit paraître par une infinité d'applaudissemens, et par les honneurs et les caresses qu'il fit d'abord à cet ambassadeur supposé, qui feignait d'heure en heure d'avoir des avis particuliers d'une grande et prompte assistance. La populace s'imprima si fort cette pensée dans son

cœur, que sur un bruit qui courut que Marc-Antonio Brancaccio, mestre-de-camp-général, avait fait emprisonner un homme venu de la part des ministres de France à Rome, il fut incontinent privé de sa charge, et se vit même en danger de perdre la vie. Gennaro Annésé, prévoyant que ses artifices ne pourraient produire un effet de longue durée, et que pour ne pas retomber dans quelque dangereux accident, il fallait songer tout de bon à recourir à la France, se vit tout à coup attaqué par des inquiétudes qui le troublaient infiniment : en considérant l'avenir, il trouva sa carrière bordée de précipices, jugeant, malgré sa brutalité, que s'il appelait les Français, c'était recourir à des amis qui se rendraient enfin ses maîtres; et s'il ne les appelait pas, qu'il serait bientôt exposé à la barbarie du Peuple ou à celle des Espagnols. Comme le dernier péril était le plus proche et le plus certain, il se résolut d'envoyer à Rome un de ses confidens pour demander la protection et le secours de la France aux ministres du Roi qui se trouvaient en cette Cour; il choisit pour cet effet Nicolò Maria Mannara, jeune homme d'un esprit agissant et fort secret, qu'il dépêcha en diligence, et le chargea d'une lettre pour l'ambassadeur de France, et de plusieurs blancs-seings pour s'en servir en cas de besoin.

Nicolò Maria Mannara étant arrivé assez heureusement à Rome, fut aussitôt au palais du cardinal Antoine Barberin, où l'ambassadeur et le

duc de Guise étaient logés. Il pria le sieur de Luzarches, maître-de-chambre de l'ambassadeur, qui pour lors n'était point au palais, de lui faire donner une audience secrète dès le même jour : mais ce gentilhomme, au lieu de lui faire donner un logement pour se reposer, le remit à une autre fois, et le laissa dans la salle sans lui faire un meilleur accueil : cet envoyé était en assez mauvais état, pour avoir été exposé depuis sa barque jusqu'à ce palais à une grande pluie qui l'avait extrêmement mouillé. Un des estafiers du duc, passant fortuitement, s'enquit d'où il venait, et ayant appris que c'était un Napolitain arrivé récemment de ce royaume, jugea qu'il en pourrait savoir des nouvelles, dont il voyait bien que le duc était extrêmement curieux; il en donna sur l'heure avis au baron de Modène, qui aussitôt le fit venir dans sa chambre, et qui n'eut pas une petite joie d'apprendre qu'il n'y avait que deux jours qu'il était parti de Naples, où tout le Peuple, d'une commune voix, réclamait la France. Pour gagner d'abord l'affection de ce Napolitain par un traitement tout contraire à celui du maître-de-chambre de l'ambassadeur, il ordonna à un officier de la maison du duc de le mener dans une chambre, et de le faire manger et sécher, lui disant que s'il voulait après voir le duc de Guise, il obligerait beaucoup ce Prince, qui avait une passion extrême de servir le Peuple, par une inclination naturelle qu'il tenait de la maison d'Anjou, dont il était sorti. A ce mot d'Anjou, Nicolò Maria Mannara s'écria qu'il en

serait très-aise, et pendant qu'on exécutait l'ordre qu'il venait de donner, le baron de Modène informa le duc, dans son appartement, de cette aventure, et un peu après le Mannara y arriva, et y fut accueilli de ce Prince avec tant de civilités et de caresses, qu'il ne put s'empêcher de lui ouvrir le secret de son voyage, et de lui dire que Gennaro Annésé, chef de la république de Naples, l'avait expédié à Rome pour voir les ministres de France, et leur demander le secours et la protection du Roi, qu'il ne faisait que d'arriver à Rome ; mais qu'ayant demandé l'audience au maître-de-chambre de l'ambassadeur pour lui rendre la lettre de Gennaro Annésé, on n'avait guère fait de cas de l'envoyé, ni de celui de la part duquel il venait.

Le duc l'assura que le marquis de Fontenay blâmerait son maître-de-chambre d'un procédé si peu civil, et ensuite lui demanda en quel état était véritablement le Peuple de Naples. Le Mannara lui rendit un compte assez exact de tout ce qui s'y passait, et lui apprit qu'il y avait dans la cité près de cent cinquante mille hommes sous les armes, résolus de périr ou de recouvrer le repos et la liberté ; que cette milice nouvelle et confuse n'avait besoin que d'officiers pour la régir et pour ménager à propos le courage qui l'animait ; que les nécessités urgentes du Peuple étaient le manquement de munitions et de vivres, à quoi l'on ne pouvait pourvoir que par un grand et prompt secours. Le duc, avec cette chaleur que son visage

et ses paroles témoignaient dans les occasions où son cœur prenait quelque part, lui dit qu'il compâtissait aux souffrances d'un Peuple qu'il avait sujet d'aimer et de servir, ayant l'honneur d'être sorti du sang de la maison d'Anjou ; que dès la première nouvelle de cette révolution, il s'était résolu d'aller à Naples, et de hazarder un million d'or de son bien, même tout, et jusqu'à sa vie, pour sa liberté, au cas que les Napolitains eussent agréé son service; qu'il avait tenté tous les moyens imaginables pour lui faire connaître ses sentimens; mais qu'il avait été toujours si malheureux, que les Espagnols avaient pris et fait mourir ses envoyés, n'ayant pu rencontrer encore une occasion favorable pour établir une solide et secrète correspondance avec les chefs de ce parti; qu'il louait Dieu dans ce moment de voir un député du Peuple avec qui il pût conférer et ouvrir un cœur dont l'objet était de se sacrifier pour le salut des soulevés ; qu'il était certain que la France embrasserait avec chaleur et zèle leur protection, et que, par l'armée navale qui se préparait à Toulon pour les secourir, ils verraient des témoignages efficaces du pouvoir du Roi Très-Chrétien, et de ses bonnes intentions ; qu'en attendant qu'elle vînt brûler ou combattre celle d'Espagne, et soulager tous les maux et toutes les peines du Peuple, il s'offrait de passer à Naples pour y servir de premier gage de l'amitié du Roi, son maître, et pour appuyer de ses bras, de sa bourse et de son crédit cette république naissante, dont il

prétendait maintenir la grandeur et la liberté, au péril même de sa vie ; que pour cet effet il était nécessaire qu'il témoignât à l'ambassadeur, qu'en attendant l'armée navale de France , le Peuple souhaitait que le Roi envoyât quelque Prince à Naples, qui pût maintenir, par sa présence et par ses soins, l'espérance d'un prompt secours, encourager les zélés et fortifier les faibles; qu'ayant su que le duc de Guise se rencontrait pour lors à Rome, Gennaro Annésé et la Consulte croyaient qu'étant si près de Naples, Sa Majesté ferait bien mieux de l'y employer qu'un autre plus éloigné et moins connu dans le pays, et qu'ils priaient ses ministres de l'obliger à passer promptement à Naples, de crainte qu'un plus long délai ne causât quelque changement dans la cité, au préjudice de l'amour que le Peuple avait alors pour cette couronne.

Nicolò Maria Mannara, rebuté du mauvais accueil que lui avait fait le sieur de Luzarches, et gagné par le bon visage aussi bien que par les promesses du duc de Guise, s'attacha dès-lors si puissamment à ses intérêts, qu'on peut assurer qu'il n'eut jamais dans ce royaume de serviteur plus fidèle ni plus ardent que lui. Après donc qu'il eut protesté à ce Prince qu'il voulait suivre sa fortune, et ne l'abandonner jamais, et que la lettre qu'il portait à l'ambassadeur n'étant que de créance, il pouvait satisfaire à son désir dès sa première audience, espérant que Gennaro Annésé approuverait tout ce qu'il aurait négocié et conclu à Rome, dans la confusion où il était par

les menaces continuelles que le Peuple lui faisait de s'accommoder avec les Espagnols, s'il ne voyait quelque prompte marque de la protection de la France. Il fut résolu entre eux que le Mannara agirait de cette sorte avec l'ambassadeur et avec les autres ministres du Roi en cette Cour, et que le duc de Guise témoignerait d'ignorer entièrement cette négociation.

Dès le même soir le Mannara eut audience du marquis de Fontenay, qui le reçut avec tout autant de caresses et de démonstrations de joie que son flegme le lui pouvait permettre, et ayant ouvert et lu la lettre de Gennaro Annésé, par laquelle il se qualifiait généralissime de la république de Naples, il écouta fort attentivement toutes les demandes et propositions de ce député, qui d'abord semblaient ne tendre qu'à un puissant et prompt secours, sur quoi le marquis l'assura positivement que l'intention de la France était de protéger la cause du Peuple de toutes ses forces, et d'agir pour sa liberté, sans autre intérêt que celui de la gloire d'avoir servi d'appui à cette république; que l'armée était toute prête de partir de Toulon pour Naples, et qu'elle porterait au Peuple toutes les choses dont il avait besoin dans ses nécessités pressantes. Mais quand le Mannara, après l'avoir remercié au nom du Peuple, de l'espérance qu'il lui donnait d'un secours si considérable, lui dit que pour mieux persuader et entretenir dans leurs premiers sentimens, les esprits chancelans et flottans de cette

grande multitude de gens dont le parti était formé, Gennaro Annésé et la Consulte désiraient que le Roi envoyât promptement quelque Prince à Naples, comme pour gage de son affection, et qu'ayant su que le duc de Guise, prince de très-haute naissance, et d'un nom célèbre et connu de toute l'Italie, était alors à Rome, ses instructions et ses ordres portaient de le demander aux ministres de Sa Majesté, de peur qu'une longue remise n'altérât les cœurs de cette populace, qui souhaitait si ardemment d'avoir un Français d'une condition relevée. Le marquis fut un peu surpris, et lui témoigna qu'il ne savait pas si le duc, qui n'était à Rome qu'incognito, et sans cet équipage qui faisait paraître sa grandeur quand il était en France, voudrait passer à Naples dans une occasion si pressante, où tant d'obstacles s'opposeraient à son passage : le Mannara lui repartit que pour l'équipage le duc étant à Naples en pourrait bientôt faire un tel qu'il voudrait; que pour son passage il n'aurait rien à craindre s'il voulait se servir de ces felouques napolitaines, dont le nom et l'agilité sont connues jusqu'au Levant. L'ambassadeur, pressé par ce discours, le congédia et lui promit qu'il ferait tout son possible pour porter le duc de Guise à répondre aux intentions du Peuple, quoique son dessein fût plutôt de l'en détourner que de lui en faire naître l'envie.

CHAPITRE XII.

Suite de la négociation du député du Peuple, à Rome.

Aussitôt que Nicolò Maria Mannara fut sorti de l'appartement du marquis de Fontenay, il revint en celui du duc de Guise par la porte du jardin, et lui rendit un fidèle compte de tout ce qui s'était passé dans cette audience, sans oublier la surprise qui avait paru sur le visage du marquis, quand il lui avait demandé, de la part du Peuple, que ce Prince passât à Naples. Le duc l'embrassa plusieurs fois, et, après lui avoir réitéré les promesses qu'il lui avait déjà faites d'établir solidement sa fortune, il lui dit de s'aller reposer, et donna ordre à ses gens d'en prendre un soin particulier.

Le lendemain au matin, le marquis de Fontenay vint voir ce Prince, et lui dit, avec un visage assez serein, l'arrivée de ce député, le malheureux état du Peuple, les instances d'un prompt secours, et la demande que Gennaro Annésé faisait qu'il passât au plus tôt à Naples; mais il ajouta en même tems que cette proposition lui semblait tout-à-fait étrange, qu'il n'y avait point d'apparence qu'un Prince de sa qualité s'allât exposer

de la sorte, et comme un simple aventurier, à la merci des galères et des vaisseaux de l'armée qui bloquaient Naples, non plus qu'à la fureur et à l'inconstance de ce Peuple; qu'il fallait considérer que s'il l'appelait, ce n'était que dans la pensée de tirer de lui un soulagement pour ses maux, et un avantage qui répondît à sa grandeur et à sa réputation; que sans doute il s'imaginait le voir arriver avec un superbe équipage et des barques pleines d'argent, de munitions et de vivres, enfin comme l'avant-garde de l'armée qu'on attendait, ce qu'il jugeait impossible s'il était contraint de partir promptement, et qu'il appréhendait qu'en y passant sans cette suite si nécessaire, ce voyage ne fût non seulement périlleux pour lui, mais aussi très-désavantageux au service de la couronne, et ne donnât lieu aux Napolitains de la soupçonner d'impuissance, d'envoyer de cette sorte un Prince de ce caractère, qu'il le priait donc de songer à ses intérêts et à ceux du Roi en cette occasion.

Le duc de Guise l'ayant écouté sans l'interrompre, lui répondit, qu'il se pouvait souvenir que sur cette même matière il l'avait prié plusieurs fois de ne point considérer les dangers qu'il pouvait courir dans cette révolution, puisqu'il ne les envisageait que pour les braver; quant aux intérêts du Roi, qu'il serait bien malheureux si l'on croyait qu'il voulût les choquer dans une entreprise où il hazarderait sa vie pour les soutenir; que tout au contraire il jugeait, par

l'état où était le Peuple, que le plus signalé service que l'on pût rendre à la couronne, serait que quelque homme de marque passât à Naples pour maintenir les soulevés dans l'espérance du secours qu'on leur promettait ; qu'ils n'en regarderaient pas tant l'équipage que la personne, et s'imagineraient que la France ne l'aurait point risqué, si elle n'avait dessein de le faire suivre de près par un grand secours digne d'elle, et dont il ne serait que le gage.

Pour presser encore plus cet ambassadeur, il lui dit : qu'il serait périlleux d'attendre que la Cour y envoyât quelqu'un ; qu'il croyait que l'un d'eux y devait aller incessamment, et que s'il refusait de le faire, ou qu'il l'empêchât d'y passer, il ne doutait point qu'on ne le chargeât du mauvais succès que ce retardement pourrait causer. Il y a beaucoup d'apparence que si l'ambassadeur eût vu vers l'embouchure du Tibre, l'armée navale qui n'était point encore partie de Toulon, il n'eût pas attendu que le duc de Guise lui eût proposé de passer à Naples ; mais l'incertitude du départ de cette armée, et les périls évidens du passage et du séjour, lui firent répondre que son âge et son caractère ne lui permettaient pas de prendre cette route, sans un ordre exprès de la Cour ; qu'il avait regret de le voir si résolu à ce voyage, et qu'il n'y pouvait consentir qu'avec un déplaisir extrême.

Comme le marquis allait poursuivre ce discours, on les vint avertir que le cardinal de

Sainte-Cécile entrait au palais, ce qui interrompit leur conversation. Après les premiers complimens, l'ambassadeur dit au cardinal, que le duc et lui conféraient ensemble sur une nouvelle dont ils devaient aussitôt l'aller informer chez lui; et à ces mots le duc feignant de se vouloir retirer pour laisser le cardinal et le marquis ensemble, ils le retinrent tous deux, et l'obligèrent de demeurer. L'ambassadeur rapporta succinctement au cardinal tout ce que le député de Naples lui avait dit, et ensuite exagéra les périls que le duc pourrait courir s'il s'embarquait dans ce dessein à la hâte, et sans avoir toutes les choses nécessaires pour se faire considérer d'un Peuple qui ne le regarderait que par les avantages que son arrivée lui pourrait procurer. Le duc répéta les choses qu'il venait de lui dire; mais le cardinal (qui savait que ce Prince était absolument déterminé de passer à Naples, et qui approuvait ce voyage ensuite des attachemens qu'ils avaient pris ensemble), appuya de sorte l'opinion du duc de Guise, qu'il fut conclu sur-le-champ que pour le bien et le service de l'État, il était nécessaire qu'un Prince ou quelque autre personne renommée dans l'Italie, passât en diligence à Naples, sans attendre les ordres exprès de la Cour; qu'un trop long délai pourrait causer des changemens désavantageux aux affaires de ce Peuple, et que puisque le duc de Guise avait assez de zèle pour la gloire de son Roi, et l'honneur de sa nation, pour vouloir répondre à la demande et à la pas-

sion des Napolitains, malgré tous les obstacles et les périls que le marquis de Fontenay lui avait représentés, il fallait travailler incessamment aux choses nécessaires pour son passage, et aux moyens de le faire réussir.

Cette résolution ainsi prise, il fut arrêté qu'on en ferait part aux cardinaux de la faction, et aux autres ministres de France qui étaient en cette Cour, et qu'on renverrait le député en diligence pour conclure avec Gennaro Annésé et la Consulte, de quelle sorte et avec quel titre le duc de Guise passerait à Naples. Le même jour on fit une assemblée des cardinaux et des ministres, dans laquelle, après que Nicolò Maria Mannara eût été entendu de nouveau, il fut conclu que la république de Naples serait à l'avenir traitée de royale par les Français; que sous ce titre le marquis de Fontenay ferait réponse au plus tôt à Gennaro Annésé, qu'il l'assurerait, au nom du Roi, d'une haute protection, et d'une assistance conforme au pouvoir de Sa Majesté, et que le député serait chargé d'aller et revenir au plus tôt, afin que le duc pût ensuite passer à Naples.

Jamais homme ne fut si satisfait que le duc de Guise le parut, voyant réussir si promptement et si favorablement une partie de son entreprise; il en communiqua sa joie au baron de Modène, qui lui témoigna combien de part il y prenait, et lui représenta, avec sa sincérité et sa franchise ordinaires, qu'après avoir, par son adresse, gagné le

député Mannara, et obligé l'ambassadeur de consentir à son passage, il devait songer à deux choses: l'une à convenir des conditions sous lesquelles il serait appelé à Naples, et l'autre à trouver de l'argent dont il avait besoin, tant pour les frais de son passage et pour quelques munitions qu'il faudrait porter avec lui, que pour les premières dépenses qu'il lui conviendrait faire à Naples, où il lui serait très-désavantageux que cette populace le crût dénué d'une chose qui, peut-être, serait la seule qui le rendrait considérable à son abord dans le parti; qu'il jugeait, sur le premier point, qu'il devait ménager le titre de son emploi, en telle sorte que Gennaro Annésé n'en pût avoir aucune jalousie, et qu'à ce sujet il fallait qu'il s'offrît de servir cette Royale République, ainsi que le prince d'Orange servait les États de Hollande; qu'ayant en main, par cette voie, les armes qui font la plus noble partie de l'autorité souveraine, ce maître fuzelier n'aurait pour lui que celle qui concernerait les finances et la justice, qui est la plus embarrassante, ainsi que la plus odieuse; que, pour l'autre point, il devait songer qu'il n'avait point d'argent, et qu'il en faudrait beaucoup répandre, en attendant qu'il en pût avoir de chez lui.

Le duc, qui dans ses passions ne se figurait rien de difficile, lui dit qu'il était de son avis, touchant le titre sous lequel il prétendait servir le Peuple, et que pour l'argent, il croyait en trouver à Rome, par le moyen du cardinal de

Sainte-Cécile, qui s'était trop attaché à lui pour ne lui en pas faire avoir dans une entreprise si glorieuse pour l'État et pour sa maison. Le baron lui repartit qu'il fallait donc qu'il s'assurât de bonne heure du cardinal, afin qu'aussitôt que Mannara serait parti, on pût préparer quelques munitions, surtout de poudres, dont le Peuple avait un extrême besoin. Le duc alla un peu après chez ce cardinal, à qui il rendit mille grâces de l'ardeur avec laquelle il avait appuyé son dessein, et lui fit de nouvelles protestations d'un attachement éternel avec sa maison; le cardinal y répondit par des assurances d'une perpétuelle amitié, et par des offres de toutes les choses qui pouvaient dépendre de lui; ces civilités convièrent le duc à s'ouvrir à lui sur le principal motif de cette visite; il lui dit qu'il allait dépêcher, en France, un de ses gens pour ramasser tout l'argent qu'il pourrait tirer de la vente de quantité de meubles de prix, et du revenu de ses terres, avec ordre de les engager ou les vendre, au cas que la duchesse, sa mère, ne voulût pas se mettre en peine d'en faire trouver, qu'ainsi il croyait en avoir suffisamment pour l'avenir, mais qu'il était présentement forcé de recourir à lui, pour trouver quelqu'un qui lui pût prêter quinze ou vingt mille écus pour subvenir à la dépense qu'il serait obligé de faire, jusqu'à ce que son envoyé en France lui eût fait tenir l'argent qu'il pourrait recouvrer; le cardinal parut un peu embarrassé de cette prière, et lui répondit qu'il lui présenterait sa bourse, si elle

n'était épuisée par les dépenses qu'il avait été obligé de faire depuis sa promotion : qu'il parlerait à un banquier de ses amis, pour lui en faire prêter au plus tôt, et ensuite le duc de Guise, après l'avoir remercié de cette générosité, se retira chez lui pour songer à la dépêche du Mannara, qui devait partir le lendemain.

Ce député ne manqua pas de se rendre au cabinet du duc, le soir même, avec lequel il eut une conférence de deux heures; ce Prince lui donna une lettre pour Gennaro Annésé, par laquelle il lui marquait qu'il avait tenté plusieurs fois les moyens de lui témoigner le zèle qu'il avait conçu tant pour le service du Peuple que pour le sien particulier; qu'il avait prié le Mannara de l'assurer qu'il désirait employer son bien et sa vie pour la Royale République, et se remit à ce député pour l'informer des choses qu'il voulait faire à cet effet. Le Mannara, chargé de cette lettre, et de plusieurs instructions touchant ce qu'il avait à dire à Gennaro Annésé, de la part du duc, prit congé de lui, très-satisfait des caresses et des promesses de ce Prince, et, après avoir pris les dépêches du marquis de Fontenay, il partit de Rome en diligence, afin d'aller donner au Peuple et à son chef une nouvelle qu'il croyait leur devoir être agréable par une infinité de raisons.

Quoique son absence de Naples eût été fort courte, les souffrances et les inquiétudes du Peuple étaient si grandes, que, d'heure en heure, les affaires y changeaient de face : quand quelques-

uns venaient à exagérer au milieu du Marché, ou en quelque autre place publique, les misères présentes et le peu d'apparence qu'il y avait d'un prompt soulagement, il s'amassait une multitude d'affamés qui criaient qu'il fallait massacrer Gennaro Annésé, don Luigi del Ferro et leurs partisans, et s'accommoder avec l'Espagne; et quand quelques autres venaient à examiner la cruauté et la perfidie des ministres espagnols, chacun criait qu'on devait attendre le secours de France, que don Luigi del Ferro, qui s'en disait ambassadeur, promettait de moment en moment; mais comme ses promesses étaient toujours les mêmes, et que l'on ne voyait aucun effet de tant de lettres qu'il disait avoir reçues des ministres, la partie du Peuple la plus souffrante, ou plutôt celle qui avait moins d'inclination pour la France, se souleva, se saisit de cet ambassadeur qu'elle arrêta prisonnier, et le menaça de le faire mourir, s'il ne justifiait, dans vingt-quatre heures, toutes les choses qu'il disait; mais Nicolò Maria Mannara arriva dans cette conjoncture, et fit voir la suscription de la lettre que le marquis de Fontenay écrivait au parti, par laquelle il lui donnait le titre de République Royale. Cela causa un changement si soudain parmi ces esprits qui flottaient entre la crainte et l'espérance, que dans un moment le Marché fut rempli d'hommes qui se mirent tous à crier: que, puisque le Roi Très-Chrétien les honorait d'un si beau titre, il fallait périr mille fois plutôt que de le laisser perdre.

Cette joie s'accrut bien encore par la lecture des lettres de l'ambassadeur et du duc de Guise, et par le compte que rendit le Mannara de sa négociation, surtout quand il exagéra adroitement l'origine, les qualités et les richesses de ce Prince, et qu'il assura le Peuple que c'était lui dont on parlait dans Naples, depuis le commencement de cette révolution, et qu'il avait tenté plusieurs occasions pour donner des marques au Peuple de la passion qu'il avait de le servir, et d'employer un million d'or de son bien, et tout le reste, avec sa vie, pour la liberté de l'État. A ces paroles, tout le monde s'écria qu'il paraissait bien, par des offres de cette sorte, que ce Prince était de la maison d'Anjou : qu'il fallait lui envoyer des députés, pour le prier de venir à Naples, et le prendre pour défenseur de la liberté du pays. En effet, le Mannara ménagea avec tant d'adresse et de chaleur les intérêts du duc de Guise, qu'il n'eut aucune peine d'obtenir tout ce qu'il voulut en son nom ; il fit entendre particulièrement à Gennaro Annésé, que lorsqu'il était arrivé à Rome chez l'ambassadeur, il n'avait reconnu sur son visage, non plus que dans son entretien, aucune disposition à les secourir : qu'il n'avait trouvé de l'ardeur que dans l'esprit du duc de Guise : qu'ayant vu que c'était le seul qui embrassait avec chaleur la cause des Napolitains, il avait jugé à propos, dans les nécessités présentes, de ne point refuser ses offres, puisque par sa venue à Naples, il serait lui-même la caution de ses promesses : qu'il avait

dit à l'ambassadeur que le Peuple le souhaitait pour général des armes de la République : qu'ensuite il avait arrêté que l'emploi qu'il aurait à Naples serait tel que celui qu'avait le Prince d'Orange en Hollande, et qu'il croyait avoir beaucoup fait tant par les avantages que le Peuple recevrait de la valeur et des richesses de ce prince, qu'à cause que Naples aurait en sa personne une assurance signalée de la protection du roi Très-Chrétien.

La confusion où était Gennaro Annésé au moment que le Mannara arriva, lui fit embrasser toutes ces propositions avec une joie extrême : de sorte que d'un commun accord il fut arrêté sur-le-champ, que le père Vincenzo Maria Capécé, religieux dominicain, Aniello di Falco, général de l'artillerie, et Nicolò Maria Mannara, iraient au plus tôt à Rome, pour remercier l'ambassadeur du Roi très-Chrétien, de la part de la Royale République de Naples, de la protection et du secours qu'il lui avait promis au nom de Sa Majesté, et le prier de vouloir par la prompte éxécution de cette dernière faveur, en rendre l'effet aussi utile qu'important, comme aussi pour rendre grâces au duc de Guise du zèle qu'il témoignait avoir pour la cité, et le prier d'y vouloir passer en toute diligence, pour y commander les armes de la République aux mêmes conditions, prérogatives et honneurs, que le prince d'Orange commandait celles des États-Généraux de Hollande.

Ces trois députés furent à peine partis de Naples, que Gennaro Annésé commença à se repentir d'avoir appelé si légèrement un Prince grand, brave, riche et libéral : quoique son extravagance et sa brutalité fussent grandes, il ne laissait pas de connaître en considérant le portrait que le Mannara lui avait fait de ce Prince, qu'il était bien différent du sien : et il commença à craindre que, par cette inégalité, les Napolitains ne conçussent autant de mépris et d'aversion pour lui, que d'estime et d'amour pour le duc de Guise. La défiance et les ombrages qui agitaient sans cesse son esprit, lui firent penser que ce Prince ne voudrait pas se soumettre à lui : que bien qu'il le fît d'abord, cette dépendance contrainte ne durerait que jusqu'à ce que secondé de la faveur du Peuple et des autres chefs, il fût en état de passer du commandement subalterne au commandement souverain. Ces réflexions l'inquiétèrent si étrangement, qu'après avoir fait confidence de ses soupçons au docteur Francesco dé Patti, son ami, et examiné avec lui tous les moyens pour empêcher le passage du duc de Guise à Naples, il se résolut de l'envoyer en diligence à Rome pour traiter secrètement avec le Pape, ou avec l'ambassadeur de France, au cas que Sa Sainteté ne le voulût pas écouter.

Il ordonna donc à ce docteur, qu'aussitôt qu'il serait à Rome, il tâchât d'avoir audience du Pape, ou de quelque personne confidente, qui lui fît

entendre que la populace et la bourgeoisie de Naples étaient tout à fait résolues de secouer entièrement l'horrible joug des Espagnols : que tous les peuples croyaient être fort valablement dispensés du serment de fidélité, dont les liens avaient été rompus par les horribles traitemens que ces barbares leur avaient faits, et par leurs contraventions aux droits divin et humain, et aux clauses de l'investiture de ce royaume, par laquelle le roi d'Espagne est obligé de maintenir les priviléges et les franchises de l'État, et ne le doit pas traiter en pays de conquête, comme il fait le Mexique et le Pérou : que Sa Sainteté avait lieu de prendre leur protection, étant leur seigneur primitif : que pour ce sujet ils recouraient à sa paternelle bonté, et la suppliaient d'agréer que ce royaume changeât tout d'un tems et de maître et de face, sous la forme de république, ou sous la domination du Saint-Siége, ou même sous celle d'un de ses neveux, si elle voulait en investir un de cette couronne : que celui de ces trois moyens qu'il lui plairait choisir serait aussi légitime qu'aisé à mettre en exécution : légitime, puisque le Pape pouvait justement retirer l'État des mains d'un feudataire aussi perfide que barbare ; et aisé à exécuter, d'autant que dès que la Noblesse verrait que Rome approuverait le soulèvement, elle joindrait ses armes à celles du Peuple pour chasser du pays tous les Espagnols : qu'ainsi, sans qu'il en coutât rien au Saint-Siége, Sa Sainteté pourrait retirer ce royaume de leurs mains aussi aisément

que les Portugais en avaient depuis peu retiré le leur.

L'instruction du docteur Francesco dé Patti, portait de proposer ces trois moyens au Pape l'un après l'autre, commençant par celui de la république, et finissant par celui de l'obliger à ôter ce royaume aux Espagnols, pour le donner au prince Pamphili, son neveu, au cas qu'il n'agréât pas la république, et qu'il ne voulût pas l'acquérir et l'unir au domaine de l'Église. Cette même instruction portait, que si le Pape ne le voulait point écouter, ou qu'il refusât toutes ces trois propositions, il s'adressât à l'ambassadeur de France pour traiter directement avec lui, et pour lui faire entendre secrètement que Gennaro Annésé, joint à la plus saine partie de la bourgeoisie et du Peuple, l'avait envoyé pour lui dire qu'ils voulaient marcher de concert avec Son Excellence, et n'avoir aucune dépendance que du Roi et de ses ministres; qu'ils désiraient faire un traité avec la France, par lequel Sa Majesté, en accordant à leur royale république une entière protection, leur en témoignât les effets par une alliance perpétuelle et une ligue offensive et défensive; qu'ils le priaient, pour ce dessein, de vouloir faire un tour à Naples, où sa personne, qui dans Rome représentait celle du Roi, donnerait plus de poids aux choses, et ferait un plus grand effet que ne ferait le duc de Guise, qui n'avait été demandé que par la plus faible populace.

Le docteur Francesco dé Patti, chargé de ces ordres aussi confus que différens, partit secrètement de Naples deux jours après les autres députés, pour aller tâcher de détourner ce que les autres allaient établir, ou plutôt pour faire connaître à la Cour de Rome et à celle de France, que le but de Gennaro Annésé était de faire son parti plutôt que celui de l'État, et que tous ses desseins tendaient à offrir Naples à chacun, pour ne le donner à personne.

CHAPITRE XIII.

Arrivée des trois députés du Peuple à Rome. — Résolution prise pour le départ du duc de Guise. — Grand bruit que ce dessein fait en cette Cour. — Sentimens des ministres d'Espagne sur ce sujet.

Le père maître Vincenzo Maria Capécé, Aniello di Falco, et Nicolò Maria Mannara, étant partis de Naples avec un fort bon vent, arrivèrent bientôt à Rome, où ce dernier faisant connaître aux deux autres qu'il était nécessaire qu'il vît le duc de Guise pour savoir de lui à quelle heure ils pourraient avoir audience de l'ambassadeur de France et de lui, alla au palais où demeurait ce Prince, qu'il y rencontra heureusement. Le duc le reçut avec une joie inconcevable, et ayant appris de sa bouche le succès de sa négociation, il lui en fit mille remercîmens, et lui confirma les promesses qu'il lui avait faites de le combler d'autant de gloire que de biens.

Le soir même, après que le duc de Guise eut fait dire au marquis de Fontenay l'arrivée de ces trois députés, et qu'il eut pris l'heure de leur audience, ils furent introduits chez cet ambassadeur, à qui ils rendirent la lettre que

Gennaro Annèse lui écrivait au nom de la Consulte et de toute la cité de Naples, pour le remercier des grâces que, de la part du Roi Très-Chrétien, il avait accordées et faisait encore espérer à la Royale République ; ils lui exagérèrent ensuite la joie que tout le Peuple avait reçue des offres du passage et de l'emploi du duc de Guise, lequel ils venaient prier de vouloir partir en toute diligence, pour éviter les accidens qui pourraient survenir, si on laissait refroidir cette ardeur que toute la cité avait de le voir. Le marquis de Fontenay les ayant assurés qu'il concourrait à son départ de tout son possible, les congédia et leur dit qu'il fallait qu'ils l'allassent visiter pour lui donner cette nouvelle. Ils allèrent donc saluer ce Prince, qui les reçut avec une joie et des caresses toutes extraordinaires ; mais il leur dit qu'il ne voulait point écouter ce qu'ils avaient à lui dire qu'en présence de l'ambassadeur : de sorte qu'il passa avec eux en l'appartement du marquis, où, après beaucoup de complimens réciproques, ce duc les obligea de donner la lettre qui lui était écrite par Gennaro Annésé, à l'ambassadeur, ne voulant la recevoir que de sa main ; enfin il l'ouvrit et elle fut lue tout haut par ce marquis : elle portait que la Royale République avait embrassé avec joie ses propositions ; qu'elle lui accordait l'emploi qu'il désirait avoir à Naples, sous les mêmes conditions que celui du prince d'Orange en Hollande ; et qu'elle le priait instamment

d'aller en toute diligence en une ville où le Peuple le recevrait à bras ouverts.

La lettre lue, les députés publièrent la joie que tout le Peuple avait eue de ce qu'il avait répondu à leurs souhaits avec tant de zèle, et ils le convièrent ensuite de partir le plus tôt qu'il lui serait possible. Ce Prince les remercia des bontés que Gennaro Annésé, la Consulte et le Peuple témoignaient avoir pour lui, qu'il leur promit de reconnaître aux dépens même de son propre sang : mais pour son départ, il leur dit, qu'il dépendait entièrement de l'ordre et de l'aveu de celui qui dans Rome représentait la personne du Roi, son maître, étant tout prêt de s'embarquer dès que l'ambassadeur le lui aurait ordonné de sa part. Le marquis de Fontenay se trouva assez embarrassé de ce discours, s'imaginant que le duc lui rendait toutes ces déférences en présence des députés pour en avoir un ordre ou un refus, afin d'engager la France à ne les pas abandonner dans les suites de cet emploi, ou pour avoir sujet de le rendre responsable des accidens qui surviendraient à Naples s'il n'y passait point ; toutefois il lui répondit : qu'ayant envoyé un courrier au Roi, pour lui faire savoir le désir que le Peuple avait qu'il passât à Naples, il n'en pouvait avoir encore la réponse pour lui donner l'ordre exprès qu'il lui demandait; que pour l'aveu, il approuvait l'élection que la Royale République avait faite de sa personne, sachant le zèle qu'il avait pour le

service de la France et pour la liberté de Naples ; qu'il pouvait partir avec assurance d'être suivi dans peu de jours de toute l'armée navale qui s'apprêtait à Toulon.

Cette réponse donnant lieu au duc de Guise d'accepter, sans plus de remise, l'emploi que les députés lui venaient offrir, ce Prince leur fit paraître, par des paroles fort obligeantes, qu'il l'acceptait très-volontiers, et avec autant de plaisir que si la carrière n'était pas bordée d'un grand nombre de précipices, qu'il connaissait parfaitement, sans pourtant les appréhender; et qu'il était prêt de partir quand les felouques nécessaires seraient venues.

Le voyage du duc de Guise ayant été ainsi conclu, l'ambassadeur et lui allèrent en même tems chez le cardinal de Sainte-Cécile, pour lui donner avis de l'arrivée des députés du Peuple, et de ce qui s'était passé entre eux. Le cardinal en témoigna une satisfaction inexprimable, et dit, avec un visage riant, au duc de Guise, que puisqu'il était résolu de partir, il fallait qu'il s'en allât avec toute la diligence et tout le secret possibles, de peur que les ministres d'Espagne, avertis de tous côtés de cette entreprise, ne lui fissent quelque mauvais parti dans Rome, ou à son passage. Le duc lui répondit qu'il ne lui fallait que de l'argent, comme il le lui avait déjà fait connaître, sur quoi le cardinal lui répliqua qu'il en avait parlé au sieur Philippo Valenti, banquier, lequel lui avait fait espérer qu'il lui prêterait douze mille écus. Le

duc, lui en ayant rendu grâce, prit congé du cardinal et de l'ambassadeur, pour aller disposer ses affaires et pouvoir partir au plus tôt. Il vit, à son retour, les députés, à qui de nouveau il fit mille caresses, et pour obliger le père maître Vincenzo Maria Capécé à s'attacher plus fortement à sa personne et à sa fortune, il lui dit qu'il le retenait pour son confesseur jusqu'à ce qu'il le pût pourvoir d'un bon évêché, ou de quelque chose de plus. Ensuite il arrêta avec eux qu'il fallait qu'ils envoyassent chercher en diligence les felouques nécessaires pour son passage, et qu'en attendant leur venue il ferait préparer quelques armes et quelques munitions pour porter à Naples. Le lendemain il s'occupa à trouver les sûretés pour l'argent que le cardinal avait promis de lui faire prêter par le sieur Valenti, qui, deux jours après, le lui compta, et l'on travailla ensuite assez ouvertement aux apprêts de ce voyage.

Mais ces apprêts ne furent pas les premiers indices qu'en eurent les Espagnols ; jamais entreprise ne fut plus connue ni plus divulguée, et jamais entreprise ne réussit plus heureusement. Outre les lumières que le comte d'Ognatte en avait pu avoir par ces malheureux que le duc de Guise avait envoyés à Naples dès le commencement de ces révolutions, il en avait de jour en jour de nouvelles, par la facilité que ce Prince avait d'épancher un secret; il s'en était ouvert non-seulement à l'archevêque de Ravenne, son ami, que les ministres de France tenaient pour

Espagnol, quoiqu'il les visitât quelquefois, mais aussi au chevalier de Oddi, perugin et maître-de-chambre du cardinal Montalte, qu'il voyait souvent chez une fameuse musicienne que gouvernait ce gentilhomme, et il y a beaucoup d'apparence que si les ministres d'Espagne, informés du dessein du duc, eussent pensé que leur ruine en dépendait, ils eussent pu la prévenir par la perte de ce Prince, qui se promenait tous les soirs le plus souvent seul, et ne revenait chez lui qu'à minuit.

On assure sur cette matière que l'ambassadeur d'Espagne, ayant su du côté de Rome et de Naples, que ce Prince travaillait de tout son possible pour y passer, et qu'enfin il avait obligé le Peuple à l'appeler et à le demander aux ministres de France qui résidaient en Cour de Rome, fit une assemblée de tous les cardinaux et principaux prélats de sa faction, pour délibérer avec eux sur cette entreprise. Il leur représenta qu'enfin les rebelles de Naples s'étaient jetés entre les bras des Français, ayant appelé le duc de Guise à leur secours; que cette affaire avait deux faces : l'une dommageable à l'Espagne, et l'autre assez avantageuse; qu'il considérait d'un côté, que si le Peuple avait donné beaucoup de peine aux Espagnols lorsqu'ils avaient de braves soldats et de braves officiers, qui avaient péri depuis le débarquement de l'armée navale, lorsque ce peuple était trahi par son propre chef, et n'avait d'autre appui que celui de son désespoir, il les pousserait

désormais avec beaucoup plus de vigueur et de fortune, ayant la France toute prête à le secourir, et le duc de Guise à sa tête : que ce Prince, non-seulement était hardi, ambitieux et capable de grandes choses, mais aussi adroit, éloquent et non moins populaire et affable que son aïeul, qui, par ces voies, avait été sur le point de se rendre maître de la France; qu'il avait, outre ces beaux talens, l'avantage d'être sorti de la maison d'Anjou, et se trouvait dans un pays où ce nom avait un parti aussi ancien que secret, et où les peuples paraissaient si disposés au changement, qu'il y avait sujet de craindre que si ce Prince (qui savait si bien l'art de gagner les cœurs) se servait de cet avantage, il n'usurpât cette couronne; que sans doute Rome et Florence, qui l'estimaient infiniment, l'assisteraient dans ce dessein, pour peu que la fortune le favorisât dans ses premières entreprises; que le reste de l'Italie en ferait autant, par l'ombrage où elle était de la grandeur de la monarchie d'Espagne, et serait bien aise de voir Naples sous l'obéissance d'un Roi qui ne portât qu'une couronne, et dont tous les intérêts fussent unis à ceux de l'Italie : qu'il jugeait, d'un autre côté, que son passage, qui semblait être si mortel à l'Espagne, serait peut-être son salut; qu'il ne pouvait s'imaginer que le ministère de France secondât les desseins d'un Prince qui se disait du sang d'Anjou, et qui, après s'être emparé de Naples, pourrait regarder la Provence comme l'héritage de René, dernier Roi de cette maison;

que depuis le tems que Henri, son aïeul, donna une atteinte à la couronne de son Roi, la politique de l'État semblait avoir agi fort prudemment plutôt pour abaisser que pour élever sa maison; que les intrigues dont le duc s'était servi pour obliger la populace à jeter la vue sur lui, montraient bien qu'il n'était pas assuré du ministère, et qu'il avait brigué cet emploi à Naples, dans la pensée que la France ne le lui eût pas donné; que quelque bonne intelligence que l'on remarquât entre lui et le marquis de Fontenay, ils ne pouvaient s'empêcher l'un et l'autre de faire voir une secrète jalousie touchant les affaires de ce royaume; que si le marquis témoignait d'agréer son élection, c'était pour n'oser pas lui-même passer à Naples, ou plutôt pour ne pas choquer le désir du Peuple; que le marquis apparemment avait montré de consentir à un voyage nécessaire, et qu'il ne pouvait détourner sans altérer les volontés de cette tourbe qui l'appelait de si bon cœur; que sans doute le ministère le rappellerait à Paris, si l'armée navale était une fois à l'aspect de la ville, et en état de débarquer un chef confident de la Cour; qu'ainsi, au lieu d'appréhender le duc de Guise, il lui semblait que l'ambition de ce Prince, qui ne gardait point de mesure, serait sans doute plus utile que dommageable aux Espagnols; que comme il ne pourrait jamais contenir son cœur et sa langue, ni s'empêcher de témoigner par mille actions le désir qu'il avait d'être roi de Naples, cette pensée détacherait de son parti tout

ce nombre de soulevés qui souhaitaient la république, et empêcherait que les Français ne secondassent son projet avec la chaleur qu'ils auraient s'il ne s'agissait que de l'intérêt de la France, laquelle le devait laisser consumer et se détruire de lui-même, plutôt que de le maintenir; que, suivant ces réflexions, il croyait que le duc de Guise serait l'instrument le plus propre que l'Espagne pût souhaiter pour diviser la populace, et pour empêcher que la France ne fomentât cette révolte par un prompt et puissant secours; que son avis était qu'il fallait favoriser secrètement cette entreprise à l'avenir, et pour un tems, plutôt que de s'y opposer; que ne pouvant pas éviter d'avoir sur les bras ou le duc, ou son Roi, il valait bien mieux avoir à faire avec un Prince sans argent, sans crédit, sans forces, et dont tout l'appui dépendait d'un peuple inconstant, ou plutôt d'un assemblage de roseaux aussi faibles que chancelans, qu'avec un monarque puissant, et assis sur un trône ferme qui ne dépendait que de lui; que ce peuple, qui ne l'avait appelé que dans l'espérance d'être, par son moyen, assisté de la France, ne le considérerait plus dès qu'il s'apercevrait de la mauvaise intelligence qui serait entre les ministres de cette monarchie et lui; qu'on ne devait pas avoir peur que le Pape, ni le Grand-Duc voulussent prendre sa querelle si la France l'abandonnait, étant trop prudens l'un et l'autre pour s'embarquer avec un Prince privé de son plus ferme appui; que la Savoie et Modène

étaient si attachés aux intérêts de la France, qu'ils n'avaient garde de l'assister en dépit d'elle, et que Venise, qui peut-être y eût plus songé que les autres, était alors trop occupée en Dalmatie et en Candie, pour penser à le maintenir.

Ces derniers sentimens du comte d'Ognatte furent approuvés si universellement de toute cette assemblée, qu'il fut arrêté d'un commun accord, que si ce Prince passait à Naples sans ordre de son Roi, et que le Peuple lui donnât le commandement de ses armes, le duc d'Arcos devait employer toutes choses pour le brouiller avec Gennaro Annésé et avec les Français; qu'il fallait que tout le parti des cappes noires et des chefs populaires, qui conservaient quelque intelligence avec lui, s'attachassent apparemment aux intérêts du duc de Guise, et qu'ils tâchassent de gagner son estime et sa confiance; que les plus habiles de leur cabale s'introduiraient facilement dans ses Conseils et dans son cœur, en flattant son ambition, et en lui faisant adroitement entendre que tous les membres de l'État étaient résolus de changer de maître aussi bien que le Peuple; qu'encore qu'il semblât que la noblesse eût pris les armes pour les Espagnols, son dessein n'était que de se mettre en état de choisir un Roi elle-même, plutôt que d'en prendre un des mains du Peuple; que tout le corps des cappes noires était du même sentiment; que tous voulaient avoir un Roi qui vécût et régnât chez eux, ne voulant plus être

régis par des ministres, qui étaient autant de tirans; qu'informés de son origine et de ses grandes qualités, ils jetteraient les ieux sur lui, s'il voulait s'attacher à eux, et ne les pas abandonner entièrement à la merci de la cruauté populaire et de l'insolence française; que l'une et l'autre leur étaient également redoutables; qu'ils voulaient qu'un Prince français, venu de la maison d'Anjou, les régît, et non pas la France, qu'ils estimaient, mais qu'ils craignaient à cause des mœurs dépravées de sa nation volage; que pour l'élever sur le trône ils n'avaient pas besoin de forces ni des deniers des étrangers, puisque l'union du royaume était capable de le faire à l'exemple du Portugal; que tout ce qu'ils voulaient de lui en ces conjonctures, était qu'il s'emparât du gouvernail des affaires, et qu'il se mît en état de pouvoir punir leurs principaux persécuteurs, et d'empêcher que les Français, sous le prétexte d'un secours, ne s'emparassent du royaume, et que bientôt, par cette voie, il arriverait sur le trône de ses ancêtres; que c'était de cette façon que devaient agir les personnes confidentes du Vice-Roi auprès d'un Prince, qui, charmé de tant de belles apparences, se détacherait de lui-même de Gennaro Annésé et des Français; qu'ainsi le tems et la prudence diviseraient ce grand parti, qui paraissait si formidable, et feraient plus pour les Espagnols que tous leurs trésors ni leurs armes. Le comte d'Ognatte ayant été chargé par l'assemblée de

donner promptement avis au Vice-Roi de ces résolutions, s'en acquitta si soigneusement, que la perte du duc de Guise ne vint que de l'effet de ces délibérations, et de l'application des Espagnols à les bien exécuter.

CHAPITRE XIV.

Préparatifs pour le voyage du duc de Guise à Naples. — Départ de ce Prince de Rome, et son arrivée dans cette ville.

Aussitôt que le duc de Guise eut reçu l'argent que lui prêta le sieur Philippo Valenti, à la prière du cardinal de Sainte-Cécile, il donna tous ses soins à faire les préparatifs de son voyage, et sachant combien il lui était nécessaire de porter avec lui quelques provisions de poudre, il pria le duc de Bracciano de lui en faire avoir de Palo (qui est une petite place située près de la mer, qui appartient à la maison des Ursins), d'où il en tira quelques barils par la faveur de ce duc, lequel, outre ses inclinations pour la France, avait une amitié et une estime particulières pour ce Prince. Il songea à renvoyer Toussaint de Bordeaux, son maréchal-des-logis, qui avait servi durant vingt années le baron de Modène, et qui était arrivé depuis quelques jours à Rome de la part de la demoiselle de Pons, pour presser de nouveau ce Prince de s'en retourner, et de se défaire du baron, avec ordre de lui dire qu'elle

ne le verrait jamais, s'il ne satisfaisait son aversion implacable. Quoique le baron eut pénétré le sujet de ce voyage, cela ne l'empècha pas de faire un aussi bon visage à cet envoyé, que s'il eût ignoré les motifs de sa venue à Rome, et le duc de Guise s'étant ouvert à lui sur cette matière, lui dit en souriant qu'elle avait toujours de la haine pour lui, et de l'impatience pour le voyage de Paris; que pour sa haine, il le priait de ne s'en mettre pas en peine, puisqu'avec le tems il ferait sa paix; que pour le désir qu'elle avait qu'il s'en retournât à la Cour, sa pensée était excusable, dans l'ignorance où elle était de l'état de son entreprise, qu'elle changerait bien d'avis quand elle saurait son passage à Naples, et le bon accueil que le Peuple lui aurait fait, et qu'il voulait y mener Toussaint de Bordeaux, pour le lui pouvoir rapporter. Le baron de Modène lui rendit grâces des bontés qu'il lui témoignait, et lui fit paraître, qu'encore qu'il ne doutât pas de son amitié, il craignait cent fois plus les effets étranges de cette impétueuse haine, dont il se voyait menacé, que les bourasques de la mer, ni l'aveugle fureur des peuples où le sort l'allait exposer avec le duc; mais que cette crainte, quoique juste, ne le ferait point écarter du chemin qu'il avait choisi en s'approchant de sa personne, et dont tout le but consistait à ne regarder que sa gloire; que ce qui travaillait le plus son esprit en cette rencontre, était la peur que l'amour que ce Prince avait pour cette

demoiselle, n'éclatât trop dans ses affaires, et ne lui nuisît dans la Cour; qu'il le priait de lui permettre de lui pouvoir représenter que dans les grandes entreprises, toutes les passions de l'âme devaient suspendre pour un tems toutes leurs agitations, hors l'ambition, qui devait être la règle de toutes les autres; que son amour lui ferait tort, s'il ne devenait politique; qu'il ferait mieux de le cacher que de le découvrir, et laisser croire à la France qu'il n'agissait que pour la gloire et le bonheur de cette fille : que peut-être ce sentiment pourrait empêcher que la Cour et sa maison ne concourussent à son dessein avec l'ardeur qu'elles feraient s'il témoignait n'avoir point cette pensée : que de nouveau il le priait de s'attacher entièrement à la Cour et à sa maison, s'il voulait faire réussir son grand et glorieux projet, dont la bonne ou la mauvaise issue ne dépendait que de sa bonne ou de sa mauvaise conduite.

Le duc, en lui faisant paraître qu'il agréait tous ses avis, lui dit qu'il allait aussi songer à dépêcher à la Cour le sieur de Tilly, son secrétaire, pour tâcher d'avoir de l'argent avec les procurations nécessaires pour en tirer, soit par le moyen de la duchesse, sa mère, ou par toute sorte d'autres voies, espérant que dans cette occasion cette bonne et grande Princesse ne l'abandonnerait pas.

Pendant que le duc de Guise travaillait de cette sorte pour son départ, les députés de Naples ayant renvoyé la felouque qui les avait por-

tés, avaient donné avis à Gennaro Annésé du bon succès de leurs négociations, et l'avaient prié d'envoyer, avec autant de diligence que de secret, une quantité de felouques pour le passage de ce Prince. Quelques jours après leur venue à Rome, Francesco dé Patti arriva malgré les grandes bourasques qui l'avaient retenu sur mer beaucoup plus long-tems qu'il ne croyait y demeurer. D'abord pour satisfaire à ses ordres, il s'employa de tout son possible pour avoir une audience secrète de Donna Olimpia, mère du prince Pamphili, n'osant pas s'adresser au cardinal Panzirollo, à cause de l'opinion que tout le monde avait qu'il était de la faction d'Espagne; il eut pourtant assez de peine d'être introduit, et peut-être qu'il en eût eu davantage, sans la rencontre qu'il fit d'un de ses domestiques qu'il connaissait, lequel lui procura cette audience, dans laquelle il n'oublia rien pour l'obliger d'engager le Pape à s'intéresser dans la cause des Napolitains, et de s'emparer de ce royaume en faveur du Saint-Siége, ou de quelqu'un de sa maison.

Cette dame, aussi politique et éclairée que le peuvent être les plus habiles de son sexe, après l'avoir écouté fort paisiblement, lui répondit, que les indispositions et l'âge de Sa Sainteté ne lui permettant de songer qu'à sa santé et à la vie, elle avait de la peine à croire que le Pape s'embarrassât dans une entreprise épineuse, douteuse, et de longue durée; qu'elle lui allait rendre compte de tout ce qu'il lui avait dit de la part de

Gennaro Annésé, et qu'il retournât dans deux jours pour en apprendre la réponse.

Le docteur Francesco dé Patti s'étant retiré, ne manqua pas de retourner chez Donna Olimpia, suivant cet ordre, où il apprit de sa bouche que le Pape, pour couronner la félicité de son règne, ne souhaitait que d'établir une paix ferme et générale dans la chrétienté, avant la fin de son pontificat; que n'y ayant rien qui la pût retarder davantage que les troubles de Naples, qui, en établissant le champ de la guerre dans ce royaume, maintiendraient la France et l'Espagne dans ces longues divisions qui ne paraissaient profitables qu'aux Hérétiques et aux Turcs, il ne pouvait écouter ses propositions; que si le Peuple désirait qu'il s'entremît de son accord, il emploierait volontiers ses soins pour lui faire obtenir tout ce qu'il pourrait souhaiter avec justice du Roi Catholique.

Quoique cette réponse témoignât que le Pape n'avait point voulu s'embarquer en aucune sorte avec les Napolitains, il y a des personnes qui ont assuré que Donna Olimpia lui ayant rapporté tout ce que lui avait dit le député de Gennaro Annésé, Sa Sainteté, après avoir examiné judicieusement l'état et les suites de cette révolution, dit en soupirant : que s'il était un peu plus jeune, et qu'il y eût dans sa maison un sujet digne autant que fort pour le poids de cette couronne, il saurait bien se prévaloir de la plus belle occasion que la fortune lui pouvait mettre jamais entre

les mains ; quoi qu'il en soit, le docteur Francesco dé Patti ayant pris congé de Donna Olimpia, se résolut d'aller traiter avec l'ambassadeur de France, puisque la réponse du Pape lui faisait bien juger qu'il n'y avait rien à espérer du côté de Rome.

Il se rendit à son palais le lendemain de grand matin, et après avoir pris les précautions nécessaires pour n'être point découvert par les autres députés, il fut introduit chez le marquis de Fontenay, auquel il rendit la lettre de créance de Gennaro Annésé, et lui exposa les motifs de son voyage.

Ses propositions plurent assez à l'ambassadeur, mais elles l'embarrassèrent beaucoup. Il jugea bien que la négociation de ce député était plus glorieuse pour la France que celle des premiers venus; mais il arrivait trop tard pour la pouvoir exécuter; et il conclut qu'il n'était plus tems de penser à empêcher le duc de Guise de partir, puisqu'il n'attendait que l'arrivée des felouques, pour prendre la route de Naples; que pour n'avoir pas sur les bras ce Prince, et pour ne se pas rendre coupable des mauvais effets que le voyage du docteur pourrait produire, si les autres députés venaient à savoir le dessein de Gennaro Annésé, il valait mieux dissimuler, et remettre le tout au tems. Ces pensées lui firent dire au docteur dé Patti, qu'il répondrait aux bonnes intentions de Gennaro Annésé, et de la Consulte, par ses offices et par ses soins; que s'il voulait passer en France, pour

traiter plus commodément avec le Roi et son Conseil, il le chargerait de ses lettres et des mémoires nécessaires pour faire le traité que souhaitait Gennaro Annésé; que, quant au passage du duc de Guise à Naples, il jugeait qu'on ne pouvait ni justement ni honnêtement l'empêcher; que, le Peuple ayant fait tant d'avance pour l'appeler à son aide et lui donner le commandement de ses armes, ce serait faire un grand affront à ce Prince, et même à la France de s'opposer à ce dessein et que Gennaro Annésé devait s'assurer que le duc de Guise vivrait très-bien avec lui.

Le docteur Francesco dé Patti voyant que la négociation ne réussissait pas mieux avec l'ambassadeur de France qu'avec le Pape, dit au marquis, que, n'ayant pas un ordre exprès de passer en France, il croyait qu'il serait plus à propos qu'il s'en retournât et qu'il vît les autres députés du Peuple, de crainte que s'ils avaient découvert son voyage, ils ne lui rendissent quelque mauvais office près du duc de Guise ou du Peuple; qu'il les irait visiter et les assurerait que Gennaro Annésé l'avait dépêché de nouveau pour les obliger de presser le duc de Guise de partir.

Mais, quoique ce docteur pût dire aux trois autres députés, il est certain qu'ils pénétrèrent le sujet de son voyage : soit que cet homme, qui parlait beaucoup, leur en eût donné des indices par ses discours, soit qu'ils fussent avertis d'ailleurs, ils dirent assez imprudemment au duc de Guise qu'il était venu secrètement un envoyé

de Gennaro Annésé, pour négocier avec l'ambassadeur de France quelque chose à son préjudice.

Quoique cet avis touchât sensiblement le duc, il n'en témoigna rien alors au marquis, ni depuis à Gennaro Annésé, et ce rapport ne fit que confirmer ce prince dans la pensée qu'il avait que l'ambassadeur travaillait sourdement contre lui; tout cela ne l'empêcha pas de faire un assez bon visage au docteur, qui lui fut présenté par Nicolò Maria Mannara, lequel l'assura, devant lui, qu'il était venu expressément pour solliciter son départ. Le duc lui témoigna qu'il y travaillait de tout son possible, et qu'il n'attendait plus que les felouques pour partir; en effet, il s'y portait avec tant d'assiduité et de diligence, qu'on peut dire qu'il fit des choses, en une semaine, que d'autres eussent eu peine à faire en un mois. Il visita en particulier les ministres de France, et leur témoigna que le seul zèle qu'il avait pour le service et pour la gloire de la couronne, l'embarquait dans une entreprise la plus périlleuse du monde, dans laquelle il espérait qu'ils le serviraient à la Cour, pour lui faire obtenir les choses nécessaires pour son appui : il renouvela au cardinal de Sainte-Cécile les protestations d'une sincère et perpétuelle amitié, et l'assura qu'il écrivait expressément en France, pour la négociation du mariage du duc de Joyeuse, son frère, avec une des nièces du cardinal Mazarin. Il dressa les instructions que le sieur de Tilly, son secrétaire, devait porter à Paris, tant pour négocier

avec les ministres, que pour avoir de l'argent par toutes sortes de moyens : il écrivit au chevalier de Guise, son frère, lequel il aimait tendrement, pour le convier à le venir trouver et à le seconder dans sa glorieuse entreprise : il prit même congé du Pape, qui avait pour lui une particulière estime, et, lui confia les motifs de son voyage, avec autant d'assurance que s'il l'eût cru de son parti : enfin il fit connaître, à toute la ville de Rome, qu'il allait à Naples avec aussi peu d'appréhension que s'il n'eût point eu à se garder de toute l'armée navale d'Espagne qui s'opposait à son voyage.

Dans ce tems, les felouques destinées pour son passage arrivèrent, au nombre de quatorze, vers l'embouchure du Tibre, et les députés lui en ayant aussitôt donné l'avis, ce duc partit de Rome le jour suivant, sur le soir, accompagné du cardinal de Sainte-Cécile, de l'ambassadeur et de l'abbé de Saint-Nicolas, l'un des plus sages et des plus zélés ministres que le Roi eût dans cette Cour : il monta en carrosse avec eux, et ordonna au baron de Modène de partir à cheval avec ceux qui le devaient suivre en ce voyage, et lui dit surtout de ne pas manquer de passer dans la place d'Espagne devant le palais du comte d'Ognatte, pour faire voir aux Espagnols qu'il ne leur voulait point cacher son passage à Naples. Le baron ayant exécuté cet ordre, et fait marcher, à la tête de sa petite troupe, un trompette du duc, l'alla joindre un peu après, à Saint-Paul, au delà de Rome, où le

cardinal de Sainte-Cécile et le marquis de Fontenay prirent congé de lui, après l'avoir embrassé plusieurs fois. Il monta à cheval et se rendit environ sur le minuit, à Sancta Felicita, entre Fiumicino et Nettuno, où l'attendaient les felouques, dont chacune n'était capable de porter que deux passagers. Après avoir fait embarquer la poudre et quelques autres munitions, le duc se mit dans une de ces felouques, avec un valet-de-chambre italien, nommé Vincenzo Canetti, et son argent (dont il avait voulu charger le baron de Modène, qui le pria, comme il avait déjà fait en d'autres rencontres, de ne le pas embarrasser de la conduite de sa bourse), et le baron entra dans une autre avec le sieur des Isnards, son cousin. Tous les autres qui s'embarquèrent dans le reste des felouques, furent les trois députés du Peuple, le sieur de Cérizantes, que le cardinal de Sainte-Cécile et le marquis de Fontenay lui donnèrent pour servir auprès de lui en qualité d'homme du Roi, Girolamo Fabrani, italien, son secrétaire, Agostino de Liéto, napolitain, qui, dès sa première jeunesse, s'étant acquis quelques amis, particulièrement parmi les cappes noires, s'était depuis peu de jours, si bien introduit dans l'esprit du duc de Guise, par ses artifices, et par des espérances aussi grandes que ridicules, que ce Prince s'imaginant que ce jeune homme était capable d'attirer dans ses intérêts toute la noblesse et toute la bourgeoisie de Naples, le prit pour capitaine de ses gardes, ce qui surprit extrê-

mement toute la cité, qui savait que ce poste était trop élevé pour sa naissance et pour son mérite. Ceux-ci furent aussi suivis du sergent-major Vitalé, et du capitaine Dença, fondeur d'artillerie, l'un connu dans Naples pour y avoir fait un voyage pour cette entreprise, et l'autre nécessaire pour son métier.

De quelque sorte que l'on considère le passage du duc de Guise à Naples, il est certain que les esprits les plus critiques ou les plus envieux, ne peuvent s'empêcher d'avouer, que c'est l'une des plus hardies et des plus grandes actions qui aient éclaté dans l'Europe. Jamais les Grecs ni les Romains, si soigneux de faire valoir celles de leurs héros, n'en ont publié de semblables, et jamais l'intrépidité ne se fit voir si résolue, si tranquille et si enjouée qu'elle parut en la personne de ce Prince, alors qu'il entra dans une petite felouque, sachant que vingt-trois galères et vingt brigantins l'attendaient pour lui disputer le passage vers une ville environnée de toute une armée navale. On ne peut pas dire que dans ce moment il se jeta dans le péril sans le connaître, et comme font les brutaux, animés d'une impétueuse fureur plutôt que d'un courage égal et froid dans le fort du danger, puisque ceux qui l'ont connu savent bien qu'il ne fut jamais plus à lui, qu'alors qu'il semblait risquer tout et s'abandonner au hazard : enfin l'on peut assurer que dans cette occasion il donna tout à la fortune, qui, pour ne point paraître ingrate dans

cette résignation, lui montra sa reconnaissance, et favorisa son passage, malgré les forces de ses ennemis.

Ce Prince s'étant donc embarqué à Sancta-Félicita, en partit le treizième jour de novembre, sur le minuit, suivi de toutes les autres felouques, et ne rencontra rien qui s'opposât à sa route, que le lendemain vers le soir, en côtoyant Monté Circello, où les galères d'Espagne, averties par un signal que leur fit la tour, parurent tout-à-coup sur lui. Avant que de s'embarquer il avait pris l'avis de tous les mariniers, et d'une partie des personnes qui l'accompagnaient, et avait résolu que toutes les felouques marcheraient de conserve en cas qu'il ne fût attaqué que de quelques brigantins dont elles se pussent défendre : mais que si les galères lui fondaient sur les bras, les felouques s'écarteraient et prendraient diverses routes pour embarrasser les Espagnols, qui, n'ayant pour but que de prendre celle du duc de Guise, ne pourraient discerner celle où il serait. Aussitôt que les galères se furent mises en état de couper le chemin à ce Prince, toutes les felouques se séparèrent les unes des autres, et la sienne, suivant le sentiment de son pilote, fort expert dans son métier, prit la route de la côte, au lieu de la mer, que tous les autres prirent, feignant d'aller donner en terre vers Gaëte. Cette feinte réussit heureusement : les Espagnols s'imaginant qu'elle portait quelques passagers du pays, en abandonnèrent la poursuite pour pous-

ser à force de rames les autres qui avaient pris le large de la mer, et dont la plupart seraient tombées entre leurs mains sans la nuit qui survint un peu après avec une grande et soudaine bourasque, qui fut le salut de ces felouques; car les galères n'osant s'engouffrer dans la mer, et s'exposer à la merci de l'orage, furent obligées de relâcher vers l'île de Ponza, après les avoir poursuivies et canonées en vain quelque tems.

La felouque du duc de Guise s'étant approchée de la côte, le pilote abaissa la voile afin d'être moins remarqué, et allant toujours près de terre à l'abri des rochers qui la bordent, la tempête se renforça de sorte que ne pouvant presque plus se servir de rame ni gouverner le timon, il témoigna au duc qu'il fallait relâcher et prendre terre quelque part, à moins que de vouloir périr. Sa crainte n'émut point ce Prince, qui, considérant ce danger sans aucune appréhension, lui répondit brusquement qu'il fallait nécessairement marcher, et le menaça de le tuer s'il ne poursuivait son chemin. Cette fermeté rassura un peu le pilote et les mariniers, qui se disant les uns aux autres que sans doute le duc connaissait la mer mieux qu'eux, firent tant d'efforts que malgré la violence de la bourasque ils se trouvèrent sur le point du jour dans le voisinage de Naples, mais au milieu de toute l'armée navale d'Espagne et de plusieurs chaloupes ennemies. Le duc commanda à son pilote de feindre d'aller droit vers la capitane comme si c'eût été pour donner quelque

avis, ce qui réussit assez bien jusqu'à ce que sa felouque en fût arrivée assez près ; car tournant alors tout-à-coup la proue vers la ville, les Espagnols, jugeant que c'était ou le duc de Guise, ou quelque autre de ce parti, firent lâcher une infinité de cannonades sur lui, et détachèrent beaucoup de chaloupes pour tâcher de l'empêcher d'aborder. Alors le duc se leva sur pied dans sa barque, afin de se faire connaître à une multitude de peuple qui regardait de la cité cette violente poursuite, laquelle enfin se termina vers la tour del Gréco, d'où sortirent quelques mousquetaires pour l'escorter au long du bord de la mer, et pour en écarter les chaloupes qui le poursuivaient, ce qui lui donna moyen d'arriver un peu après à Naples, ayant heureusement évité tous les dangers que la violence d'une furieuse bourasque et les forces d'une puissante armée navale lui pouvaient faire courir : quoique depuis les Espagnols aient publié que prévoyant que son arrivée à Naples leur serait plus avantageuse que nuisible, ils s'étaient opposés à sa route plutôt pour lui faire peur que pour lui faire mal.

Les autres felouques qui s'étaient séparées de ce prince vers le Monté-Circello, n'arrivèrent à Naples qu'un ou deux jours après lui. Celle du baron de Modène ayant été long-tems poursuivie par cinq galères d'Espagne qui croyaient qu'elle portait le duc de Guise, s'échappa à la faveur de la nuit et de la tempête, après avoir essuyé quelques cannonades dont l'une emporta son

timon : ses mariniers, qu'il fallait à tout moment encourager, dans la peur qu'ils avaient d'être pris et d'être pendus, se voyant exempts de cette crainte, furent saisis de celle que leur causa cette tempête, laquelle croissant tout à coup, les forçait à tout moment de quitter les rames et de recourir aux vœux : enfin leur bonne fortune plutôt que leur art les fit arriver environ minuit à Vento Tiène, petite île déserte et proche celle de Ponza, où une partie des galères ennemies s'étaient retirées, et d'où le lendemain elles envoyèrent une barque avec six espagnols pour découvrir s'il n'y avait point de felouques dans Vento Tiène, où était celle du baron de Modène, avec trois autres qui y étaient arrivées un peu après lui. Cette barque s'étant arrêtée à la pointe d'un écueil, où le baron s'était caché avec quelques-uns des autres passagers, et des mariniers des felouques, les Espagnols eurent à peine mis pied à terre, qu'ils furent saisis et liés avec les mèches de leurs mousquets, sans avoir le loisir de se mettre en défense. Le baron sut par eux que les galères étaient à Ponza, et qu'on les avait envoyés pour voir si le duc de Guise ne s'était point retiré dans cette petite île, où l'orage ayant retenu deux jours le baron, il en partit le nuit du 17 novembre avec la barque ennemie et les Espagnols garottés dedans, et navigua si heureusement, qu'il arriva le lendemain à Naples avec sa prise et les autres felouques qui l'avaient joint à Vento Tiène.

CHAPITRE XV.

Grande allégresse que tout le Peuple de Naples témoigne à l'arrivée du duc de Guise. — Bon accueil que lui fait Gennaro Annésé dans le Torrion des Carmes. — Adresse dont se sert le Peuple pour rendre le cardinal Filomarino suspect aux Espagnols. — Emploi de mestre-de-camp-général conféré au baron de Modène.

Comme l'esprit des Napolitains s'abandonne entièrement aux passions qui le dominent, il serait mal-aisé d'exprimer la joie que l'arrivée du duc de Guise causa dans la ville de Naples : je ne pense pas que de tous les siècles, on en eut vu une semblable : elle parut aux églises, dont on sonna toutes les cloches, elle parut sur les visages et dans les acclamations d'une foule innombrable de gens de toute sorte d'âges et de conditions, qui, environnant ce Prince aussitôt qu'il eut pris terre, lui témoignèrent, par toutes les démonstrations possibles, la satisfaction qu'ils avaient de le voir, et il y eut même des vieillards qui embrassant ses genoux et baisant ses pieds en pleurant de joie, crièrent hautement qu'ils ne se souciaient plus de mourir après avoir vu un Prince sorti des Rois de la maison d'Anjou. Cette foule l'accompagna, ou plutôt le porta jusqu'à la porte de

l'église de Notre-Dame-des-Carmes, où Gennaro Annésé le vint recevoir et l'embrasser avec toutes les marques d'un contentement extrême. Après leurs premiers complimens, qui ne consistèrent qu'en la joie que la royale République avait de l'heureuse arrivée du duc, et de celle que ressentait ce Prince de se voir en état de pouvoir lui faire paraître son zèle, ils entrèrent tous deux dans l'église, d'où, après avoir rendu grâces par un *Te Deum* solennel, ils passèrent dans le couvent et dans le torrion des Carmes, où Gennaro Annésé voulut que le duc logeât, et couchât même dans sa chambre avec lui, jusqu'à ce qu'on lui eût préparé un appartement dans ce couvent. Le duc s'en défendit long-tems, lui dit qu'il ne le voulait pas incommoder, et qu'après avoir passé deux nuits couché dans une felouque, il en passerait bien une autre sur un matelas ou dans une chaise; mais Gennaro lui répliqua qu'il souhaitait qu'il dormît cette nuit dans sa chambre et avec lui, afin que tout le monde connût l'entière et sincère union qui était entre l'un et l'autre, et que cette apparence servirait même beaucoup pour la sûreté de sa personne. Cela contraignit le duc de passer toute la nuit dans une chambre qui ressemblait assez à une retraite de voleurs : on y voyait une quantité de vaisselle d'argent et de meubles précieux entassés les uns sur les autres sans aucun ordre; Gennaro Annesé et sa femme y apprêtaient leur manger eux-mêmes de crainte d'être empoisonnés, et ils y dor-

maient sur des matelas étendus à terre, et parmi une infinité d'ordures qui causaient une puanteur insupportable. Après avoir soupé ensemble, le duc et Gennaro se couchèrent sur le lit, et sa femme auprès d'eux sur un autre matelas. Ils passèrent d'abord une partie de la nuit à des protestations réciproques d'une perpétuelle correspondance, après quoi Gennaro Annésé rendit au duc un compte assez exact de l'état où les affaires étaient pour lors ; mais il ne put s'empêcher de lui faire paraître, dans tout son rustique entretien, la secrète ambition qu'il couvait dans son âme, et qui lui faisait regarder le trône comme un siége que la fortune lui préparait pour se délasser de ses grandes et longues fatigues. Le Duc ne témoigna point qu'il s'en apercevait, et lui dit seulement en termes généraux, qu'il n'était venu à Naples que pour suivre aveuglément tous les intérêts du Peuple et les siens; après quoi il reposa sur ce lit tout vêtu durant quelques heures, et au point du jour se mit en état de recevoir les complimens de tous les officiers du Peuple qui accouraient de tous côtés pour le saluer, et pour lui faire paraître la satisfaction qu'ils avaient de son arrivée.

S'il y a des personnes dont la présence diminue la réputation, il y en a d'autres dont l'aspect l'augmente. Comme le duc était de ce nombre, et que son visage, ses caresses, et la facilité qu'il avait de s'exprimer agréablement faisaient d'abord une vive impression dans les esprits les

plus indifférens, toute la Consulte et tous les capitaines des quartiers et les autres chefs populaires qui le vinrent visiter, parurent si satisfaits de son bon accueil et de ses civilités, que chacun publia dans son voisinage que Dieu leur avait envoyé le prince le plus accompli et le plus agréable du monde, pour le salut de tout l'État. D. Luigi del Ferro (échappé des mains de ses ennemis depuis que Nicolò Maria Mannara était revenu de son premier voyage de Rome) fut le premier à le saluer; il se jeta à ses pieds, lui embrassa les genoux dès le soir de son arrivée, et voulut même le servir et lui rendre les offices les plus bas. Le duc lui fit mille caresses, et après avoir embrassé le matin ce grand nombre d'officiers qui le vinrent voir, il alla entendre la messe en l'église des Carmes, qui dans un moment fut remplie d'une infinité de gens de toute sorte qui regardaient tous ce Prince avec une admiration extrême, et ne pouvaient s'empêcher de tems en tems de témoigner par des cris d'allégresse le contentement qu'ils avaient de le voir.

Le 17 de novembre, ce Prince, d'une commune voix, fut proclamé généralissime des armes du Peuple, et défenseur de sa liberté sous la protection du Roi Très-Chrétien, avec les mêmes avantages, facultés et prérogatives qu'avait le prince d'Orange dans les États de Hollande. Il accepta ces titres et cet emploi, et il en rendit grâces au Peuple d'une façon si obligeante, que

toute la multitude qui remplissait le marché lui fit paraître par des acclamations et par des applaudissemens, qu'elle lui était obligée d'avoir accepté cette marque de l'estime de tout le Peuple, et de la confiance qu'il avait en lui. Tout le reste de la journée fut employé par le duc à visiter les quartiers et les postes de la ville tenus par les populaires, où il fut suivi d'une foule de gens qui ne pouvaient le regarder assez, ni se lasser d'observer et d'admirer jusqu'à ses moindres actions. Ce fut alors qu'il reconnut que le rapport qu'on lui avait fait de l'état des forces du Peuple était bien éloigné de la vérité, et que les cinquante mille hommes que les députés s'étaient vantés d'avoir sous les armes, étaient réduits à quatre ou cinq mille, qui suffisaient à peine pour la garde ordinaire des postes de la cité, et qui n'avaient aucunes munitions. Le duc leur fit distribuer celles qu'il avait apportées de Rome, ce qui n'accrut pas peu le contentement que le Peuple avait eu de son arrivée, et l'espérance qu'il avait conçue d'un prompt et assuré secours : toutefois, cette partie du Peuple qui n'avait pas consenti de bon cœur à l'élection de ce Prince, ne laissait pas de murmurer sourdement et de faire courir le bruit que l'on ne voyait point encore ces grandes sommes de deniers qu'il avait promis d'employer pour le service de l'État : qu'il n'y avait point d'apparence qu'un Prince de sa qualité fût venu tout seul et sans suite, et les plus méchans, au lieu de dire que le duc de

Ghisa était arrivé, disaient que c'était le duc de *chi sà?* voulant faire douter par-là de son nom et de sa qualité. Mais tous ces discours, qui ne se disaient qu'en secret, ne servirent qu'à faire voir une malice impuissante, et tout cela n'empêchait pas que ce Prince ne fût suivi partout où il allait d'une infinie multitude de peuple qui semblait, dans son zèle ardent, aller jusqu'à l'idolâtrie : aussi, à parler franchement, il semble que le duc de Guise soit en quelque sorte excusable d'avoir, sur les acclamations et les applaudissemens de cette multitude populaire, donné de si grandes ailes à l'ambition naturelle de son esprit élevé, et porté aux grandes choses ; ce fut ce qui lui fit prendre ce vol, qui l'écarta de la route qu'il devait suivre, et fut la cause de cette chute qui suivit de si près son élévation.

Le même jour, vers le soir, le baron de Modène arriva à Naples, et fut reçu de ce Prince avec une joie inconcevable, et d'autant plus grande, que son retardement lui avait fait craindre qu'il ne se fût perdu par la tempête, ou qu'il n'eût été pris par les galères d'Espagne. Dès qu'il l'eut embrassé, et qu'il eut su les aventures qui l'avaient empêché d'arriver plus tôt, il l'alla présenter à Gennaro Annésé et aux autres principaux chefs du Peuple, et leur dit beaucoup de bien de ce gentilhomme ; il le mena ensuite dans l'appartement qui lui avait été donné, le plus beau de tout le couvent, qui regardait la mer, et où logeaient ordinairement les provinciaux de l'ordre

des Carmes, quand ils faisaient leurs visites. Lorsqu'il se vit seul avec le baron, il l'embrassa encore de nouveau, et lui donna tant de témoignage d'une cordiale amitié, que le baron crut être entièrement à couvert des insultes de la demoiselle de Pons, et de toutes celles de la fortune. Dans cette longue et secrète conversation, il lui apprit tout ce qui s'était passé depuis qu'ils s'étaient séparés vers Monté Circello jusqu'alors, particulièrement l'extrême joie que le Peuple avait témoignée de son arrivée à Naples, et que déjà il avait reçu mille marques de l'amour et de la confiance de tout le parti. Le baron, après lui avoir rendu grâces de la continuation d'une amitié dont il avait déjà reçu tant de marques, lui répondit qu'il avait une extrême joie de voir que, dans si peu de tems, il avait gagné tant de cœurs, que c'était sur ces fondemens que sa fortune pourrait faire un établissement solide, si ces cœurs n'étaient pas les mêmes, qui, en moins de trois jours, traitèrent Masanielle comme un monarque, comme un voleur et comme un saint; qu'il le priait de bien songer, parmi tant d'acclamations, aux secrets et divers motifs qui les causaient; que s'il est vrai que l'intérêt soit l'ame du corps politique, on pouvait juger que la source de tant de volontés que le Peuple lui faisait paraître, ne consistait qu'en l'espérance des avantages qu'il croyait recevoir par son arrivée; que ces esprits ne mesurant leur amour que par leur profit, l'aimeraient véritablement, si l'assistance qu'ils pré-

tendaient que sa venue et ses soins leur procureraient, répondait à leur attente; qu'afin de les bien ménager, et conserver cette chaleur qu'ils témoignaient avoir pour lui, il fallait penser à deux choses : l'une à solliciter la Cour d'envoyer l'armée navale le plus vite qu'il se pourrait; l'autre à s'empêcher de donner aucun ombrage à Gennaro Annésé, et garder la neutralité entre tant de divers partis qui divisaient celui du Peuple; que pour obtenir le secours qu'il espérait, et tous ceux qui lui seraient nécessaires à l'avenir, il croyait que le moyen le plus assuré était de ne se point détacher de la Cour, et demeurer ferme dans son premier dessein : que si Naples était le champ de sa fortune et de sa gloire, Paris en devait être l'origine, et qu'il le priait de se persuader que c'était de la France qu'il devait attendre tout son bonheur, et le succès de ses desseins dans cette révolution; que quant à ce qui concernait sa conduite dans une ville divisée en tant de partis, la politique l'obligeait de faire bonne mine à tous, mais de n'en préférer pas un, excepté dans les occasions où il s'agirait du service du Peuple : que s'il se partialisait, il perdrait l'amour de l'un, en acquérant l'estime de l'autre, et que pour le nom de partisan il quitterait celui d'arbitre; que, sans témoigner de savoir les secrets motifs du voyage du docteur Francesco dé Patti, il devait vivre avec Gennaro Annésé, comme avec un homme dont il n'avait point pénétré les mauvaises intentions, d'autant qu'un ennemi couvert,

et qui ne croit pas qu'on connaisse le mal qu'il a pensé ou fait, est plus facile à regagner ou à tromper qu'un ennemi découvert, qui n'est plus capable de garder aucune mesure, ni d'avoir aucune confiance en celui qu'il a offensé : que quelque accueil et quelque bon visage que lui fissent les cappes noires, il ne devait point se fier à leurs caresses, mais qu'il fallait leur rendre la pareille, et les regarder comme des Espagnols travestis, qui sans doute tâcheraient de s'approcher de sa personne, et d'entrer dans sa confiance pour le rendre suspect au Peuple, et peut-être l'embarquer dans quelque route aussi malheureuse vers sa fin, qu'aisée et belle dans son commencement : que surtout il le conjurait de ne se détacher jamais des justes intérêts du Peuple qui l'avait choisi pour son chef, et qui devait être la principale base de sa fortune.

Le duc l'écouta assez paisiblement; et comme il n'avait point encore commencé à goûter ce doux poison dont les Espagnols se servirent pour l'enchanter peu de jours après, il lui fit paraître qu'il lui savait bon gré de son zèle et de ses avis. Le lendemain ce Prince allant voir Gennaro Annésé pour délibérer avec lui de quelle façon il prêterait le serment de la charge de généralissime des armes du Peuple, le baron l'accompagna jusqu'à l'entrée de sa chambre, où il fut appelé un peu après par le duc pour être de leur conférence, dans laquelle, après avoir examiné plusieurs opinions, il fut conclu que la cérémo-

nie s'en ferait dans l'église cathédrale, et que pour rendre le cardinal Filomarino plus odieux aux Espagnols, et le détacher entièrement d'avec eux, Gennaro Annésé l'obligerait de bénir une épée, et de la donner, au nom du Peuple, au duc de Guise, afin d'intéresser le Ciel en l'heureux succès de ses armes. Cette résolution ayant été approuvée de toute la populace, Gennaro Annésé en fit donner avis au cardinal, lequel jugeant que cette action le pourrait brouiller avec les Espagnols, tâcha de s'en excuser, sous prétexte de sa goutte qui le retenait dans sa chambre, et ne lui permettait pas d'agir; mais la populace, mal satisfaite de sa réponse, parut tout-à-coup si émue, que sur ce que Gennaro Annésé lui fit dire secrètement qu'il ne lui répondait pas des accidens qui lui pourraient survenir s'il ne la contentait promptement, il l'assura que le lendemain il se ferait porter dans l'église pour cette cérémonie, ce qui donna beaucoup de joie à cette multitude de gens assemblée dans le marché, et qui déjà se préparait d'aller mettre le feu à l'archevêché, si le cardinal se fût obstiné dans son premier refus. Le duc de Guise crut qu'il devait le visiter chez lui avant que de le voir dans l'église : il y alla donc et fut reçu fort civilement de cette Eminence qui lui témoigna être fort satisfaite de son arrivée, et lui fit comprendre que toute la noblesse et lui avaient eu beaucoup plus de joie de sa venue que le Peuple, dans l'espérance qu'ils avaient que la présence et la conduite d'un duc de Guise, arrê-

terait le cours de tant de sacriléges, de cruautés et de ruines causés par un Masanielle, et qui l'eussent contraint depuis long-tems de quitter Naples, si son office de pasteur lui eût permis d'abandonner son bercail parmi ces désordres; qu'il versait tous les jours des larmes, et adressait des vœux au Ciel pour tâcher d'appaiser son ire, dont toutes ces confusions n'étaient que les tristes effets, et qu'il se croyait exaucé, puisqu'il voyait un Prince de sa sorte en état de remédier à des maux qui, jusqu'à cette heure, paraissaient incurables. Le duc répondit à cet adroit compliment avec beaucoup de civilités, et assura ce cardinal que lui et toute la noblesse de la cité et du royaume auraient dans peu de tems sujet de se louer de sa conduite.

Le baron de Modène, qui avait accompagné le duc en cette visite, observa ses actions et ses paroles avec assez d'attention, et reconnut que le discours du cardinal lui avait plu : comme il était dans une perpétuelle appréhension que ce Prince ne prît le change, et ne s'écartât de sa première route, il voulut prévenir les mauvaises impressions que les paroles du cardinal pourraient faire dans son esprit. Il n'eut guères de peine à le mettre sur cette matière; car dès que le duc se vit avec lui, il lui demanda, avec un visage fort satisfait, quelle opinion il avait de ce cardinal, et s'il ne croyait pas qu'un homme de son rang et de son humeur, qui avait eu tant de démêlés avec les Espagnols, ne serait pas bien aise

de s'attacher à lui dans une révolution où peut-être leur union pourrait procurer le pontificat à l'un et une couronne à l'autre. Ce peu de mots ne fit que trop connaître au baron que le duc s'était laissé prendre à l'amorce du cardinal, ce qui l'obligea de lui répondre : qu'il croyait bien que cet esprit était assez ambitieux pour aspirer à la thiare; mais qu'il le croyait trop prudent pour la prétendre par des voies incertaines et périlleuses; qu'il pensait bien que si le duc avait un établissement assuré, et que sa fortune fût à couvert de la puissance des Espagnols, le cardinal s'attacherait sans doute à lui; mais qu'il croyait aussi qu'il ne le ferait point dans l'assiette chancelante où elle était; qu'il avait eu bien souvent des démêlés avec les ministres d'Espagne, particulièrement touchant les immunités de l'Eglise, dont il paraissait très-ardent et très-rigide défenseur; mais que cela n'empêchait pas qu'il ne fût fort bien avec eux, surtout depuis ces grands tumultes, où il les avait bien servis; qu'il y avait de l'apparence que son séjour dans le palais archiépiscopal marquait leur intelligence; qu'il n'était demeuré dans ce lieu que pour mieux ménager les partis et les cabales qu'ils avaient dans le corps de la populace, que le prince de la Rocca, son parent, fomentait à ce qu'on disait publiquement dans la cité; que quand cela ne serait pas, ce cardinal ne lui pouvait répondre que de sa personne, n'ayant pas beaucoup de crédit parmi le corps de la noblesse, comme tout

le monde le savait assez ; qu'enfin, à l'exemple d'un Romain qui terminait toujours ses harangues par l'avis de détruire Carthage, il lui dirait incessamment qu'il fallait se tenir au Peuple, et ne se persuader pas que dans ces révolutions un cardinal, ni aucun prince, ou autre grand de ce royaume, voulussent risquer tous leurs biens afin de s'attacher à lui.

Le duc rougit à ce discours, et le baron reconnut fort bien qu'il ne lui avait pas fait plaisir de lui parler si franchement, quoique ce Prince ne lui en témoignât rien par sa réponse, qui fut : qu'il ne fallait rien négliger, mais prendre à toutes mains les occasions favorables que la fortune lui offrirait. Le lendemain le cardinal s'étant rendu à l'église, où une multitude infinie de gens l'attendait pour voir cette cérémonie, y fit la bénédiction d'une épée qui fut présentée au duc, et sur-le-champ il prêta le serment touchant l'emploi que lui avait conféré le Peuple, lequel de nouveau témoigna hautement son allégresse secondée de plusieurs motets chantés par la musique de cette église.

Le même jour, sur le soir, le sieur de Cérizantes aborda le baron de Modène, qui se promenait seul dans le dortoir du couvent des Carmes, proche son appartement, et lui dit, avec un visage riant : qu'il lui venait apprendre la grâce que Gennaro Annésé et le duc de Guise lui avaient faite de lui promettre la charge de mestre-de-camp-général du Peuple, vacante par

la démission de Marc Antonio Brancaccio, et qu'il le priait de le servir en cette occasion. Le baron, surpris de ce discours, lui répondit brusquement qu'il s'étonnait fort qu'un homme qui n'était venu avec ce Prince que pour tenir les chiffres des ministres de France en Cour de Rome, et leur donner part de tout ce qui se passerait à Naples, eût aspiré à un emploi réservé pour le chevalier de Guise, qu'on attendait à tous momens. Cette réponse l'étonna, et le baron le quittant, fut rencontré par le père maître Fra-Vincenzo Maria Capécé, dominicain, et confesseur du duc de Guise, accompagné du sieur des Isnards, qui lui dit qu'il le cherchait pour l'avertir qu'il avait appris que le sieur de Cérizantes espérait la charge de mestre-de-camp-général que prétendaient le Mellone, vieux soldat, mais fort soupçonné d'être espion des Espagnols, et Vittorio Zapullo, autre vieux soldat, dépendant du marquis de Torrécusa, qui était avec la noblesse assemblée contre le Peuple; qu'il lui semblait que cet emploi était d'assez grande importance, pour obliger le duc de Guise à ne le laisser conférer qu'à un homme de qualité qui ne dépendît que de lui; que Cérizantes ni les autres n'avaient rien qui pût l'obliger à prendre l'un d'eux pour son lieutenant-général, et que le baron de Modène était le seul que l'on devait pourvoir de cette dignité, suivant le sentiment commun de tous les amis de ce Prince. Le baron qui, en embarquant le duc de Guise dans cette

entreprise, ne s'était proposé autre emploi que celui d'être près de sa personne pour le servir de ses conseils dans les occasions nécessaires, n'ayant autre but que la gloire et la fortune de ce Prince, fut fort étonné de cette proposition, et répondit au père Capécé, qu'il jugeait, comme lui, que le duc se ferait tort s'il permettait que cette charge fût donnée à une personne qui ne dépendît pas de lui; qu'encore que Cérizantes l'eût assuré que le duc lui avait promis de la lui procurer, il avait peine à le croire; que pour lui il ne pouvait songer à cette dignité peu convenable à son humeur, et trop élevée au-dessus de son mérite et de ses forces; qu'il n'avait point d'autre ambition que celle d'être auprès du duc, et de ne le point quitter de vue pour plusieurs secrètes raisons; qu'il conjurait ses amis de n'y plus penser, et qu'il allait faire connaître à ce Prince que cette charge ne devait être conférée à aucun des trois prétendans.

Le père Capécé lui répliqua, qu'il fallait que, pour le service de l'État et du duc de Guise, il prît cet emploi, et qu'il s'assurait de le faire approuver au duc. Le baron, sans lui rien repartir, alla de ce pas trouver le duc qu'il rencontra seul dans sa chambre, et lui rendit compte de tout ce que le sieur de Cérizantes et le père Capécé venaient de lui dire. Ce Prince parut surpris de ce que Cérizantes l'avait assuré qu'il avait sa parole touchant sa prétention, et lui dit qu'il lui en avait parlé; mais qu'il lui avait répondu qu'il y pense-

rait et qu'il en conférerait avec Gennaro Annésé. Le baron lui dit ensuite, que, quoique Cérizantes eût de l'esprit et du cœur, il n'avait point les qualités nécessaires pour être son lieutenant-général, et que toute la France trouverait ce choix fort étrange; que quand son expérience et sa naissance lui pourraient faire mériter cet emploi, il se ferait tort de permettre qu'un homme qu'il ne connaissait que depuis fort peu de tems possédât la charge la plus importante de l'État, après la sienne; qu'ayant prié le chevalier de Guise de venir à Naples, il semblait qu'il ne la devait point confier à un autre; que s'il fallait qu'elle fût exercée par quelqu'un en attendant son arrivée, il offrait d'y donner ses soins, pour empêcher qu'elle ne fût occupée par quelqu'un qui ne dépendît pas de lui. A ces mots le duc l'embrassa et lui témoigna par son visage aussi bien que par sa réponse, qu'il en serait extrêmement aise, et qu'il empêcherait que Gennaro Annésé n'en pourvût Cérizantes. Cette conférence fut interrompue par la venue de quelques officiers du Peuple qui vinrent visiter le duc, et qui donnèrent lieu au baron de Modène de se retirer en son appartement pour songer, avec plus de loisir et d'attention, à la proposition que lui avait faite le père Capécé, sur le sujet de cet emploi. Il est très-vrai que cet infortuné gentilhomme eut de secrets pressentimens dans cet instant de la disgrâce qui sembla provenir d'une charge qui fut aussi funeste à sa fortune qu'avantageuse à sa

gloire. Ce je ne sais quoi qui semble, en nous faisant frémir sans cause apparente, nous avertir souvent d'un malheur prochain, ne lui permit de regarder ce poste qu'avec frayeur; en considérant le service du duc de Guise, il reconnaissait que, puisqu'il était nécessaire que le Peuple eût, en ce moment, un mestre-de-camp-général pour agir et pour soulager le duc, aux lieux et dans les choses où il ne pourrait pas tout faire, il fallait nécessairement que cet emploi fût conféré à un confident de ce Prince; que tout autre qui n'aurait pas un attachement aveugle et une entière dépendance pour lui dans ces occasions, pourrait partager et même acquérir tout à fait les cœurs de cette populace qui paraissait si inconstante; qu'un mestre-de-camp-général qui s'entendrait avec l'Espagne, pourrait détruire le parti par cent moyens; que quand cela ne serait pas, une mauvaise intelligence causerait des désordres pernicieux au duc de Guise; que ne voyant alors personne à qui le duc pût confier un emploi de cette importance, l'amour qu'il avait pour ce Prince le conviait de l'accepter, tant afin d'empêcher qu'un autre ne le prît à son préjudice, que pour avoir plus de moyens de concourir à sa fortune. Mais en considérant l'esprit du duc, il tremblait alors qu'il songeait que s'il acceptait cette charge, il serait souvent obligé de s'éloigner de la cité et de la vue de ce Prince, qui montrait, en plusieurs rencontres qu'il bornait son affection à la portée de ses ieux, et que la place que l'on avait

dans son cœur était fort aisée à surprendre, si l'on n'avait le soin de la garder soi-même et d'empêcher non-seulement que l'absence ne la fît perdre, mais aussi que les envieux et les jaloux ne la surprissent par les rapports et les ombrages dont son esprit, quoique beaucoup éclairé, était susceptible plus que tous les hommes du monde; qu'en s'éloignant de sa présence, il laisserait à ses ennemis un champ fort ample pour lui nuire, ne sachant à qui confier ses intérêts en cette absence; car le sieur des Isnards, son parent, et le sieur d'Orillac, son ami, n'étaient pas assez accrédités auprès du duc pour le soutenir contre tant de gens, qui sans doute tâcheraient de le ruiner; qu'il avait à se garder non-seulement de la plupart des domestiques de ce Prince qui craignaient son intégrité, surtout d'Augustin de Liéto, qui commençait déjà à faire le favori et le ministre, au grand étonnement de Naples; mais encore des Espagnols et des envieux de la gloire du duc, qui feraient leur possible pour le détourner de sa route et le désunir d'avec la France, en flattant son ambition par les visions chimériques d'une future royauté; qu'ainsi, pendant qu'il pousserait les Espagnols à la campagne, leur cabale et leurs artifices le perdraient dans le cabinet.

Le baron passa presque toute la nuit dans les agitations que tant de différens objets causaient en une personne qui eût souhaité de se pouvoir partager en deux, afin d'être tout à la fois dans la ville et dans la campagne, proche du duc et

loin de lui, pour remplir en un même instant tous les devoirs que son zèle exigerait.

Le lendemain le père Capécé le vint voir et lui présenta une grande patente en parchemin, et scellée du grand sceau du Peuple, par laquelle Gennaro Annésé le déclarait mestre-de-camp-général de la cité et de tout le royaume de Naples, et l'assura de sa part qu'il n'avait point voulu écouter ni Cérizantes, ni le Mellone, ni le Zapullo, et qu'il le priait d'accepter cet emploi comme un gage de l'estime que tout l'État avait pour lui. Le baron, la prenant de ses mains, lui dit qu'il n'avait rien à répondre sur ce sujet, qu'il n'eût vu le duc de Guise, lequel il alla trouver incontinent avec cette patente qu'il lui présenta, et lui dit tout ce que son confesseur venait de lui dire, ajoutant à cela qu'il ne prendrait cette charge que par son ordre absolu, et sous deux conditions: l'une, de ne l'exercer que jusqu'à la venue du chevalier de Guise, son frère; la seconde, que cet emploi ne le priverait point de celui qu'il avait près de sa personne et dans sa maison, qu'il estimait cent fois plus que l'autre. Le duc, avec mille caresses, lui répondit qu'il importait à son service qu'il acceptât cette charge; mais qu'il voulait qu'il en prît la patente de lui, et non pas de Gennaro Annésé, et qu'il agréait les conditions sous lesquelles il désirait l'accepter.

Si je m'étends un peu trop sur ces circonstances, j'ai cru devoir ce témoignage à l'innocente conduite du baron de Modène, qui, n'ayant pris

cet emploi que pour mieux servir le duc de Guise, fut depuis soupçonné injustement de l'avoir brigué pour se détacher de ce Prince et pour son intérêt particulier; mais le tems a fait connaître la vérité de ce que je dis sur ce sujet.

Le baron de Modène témoigna au duc de Guise qu'il acceptait cette charge, puisqu'il lui commandait absolument de la prendre, et qu'il s'agissait de son service, et lui remit entre les mains la patente que Gennaro Annésé lui avait envoyée; ce Prince lui en fit expédier une autre à l'heure même par Girolamo Fabrani, son secrétaire, après quoi le baron alla prier le père Capécé de faire connaître à Gennaro Annésé qu'il lui était fort obligé de l'estime qu'il avait témoignée pour lui, mais que les attachemens qu'il avait avec le duc de Guise, ne lui permettaient pas de prendre aucun emploi que de sa main.

CHAPITRE XVI.

Progrès des armes de la noblesse, commandée par don Vincenzo de Tuttavilla — Combats dans la cité entre les Espagnols et les populaires. — Nouvelles tentatives que fait don Juan d'Autriche pour avoir la paix, par l'entremise du nonce du Pape. — Conseil tenu par les Espagnols sur les demandes du Peuple. — Suite des progrès du général Tuttavilla.

Quelques jours avant la venue du duc de Guise à Naples, don Vincenzo de Tuttavilla, général des armes de la noblesse du royaume, espérant que, lorsqu'il agirait de lui-même, il réussirait beaucoup mieux qu'il n'avait fait en exécutant les ordres du Vice-Roi, pour le recouvrement du passage de la grotte de Posilippe, se résolut d'employer toutes ses forces, tant pour empêcher que les vivres n'entrassent dans la cité de Naples, que pour réduire sous l'obéissance des Espagnols les villes et les casals de la Terre de Labour, qui suivaient le parti du Peuple; et voyant que les populaires couraient souvent la campagne avec quelque cavalerie levée dans Naples, et composée de cinq ou six cens chevaux de carrosse, dont

ils s'étaient saisis dès le commencement des troubles, il forma un petit camp volant de sept à huit cens chevaux, pour observer leur marche, et les attaquer dans les lieux où il le pourrait faire avec avantage : mais quelques soins que pussent prendre ceux qui le commandaient, ils battirent souvent la campagne en vain, au grand déplaisir de toute la noblesse, très-fâchée de voir cinq ou six cens chevaux populaires braver insolemment leurs forces, et faire une infinité de ravages, à la vue d'une armée de plus de cinq mille chevaux, assemblée alors dans Averse. Le quatrième jour de novembre, le général Tuttavilla, averti que huit cens hommes du parti du Peuple avaient investi la tour de Scaffati, gardée par un capitaine maillorquin, avec cinquante Espagnols naturels, partit d'Averse avec deux cens chevaux, le régiment de don Prospero di Tuttavilla, son neveu, et quelque peu d'infanterie de la noblesse et de la milice du royaume. Il fit faire halte à deux milles de Scaffati, et ordonna au colonel de Goëlans et à don Diégo de Cordoüa, d'aller reconnaître le lieu où les populaires s'étaient retranchés. Ces deux officiers, accompagnés des marquis de Torrécusa et de San Giuliano, de quelques autres cavaliers napolitains volontaires, et suivis de soixante-dix chevaux, s'étant avancés jusqu'à la vue de Scaffati, les populaires ne croyant pas que ce petit nombre de royalistes fût soutenu du gros qui avait fait halte avec le général Tuttavilla, détachèrent deux cent vingt chevaux pour charger

les ennemis, qui, les voyant partir de leur poste, en donnèrent incontinent avis à ce général, et, dans le même tems, les populaires firent avancer quelques mousquetaires pour soutenir leur cavalerie, laquelle se croyant assez forte pour battre les Espagnols, marcha avec cette infanterie droit à eux. Le baron de Goëlans n'ayant point encore de nouvelles de son général, et jugeant que la retraite lui serait plus périlleuse que le combat, non-seulement fit tête aux populaires avec beaucoup de résolution et de vigueur, mais même les attaquant tout à la fois par le front et par le flanc, mit leur cavalerie si fort en désordre, qu'elle abandonna l'infanterie qui la soutenait, et que les Bourguignons en taillèrent en pièces la plus grande partie. Cette défaite étonna si fort le reste des populaires qui gardaient Scaffati, qu'après avoir vu arriver le gros commandé par le général Tuttavilla, et soutenu quelques légères escarmouches, ils abandonnèrent ce lieu à la faveur de la nuit, et laissèrent ainsi le moyen aux royalistes de s'en emparer et de le piller, sous prétexte que les habitans avaient donné les mains au Peuple pour s'en saisir, et attaquer la tour où commandait le capitaine maillorquin, qui, dans ce siége, s'était vu réduit à une telle extrémité, que les boulets lui ayant manqué, il avait chargé ses canons de quelques sacs d'argent qu'il avait dans cette tour très-forte et très-considérable pour le passage de la rivière de Sarno.

Ce succès ayant rétabli le crédit du général

Tuttavilla, fit tant d'impression dans tout le voisinage, que cela lui donna moyen de recouvrer en peu de tems, non-seulement la tour del Gréco, mais encore plusieurs places dans la Terre de Labour et dans la principauté de Salerne; ce qui fit voir que dans la guerre la réputation bien souvent fait autant ou plus que les forces.

Mais ces pertes ne firent aucun effet dans la cité de Naples, où l'obstination des soulevés s'augmentant de plus en plus, maintenait si fort leur vigueur, qu'ils en donnaient des marques aux Espagnols par de continuelles attaques, surtout au quartier de la Grande Douane, assez proche du Château Neuf, mais à couvert du canon, à cause de la hauteur des maisons qui étaient entre deux, et qui donnaient moyen au Peuple de s'assembler dans ce poste, et d'y faire une place d'armes, d'où à tous momens il sortait pour attaquer les retranchemens ennemis. Le baron de Batteville, reconnaissant de jour en jour les dommages que les Espagnols recevaient de ce poste, lequel étant composé de quatre murailles fort épaisses et fort hautes, commandait tout le quartier du port, fit dresser une batterie à l'embouchure d'une rue qui regardait en face ce grand bâtiment, et y ayant logé deux canons, il commença à battre cet édifice sans aucune discontinuation, ce qui obligea le Peuple de placer deux petits fauconneaux aux fenêtres de la Douane, qui, tirant aussi continuellement, incommodaient extrêmement les Espagnols, et particulièrement

leurs canoniers, qui étaient estropiés ou tués aussitôt qu'ils se découvraient tant soit peu; et ce qui fâchait encore plus le baron de Batteville, était une grêle continuelle d'arquebusades que les populaires leur tiraient des maisons voisines, et dont il y en eut une qui emporta la moitié du nez à Francesco Paolo Venato, cavalier de ce siége et de beaucoup de considération. Mais le Peuple, qui ne se lassait point dans le travail qu'il lui convenait faire pour se défendre ou pour attaquer, voulant montrer à ses ennemis qu'il savait profiter du terrain et du tems quand l'occasion s'en présentait, avança un soir, à la faveur de l'obscurité, un retranchement à travers de la rue du Port, et l'éleva avec tant de soin et de silence, que les Espagnols ne s'en étant aperçus que le lendemain au matin, furent bien étonnés de voir le Peuple logé à douze pas de leurs postes, ce qui les obligea de faire décharger sur ce nouveau travail toute l'artillerie du Château Neuf, qui fit plus de bruit que d'effet, à cause de l'épaisseur du retranchement, lequel ayant résisté toute la journée aux canonades du Château, ne put se défendre d'une attaque que firent les Espagnols sur le soir, avec tant de vigueur, qu'après un combat opiniâtré plus de trois heures, ils en chassèrent les populaires, et y mirent le feu, se retirant ensuite avec perte de beaucoup de bons hommes, entre lesquels était don Antonio Sanchez, chevalier de Malte, tué en abordant ce retranchement.

Le Peuple ne se rebutant point de tant de divers succès, fit presque en même tems une autre tentative du côté du château San Ermo, vers lequel mille hommes s'étant avancés, à la faveur d'un chariot couvert, se saisirent d'un poste assez avantageux, et qui pouvait favoriser beaucoup le débarquement de l'armée navale de France; mais les Espagnols ayant reconnu le préjudice qu'il leur pourrait causer s'ils y laissaient loger les populaires, le baron de Batteville, avec tous les soldats espagnols et wallons des quartiers de San Martino et de Santa Lucia del Monté, les chargea à l'impourvue si vigoureusement, qu'il les força de quitter ce poste et de se retirer dans leurs quartiers.

Pendant ces diverses attaques, don Juan d'Autriche, prévoyant les désordres et les pertes que la suite de cette guerre causerait à l'Espagne, songeait sérieusement à la paix et à tous les moyens possibles pour l'obtenir; et jugeant que la voie du nonce était la plus commode et la plus promte, il pria de nouveau ce prélat de recommencer ses bons offices, et de renouer le traité qui avait été tenté quelques jours auparavant. Monsignor Altiéri n'épargna rien pour ce dessein, et, ayant fait pressentir le Peuple, sa réponse fut : que tandis que le duc d'Arcos serait à Naples, il n'entendrait jamais aucune proposition d'accord; mais que si don Juan le faisait éloigner sans retour, il écouterait volontiers tout ce qu'il aurait à lui dire. Le Peuple répondit de cette sorte,

tant pour voir si les Espagnols seraient capables d'abandonner ainsi un de leurs principaux ministres, que pour avoir loisir de respirer en attendant le secours de France : mais don Juan, pour ne négliger aucune occasion apparente d'avoir la paix, fit assembler le Conseil d'État pour délibérer s'il était juste et bienséant que le Vice-Roi se retirât volontairement de Naples, pour favoriser le traité.

Toutes les opinions du Conseil se réduisirent à deux : l'une fut qu'il ne fallait point que le duc d'Arcos quittât sa charge et le royaume, fondée sur plusieurs raisons, dont les principales furent que s'il était permis aux Peuples de choisir ou de rejeter, à leur plaisir, les officiers et les ministres d'un État, ils auraient la meilleure part de l'autorité souveraine; que la plus solide colonne de la puissance monarchique était la ferme opinion que les peuples devaient avoir qu'un prince ne saurait faillir dans le choix qu'il fait des personnes qu'il appelle dans ses affaires, et qu'il ne leur est pas permis de contrôler les actions d'une vive image de Dieu, et de celui dont on ne peut blâmer le choix, sans l'accuser ou d'ignorance ou de faiblesse; que si, par surprise, il commet le gouvernement de l'État à quelque esprit dont la conduite mérite d'être châtiée, ses sujets doivent recourir aux remontrances et aux prières, et non pas à la voie de fait, ni aux outrages, ni aux armes; que l'aversion que le Peuple avait pour le duc, ne venait que de la haine naturelle qu'il avait pour

la royauté, et que d'accorder sa demande, ce serait le convier à prétendre une infinité d'autres choses, au préjudice de l'État; que, si le duc se retirait, cela ne ferait qu'augmenter l'insolence des populaires qui, ne jugeant de la grandeur de leurs forces que par l'effet qu'elles causaient dans les esprits, attribueraient la sortie de ce grand ministre plutôt à la faiblesse de l'État et à une fuite contrainte, qu'à la clémence de leur Roi et à un départ volontaire; que sans doute les soulevés ne désiraient cette retraite que pour connaître si le Prince serait assez faible pour laisser faire brèche à sa puissance, et jugeraient qu'un Souverain qui souffre qu'une populace effrénée entame son autorité, se résout fort facilement à la perdre; qu'enfin le Vice-Roi ne pouvait sortir, sans passer pour coupable des choses qu'on lui imputait, et qu'il y allait de l'honneur de Sa Majesté Catholique, de ne laisser pas périr un ministre de ce rang, qui avait couru tant de périls pour son service, et dont la cause était la sienne.

L'autre opinion fut contraire à celle-ci, et ceux qui la soutinrent, dirent que ces raisons étaient fort bonnes pour un royaume pacifique et où le Roi était présent : mais qu'elles n'avaient point de lieu dans un État soulevé, et dont le Prince était si éloigné; qu'il ne s'agissait pas seulement de l'honneur du Prince, mais encore de la ruine évidente de tout l'État; qu'il valait bien mieux que l'Espagne risquât sa réputation, que le plus beau de ses royaumes; qu'elle pourrait facilement recouvrer un jour celle-là, mais mal aisément celui-ci;

que tout ce qui est profitable à l'État, n'est jamais honteux; qu'un sage Prince doit user de l'autorité souveraine, comme d'une règle de plomb, que l'on plie et que l'on redresse suivant le besoin et le tems; que l'on peut tenir la main haute, et raccourcir même les rênes à un cheval de qui la fougue l'emporte en sauts et en ruades, mais qu'il les lui faut rendre toutes, lorsque, câbré, il court fortune de se renverser tout-à-fait; que l'on n'avait pas affaire à un petit nombre de mutins dont la fureur s'évaporât par les cris ou par les menaces, mais à un Peuple qui avait secoué le joug de son Roi, et qui, ayant tiré l'épée contre lui, semblait en avoir jeté le fourreau dans la mer; que l'exemple des Hollandais avait fait juger, depuis peu, que le sort des armes égale les sujets à leurs Souverains; que le départ du Vice-Roi pourrait peut-être ramener les soulevés, de qui la rage n'avait que lui pour son objet; que ce duc aurait plus de gloire d'immoler son propre intérêt à cette fureur populaire, que de l'irriter davantage par son séjour dans la cité, et qu'il fallait songer plutôt à maintenir le Souverain, que le ministre.

Quoique cette dernière opinion parût la plus raisonnable, le Vice-Roi fit connaître qu'il ne pouvait quitter Naples sans un ordre exprès de Madrid. Cette espérance qui suit l'homme partout, même au milieu du naufrage, et à l'aspect du supplice, flattait encore tellement cet esprit flegmatique, qu'il s'imaginait que le tems réduirait peu à peu le Peuple dans son devoir, et qu'ainsi il aurait la

gloire de laisser le royaume de Naples dans le même état qu'il l'avait trouvé.

Pendant toutes ces négociations, qui ne produisirent aucun effet, don Vincenzo de Tuttavilla, général des armes de la noblesse, continuait, avec autant de chaleur que de vigilance, ses courses sur les terres qui tenaient le parti du Peuple, et principalement vers celles dont la communication pourrait apporter quelque avantage aux Napolitains soulevés, lesquels, étant souvent forcés par la faim de sortir en campagne, escarmouchaient avec sa cavalerie, tantôt avec quelque avantage, et tantôt avec quelque perte, la fortune prenant plaisir d'entretenir les deux partis entre l'espérance et la crainte.

CHAPITRE XVII.

Effets que l'arrivée du duc de Guise à Naples produit parmi les Espagnols. — Ordres secrets du Vice-Roi aux confidens qu'il avait dans les quartiers populaires de travailler à diviser le duc et Gennaro Annésé. — Soins que prend le baron de Modène de s'informer de l'état des forces et des affaires du Peuple. — Rapport qu'il en fait au duc de Guise. — Agostino Mollo introduit dans les Conseils de ce Prince, par Agostino di Liéto. — Pressentiment qu'a le baron de Modène sur ce sujet.

Si l'arrivée du duc de Guise à Naples causa beaucoup de joie dans les quartiers populaires, elle produisit une grande consternation dans les royalistes, et particulièrement parmi ceux qui n'avaient point de part au secret du ministère, et qui ne savaient pas ce que le comte d'Ognatte avait écrit au duc d'Arcos touchant le passage de ce Prince dans le royaume. Comme le gouvernement de l'État est une espèce de machine, dont les mouvemens apparens sont bien contraires aux cachés, et que ce qui fait que le vulgaire se trompe si souvent en ses jugemens, est qu'il les fonde sur des choses dont les motifs sont aussi secrets que les effets en sont connus, les royalistes eurent un grand sujet

de crainte voyant arriver dans Naples un duc de Guise, dont le nom et les mérites étaient si répandus dans l'Italie, et dont la venue devait être apparemment secondée de fort près de celle de l'armée navale de France, et de tous les autres secours nécessaires, ne jugeant pas possible que cette couronne eût laissé engager un Prince d'une telle importance dans cette entreprise, pour ne le pas assister de toutes ses forces; mais le Vice-Roi, informé par le comte d'Ognatte des sentimens que le Conseil d'Espagne à Rome avait touchant le passage du duc de Guise, ne considéra pas son arrivée de cette façon; et pour la rendre infructueuse aux Napolitains, et infortunée à ce Duc, il communiqua les avis qu'il avait reçus de Rome au régent Zuffia, qui avait beaucoup d'amis parmi les cappes noires du parti populaire, et le pria de leur ordonner secrètement d'employer toute leur adresse pour aborder le duc de Guise, et s'insinuer, peu à peu, dans son cœur et dans ses Conseils; il lui dit que le moyen de s'accréditer auprès de lui, serait de lui faire concevoir quelques espérances de ce trône que possédèrent ses aïeux, et que la plus saine partie de tout le royaume lui offrirait volontiers, pourvu qu'il la mît à couvert de la cruauté populaire et de l'insolence française; qu'il fallait lui donner de la défiance de Gennaro Annésé, et des commandans de l'armée navale que l'on attendait de Toulon, en lui faisant voir que Gennaro, jaloux de l'amour que tout Naples avait déjà pour sa personne,

s'unirait sans doute aux Français pour en empêcher les progrès ; enfin il le sollicita de faire agir aussi en même tems près de Gennaro et des autres qui demandaient la république, pour leur rendre le duc suspect, et leur faire connaître que son but ne tendait qu'à la royauté.

Après que le régent Zuffia eût un peu rêvé sur le choix des personnes les plus capables de cette négociation, dont le salut des Espagnols dépendait entièrement, il dit au Vice-Roi que, parmi tous les partisans secrets que l'Espagne avait dans les quartiers populaires, il n'en croyait point de plus propre pour ménager adroitement cette intrigue, qu'Agostino Mollo, avocat fameux, qui, passant dans Naples pour ami ardent et fidèle de la noblesse, n'aurait pas beaucoup de peine à persuader au duc de Guise tout ce qui serait nécesssaire pour ce sujet. Le duc d'Arcos approuva extrêmement cette pensée, et sur-le-champ il fut conclu que tous ceux dont on se pourrait assurer, seraient avertis de s'attacher apparemment aux intérêts du duc de Guise, et surtout qu'Agostino Mollo aurait ordre secrètement de s'approcher de sa personne, et de tâcher de s'acquérir son estime et sa confiance. Tout cela fut exécuté avec autant de secret que de diligence, et Agostino Mollo, flatté par les espérances que le régent Zuffia lui donna d'une récompense digne du plus grand service que l'on pût rendre à l'Espagne, embrassa cette commission avec un contentement extrême.

Pendant ces secrètes intrigues, le baron de Modène ayant pris possession de la charge de mestre-de-camp-général, crut que le premier soin qu'il devait prendre, était de s'informer et de reconnaître le véritable état des forces du Peuple, et la diversité des cabales qui régnaient dans cette cité. Il visita tous les postes que tenait le Peuple, et fit une revue de toutes les troupes ordinaires qui les gardaient, et qui ne passaient pas cinq mille hommes peu disciplinés, mal armés, sans aucunes munitions, hors celles que le duc avait fait apporter de Rome; mais tous déterminés à périr pour leur liberté. En remarquant l'horreur que toute cette populace avait pour les Espagnols, il lui vit commettre des choses qu'il vaut mieux taire que dire, qui lui firent juger que la fureur qui l'animait ne s'amortirait pas facilement, et que les esprits étaient tellement aigris, qu'ils ne seraient point capables de retourner sous la domination des Espagnols, tandis qu'ils s'en pourraient garantir; mais en jetant les ieux sur les différentes conditions des personnes qui composaient ce grand parti, il reconnut que cette aversion implacable de la plus basse populace s'amoindrissait, et n'était pas si forte dans les rangs plus élevés, et qu'à mesure qu'il haussait la vue et passait d'une condition à l'autre, cette haîne diminuait, et n'avait presque plus de vigueur en arrivant dans la bourgeoisie et parmi la noblesse. Ce fut par cette gradation

qu'il discerna en peu de jours les secrets et divers partis qui divisaient les soulevés, et qui étaient alors les mêmes que nous avons remarqués en parlant de la violente et injuste élection de Gennaro Annésé. Il en connut dans peu tous les chefs, et voyant que tous, dès l'abord, s'attachaient étroitement au duc de Guise, il eut peine à s'imaginer que des gens qui suivaient des routes si différentes, pussent tendre à un même but. Il pensa durant quelques jours que ce grand concours d'officiers populaires, et des cappes noire qui, dès ce commencement, s'unirent si apparemment aux intérêts du duc de Guise, ne procédait que du mépris ou de la haine que chacun avait pour Gennaro Annésé; mais il changea d'opinion quand il vit Agostino Mollo dans les Conseils les plus secrets du duc de Guise, qui, en moins de rien, l'avait fait passer de l'antichambre au cabinet. Agostino di Liéto fut son premier introducteur. Il l'avait connu dès sa plus grande jeunesse, et il l'avait présenté au duc comme son ami particulier, et comme un homme qui, par les habitudes qu'il avait avec la Noblesse, était capable de l'attirer toute dans son parti. Il n'en fallait pas davantage pour obliger ce Prince à recevoir à bras ouverts cet esprit, le plus complaisant et le plus adroit du royaume, lequel suivant les ordres secrets du Vice-Roi, se rendit maître en peu de tems de celui du duc, avec tant d'adresse, qu'en détruisant la confiance qu'il avait depuis si long-tems pour le baron de

Modène, cet adroit et détestable enchanteur lui fascina tellement la vue, que depuis il n'entendit rien que par ses oreilles, et ne vit rien que par ses ieux. Comme ce subtil charlatan était extrêmement suspect au Peuple, et qu'il n'osait presque se montrer pendant le jour, ses premières visites furent fort secrètes, et il n'alla chez le duc que de nuit, jusqu'au tems que ce Prince ayant en main toute l'autorité souveraine, commença à agir sans crainte, et ne se soucia pas beaucoup de déplaire à la populace : mais quelques précautions qu'il put prendre dans les commencemens de sa faveur, le baron de Modène fut bientôt averti du danger que pourrait courir le duc de Guise, s'il prêtait l'oreille à sa voix ; Philippo Prégnano, commissaire-général de la cavalerie du Peuple, et très-zélé pour son pays, fut le premier qui s'en aperçut, et qui fit entendre au baron de Modène qu'Agostino di Liéto ne pouvant, par son mérite, gouverner l'esprit du duc de Guise, et se maintenir dans le poste de capitaine de ses gardes, et de son suprême ministre, établissait dans ses Conseils Agostino Mollo, afin de s'emparer, par son adresse, du cœur du duc , à l'exclusion de ceux qui y possédaient quelque part, qu'il le priait de prendre garde à ces deux hommes, qui employant, l'un l'amitié que le duc lui fesait paraître, et l'autre le talent qu'il avait de s'insinuer dans les esprits, et de s'en rendre maître, l'obligeraient, par leurs intrigues et par leurs fascinations, à préférer ces

infidèles à ses anciens serviteurs. Le sieur d'Orillac (qui trouvait fort étrange que ce nouveau capitaine des gardes abusât de la bonté du duc, et se servît de sa bourse avec autant de privauté que de la sienne propre) dit fort souvent au baron de Modène, que cet insolent favori était mal intentionné pour lui, et n'avait autre but que de le perdre, et d'établir sa fortune sur ses ruines. Il y eut encore deux officiers du Peuple (à qui le Liéto fesait mille caresses avant cette surprenante faveur, mais qu'il méprisait alors) qui avertirent le baron que, par le moyen d'une femme qu'il voyait souvent, ils avaient appris que cet homme s'était vanté plusieurs fois qu'il le ruinerait dans l'esprit de ce Prince, afin de le pouvoir posséder seul; ils ajoutèrent que s'il voulait le prévenir, ils l'en déferaient fort aisément au sortir de chez cette femme, qu'il visitait régulièrement tous les soirs environ les trois heures de nuit; mais le baron les remercia de leur offre, et leur répondit que les Français n'en usaient pas de cette sorte, et qu'il aimerait mieux encourir la disgrâce du duc, que d'être cause de la mort de son favori. Ces avis pourtant l'obligèrent de parler à ce Prince, et de lui en ouvrir ses sentimens à la première occasion qu'il eut de l'entretenir. Il lui dit que la passion qu'il avait pour sa personne et pour sa gloire, l'obligeait à le prier de lui permettre de lui montrer le fond d'une âme qui ne dépendait que de lui. Il le conjura de rappeler dans sa mémoire les images de

tous les services passés, non pour les récompenser, puisqu'il savait qu'il lui avait donné, et non pas vendu son cœur; mais pour lui faire connaître qu'un zèle désintéressé et à l'épreuve des disgrâces, devait être à couvert des traits de l'envie et de l'imposture; qu'il lui parlait de cette sorte, parce qu'il s'était aperçu, et qu'il était même averti que son capitaine des gardes travaillait pour lui faire perdre son estime et sa confiance; que ce jeune Napolitain, reconnaissant que son mérite ne pourrait remplir la place qu'il prétendait d[illegible] lui ravir, avait appelé à son aide l'avocat Agos[illegible]tino Mollo, l'esprit le plus subtil de Naples, e[illegible] que tout le Peuple tenait pour partisan des Espa[illegible]gnols, aussi bien que de la Noblesse; qu'enco[illegible] que l'un et l'autre le regardassent de travers, [illegible] qu'on jugeât que leur cabale tendait à le discré[illegible]ter auprès de lui, pour se rendre seuls nécessair[illegible] tout cela ne l'affligeait point, puisque si le b[illegible]heur du Prince n'eût dépendu que de sa perte, [illegible] l'eût soufferte volontiers; mais qu'il craignait [illegible]-gostino Mollo, gagné par le Vice-Roi, ne tâc[illegible] de s'insinuer dans ses Conseils, pour rendre [illegible]mpte aux Espagnols de tout ce qui se passerait, [illegible] pour le détacher de Gennaro Annésé, et peut-[illegible]e de la France, sous des prétextes aussi do[illegible] que visionaires.

Le duc l'interrompant alors, lui répondit [illegible] quelque émotion, qu'il n'avait pas sujet de craindre que personne pût altérer l'amitié qu'il avait pour lui; que son capitaine des gardes était un

homme fort zélé pour son service, et qui avait un grand crédit dans la cité; que quant à Agostino Mollo, c'était l'esprit le plus capable qu'il pût choisir pour l'employer à rapprocher la Noblesse, et la réunir adroitement avec le Peuple; qu'il ne fallait pas croire que le Peuple seul, et sans elle, pût obliger les Espagnols à quitter le royaume; que, dans cette pensée, son dessein était de faire son possible pour unir les membres de l'État, afin que ce corps, qui avait assez de force pour soutenir cette entreprise, se pût maintenir de lui-même sans avoir besoin de personne. Le baron, reconnaissant, par ce peu de paroles, le piége que les Espagnols avaient tendu à ce Prince trop crédule pour les choses qui flattaient ses désirs, lui repartit avec une extrême franchise : que ce projet était fort juste, mais qu'il lui semblait que le tems, plutôt qu'une intrigue suspecte, lui devait donner cette lumière; que le Peuple ne pourrait trouver ce repos si souhaité sans l'union de la Noblesse, mais que la Noblesse n'était pas encore en état d'entendre aucune proposition sur ce sujet; que les blessures qu'elle avait reçues étaient trop récentes pour unir sitôt l'offenseur avec l'offensé; que comme il n'y a rien de plus difficile que de rétablir la confiance après d'extrêmes outrages, la populace aurait peut-être autant de peine que la Noblesse à se résoudre à cet accord; que quand cela ne serait pas, il n'y aurait nulle apparence, comme il le lui avait déjà dit plusieurs fois, que cette Noblesse voulût

hazarder si légèrement son bien, son honneur et sa vie, avant que de voir l'Espagne en état de souffrir sa révolte sans la pouvoir jamais punir; que c'était par l'entremise de la France seule qu'il pouvait procurer cette réunion, puisque c'était elle seule qui, par sa protection, pouvait donner ce grand succès aux armes du Peuple et de la Noblesse; qu'ainsi il croyait fortement que les négociations du docteur Agostino Mollo ne serviraient à autre chose qu'à le rendre suspect au Peuple, aussi bien qu'à Gennaro Annésé, et à leur donner des ombrages de sa conduite, qui pourraient aliéner ou refroidir les volontés d'un Peuple qui lui témoignait tant d'amour.

Quoique ces raisons fussent fortes, elles ne furent pas capables de détourner le duc de Guise du chemin où Agostino Mollo, ou plutôt sa mauvaise fortune l'embarquait; et le baron, reconnaissant par l'altération de son visage et par l'obstination qu'il lui témoigna de ne se vouloir point détacher de son sentiment, qu'il pourrait s'emporter contre lui, changea de discours, et sortit bientôt après; mais aussi affligé que persuadé de la mauvaise conduite du duc, de laquelle il prévit le triste succès dès ce même instant, et dont toutes les réflexions qu'il fit sur les choses qui étaient arrivées à ce Prince, ne le rendaient que trop convaincu.

En effet, en repassant dans son souvenir les malheurs qui lui étaient survenus de tems en tems, par la souveraine puissance qu'il donnait

à ses passions, et par cette facilité qu'il avait à croire tout ce qu'il désirait, sans considérer les obstacles qui s'y pouvaient opposer, il jugea dès-lors que sans doute Agostino Mollo, qui s'était emparé de l'esprit et de l'estime de ce Prince, afin de le gouverner seul et sans obstacle, tâcherait de le détruire auprès de lui, et se servirait de l'aversion qu'il avait pour ce charlatan, pour persuader à ce Prince que le baron ne suivait pas sa route, et qu'il était uni avec Gennaro Annésé et le marquis de Fontenay, pour les servir dans les rencontres où leurs intérêts seraient joints; qu'il ferait tous ses efforts, et emploirait toute sorte d'artifices pour le rendre suspect au duc, ou pour faire au moins que tous ses travaux fussent infructueux et tous ses avis inutiles; qu'après cela il pourrait, à la faveur de ses vaines illusions, gouverner le duc comme il voudrait, sans que personne ôsât l'avertir des chutes auxquelles il l'allait exposer; car ayant éloigné le baron, il ne devait pas craindre que rien l'empêchât de tomber dans ce brillant précipice qui lui éblouissait les ieux.

CHAPITRE XVIII.

Attaque de San-Carlo dellé Mortellé. — Manifeste publié de la part du duc de Guise. — Pouvoir de Plénipotentiaire envoyé de Madrid au Vice-Roi, pour traiter avec le Peuple, et son peu d'effet. — Conseil tenu par le Peuple sur le besoin de sortir en campagne. — Levées faites au nom et en partie des deniers du duc de Guise. — Sortie de ce Prince de Naples.

Le premier soin que prit le duc de Guise, après avoir pris possession de la charge que le Peuple lui avait conférée avec tant de joie et de confiance, fut, comme j'ai dit, la visite de tous les postes de ce parti; et ayant appris que la populace du quartier de San-Carlo dellé Mortellé, que les Espagnols possédaient, avait intelligence avec celle des quartiers de son voisinage qui tenaient pour le Peuple, et qu'elle ne servait les Espagnols que par force, ce Prince fit assembler les principaux officiers populaires dans le Torrion des Carmes, pour tenir Conseil de guerre, et leur proposa, avec autant d'éloquence que de ferveur, l'attaque de ce quartier et de celui de Santa-Maria Pareté, dans l'espérance que les Napolitains qui les habitaient favoriseraient son effort par leur peu de

résistance, et lui donneraient moyen de se rendre maître d'une bonne partie de ceux qui tenaient pour les Espagnols. Chacun approuva son sentiment, et les ordres étant donnés pour le 21 de novembre, cette attaque fut commencée avec tant de chaleur, que si elle eût été soutenue de même, il y a grande apparence que les Espagnols couraient fortune de perdre Naples ce jour-là. En effet, les troupes populaires, au nombre de trois mille hommes, ayant attaqué ces deux quartiers, le peu de soin que prirent les habitans pour les défendre, leur donnèrent tant de moyens de s'emparer de tous les postes royalistes, qu'après avoir gagné quatre retranchemens, les couvens de San-Carlo et de Santa-Catarina, et toute cette étendue remplie de bons et grands palais, ils coururent jusqu'aux quartiers delli Angéli et di Santa Anna di Palazzo, sans rencontrer aucun obstacle; mais le peu de conduite du Peuple lui fit bientôt perdre tout ce que son courage lui avait acquis; car le baron de Batteville s'étant aperçu qu'il y avait un grand intervalle entre les troupes qui fesaient la première attaque et celles qui les soutenaient, marcha à la tête des officiers réformés, et de ce peu d'Espagnols naturels qu'il prit à la Place d'Armes, et coupant les populaires avec beaucoup de prudence, empêcha l'effort des derniers, et la retraite des plus avancés, ce qui les étonna tellement, se trouvant chargés par ce baron et par Horatio Mainiéri, lieutenant de mestre-de-camp-général, qui les prit en flanc et en tête,

et leur ôta toute espérance de secours, qu'ils tombèrent dans un désordre où les Espagnols les défirent entièrement. Il en demeura plus de cent cinquante sur la place, et environ soixante-dix prisonniers, que le duc d'Arcos envoya en galère, à la réserve de neuf, qu'il fit pendre aussitôt.

Les Espagnols perdirent, en cette occasion, Simone Britti, Portugais, officier fort estimé, et Biagio di Fusco, Napolitain, chef de la compagnie des réformés; mais leur plus grande affliction fut la considération de l'état où ils s'étaient vus en cette journée, et qui leur fit appréhender que, dans une autre tentative de cette nature, le Peuple, marchant avec plus de prudence qu'il n'avait fait en celle-ci, ne se rendît maître de Naples. Cette crainte était assez bien fondée : leurs forces, qui ne passaient pas deux mille hommes, diminuaient de jour en jour, tantôt dans les attaques et tantôt par les misères et les travaux que la disette des vivres, les gardes et les corvées continuelles leur fesaient souffrir dans une guerre où il fallait qu'un si petit nombre d'hommes fît tête à toute cette multitude innombrable de soulevés qu'ils avaient incessamment sur les bras.

Ce qui augmenta encore le déplaisir des Espagnols, fut la publication d'un manifeste que le duc de Guise fit, et qu'il envoya par tout le royaume, par lequel, en conséquence des titres de généralissime des armes du Peuple, et de défenseur de sa liberté, il conviait tous les membres de l'État à se réunir ensemble pour secouer conjointement

et avec plus de vigueur, le joug de la servitude d'Espagne, dont il exagérait l'avarice, la cruauté et la perfidie. Le duc d'Arcos, quoique piqué des choses qui noircissaient non-seulement sa nation, mais même sa propre personne, jugea à propos de n'y faire aucune réponse, croyant qu'en matière de manifestes, de libelles diffamatoires, et autres écrits que la passion fait souvent courir dans le monde, le silence et le mépris les détruisent mieux que quelque réponse que l'on y puisse faire, qui, bien souvent, ne sert qu'à les accréditer davantage.

Dans le même tems, le duc d'Arcos reçut une patente de plénipotentiaire, que le roi d'Espagne lui envoya pour l'accommodement des affaires de ce royaume, fondée sur les relations que ce Vice-Roi avait envoyées à Sa Majesté Catholique, de tout ce qui s'était passé à Naples depuis le soulèvement de Masanielle, jusqu'à l'accord fait par l'entremise du cardinal Filomarino. Ce pouvoir était extrêmement ample, et quoique lorsqu'il fut expédié à Madrid, qui fut le cinquième jour du mois d'octobre, le Conseil ne fût point encore informé des suites de cette révolution, et du peu d'effet de l'arrivée de don Juan d'Autriche et de son armée navale; toutefois, les ministres qui savaient bien le mauvais état des affaires de leur maître dans ce royaume, avaient jugé qu'il était absolument nécessaire d'éteindre ce feu naissant, et d'employer la douceur plutôt que la sévérité pour ramener le Peuple à son devoir. Dans cette

pensée, le Conseil l'avait envoyé au duc d'Arcos, lequel, flatté de l'imagination qu'il avait toujours eue que les Napolitains se lasseraient de le haïr, par les mêmes principes qui font que les Peuples se lassent quelquefois d'aimer, fit incontinent imprimer une infinité de copies de cette patente, et en envoya une à Gennaro Annésé. Mais aussitôt que la populace en eut eu l'avis, chacun, d'une commune voix, s'écria que toutes ces grâces n'étaient que des piéges que les ministres tendaient au Peuple pour le surprendre plus facilement; qu'il n'était plus tems de parler d'abolitions ni de paix, et que le repos de l'État ne dépendait que de la guerre. Depuis les affronts que le duc d'Arcos avait reçus en la première journée du soulèvement de Naples, rien ne l'avait tant étonné comme l'obstination que ce Peuple fit paraître à refuser d'entendre des propositions qui peut-être eussent été écoutées, si elles eussent été faites par quelque ministre nouveau, ou plus agréable à la populace, laquelle ne regardant celui-ci que comme l'auteur de toutes ses disgrâces, ne pouvait se persuader que son repos lui pût venir de celui qui avait causé tous ses troubles. Aussi, à juger des choses par les apparences, on peut dire que les Espagnols n'employèrent pas toute leur prudence quand ils commirent à un ministre suspect et odieux au Peuple, la dispensation des grâces qu'ils prétendaient lui faire.

La politique nous enseigne qu'en matière de négociations, un traitant agréable à celui avec qui

l'on traite, obtient souvent plus dans les affaires que les plus solides raisons, puisque la bonne opinion qu'on a de sa sincérité est bien plus puissante que toute l'éloquence d'un autre. Cela parut par son contraire, et l'aversion que le Peuple avait pour le duc d'Arcos sembla fermer tout à coup ses oreilles aux propositions qui le pouvaient mettre en repos, et ses ieux aux misères qu'il souffrait continuellement, et qui augmentaient de jour en jour, par le manquement des vivres et des munitions nécessaires, étant sur le point de se voir en état de ne pouvoir ni vivre ni combattre.

Le duc de Guise reconnaissant le mauvais état des affaires des soulevés, et prévoyant que si l'armée navale de France n'arrivait bientôt, il avait lieu de craindre quelque soulèvement dans son parti, dit à Gennaro Annésé, qu'il jugeait à propos de se mettre en campagne pour ouvrir les passages des vivres, en attendant l'arrivée de l'armée qui devait venir de Toulon. Gennaro Annésé lui témoigna qu'il fallait communiquer son dessein à la Consulte, et ayant fait assembler tous les officiers qui la composaient, avec les principaux de la populace et de la milice, le duc de Guise, suivi du baron de Modène, s'étant rendu dans le Conseil général, leur dit, avec son éloquence naturelle : qu'il ne pouvait se lasser d'admirer et de louer le courage et la constance d'un Peuple qui en même tems fesait tête à tant d'ennemis qui l'attaquaient de tous côtés; qu'il voyait bien

que sa vertu n'avait pas seulement à se défendre des attaques et des cabales de l'Espagne et de ses partisans, mais encore des travaux que le défaut de munitions et de vivres lui fesait souffrir tous les jours; que suivant la connaissance qu'il avait des forces de l'un et de l'autre parti, son avis était qu'il fallait se mettre au plus tôt en campagne, afin de vaincre la famine par l'ouverture des passages des grains, dont les provinces voisines étaient remplies; qu'en triomphant de cette horrible et inexorable ennemie, on viendrait aisément à bout de tout ce qui pourrait s'opposer aux desseins du Peuple; que si le Conseil approuvait cette pensée, il lèverait quelques troupes à ses dépens, pour joindre à celles que le Peuple lui donnerait, et qu'il croyait par ce moyen rétablir dans la cité l'abondance de toutes choses.

Toute l'assemblée agréa tellement l'avis et les offres de ce Prince, qu'elle ne put s'empêcher d'interrompre son discours avec des louanges et des remercîmens qui se terminèrent par la proposition que fit Gennaro Annésé touchant ce projet, et le chemin qu'il fallait prendre en sortant de Naples pour l'ouverture des passages. Les opinions se réduisirent à deux, dont l'une fut qu'on prendrait la route de la Terre de Labour, et l'autre, qu'il était plus à propos de prendre celle de la principauté de Salerne; le premier qui ouvrit celle-là fut le mestre-de-camp Landi, qui allégua sur ce sujet, que bien que la Noblesse eut fait sa place d'armes dans Averse, et qu'elle y eut fait

transporter beaucoup de grains du voisinage, il en restait encore assez dans les cazals circonvoisins pour nourrir Naples quelques jours; que ces lieus étant tout ouverts et sans défense, on les pourrait occuper fort facilement; que la Noblesse, dont les forces consistaient en cavalerie, ne le pourrait pas empêcher; qu'ainsi, sans perdre Naples de vue, on pourrait s'étendre dans la campagne, et recouvrer quantité de grains pour le besoin de la cité.

Cet avis fut approuvé de la plus grande partie de l'assemblée, surtout du duc de Guise, lequel ayant déjà l'esprit préoccupé des espérances que lui donnaient Agostino Mollo et ses partisans, dont le Landi était du nombre, crut trouver par cette voie des occasions favorables pour traiter avec la Noblesse, et l'attirer à son parti : mais le baron de Modène, qui n'avait pour objet que le bien de l'État et la gloire de ce Prince, s'opposa vigoureusement à cette opinion, et soutint que ses principaux fondemens lui semblaient aussi incertains que les moyens en étaient périlleux; que si le seul motif du Peuple était de se mettre en campagne pour ravitailler la cité et y rétablir l'abondance, il ne pensait pas que les grains de tous les cazals situés entre Naples et le Vulturne, pussent produire cet effet; que la noblesse n'était pas si aveuglée que d'avoir laissé des bleds à la campagne, à la merci des populaires, quand elle avait enlevé ceux dont elle avait rempli Averse; que si elle en avait laissé quelque peu pour la

nourriture des habitans de ces cazals, il arriverait que les armes du Peuple, en occupant ces lieus, y mettraient la famine, sans l'avoir chassé de Naples; que ces progrès ne serviraient qu'à faire mourir de faim leurs habitans, ou à les rendre ennemis des Napolitains; qu'il ne fallait donc pas chercher des grains de ce coté-là, si l'on ne voulait les aller prendre dans Averse même, où tout le corps de la Noblesse se trouvait alors avec quatre ou cinq mille chevaux; que ce serait tout hazarder que d'attaquer une ville d'un grand circuit et fort peuplée, avec des troupes nouvelles, sans discipline, sans respect, sans munitions et sans vivres; que son opinion était qu'il valait mieux prendre la route de Salerne, que cette ville et sa province étaient tellement abondantes en grains et en toutes les choses dont on avait alors besoin, qu'elles pouvaient en fournir Naples pour long-tems sans se faire tort, que Polito Pastina, qui en était maître absolu, était en état de joindre ses forces à celles du Peuple pour concourir à ses desseins, que cette jonction serait très-utile à tout le parti, d'autant que la cité de Naples se verrait non pas seulement délivrée de la famine, mais pourrait unir toutes ses forces avec celles des provinces circonvoisines, et fomenter les révoltes des cités qui se déclaraient de jour en jour dans la Calabre et dans la Basilicate; qu'ainsi on pourrait peu-à-peu acquérir le pays le plus fertile et le plus riche du Royaume; qu'il ne serait pas difficile de faire cette jonction avec Polito

Pastina, qui s'avançant jusqu'au bord du Sarno, favoriserait le passage du duc de Guise dans la province de Salerne, et se joindrait ensuite à lui pour seconder les grands progrès qu'on avait sujet d'espérer de la conduite de ce Prince, et de ses forces qu'on verrait grossir de moment en moment par une infinité de Peuples soulevés qui s'y joindraient à mesure qu'on marcherait et qu'on s'étendrait dans leurs provinces.

Il y a quelque apparence que si cette opinion eût été suivie, elle eût été plus avantageuse au parti du Peuple que la première, d'autant que la jonction des troupes de Naples avec celles de Polito Pastina, et des autres chefs des Peuples soulevés dans la principauté de Salerne, dans la Calabre et dans la Basilicate, eût été l'entière ruine des Espagnols, qui n'avaient pas de forces capables de l'empêcher ni de s'opposer à leurs efforts; mais la plus grande partie de l'assemblée n'avait garde de suivre cet avis, l'intérêt public n'y servait que de prétexte, et il n'y eut que Vincenzo d'Andréa qui approuva ce sentiment. La conclusion fut que le duc de Guise ferait au plus tôt ses levées, et qu'il sortirait incontinent après en campagne du côté d'Averse, pour occuper tous les cazals du voisinage, et contraindre la Noblesse d'abandonner cette cité.

Au sortir de l'assemblée, le duc de Guise appela le baron de Modène, et lui dit qu'il fallait songer à faire promtement ces levées, qui consisteraient en la compagnie de ses gardes, en

une compagnie de dragons, et en trois régimens d'infanterie, dont ce Prince lui en donna un, et les deux autres à Vittorio Zapullo, vieux soldat, mais fort incommodé de goutte, et à Antonio Calco, qui avait commandé une compagnie de cuirassiers en Flandre, pour les Espagnols. Le baron l'ayant remercié de cette nouvelle grâce, l'assura qu'il ferait tout son possible pour mettre au plus tôt son régiment sur pied, et qu'il le priait seulement de lui faire délivrer les armes nécessaires pour ses soldats; le duc lui dit qu'il avait donné ordre à Agostino di Liéto, capitaine de ses gardes, de faire acheter toutes les armes qu'il fallait pour l'armement de toutes ces levées; mais qu'il lui commanderait de remettre entre ses mains l'argent de celles de son régiment. Le baron lui repartit qu'il ne voulait point manier d'argent à Naples non plus qu'ailleurs, et qu'il prendrait les armes pour son régiment des mains de celui qui avait le soin d'en fournir les autres.

Le lendemain on commença de travailler aux levées; mais si l'on y enrôla de fort bons soldats, on leur donna de si méchantes armes, qu'on peut dire qu'Agostino di Liéto vida dans cette occasion les boutiques d'armuriers de toutes les marchandises de rebut qu'ils y gardaient depuis longtems. Cet homme, aussi avare qu'insolent, abusait si fort de l'amitié et de la confiance de son maître, qu'il ne fesait point de différence de la bourse de ce Prince et de la sienne. Dès Rome il avait pris mille écus de l'argent que le duc avait

emprunté, sous prétexte de les employer à l'achat de quelques galanteries pour régaler les intelligences qu'il disait avoir dans Naples, et en arrivant dans cette cité, il en avait pris encore pour faire faire des habits en broderie d'or, et pour son équipage composé d'un nombre d'estaffiers aussi bien vêtus que ceux du duc, dont ils ne différaient que par les couleurs; il se chargea de la fourniture des armes des levées, qui ne lui coutèrent pas la moitié de ce qu'il prit pour les payer, et quoique le duc s'en aperçut, il ne lui en témoigna rien; de sorte que cette impunité fit qu'il n'eut depuis autre pensée que de piller de tous côtés, se servant de l'autorité et même de l'ordre du Prince, pour faire enlever de plusieurs maisons les meubles que l'on y trouvait, sous prétexte que les propriétaires étaient criminels, ce qui le rendit entièrement odieux au Peuple, qui pourtant n'osait le témoigner à ce Prince, à cause de la part qu'il avait dans ses bonnes grâces.

Mais l'argent que le duc de Guise avait apporté à Naples ne suffisant pas pour mettre entièrement sur pied les levées qu'il voulait faire, il fallut recourir à Gennaro Annésé, à qui le baron de Modène alla parler par son ordre, afin de le prier de lui faire trouver de l'argent pour les achever. Cette proposition était assez délicate, et le baron de Modène, qui s'apercevait déjà de la jalousie et des ombrages que Gennaro avait de ce Prince, eut peur que cet esprit, aussi artificieux que brutal, ne se servît de cette occasion pour décréditer

le duc parmi la populace. Il commença la conversation de cette visite par l'espérance qu'il avait que la sortie du duc en campagne produirait de grands effets; Gennaro Annésé lui répondit froidement qu'il le souhaitait de tout son cœur; le baron lui repartit qu'il avait raison de le souhaiter, tant pour l'intérêt du Peuple que pour le sien particulier, puisque la même affection qui liait le cœur du duc au sien unissait aussi leurs fortunes; Gennaro alors, en soupirant, répliqua qu'il fesait tout ce qui lui était possible pour le croire ainsi, quoiqu'il vît beaucoup de choses qui lui persuadaient le contraire. Le baron jugeant, par ce peu de mots, des sentimens de cet esprit, tâcha de lui faire connaître que les ombrages qu'il avait du duc n'étaient que les effets des cabales des Espagnols, qui, ne pouvant venir à bout du Peuple par la voie des armes, employaient tous leurs artifices afin de diviser ses chefs, et détruire ainsi ce parti; qu'il le priait de s'assurer en l'amitié du duc de Guise, dont l'âme était trop généreuse pour oublier jamais les grandes obligations dont il lui était redevable, et qui étaient autant de chaînes qui le retiendraient toujours attaché à ses intérêts; que, connaissant le cœur du duc comme il fesait, il savait bien que lorsqu'il exigeait des soins et des grâces de ses amis, ce n'était que pour s'attacher à eux par autant de liens; qu'à propos de cette matière, il pouvait lui dire en secret, que le matin, voyant le duc dans la crainte de n'avoir pas présentement assez

d'argent pour achever les levées qu'il voulait faire, et qu'il était prêt d'envoyer expressément quelqu'un en France pour en faire venir au plus tôt, il lui avait représenté qu'il ne pensait pas que celui qui l'avait appelé à Naples l'abandonnât dans ce besoin. Gennaro alors, l'interrompant, lui dit qu'il lui était très-obligé d'avoir parlé de cette sorte, et qu'il lui avait fait justice : ce qui obligea le baron de poursuivre son discours, et de lui dire que les connaissant l'un et l'autre, il avait cru que le service que le duc souhaitait de lui serait une nouvelle étreinte qui les unirait à jamais, et qu'il le priait de faire prêter quelque argent au duc, lequel s'obligerait ou de le faire rendre à Rome, ou de le rembourser à Naples dans peu de tems, à celui qui le fournirait.

Gennaro Annésé, paraissant alors avec un visage plus serein qu'il n'avait au commencement de cet entretien, assura le baron de Modène qu'il aurait une extrême joie de donner de nouvelles marques de son amitié à ce Prince, et qu'il ferait tout son possible pour lui faire avoir de l'argent. Le baron, après lui en avoir rendu mille grâces au nom de ce Prince, se retira fort satisfait de l'heureux succès de sa négociation, dont aussitôt il alla rendre compte au duc de Guise, qui le reçut à bras ouverts, et le pria de travailler à la conclusion de cette affaire, et même de prendre l'argent; mais le baron s'en excusa, comme il avait déjà fait en d'autres rencontres, et convint ensuite de toutes les choses nécessaires pour recevoir cet argent.

Le duc de Guise l'ayant donc touché par la faveur de Gennaro Annésé, sur les lettres-de-change qu'il fit en son nom, les levées furent achevées peu après; de sorte que toutes choses étant au meilleur état où l'on les pût mettre dans ces nécessités urgentes, ce Prince se résolut de sortir de la cité de Naples le 12 de décembre; mais le jour avant son départ, les Espagnols firent une sortie du Castel Novo avec mille hommes, et s'emparèrent d'un poste du Peuple, défendu de deux canons, dans le tems que le duc fesait la revue de ses troupes à la porte Capoana, d'où le bruit de cette attaque le fit partir pour les aller repousser, ce qu'il fit avec tant de vigueur, que bien qu'il ne fut suivi que de cinq cents hommes, il força les ennemis, après trois heures de combat, de se retirer dans leurs postes avec perte de vingt-cinq bons officiers et de quarante soldats.

Le lendemain le duc partit de Naples avec quatre mille hommes que fesaient les régimens de Modène, de Zapullo, de Calco et de Jacomo Rosso, fameux et hardi bandit; les compagnies détachées de Pépé Palombo, d'Onofrio Pisacano et de Mattéo d'Amoré, la compagnie de ses gardes, et les autres compagnies de cavalerie qui étaient auparavant dans Naples, dont Ciccio Ferlinghieri était général, et Philippo Prignano commissaire-général. Pour l'artillerie, commandée par Anniello di Falco, elle consistait en cinq pièces de campagne, accompagnées de quelques

charrettes de boulets et de fort peu de poudres.

A parler ingénument, on ne vit jamais entreprise plus hardie que celle-là; car quoique l'infanterie nouvelle fut assez bonne, elle était si mal armée, que hormis cinq ou six cents hommes qui l'étaient assez bien, tout le reste n'avait que des épées. La cavalerie ne paraissait pas moins défectueuse; plusieurs cavaliers étaient sans chevaux et sans pistolets : et pour le train de l'artillerie, il n'en fut jamais de semblable; car, outre que la plupart des boulets que l'on portait n'étaient pas du calibre des pièces, il n'y avait en tout que deux cents livres de poudre entre plusieurs barils qu'on avait fait remplir de sable pour cacher un défaut de cette importance. Mais tout cela n'empêcha pas que cette sortie ne causât une horrible consternation dans l'esprit des Espagnols et de la Noblesse; et le duc de Guise, sortant de Naples avec cette étrange et petite armée, prit la route de Giugliano, cazal des plus grands de toute la terre de Labour, et placé entre cette cité et celle d'Averse, d'où jamais la Noblesse n'ôsa sortir pour l'empêcher de se poster en ce lieu très-avantageux pour ôter la communication de la Noblesse avec les Espagnols.

A côté de Giugliano est assis Sant' Antimo, cazal non moins considérable que celui-là, et duquel D. Pietro Javarone était curé et chef du Peuple. Ce prêtre, fort zélé pour ce parti, ayant assuré le duc de Guise que tous ses habitans étaient pour la populace, et qu'encore qu'il y

eût quelques troupes de la Noblesse logées en ce quartier, elles n'oseraient attendre sa venue, s'il feignait de marcher de ce côté-là. Le duc considérant l'utilité qu'il pourrait tirer de ce cazal, ordonna au mestre-de-camp Antonio Calco de l'aller occuper avec son régiment et quelque peu de cavalerie, ce qui fut exécuté avec tant de bonheur que le Calco, accompagné du curé et de quelques habitans qui le vinrent joindre à demi-chemin, s'en rendit maître d'emblée, les troupes qui y étaient s'étant retirées dans Averse une heure avant qu'il arrivât.

CHAPITRE XIX.

Le duc de Guise, arrivé à Giugliano, fait fortifier ce poste. — Conférence entre ce prince et le duc d'Andria. — Sortie de la Noblesse d'Averse, repoussée au pont de Frignano. — Nouvelles de l'arrivée de l'armée navale de France, au golfe de Naples.

La sortie du duc de Guise, son arrivée à Giugliano, et celle des troupes qu'il envoya à Sant' Antimo, mirent une si grande consternation parmi les royalistes, qu'ils ne s'opposèrent point à ses desseins, et les Peuples en conclurent tant d'espérance, que plusieurs petites villes et grands cazals lui envoyèrent des députés pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de sa venue, et pour lui offrir toutes les choses qui étaient en leur pouvoir.

Le jour d'après son arrivée à Giugliano, il alla visiter tous les environs de ce grand cazal, suivi du baron de Modène, et considérant que de tant d'hommes qu'il avait, la plupart étaient ou mal ou point armés, et que Giugliano pouvait être facilement attaqué par plusieurs avenues toutes ouvertes, et qui n'étaient pas seulement défendues d'une simple barricade, il ordonna au baron de

Modène de les faire fortifier et de les mettre au moins en défense contre la cavalerie qui fesait les plus grandes forces des ennemis. Ce mestre-de-camp-général ayant reçu cet ordre s'en acquitta le mieux qu'il lui fut possible, et fit travailler aux retranchemens nécessaires ceux qui n'étaient point armés, et demeurer les autres sous les armes, pour les défendre au cas qu'ils fussent attaqués. Le soin que prit le baron de Modène, et l'argent qu'il leur donna pour les encourager, avancèrent tellement ces travaux, qu'en trois jours toutes les plus dangereuses avenues de Giugliano furent retranchées, et en état de ne point craindre les royalistes.

Pendant que le baron de Modène était occupé à ces travaux, le duc de Guise songeait à trouver quelque occasion pour faire connaître à la Noblesse assemblée dans Averse, l'estime qu'il avait pour elle. Comme il savait que le baron n'approuvait pas les secrètes pratiques qu'il ménageait pour ce dessein, il lui cachait les principaux ressorts de cette grande machine, et ne lui découvrait que les choses qu'il croyait lui être fort avantageuses; ce fut ce qui l'obligea de dire à ce fidèle mais malheureux ami, quelques jours après son arrivée à Giugliano, qu'ayant permis au major Landi d'aller faire un tour dans Averse, pour y visiter ses amis, le duc d'Andria et quelques autres seigneurs lui avaient fait paraître beaucoup de vénération pour son nom et pour sa personne, et témoigné qu'ils souhaitaient de le voir et de

s'aboucher avec lui. Le duc communiqua cette nouvelle au baron, avec un visage riant et dans la pensée que, dans peu de jours, on verrait toute la noblesse du royaume dans son parti. Cet infortuné confident jugeant bien que le ménagement de cette conférence n'était pas l'effet d'une simple visite du major Landi (lequel, depuis qu'on était à Giugliano, avait fait plus de six voyages dans Averse), n'osa découvrir son sentiment au duc sur ce sujet, et feignant d'avoir de la joie d'une si bonne nouvelle, il lui répondit seulement que pour prévenir les soupçons que cette entrevue pourrait donner aux chefs du Peuple, il fallait qu'il leur témoignât que le but de cette conférence était d'unir la Noblesse avec le Peuple, et au cas qu'il n'y pût réussir, de tâcher de la rendre suspecte aux Espagnols. Qu'il le conjurait de nouveau de bien considérer les piéges que ses ennemis pourraient lui tendre sous ce prétexte, et qu'il y avait apparence que le duc d'Andria n'eût osé parler d'une entrevue sans être assuré que le Vice-Roi n'en pourrait prendre d'ombrage. Le duc lui repartit assez brusquement qu'il saurait prendre ses mesures de tous côtés, et qu'il allait renvoyer le major Landi, afin de convenir du jour et du lieu de la conférence.

Le baron se retira, et pour divertir le chagrin que lui causait cette nouvelle, alla visiter les retranchemens du quartier, et sur-tout celui qui regardait le chemin d'Averse. Il y fut à peine arrivé que le major Landi y passa, et s'arrêta

pour lui dire, avec un sourire qui tenait plus du traître que de l'ami, qu'il allait visiter des princes et des grands seigneurs qui avaient une grande estime pour lui. Le baron lui répondit qu'il n'avait encore rien fait dans ce royaume qui pût la mériter; qu'il était pourtant obligé à la civilité de ceux qui l'estimaient sans le connaître, et qu'il tâcherait de se rendre digne de cette estime, s'il ne pouvait mériter leur affection.

Le major Landi revenu d'Averse, la conférence fut aussitôt publiée. On avait choisi le couvent des capucins, situé entre Averse et Giugliano, et il avait été résolu qu'ils s'y rendraient le jour suivant accompagnés chacun de neuf personnes seulement.

Le duc de Guise partit de son quartier à l'heure arrêtée, suivi du baron de Modène, des sieurs de Taillades, des Isnards, et d'Orillac, Français, et de quelques officiers napolitains, fesant en tout le nombre de dix. Lorsqu'il arriva près des capucins, le duc d'Andria y parut accompagné du duc de Lorenzana, don Girolamo Pignatelli, et autres seigneurs formant en tout aussi le nombre de dix. Dès que le duc d'Andria aperçut le duc de Guise, il se détacha de sa troupe et poussa son cheval vers lui, ce qui obligea ce Prince d'en faire autant. Ils mirent tous deux pied à terre, et ils eurent le tems de se saluer et de s'embrasser avant que les autres les eussent joints. Après les premières civilités, le duc de Guise et le duc d'Andria entrèrent seuls dans les capucins, d'où

ils ne sortirent qu'après une conversation qui dura un assez long espace de tems. On put juger par leurs visages qu'ils étaient tous deux fort satisfaits, et l'on remarqua dans cette rencontre que le duc d'Andria, quoique chef de la maison des Caraffes, et l'un des premiers et des plus altiers seigneurs du royaume, rendit des respects extraordinaires à ce Prince, lequel, s'étant ensuite arrêté un peu avec les autres, finit cette entrevue par de nouveaux complimens et par d'agréables galanteries qui le firent admirer de toute cette noblesse. Les uns et les autres étant tous remontés en même tems à cheval, chaque troupe prit la route de son quartier. Le duc de Guise arriva un peu après à Giugliano, et témoigna une grande joie pendant tout le reste du jour. Les particularités de cette conférence furent publiées diversement : les Espagnols firent savoir à tous leurs partisans que le duc de Guise avait envoyé un trompette à don Vincenzo de Tuttavilla, général des armes de la Noblesse, pour avoir un passeport de lui en faveur de Luigi Landi, sergent-major d'un régiment populaire, qu'il désirait envoyer dans Averse, pour faire quelques complimens de sa part à cette Noblesse ; que le Tuttavilla n'ayant pu lui refuser civilement cette prière, le Landi, peu de jours après, était allé dans cette ville, où il avait témoigné à tous ces seigneurs assemblés que le duc de Guise souhaitait de voir et de parler à quelques-uns de leur corps ; que le Tuttavilla en ayant donné avis au

duc d'Arcos, ce Vice-Roi leur avait permis cette entrevue, étant très-assuré de la fidélité de la Noblesse; qu'ensuite ils avaient choisi pour cette conférence le duc d'Andria, l'un des plus grands et des plus prudens seigneurs du royaume; que le jour et le lieu du rendez-vous ayant été arrêtés, ce duc, accompagné de neuf autres seigneurs, était parti d'Averse pour aller voir le duc de Guise; que dans la secrète conversation qu'ils avaient eue ensemble, le duc de Guise l'avait commencée par les remercîmens des civilités que le duc d'Andria avait faites au chevalier de Guise à son voyage à Malte; qu'ensuite il lui avait représenté, avec beaucoup d'adresse et de ferveur, les désolations et les ruines que la domination d'Espagne avait causées dans le royaume de Naples; que le Peuple ne pouvant plus souffrir un joug insupportable, était résolu de le secouer entièrement et de se soumettre à tout autre quel qu'il put être, plutôt que de retourner sous la tirannie des ministres espagnols; que les premiers progrès de ses armes fesant juger à toute l'Europe que Dieu les favorisait, sa résolution serait absolument fomentée et secondée de tous les ennemis découverts et secrets de leur monarchie; qu'ainsi il y avait lieu de croire que la cause du Peuple étant approuvée du Ciel, et soutenue par les plus grands potentats de la terre, réussirait heureusement; que ces vérités devaient obliger la Noblesse à songer à elle, et à ne se pas attacher davantage avec un parti sans réputation, sans

force, et qui ne tenait plus que quelques places dans le royaume dont le Peuple pourrait fort aisément se rendre maître dans peu de tems; que la Noblesse ayant agi jusqu'alors pour son honneur, devait désormais agir pour sa conservation, pour son bien et pour sa vie; qu'à cet effet elle devait joindre ses forces à celles du Peuple, afin que, d'un commun accord, tous les membres de l'État courussent au remède qui seul leur pourrait donner la guérison de tant de maux qu'ils souffraient universellement; que les étranges traitemens que le Peuple lui avait faits depuis le commencement de cette révolution, n'étaient pas si considérables que le bien public, qui devait être le principal objet que les uns et les autres devaient regarder à l'avenir; que la gloire et les avantages que la Noblesse recevrait, par cette réunion, seraient capables de fermer toutes les blessures reçues dans ces horribles confusions; que si elle était en état d'écouter des propositions sur ce sujet, il espérait de réduire le Peuple dans le respect qu'il lui avait rendu de tout tems, et de lui procurer toutes les satisfactions qu'elle pourrait justement souhaiter; que le duc d'Andria ayant écouté fort paisiblement le duc de Guise, lui avait répondu ensuite : que toute la Noblesse du royaume lui était extrêmement obligée des sentimens qu'il témoignait avoir pour elle; mais qu'elle ne pouvait écouter sans horreur des propositions si désavantageuses à cet honneur qu'elle avait toujours regardé comme l'unique et le plus

digne but de toutes ses pensées et de toutes ses actions; qu'il avait de la peine à croire qu'un Prince de sa naissance et de son caractère fût capable de proposer ce qu'il ne serait pas capable de faire; qu'il était étonné, non-seulement de l'entendre parler de cette sorte, mais encore de le voir à la tête d'une populace qui, foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines, n'avait autre objet que la licence de tout faire, et de vivre dans le désordre; que l'exemple du prince de Massa lui devait faire ouvrir les yeux et lui découvrir les abîmes où, en suivant la fureur populaire, il courait hazard de tomber; qu'il ne jugeait pas que le poste qu'il occupait lui pût acquérir beaucoup de gloire ni beaucoup de fortune, puisqu'il n'y avait point d'apparence que Dieu voulût bénir un parti où le brûlement, le pillage, l'assassinat et le sacrilége se commettaient impunément, où tous les souverains du monde étaient choqués par le pernicieux exemple de la plus étrange révolte qui eût paru depuis long-tems; où il n'y avait pas lieu d'attendre des témoignages de respect et des marques d'obéissance d'une populace effrénée, qui n'en avait point eu pour son Roi naturel et légitime, et où l'inconstance et la cruauté régnaient également; qu'il lui serait plus glorieux et plus utile de quitter ce parti de bonne heure, et prévenir ainsi les périls dont il était menacé par un plus long séjour, et que s'il était dans ce dessein, la noblesse Napolitaine offrait de lui procurer toutes les choses

nécessaires pour se retirer sûrement à Rome; que le duc de Guise ayant répliqué plusieurs choses ensuite, cette conférence s'était terminée par de nouvelles civilités, et particulièrement par la promesse que le duc de Guise avait faite au duc d'Andria, de venger la mort de don Pèpé Caraffa, son parent, par celle de son assassin.

Voilà ce que les Espagnols publièrent peu après de leur côté, et le duc de Guise, sans déclarer publiquement les circonstances de cette conférence, fit entendre à Gennaro Annésé et aux autres chefs populaires qu'il avait conféré avec le duc d'Andria, député de la Noblesse, pour l'attirer au parti du Peuple, ou du moins afin de la rendre suspecte aux Espagnols; qu'il espérait que le premier point pourrait produire, avec le tems, quelque bon effet; mais qu'il pensait que le second avait fait le sien dès l'instant, disant savoir de bonne part que les Espagnols avaient conçu une extrême jalousie de cette entrevue; que cependant il avait parlé fort sérieusement de l'ajustement du quartier des prisonniers de l'un et l'autre parti, et qu'il avait protesté au duc d'Andria, que si les Espagnols traitaient, par les voies de la justice, les soldats et les officiers de guerre populaires qui tomberaient entre leurs mains, on traiterait de la même sorte ceux que le sort des armes ferait tomber en celles du Peuple.

Quoique cette entrevue eût donné l'alarme à Gennaro Annésé et à la plus grande partie de la populace, le duc de Guise dissipa ces ombrages

par ce qu'il leur en manda, et particulièrement par la proposition du quartier, laquelle plut extrêmement à tout le Peuple qui voyait avec douleur, que tous ceux que les Espagnols prenaient prisonniers, allaient à la potence, ou en galère. Le contentement qui parut sur le visage de ce Prince, au retour de la conférence, fit bien connaître à ceux qui le connaissaient, qu'il en était très-satisfait, et qu'elle lui avait fourni de quoi nourrir les espérances qu'Agostino Mollo et les autres de sa cabale lui donnaient. En effet, depuis cette journée, il rechercha plus soigneusement qu'il n'avait fait encore les occasions d'obliger la Noblesse, et il fit paraître une si étroite confiance au major Landi et à tous les autres qui avaient des intelligences avec elle, qu'il ne fut pas mal aisé d'en pénétrer les véritables motifs. Lui-même, quelque tems depuis cette conférence, publia qu'en représentant au duc d'Andria les injustes et barbares traitemens que la Noblesse avait reçus des Espagnols, depuis que ce royaume était sous leur domination, il lui avait prédit positivement que les soins que son corps prenait pour leur service lui seraient plus pernicieux qu'utiles; que si ses armes ne réussissaient pas, ils en attribueraient la faute à sa mauvaise volonté; et que si elles rétablissaient le roi d'Espagne en ce royaume, la connaissance qu'ils auraient que la Noblesse était capable de relever un trône presque renversé, les ferait, à l'avenir, travailler à sa ruine, de peur qu'un parti, qui pouvait rendre la cou-

ronne à son maître, ne la lui ôtât quelque jour, ou du moins qu'il ne fût toujours l'arbitre unique de l'État; qu'il avait ajouté à cela que l'armée navale de France devait arriver dans peu à Naples, qu'elle brûlerait ou battrait indubitablement celle d'Espagne, qui n'était composée que de matelots et de forçats; que ses forces jointes à celles du Peuple, contraindraient bientôt les Espagnols de sortir du royaume, et de laisser, à ce parti, la liberté de choisir la forme de gouvernement qui lui semblerait la meilleure; que si la Noblesse attendait à se déclarer jusqu'à cette extrémité, elle courrait fortune d'avoir peu de part au gouvernement de l'État, et peut-être de s'en voir exclure entièrement; qu'étant né Prince, et de plus sorti de la maison d'Anjou, qui avait encore tant d'amis dans les plus illustres familles du royaume, cela l'obligeait à déplorer les malheurs où il voyait que la Noblesse s'allait jeter volontairement; qu'il la conviait de penser à elle et d'abandonner au plus tôt un parti déjà chancelant, et dont la chute infaillible l'accablerait sous ses ruines; que, dans l'assiette où elle était présentement, elle était bien plus en état de traiter et de faire son parti avec le Peuple, qu'elle ne serait après que la Fortune aurait décidé cette querelle, et qu'alors cette Noblesse serait contrainte de prendre la loi du vainqueur; qu'en s'accommodant avec le Peuple il était certain qu'elle aurait la part qu'elle pouvait prétendre dans le gouvernement; qu'il s'offrait d'y travailler et d'obliger le Peuple à rentrer dans

son ancien devoir, et à lui rendre les respects qu'il lui devait si justement; que sur cela le duc d'Andria lui avait répliqué que les divers événemens de cette révolution pourraient rendre la Noblesse malheureuse, mais non pas criminelle; que les mauvais traitemens qu'elle avait reçus des ministres d'Espagne, ne la dispensaient point du serment de fidélité qu'elle devait à son Roi; que la perte de son honneur lui était plus considérable que celle de ses biens et de sa vie; qu'il s'étonnait qu'un Prince de son nom se vînt soumettre ainsi à la discrétion d'une populace dont la fureur, en s'attachant à renverser le trône de son Roi légitime, avait trempé ses mains dans le sang de ses propres chefs; qu'il lui conseillait de ne pas attendre qu'elle donnât en sa personne, comme elle avait fait en celle du malheureux prince de Massa, une marque de son insolence et de sa rage, et que, s'il voulait se retirer à Rome, la Noblesse l'escorterait, jusqu'à l'État ecclésiastique, avec tout le respect dû à sa qualité et à son rang; que cependant elle lui était extrêmement obligée des bons sentimens qu'il avait pour elle, mais qu'elle n'en pouvait profiter, pour ne pas souiller la pureté du beau sang qu'elle avait reçu de ses ancêtres; et qu'enfin, si le sort de l'État le forçait de changer de maître, il aurait quelque sorte de consolation de voir, dans la plus haute place, un Prince venu de la maison d'Anjou : qu'ensuite de ce discours, le duc d'Andria s'enquit fort particulièrement de l'état de l'armée navale de France

et du tems qu'elle pourrait arriver, et qu'après les complimens et les assurances réciproques d'une amitié telle que l'honneur le pouvait permettre, ils convinrent ensemble que le duc de Guise ferait punir ce boucher qui avait massacré don Pèpé Caraffa, et que, dans peu de jours, la Noblesse abandonnerait Averse, et se retirerait chacun dans ses terres, et laisserait faire aux Espagnols ce qu'ils jugeraient nécessaire pour la défense du royaume et pour leur conservation.

Un peu après cette conférence, le duc de Guise ayant appris qu'il y avait quantité de grains au cazal de San-Cipriano, commanda à Jacomo Rosso de marcher avec son régiment pour s'emparer d'un poste si avantageux. Étant parti de Giugliano, il rencontra quelques coureurs d'Averse, et s'engagea inconsidérément à les pousser jusqu'à la vue de cette ville; mais soit que la Noblesse se fût préparée à faire une sortie pour venir vers Giugliano, soit que l'action de Jacomo Rosso l'obligeât de monter à cheval pour le repousser, il parut à peine aux environs de cette ville, qu'il en sortit quinze cens chevaux accompagnés de plusieurs seigneurs de la plus haute qualité. Le duc de Guise commençait à dîner quand on le vint avertir de cette sortie, et la première nouvelle qu'il en eut, fut que toute la Noblesse du royaume lui venait fondre sur les bras, avec quatre mille chevaux. L'intrépidité de ce Prince parut en cette occasion aussi bien qu'en toutes les autres où elle lui fut nécessaire. Il quitta aussitôt la table, ordonna au

baron de Modène de faire mettre sous les armes toute son infanterie pour la défense du quartier, et, ayant commandé au sieur des Isnards d'aller à Sant-Antimo, faire avancer, vers le grand chemin de Naples à Averse, une partie de l'infanterie et de la cavalerie qui était à ce bourg, pour le soutenir, il alla droit aux ennemis avec trois cens chevaux seulement, compris ses gardes, fesant marcher devant lui la compagnie de cavalerie de la garde avancée du quartier. Le baron de Modène garnit toutes les avenues de Giugliano des troupes nécessaires pour leur défense (quoiqu'il jugeât bien que la Noblesse n'était pas en état de forcer un quartier fortifié et défendu de tant de gens), fit mettre tout le reste en bataille dans sa place d'armes, et monta à cheval avec quelques officiers pour aller reconnaître le chemin par lequel la cavalerie ennemie le pouvait venir attaquer. Considérant alors la situation du pays, et ayant appris par un de ses officiers que dans la route que le duc de Guise venait de prendre, il y avait un pont appelé de Frignano, traversant un grand fossé qui coupait le grand chemin d'Averse, aux côtés duquel il y avait quelques petites maisons abandonnées, il crut qu'il ne serait pas mal-à-propos de les occuper afin d'assurer mieux la retraite du duc de Guise, en cas qu'il fût poussé par le grand nombre d'ennemis qu'il allait avoir sur les bras. Il commanda deux cens mousquetaires pour garnir ces fossés, il y envoya aussi les Lazares, dont les bâtons et les crocs étaient si formidables à la

Noblesse, et dépêcha en même tems un officier à ce Prince pour lui donner avis de tout. Pendant cela le duc de Guise arrivant à la vue de la cavalerie ennemie qui poussait vigoureusement Jacomo Rosso, vit que tout-à-coup la compagnie de sa garde avancée, qui marchait devant lui, fut chargée si brusquement par cette Noblesse, qu'elle plia dès le premier choc et se renversa sur ses gardes avec tant de désordre et de précipitation, qu'elle perça tous les escadrons qui la soutenaient et fit plus de mal que les ennemis. Il sembla, en cette journée, que le sort des armes, pour faire éclater le courage de ce Prince à l'aspect de la noblesse napolitaine, fit tourner le dos à tous ceux qui l'accompagnaient, à la réserve du sieur d'Orillac, qui, s'étant engagé trop avant parmi les ennemis, fut pris et tué de sang-froid par ceux qui, en le prenant, lui avaient promis bon quartier. En effet, le duc de Guise se trouva, en cette rencontre, plusieurs fois seul, s'opposant à l'ennemi, ou fesant tout son possible pour rallier ses gens et les encourageant par son exemple; mais tous les soins furent inutiles, et le duc ne se retirant qu'à mesure que toute la cavalerie le poussait, vit qu'elle fit halte comme pour se rallier. Quelques personnes ont dit depuis que la Noblesse pouvait alors prendre le duc de Guise prisonnier; mais qu'elle ne l'avait pas voulu faire, par l'estime qu'elle avait pour lui, ou pour ne pas procurer un si grand avantage aux Espagnols, dont la bonne fortune lui devait être suspecte. Le duc, dans ce

moment, voyant le prince de Mondorvino détaché de son corps et avancé dans le chemin, alla à lui pour le convier à faire un coup de pistolet; mais le Prince ne l'attendit pas, et se retira au petit galop vers le gros qui, recommençant à marcher, obligea le duc à faire de même et à songer à la retraite par le chemin du pont de Frignano, où la cavalerie ennemie arrivant presqu'en même tems que lui, fut arrêtée tout à coup par une décharge que les gens qui étaient dans les petites maisons et dans les fossés à côté du pont, firent sur elle avec tant de succès, que don Diégo di Montalvo, marquis de San-Giugliano, don Manuel Vaas, et le sieur de Munans, Bourguignon, demeurèrent sur la place avec plus de quatre cens hommes tués, tant de cette décharge, que de quelques autres que firent les mêmes troupes, secondées des Lazares, qui, avec leurs crocs, arrêtèrent et renversèrent plusieurs cavaliers par terre, où, avec une fureur et une inhumanité incroyables, les plus petits les achevèrent. Mais ce qui rendit le combat plus sanglant, fut que Jacomo Rosso ayant rallié ses gens, escarmoucha encore long-tems contre cette cavalerie, à la faveur des fossés et des arbres qui bordaient le grand chemin, et que les troupes de Sant-Antimo arrivèrent sur le point de la retraite du duc, et se mêlèrent si à propos, qu'elles donnèrent moyen aux officiers de la cavalerie qui avaient abandonné ce Prince, d'en rallier une partie. Alors les ennemis furent contraints de se

retirer, et le duc de Guise, après avoir donné des marques d'une valeur extrême, et fait tout ce qu'un homme seul peut faire humainement, se retira aussi à son quartier avec perte d'environ deux cens soldats ou Lazares, et du sieur d'Orillac, que ce Prince regretta avec juste raison, tant à cause de son grand courage, que de son ardente fidélité. Les ennemis même témoignèrent l'estime qu'ils avaient pour lui, par le soin qu'ils eurent de le faire inhumer dans l'église cathédrale d'Averse, où la Noblesse lui fit faire un service solennel, auquel les principaux de tout leur corps assistèrent.

Le bruit du combat du pont de Frignano se répandit bientôt dans tout le royaume et dans toute l'Italie. La populace, qui voyait les allées et venues du major Landi avec quelque soupçon de la conduite du duc, regarda depuis ce Prince avec une extrême admiration. Toutes les villes du royaume, du parti du Peuple, songèrent à lui envoyer des députés. La Noblesse ne pensa plus à faire de tentatives du côté de Giugliano, et ne sortit presque plus d'Averse. Les Espagnols commencèrent à la soupçonner de n'avoir pas fait, dans cette rencontre, tout ce qu'elle avait pu faire, et tout le parti royaliste parut dans une étrange consternation. Rome, aux premières nouvelles de ce combat, en tira de mauvais augures pour la monarchie d'Espagne, et tous les Princes d'Italie crurent que cette brave Noblesse, qui avait plié au premier aspect du duc de Guise, se soumettrait bientôt à lui.

Mais le couronnement de cette action fut que le duc, après avoir fait tête presque seul à toute cette valeureuse Noblesse, vainquit encore sa fierté, en la nécessitant de lui demander la permission de retirer ses morts du champ du combat. Elle passa deux jours sans les oser enlever; enfin, elle se vit contrainte de lui demander cette grâce par un trompette que le général Tuttavilla lui envoya, et ce Prince la lui accorda avec autant de courtoisie que de piété.

Quelques jours après, Gennaro Annésé envoya donner avis au duc de Guise que l'armée navale de France était arrivée au golfe de Naples, et que cette nouvelle causait autant de joie à la populace que d'étonnement aux royalistes. Ce Prince le publia aussitôt avec un visage qui paraissait très-satisfait; et, fesant appeler le baron de Modène, il lui demanda quelle opinion il avait sur l'arrivée de l'armée. Le baron lui dit que ne pouvant pas pénétrer les ordres que son général avait de la Cour, il croyait qu'on en connaîtrait bientôt le dessein par le premier effet de sa conduite; qu'il jugeait que jamais la France n'avait eu une occasion si favorable pour mettre l'Espagne en état de ne pouvoir de long-tems entreprendre rien sur la mer; qu'elle pourrait, dès son abord, brûler tous les vaisseaux d'Espagne, qui, étant à l'ancre et sans garde, seraient à sa discrétion; qu'afin de ne rien négliger, il fallait donner cet avis au général et aux autres ministres de la Cour qui l'accompagnaient; que surtout il le conjurait de vivre avec eux en façon qu'ils n'eussent pas lieu de se

plaindre de lui en cette conjoncture; que tout son bonheur dépendait absolument de sa conduite et de la bonne intelligence qui paraîtrait être entre eux; que tout ce Peuple qui, depuis qu'il avait eu recours à la France, avait attendu cette armée avec tant de vœux et avec tant d'impatience, la regardait en ce moment comme son unique ressource; que s'il arrivait, par l'effet d'une malheureuse conduite ou de la fortune d'Espagne, que lui et les chefs de l'armée vinssent à se brouiller ensemble, et que cette armée se retirât, il y avait lieu de craindre que la populace, frustrée de son attente, ne se prît à lui de ce mauvais succès; qu'enfin, il semblait que le Ciel lui remettait, en ces rencontres, l'entière disposition de sa fortune et de sa gloire.

Le duc de Guise l'écouta fort volontiers, du moins en apparence, et lui témoigna, avec un visage satisfait, qu'il approuvait extrêmement ses avis, et qu'il dépêcherait, le jour même, un gentilhomme à l'armée navale, pour visiter de sa part le duc de Richelieu qui la commandait, et pour lui faire savoir les avantages qu'elle pourrait avoir si elle se servait de celui que lui offrait l'armée ennemie qui était présentement à l'ancre, et entièrement dénuée de soldats, d'autant que ceux qu'elle avait apportés d'Espagne étaient péris dans les attaques, ou se trouvaient alors engagés à la défense de leurs postes.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

On lit à la fin de cette seconde Partie, qui fait un volume entier dans l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi, sur lequel cette édition est faite, qu'elle a été imprimée en 1667 par Jean Boullard.

TROISIÈME PARTIE

DE

L'HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS DE LA VILLE

ET

ROYAUME DE NAPLES.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de l'armée navale de France, à la vue de la ville de Naples. — Grande consternation des ministres d'Espagne. — Diverses négociations. — Le duc de Guise déclaré duc et défenseur de la liberté de la république de Naples.

Pour garder quelque ordre dans la confusion des choses que je traite, j'ai fait voir, dans la première partie de cette histoire, les soulèvemens de la ville de Naples; ceux des provinces de son royaume dans la seconde; et je vais commencer cette troisième par l'arrivée de l'armée navale de France

dans son golfe. Il semble que chacun de ces trois événemens devait donner la liberté à cet État; mais surtout on crut que ce dernier achèverait avec beaucoup de gloire ce que les deux autres avaient commencé avec tant de bonheur.

Cette armée était commandée par le duc de Richelieu, général des galères, assisté du commandeur des Goutes, lieutenant-général, du bailli de Valancé, et du sieur du Hamel, homme du Roi, et envoyé par le cardinal Mazarin, pour avoir soin de faire valoir ses instructions et ses ordres. Plusieurs volontaires de qualité s'embarquèrent sur cette flotte avec plusieurs officiers de marque, mais sans commandement, attirés par le bruit de cette entreprise. Il y avait dans cette armée vingt-neuf navires de guerre et cinq brûlots, et elle portait quatre mille hommes, commandés par le sieur d'Estrades, dont le courage et la prudence sont également connus. Elle partit des îles d'Yères, le vingt-sixième jour du mois de novembre de l'année 1647, sur les deux heures après midi, avec un vent assez favorable qui dura jusqu'à l'entrée de la nuit, pendant laquelle il survint une tempête si furieuse, que *l'Amiral* et le *Saint-Louis* perdirent leurs barques longues, et tous les autres leurs chaloupes.

Deux jours après, *l'Amiral* se trouvant à la hauteur de Capo Corso, fut contraint d'y mouiller l'ancre, tant pour ne pas s'engager, durant la nuit, dans les terres du canal de Piombino, que pour attendre plusieurs vaisseaux écartés par l'orage,

qui fut encore si grand, que deux vaisseaux nommés *le Faucon* et *le Sourdis*, ayant abordé deux autres navires, rompirent l'un son mât de beaupré, et l'autre sa proue; et cinq ou six autres ayant perdu leurs ancres, furent forcés de se mettre à la voile et de se retirer à Porto-Longone, dans l'île d'Elbe. Le vingt-neuvième, le vent s'étant calmé, *l'Amiral* prit la route du canal de Piombino, où il mouilla, sur les huit heures du soir, avec l'armée, laquelle fut contrainte de s'y arrêter jusqu'au quatorzième de décembre, tant à cause de la continuation des tempêtes, qu'afin de se radouber et se pourvoir d'ancres et de cables, au lieu de ceux qu'elle avait perdus depuis son départ de Toulon. Ce jour-là, le vent se trouvant assez bon et l'armée en état de partir, *l'Amiral* leva l'ancre, et alla joindre une partie des vaisseaux qui étaient à Porto-Longone : il en partit vers les quatre heures du soir, et prit la route de Naples avec toute l'armée, à la réserve des trois vaisseaux de Portugal, qui, contraints de s'arrêter pour se raccommoder, ne furent plus vus dans cette armée, et de deux navires français, que le duc de Richelieu fut obligé de laisser pour leur donner aussi moyen de se remettre, leur ordonnant d'aller ensuite à Civita-Vecchia, pour y prendre les ordres du cardinal de Sainte-Cécile et des autres ministres de France à Rome. Le lendemain, cette armée n'étant plus que de vingt-quatre vaisseaux et cinq brûlots, eut un vent favorable jusqu'à la nuit, durant laquelle un calme de quelques heures l'empêcha de faire

beaucoup de chemin, et fut cause que le matin elle se trouva à trente milles des îles de Ponce et de Palmerole. Un autre calme l'entretint le lendemain presque pendant tout le jour; et la nuit il s'éleva de grands vens qui firent que le mercredi 18, vers la pointe du jour, elle commença à découvrir les terres du golfe de Naples. Sur les huit heures, passant auprès de l'île d'Ischia, *l'Amiral* fut abordé par une felouque dont le patron dit au duc de Richelieu, qu'il avait été envoyé au long des côtes de cette île par le Peuple de Naples, pour apprendre des nouvelles de l'armée de France, et qu'il allait en toute diligence porter aux Napolitains la plus grande joie qu'ils pouvaient recevoir. Ce patron dit au duc que les Espagnols tenaient tous les châteaux et toutes les forteresses du golfe; qu'ils avaient vingt et une galères et quarante-deux vaisseaux, dont la plus grande partie avaient mouillé dans la plage de Sancta-Lucia, sous les forteresses de Castel-del-Ovo et de Castel-Novo, et le reste dans les ports de Baïa, de Nisita et de Castel-à-Maré. Ce patron étant parti avec sa felouque pour s'en retourner à Naples, l'armée entra peu après dans le golfe, et passa à la portée du canon du fort de Procida, d'où partirent deux galères, qui se retirèrent à voiles et à rames vers leurs navires; et en même tems plusieurs felouques napolitaines vinrent vers l'*Amiral* de France, pour témoigner la satisfaction que le Peuple avait de l'arrivée des Français, et entre autres le capitaine de la marine du

Posilippo, lequel dit au duc de Richelieu, que depuis peu le duc de Guise était sorti de Naples avec neuf mille hommes, pour prendre quelques places dans la Terre de Labour, qui incommodaient cette ville. Ce capitaine ayant représenté au duc de Richelieu la nécessité des poudres où était le Peuple, le duc lui en fit délivrer dix-huit barils, qui étaient tout ce que sa felouque pouvait porter.

Il serait malaisé d'exprimer la confusion des ministres espagnols à la vue de cette armée, laquelle arrivant dans le golfe, le vent en poupe, les menaçait de la perte entière de leur flotte, qui pour lors était dénuée de soldats et de matelots, dont ils avaient été contraints de dégarnir leurs vaisseaux, afin de renforcer les postes qu'ils tenaient dans la ville, et qui étaient fort affaiblis par les pertes continuelles qu'ils fesaient de leurs gens, dans les attaques des soulevés.

Quoiqu'ils fussent assurés qu'elle était en mer depuis quelques jours, et qu'elle venait droit à Naples, ils avaient fort peu songé à se défendre contre elle, et ils ne s'étaient point mis en état de la recevoir et de s'opposer à ses desseins. Leur désordre parut dans le conseil de guerre qu'ils tinrent aussitôt, où don Juan d'Autriche témoigna, avec beaucoup de chaleur, qu'il voulait s'embarquer sur l'armée navale d'Espagne pour la défendre en personne, et pour s'acquitter de la charge qu'il avait de généralissime des mers;

mais le Vice-Roi et tout le collatéral s'opposèrent, d'une commune voix, à cette résolution, et protestèrent de le charger des disgrâces et des ruines qui arriveraient infailliblement, en cas d'un funeste succès. On vint ensuite aux opinions, et il y en eut plusieurs dont l'avis fut qu'il fallait abandonner tous les postes de la ville, ne songer qu'à la garde des châteaux, et se servir de leurs soldats pour la défense de l'armée navale, dont la perte ne pouvait être que très-préjudiciable à l'Espagne. Enfin, la conclusion fut que, pour regarnir les vaisseaux, on retirerait promptement des postes une partie des gens qui les défendaient, et que la Noblesse et la Bourgeoisie de ces quartiers y entreraient à leur place. Cette résolution fut aussitôt exécutée, mais avec tant de terreur pour les soldats, qu'il en fallut faire embarquer la plus grande partie par force et à coups de cannes. Toutefois, la consternation et la peur des Espagnols ne furent pas de longue durée; dès qu'ils virent que l'armée de France, au lieu d'attaquer d'abord celle d'Espagne, avait mouillé entre Chiaja et Posilippo, ils reprirent un peu de vigueur, et crurent que la fortune, dont l'amour est si inconstante, n'offrirait pas deux fois aux Français une occasion comme celle qu'ils venaient de perdre.

L'armée de France ayant mouillé l'ancre à la portée du canon de celle d'Espagne, *l'Amiral* fut environné d'un grand nombre de felouques, les

unes chargées de rafraîchissemens et de régals envoyés au duc de Richelieu de la part du Peuple, et les autres pleines de Napolitains qui venaient lui donner des marques de l'extrême contentement qu'ils avaient de son arrivée dans le golfe.

Un peu après, l'abbé Baschi, domestique du cardinal de Sainte-Cécile, venu sur cette armée, mit pied à terre vers la pointe de Posilippo, et de là s'achemina à Juliano pour conférer avec le duc de Guise, de la part des commandans de cette armée. Le duc le reçut avec bien de la joie, et, après une secrète conférence de plus de trois heures, cet abbé se retira, laissant ce Prince avec un visage qui témoignait quelque sorte d'altération. Le baron de Modène s'étant alors approché de lui pour lui demander des nouvelles de l'armée de France, et si l'abbé l'avait laissée dans la résolution d'attaquer la flotte d'Espagne : le duc lui dit avec beaucoup de chaleur que cet abbé l'était venu trouver de la part des commandans de l'armée navale, pour lui dire qu'ils avaient ordre de faire tout ce que Gennaro Annésé leur ordonnerait pour le service du parti, sans parler aucunement de lui ; que surpris de ce discours, il lui avait répondu qu'il s'étonnait extrêmement que les ministres, qui savaient avec combien de soins, de peines et de dangers il avait passé à Naples, et y avait si bien établi la gloire de la France, fissent si peu de cas de lui dans une occasion où il pouvait lui seul plus servir que Gennaro et tout son parti ; que ce ridicule généralissime du Peuple

n'avait plus que les apparences de l'autorité souveraine, ou plutôt la partie la plus embarrassante et la plus odieuse, qu'il lui avait laissée par politique autant que par compassion; que pour faire voir le crédit qu'il avait alors dans cette ville et dans le reste du royaume, il voulait aller, le même jour, déposséder Gennaro Annésé, et se faire déclarer chef suprême de la république de Naples; que l'abbé lui ayant voulu représenter qu'il ne fallait pas qu'il risquât ainsi son honneur et sa vie, il lui avait reparti qu'il ne craignait rien, et qu'il était assuré de ses amis; que cette conférence s'était terminée de cette sorte; que cet étrange procédé l'obligeait d'aller à Naples, pour voir ce qu'il devait attendre de sa fortune; que l'aversion et le mépris que tout le Peuple avait pour Gennaro Annésé, lui fourniraient autant de degrés pour monter à sa place; qu'on n'aurait pas lieu de l'accuser d'ingratitude, puisque tout le mónde savait que dès le même jour qu'il l'avait appelé à Naples, il s'en était repenti et n'avait plus songé qu'à le perdre; que les pratiques qu'il avait à Rome chez le marquis de Fontenay, et celles qu'il faisait tous les jours pour les ruiner près du Peuple, le justifieraient assez.

Le baron de Modène envisageant dans un instant toutes les diverses suites de cette entreprise, lui répondit : que bien que les ordres dont il s'agissait parussent surprenans, on pouvait croire toutefois que lorsque la Cour les avait donnés, elle n'était pas informée du véritable état des

affaires de Naples; qu'elle n'avait pu savoir encore le glorieux succès de son arrivée en cette ville, et l'affection et l'estime que les Peuples avaient pour lui; que, dans l'opinion qu'elle avait que Gennaro Annésé tenait encore le gouvernail en main, et qu'il était chef absolu du Peuple, elle avait ordonné aux commandans de cette armée de s'adresser directement à lui; qu'il y avait beaucoup d'apparence que si le cardinal Mazarin eût su que ce maître fuselier n'était plus qu'une vaine idole sans autels et sans sacrifices, il se fût bien plutôt confié à un Prince français, son ami, et qui voulait s'unir étroitement à lui, qu'à un Napolitain dont la personne ni la foi ne lui étaient point connues. Le duc de Guise lui répliqua qu'il ne se plaignait point du cardinal Mazarin en cette occasion; qu'il croyait que cette Éminence, dans le doute de l'état où seraient les choses à l'arrivée de l'armée navale à Naples, avait donné ordre à ceux qui la commandaient d'agir selon la disposition des affaires, et de s'adresser à celui qui aurait l'autorité en main; qu'il ne doutait point des bonnes intentions de ce grand ministre; mais qu'il savait que ceux de Rome lui rendaient de mauvais offices, et empoisonnaient tous les ordres les plus purs qui venaient de France, sur le sujet de son passage et de son emploi à Naples; qu'il n'était que trop informé des menées et des cabales de Gennaro Annésé, qui tous les jours faisait entendre au marquis de Fontenay mille impostures contre lui; que ce marquis lui était

extrêmement suspect; que le bailli de Valancé était ennemi du chevalier de Guise, son frère, et devait par conséquent être le sien; que l'abbé Baschi ne lui avait point parlé en qualité de confident du cardinal de Sainte-Cécile, mais comme dépendant absolument de ses ennemis; qu'ainsi il avait beaucoup plus de sujet de craindre que d'espérer, dans une conjoncture où ceux qui auraient le secret et le maniement des affaires travailleraient indubitablement plutôt pour sa ruine que pour son établissement. Sur ces plaintes, le baron de Modène fit tout ce qu'il put pour radoucir son esprit, et s'offrit d'aller sur l'armée navale, pour conférer avec les commandans, et leur représenter combien il importait au service du Roi et à la réputation du ministère, qu'ils agissent de concert avec lui; mais il lui repartit qu'il y enverrait le sieur de Taillàdes, et qu'il fallait qu'il demeurât au camp de Juliano, pour y faire sa charge de mestre-de-camp-général, pendant qu'il irait à Naples, pour mettre Gennaro Annésé en état de ne lui pouvoir plus nuire. Ce discours fit assez connaître au baron de Modène que ce Prince ne voulait pas qu'il allât sur l'armée navale; et craignant de le fâcher, s'il s'opiniâtrait dans ce dessein, il lui repartit seulement que s'il ne lui eût point témoigné que le bailli de Valancé lui était suspect, il eût été bien aise de le voir, s'étant connus autrefois à l'académie du sieur de Benjamin à Paris; qu'il demeurerait à Juliano en son absence; qu'il le priait pourtant de considérer

le poste, les troupes, les munitions qu'il lui laissait, et les ennemis qu'il avait sur les bras; que le cazal de Juliano était un lieu de grande étendue, ouvert par plusieurs avenues, retranchées à la vérité, mais toutes d'une grande défense; que ses troupes consistaient en un assez petit nombre de gens sans discipline, et dont la plus grande partie n'avaient point d'armes; que ceux mêmes qui étaient armés n'avaient eu que le rebut des boutiques des armuriers; qu'il n'avait ni pain ni poudre; que ce lieu ressemblait plutôt à un campement de Bohêmes, qu'à un véritable camp d'armée; que ne connaissant que de vue les principaux officiers, et ne pouvant les discerner les uns des autres que par leurs charges, et non pas par leurs talens et leurs mérites, il ne saurait à qui se fier, ni à qui confier les choses nécessaires pour le service; qu'il n'était qu'à trois pas d'Averse, où toute la Noblesse du royaume était avec plus de quatre mille chevaux; que sans doute elle ne manquerait pas de sortir tous les jours en campagne, dès qu'elle saurait qu'un Prince qui faisait toute sa crainte ne serait plus dans le quartier; que pourtant toutes ces choses ne le touchaient point à l'égal de celles que le voyage qu'il allait faire à Naples lui donnaient lieu d'appréhender; qu'il le priait de songer mûrement à cette entreprise; qu'elle lui paraissait et juste et nécessaire, mais qu'elle était accompagnée d'autant de périls qu'il en pouvait espérer d'avantages et de gloire; qu'il ne pouvait faire, en cette occa-

sion, un coup de maître qu'en faisant un coup d'essai des bonnes volontés d'un Peuple qui avait donné depuis peu tant de marques de son inconstance et de sa fureur; qu'en poussant ouvertement Gennaro Annésé, et le mettant dans le désespoir, cet esprit qui n'était pas moins sanguinaire et vindicatif qu'ambitieux, se pourrait porter à quelque attentat contre lui, ou se résoudre à livrer le Torrion à l'armée navale de France, ou aux Espagnols; qu'on pourrait parer l'attentat en prenant garde à sa personne, mais qu'il serait bien difficile qu'on empêchât ce désespéré de disposer d'un poste si avantageux; que si le duc de Richelieu, étant assuré de Gennaro Annésé et du Torrion, se résolvait de mettre pied à terre seulement avec ses gardes, et de se faire voir au Peuple, il y aurait quelque apparence qu'en faisant entendre à cette multitude de gens qui étaient ordinairement dans le marché, qu'il venait de la part du Roi pour finir toutes leurs misères, et leur donner la liberté, tout le Peuple le recevrait à bras ouverts, et qu'il serait maître de Naples sans aucune difficulté; que si les Français ne voulaient pas faire cette tentative, et que Gennaro, à leur refus, vînt à traiter avec les Espagnols, ce coup serait inévitable, et les ennemis ayant le Torrion des Carmes, auraient bientôt après tous les quartiers circonvoisins; que si Gennaro Annésé ne prenait point de parti, dans le désespoir de se voir dépossédé de sa charge, et se renfermait dans son Torrion, en attendant quelque occasion favo-

rable pour prendre ses avantages, tous ses soins ne tendraient plus à l'avenir qu'à cabaler avec les populaires, ou avec les ministres espagnols, pour la perte d'un Prince qu'il regarderait désormais comme son plus grand ennemi; que toutes ces divisions ne produiraient que de mauvais effets, dont peut-être le plus prochain serait le retour de l'armée navale de France, qui, abandonnant le Peuple dans le point où il la considérait comme son principal espoir, pourrait causer, par son éloignement, d'étranges révolutions dans cette ville, et parmi une populace sans argent, sans pain et sans armes; qu'il le conjurait donc de bien penser à ce qu'il allait faire à Naples, puisque son honneur et sa vie en dépendraient absolument.

Le duc de Guise, souriant, lui répondit en peu de mots, qu'il lui était obligé de ses bons sentimens, qu'il voyait bien les précipices qu'il lui découvrait; mais qu'il était embarqué dans une carrière où il ne pouvait pas reculer, puisque, s'il ne perdait Gennaro Annésé, cet esprit méchant le perdrait infailliblement; qu'il le priait d'avoir soin de la conservation des quartiers de Juliano, San-Antimo et San-Cipriano, et de gagner, s'il lui était possible les autres cazals des environs d'Averse, pour réduire la cavalerie de la Noblesse dans la ville, et de lui ôter tous ses fourrages; qu'enfin il lui remettait entièrement la conduite des affaires de la campagne, pendant qu'il travaillerait dans la ville. Le baron l'ayant

assuré qu'il s'acquitterait le mieux qu'il lui serait possible de tous les ordres qu'il lui donnait, lui témoigna ensuite que puisqu'il était résolu d'aller à Naples, il ne serait pas mal à propos de mener avec lui tous les officiers ennemis de Gennaro Annésé, pour s'en servir en cette conjoncture, en laquelle il ne pouvait avoir trop d'amis; et que Pèpé Palombo, Onoffrio Pisacano, Carlo Longobardo, et Matteo d'Amoré, étant fort accrédités dans leurs quartiers, lui seraient extrêmement utiles. Le duc approuva cet avis, et le pria de leur parler, et de les disposer à s'en aller avec lui.

Cette conversation fut la dernière qu'ils eurent ensemble, au camp de Juliano, et, aussitôt que le baron l'eut quitté, il alla chez lui, d'où il envoya chercher ces quatre officiers pour souper avec lui, afin d'avoir un prétexte de les entretenir au sortir de table; cela réussit assez favorablement, et le baron leur ayant fait entendre secrètement que le duc de Guise, averti que Gennaro Annésé tramait quelque chose contre lui, partait le lendemain au matin pour Naples, et qu'il y aurait besoin de ses amis : ils s'offrirent tous de fort bonne grâce de le suivre, et de veiller avec tous leurs gens pour la sûreté de sa personne.

Le lendemain le duc de Guise partit du camp de Juliano pour aller à Naples, où il fut reçu avec une extrême joie de tout le Peuple. Ce fut en cette conjoncture où l'on connut que si la poli-

tique d'Espagne avait semblé sommeiller dans les commencemens de cette révolution, elle était alors bien revenue de cette léthargie, et qu'elle savait profiter de tous les moyens que le sort lui offrait, puisqu'elle sauva la Couronne lorsqu'elle semblait la laisser perdre. En effet, aussitôt que le duc d'Arcos eût donné les ordres nécessaires pour regarnir la flotte d'Espagne de matelots et de soldats, et la mettre en état de se défendre contre celle de France, il fit de nouveau assembler le conseil. Il y représenta que l'Espagne n'avait jamais couru tant de risque de perdre ce royaume, qu'en ce jour-là, si les commandans de l'armée de France eussent su profiter de l'occasion favorable que la Fortune leur avait offerte; qu'ils avaient pu combattre et brûler celle d'Espagne, à la faveur des vents qui la poussaient alors, et en l'état où les vaisseaux étaient en cette conjoncture; que si le Peuple, en même tems, eût donné un assaut général aux postes, qui n'étaient gardés que d'un petit nombre de gens, et dont la plus grande partie était de la ville, et peut-être d'intelligence avec le Peuple, les Espagnols eussent couru fortune d'être réduits dans les châteaux; que toutes ces disgrâces qu'ils avaient pu voir arriver dans un jour, pouvaient s'entresuivre encore de fort près, si les Français faisaient un débarquement, et mettaient le pied dans Naples; que, ne pouvant pas empêcher leur descente par la force, il n'y avait que la prudence qui pût parer un si grand coup; qu'il regardait

en ce moment cette armée et le duc de Guise comme deux rivaux qui semblaient marcher ensemble et de concert, quoiqu'avec des fins bien différentes ; qu'il jugeait que la pensée du duc de Guise était de se servir du nom plutôt que des armes de la France pour s'établir, et que celle des commandans de l'armée était que le Peuple tînt sa liberté de leurs armes, sans en être obligé au duc; que l'ambitîon de ce Prince ferait le salut de l'Espagne, si l'on lui fournissait des ailes, comme on l'avait résolu, et suivant les ordres qui avaient été donnés au docteur Agostino Mollo; que la mauvaise intelligence qui s'augmentait, de jour en jour, entre lui et Gennaro Annésé, était arrivée à un point qu'il fallait que l'un perdît l'autre; que la ruine de Gennaro serait plus utile à l'Espagne, que ne serait celle du duc, d'autant que si cet arquebusier était le maître, les Français l'assisteraient, dans l'espérance de profiter des avantages qu'il obtiendrait par leur entremise, et que si le duc l'opprimait, et se rendait chef du parti, les Français aimeraient bien mieux se retirer, que d'appuyer l'aveugle ambition d'un Prince qui ne travaillait que pour lui; qu'ainsi il croyait qu'il fallait que tous les partisans secrets des Espagnols, dans les quartiers de la populace, se réunissent de nouveau pour la ruine de Gennaro, et secondassent, pour cet effet, tous les desseins du duc de Guise, dont, avec le tems, on pourrait se défaire plus aisément que l'on ne ferait de l'Annésé, secondé des armes de la France.

L'avis du duc d'Arcos fut approuvé généralement de tout le conseil, et, sur-le-champ, le régent Zuffia et le prince de Cellamaré écrivirent à Agostino Mollo, au prince de la Rocca, et à tous les autres partisans qu'ils avaient parmi les cappes noires et dans la populace, de se joindre au duc de Guise, dans cette occasion, et de consentir à tous ses projets, puisque, si le sort voulait donner ce jour-là un maître à Naples, il serait plus avantageux à l'Espagne qu'ils se soumissent au plus faible qu'au plus puissant.

Ces ordres furent si bien exécutés, que, lorsque le duc de Guise arriva dans la ville, il fut incontinent environné de ceux de ce parti, qui, tous d'une commune voix, et hautement, lui témoignèrent qu'ils voulaient périr pour ses intérêts. Agostino Mollo donna les derniers traits à cet ouvrage, en assurant le duc de Guise par des sermens horribles, et avec des flatteries prodigieuses, que le royaume le regardait comme celui qui le devait mettre à couvert de la cruauté castillane et de l'insolence française; que tout l'État souhaitait bien la protection de la France, mais non pas sa domination; que ce serait la rendre odieuse aux Napolitains, de faire débarquer les troupes de l'armée navale; que le plus signalé service qu'ils pussent rendre au Peuple, était de brûler la flotte d'Espagne, et que c'était le seul moyen de soulager les misères qu'il souffrait alors; que Naples n'avait pas besoin du bras des troupes étrangères, mais seulement

d'argent, de munitions et de vivres, pour faire subsister les siennes; que lui ayant dit plusieurs fois que tout le Peuple et la Noblesse désiraient de le faire Roi, il lui renouvelait encore cette assurance de leur part, et lui protestait de nouveau qu'étant assez forts, et assez puissans pour l'élever sur le trône, sans avoir besoin de personne, ils souhaitaient qu'il le tînt d'eux, et n'en fût obligé qu'à eux; que, pour arriver à ce but, et monter au premier degré de la puissance souveraine, il devait dépouiller Gennaro Annésé de l'autorité, et prendre le titre de duc de la République de Naples; que le Peuple et les cappes noires concourraient tous à son dessein, et lui donneraient volontiers ce titre, qu'il ne garderait que jusqu'à ce que tous les membres de l'État réunis ensemble lui donnassent celui de Roi; qu'il fallait donc, pour parvenir à un si glorieux projet, faire tomber Gennaro Annésé, et empêcher que les Français ne fissent aucun débarquement dans la ville, ni dans les lieux circonvoisins, de crainte que, sous prétexte de secourir alors le Peuple, ils ne se rendissent peu à peu les maîtres de tout le royaume.

Agostino Mollo n'eut pas beaucoup de peine d'insinuer son sentiment dans un esprit ambitieux et déjà rempli de soupçons et d'ombrages de la conduite de Gennaro Annésé, et de celle des commandans de l'armée navale : mais ce qui acheva de confirmer entièrement le duc dans sa résolution, fut que, dans le même tems, Agos-

tino Mollo et ses partisans lui firent entendre qu'ils savaient de fort bonne part que Gennaro Annésé et les chefs de cette armée étaient d'accord, et que l'on avait résolu, au cas qu'il allât visiter le général, de l'arrêter et de le mener prisonnier dans le fort de Porto-Longone; que s'il n'allait point voir le duc de Richelieu sur *l'Amiral*, Gennaro livrant aux Français le Torrion, leur donnerait moyen d'entrer dans la ville, et de l'arrêter prisonnier, s'il osait y paraître, pour se prévaloir du caractère qu'il avait.

Le duc de Guise, résolu de déposséder entièrement Gennaro Annésé, et de réunir en sa personne toute la puissance qu'avait ce maître arquebusier, tous ses amis, au même instant, travaillèrent, chacun de leur côté, à disposer les esprits du Peuple à ce changement. Ils publièrent que Gennaro Annésé voulait livrer le Torrion des Carmes à l'armée navale de France; que les Français, ayant ce poste, se rendraient maîtres d'une ville, où leur nation n'avait donné que trop de marques de sa légèreté et de son insolence; qu'il n'y avait point d'autre moyen pour éviter cet accident, que de dépouiller cet arquebusier de l'autorité qu'il avait, et de la remettre entre les mains du duc de Guise, lequel avait donné au Peuple tant de preuves de sa valeur, de son zèle et de sa fidélité; que cette armée, qui n'avait été souhaitée et demandée que pour le soulagement des misères publiques, ne répondait point à cette attente; qu'il semblait qu'elle paraissait à l'aspect

de Naples pour faire montre de ses forces, plutôt que pour les employer; que pouvant combattre et brûler d'abord toute la flotte d'Espagne qui était sur le fer, et dépourvue en ce moment de matelots et de soldats, elle s'était arrêtée à la plage de Santa-Lucia, pour cabaler avec Gennaro Annésé; que l'on ne voyait point l'argent ni les munitions, ni les vivres qu'on attendait de son secours, et que cette étrange conduite devait être plus suspecte qu'agréable au Peuple, qui ne voyait aucun effet de tout ce qu'il s'était promis.

Ces discours, semés adroitement dans tous les quartiers populaires, firent tant d'impression sur ces esprits soupçonneux, légers et crédules, que les Napolitains, qui jusqu'alors avaient désiré si ardemment la venue de l'armée navale de France, commencèrent, à son aspect, à redouter cette puissance qui leur était si nécessaire, et à considérer ce qu'ils en devaient craindre, plutôt que les avantages qu'ils en pouvaient espérer. Ces ombrages changèrent tellement, tout-à-coup, l'esprit de cette populace, qu'elle n'eut plus d'autre pensée que d'élever le duc de Guise dans la suprême dignité, et de former sa République sans avoir recours à personne. Le duc de Guise, étant donc en état de se rendre chef absolu de tout le parti populaire, concerta avec ses amis de quelle sorte il fallait qu'il se gouvernât en cette occasion; et, en suite des conclusions prises avec eux dans une assemblée, deux députés furent envoyés à Gennaro Annésé, pour lui signifier que le Peuple le

reconnaissant incapable de soutenir le poids des affaires publiques, le destituait de sa charge, et voulait que le duc de Guise gouvernât seul à l'avenir. Quoique Gennaro fût assez informé des cabales que l'on fesait secrètement contre lui depuis quelques jours, ce discours le surprit extrêmement; et, leur ayant répondu qu'il saurait bien maintenir l'autorité que le Peuple lui avait donnée, il monta un peu après à cheval, et se fit voir en plusieurs quartiers, où il tâcha d'émouvoir la populace contre le duc de Guise, disant partout que ce Prince voulait usurper le commandement souverain, afin d'introduire l'armée française dans Naples, et lui livrer le royaume. Il employait la même ruse dont ses ennemis se servaient; mais les esprits étaient déjà préoccupés que c'était lui qui voulait faire entrer les Français dans Naples; et, comme il trouva partout des gens prévenus en faveur du duc, la cavalcade de cet arquebusier ne servit qu'à lui faire voir que l'on se trompe de vouloir fonder un grand dessein sur l'amitié et sur l'estime des peuples.

Cependant le duc de Guise ayant fait convoquer tous les capitaines des quartiers ou des ottines de la ville, dans l'église de San-Lorenzo, leur fit entendre qu'il ne les avait pas appelés pour leur demander l'autorité suprême, puisqu'il l'avait déjà en ses mains; mais seulement pour leur dire qu'il voulait être seul obéi et reconnu dans la ville. Ensuite, ayant ordonné que l'assemblée générale

du Conseil du Peuple se tînt le lendemain à Sant' Agostino, tous les chefs populaires s'y rendirent dès le point du jour, et, d'un commun consentement, ce Prince fut proclamé duc perpétuel de la nouvelle République; mais la perpétuité fut depuis réduite à sept années, par les articles dressés, sur ce sujet, par la Consulte, à la poursuite de Vincenzo d'Andréa, et de quelques autres amis secrets de Gennaro Annésé, accrédités dans cette Consulte.

On ne saurait figurer combien la populace témoigna de joie en cette proclamation. Le duc, suivi d'un nombre infini de personnes, et particulièrement de Pèpé Palombo, d'Onofrio Pisacano, de Carlo Longobardo, de Mattéo d'Amoré, et de Grazullo de Rosis, qui avaient agi puissamment dans leurs quartiers en sa faveur, fit une cavalcade par toute la ville, en laquelle on entendit plusieurs populaires qui, parmi leurs cris d'allégresse, lui donnèrent le nom de Roi. Il ne s'en faut pas beaucoup étonner; car il est certain que si ce Prince eût voulu prendre alors ce nom, le Peuple le lui eût donné aussi volontiers que celui de duc de la République, qu'il prit en ce jour, avec le titre de défenseur de la liberté de l'Etat.

Je ne doute pas que la postérité n'ait autant de peine à croire cette vérité que plusieurs autres qui ne sont pas moins merveilleuses dans cette histoire : en effet, à examiner les choses suivant

les apparences, il est malaisé de se persuader que cette même populace, qui n'avait appelé ce Prince que dans le besoin qu'elle avait de l'assistance des Français, qu'elle espérait, par son moyen, ait en même tems rejeté leur secours, et placé ce duc dans la dignité souveraine ; toutefois, si l'on considère bien les motifs particuliers de cette grande et soudaine mutation, on en trouvera cinq qui concoururent à cette action, et qui, se rencontrant tous ensemble, produisirent ce grand effet. Le premier est que le duc de Guise était l'un des princes du monde qui avait les plus beaux talens, et les plus propres à gagner d'abord les cœurs, et que les Napolitains qui ne voyaient presque jamais le bon visage de leurs Vice-Rois (lesquels ne paraissaient en public qu'avec cet orgueil qui rend leur nation insupportable), étaient ravis de voir ce Prince si affable, si caressant, et si populaire, et dont la bonne mine, jointe à l'usage de la langue italienne, avaient charmé d'abord tous ceux qui l'avaient vu ou entendu parler. Le second, que Gennaro Annésé était haï de tout le monde, et que de tous ceux qui concoururent à l'élection du duc, il n'y en eut pas un qui ne crût se satisfaire soi-même, en dépossédant ce fuselier de sa charge. Le troisième, que les cappes noires et les autres partisans secrets des Espagnols, qui se trouvaient parmi la populace, s'unirent tous en cette occasion, comme nous avons remarqué, pour empêcher que les Français ne débarquassent

en corps dans le royaume. Le quatrième, que Vincenzo d'Andréa et tous les autres qui désiraient véritablement la République, appréhendant que les Français ne se rendissent maîtres de Naples, et bientôt après du royaume, furent bien aises d'établir le fondement de leur dessein, par cette élection du duc. Et le dernier, que les commandans de l'armée de France, en demeurant à l'ancre les bras croisés pendant ces agitations, donnèrent lieu au Peuple de croire qu'ils songeaient à cabaler avec Gennaro, plutôt qu'à combattre la flotte d'Espagne, et qu'ils regardaient plus alors leurs intérêts que ceux du Peuple.

CHAPITRE II.

Premiers effets de l'élection du duc de Guise. — Témoignages que la ville de Naples et tout le voisinage lui donnent de la joie qu'ils en ont. — Exploits de l'armée navale de France; son retour à Toulon. — Divers jugemens que l'on fit alors sur cette retraite.

Le premier et le plus remarquable effet de l'élection du duc de Guise, fut la consternation de Gennaro Annésé. Quoique la connaissance de son incapacité et son humeur ombrageuse et inquiète lui eussent fait prévoir cet accident, avant même l'arrivée de ce Prince à Naples; que s'étant défié de lui, avant d'en avoir sujet, il eût fait son possible et travaillé sourdement pour ruiner le duc dans l'esprit de la populace et dans celui des ministres de France à Rome; quoiqu'il eût fait entendre à celle-là que l'ambition de ce Prince plutôt que les ordres du Roi, l'avait poussé d'aller à Naples; que sa maison était suspecte et même odieuse à la France, qui songeait plus à l'abaisser qu'à l'agrandir, et ne favoriserait point un parti à la tête duquel il paraîtrait. Et, quoiqu'il eût insinué à ceux-ci que les pensées de ce Prince ne tendaient qu'à la couronne, qu'il croyait obtenir sans avoir

besoin de l'assistance des Français; il tomba enfin dans le précipice où courent tous ces mauvais politiques qui changent de route à toute heure, et qui, dans l'incertitude où leur esprit flotte sans cesse, ne prennent jamais de parti. Après avoir su acquérir le duc de Guise, il ne sut ni le conserver, ni le perdre; et, promettant à chacun le Torrion qu'il possédait, sans le livrer à personne, il fit juger par sa conduite, qu'il est quelquefois aussi dangereux de demeurer irrésolu que de prendre un mauvais parti.

En effet, s'étant enfermé dans ce poste, il écoutait tout-à-la-fois les Français et les Espagnols; il donnait aux uns et aux autres des espérances qui pourtant ne produisaient jamais d'effets; et quoiqu'il eût plus de penchant pour la France que pour l'Espagne, qu'il haïssait naturellement, il ne put se résoudre de se jeter entièrement entre les bras des Français. Lorsque le duc de Guise le dépouilla de l'autorité suprême, il pouvait satisfaire tout-à-la-fois sa vengeance et son ambition, en livrant le Torrion des Carmes aux commandans de l'armée navale de France, qui, sans doute, lui eussent fait de grands avantages, et eussent empêché le Peuple de se donner au duc de Guise; mais Gennaro Annésé n'était pas capable d'une résolution hardie, ni de se servir du tems. Dès qu'il vit le duc de Guise nommé duc de la République, il lui envoya faire un compliment sur son élection, et le fit prier de lui laisser le gouvernement du Torrion des Carmes. Le duc

répondit à ces civilités contraintes avec un visage fort agréable et des paroles obligeantes, et assura son envoyé qu'il lui laisserait fort volontiers ce gouvernement, pourvu qu'il demeurât ferme dans son parti. Ce Prince, en feignant de lui laisser volontairement ce qu'il ne pouvait lui ôter par force, retint cet esprit balançant dans son irrésolution naturelle, dont peut-être il serait sorti, s'il eût entrepris de le pousser à bout.

La soumission de Gennaro Annésé servit de règle à tous ceux de son parti, qui, tous-à-la-fois, accoururent pour rendre hommage à ce Prince. Tous les chefs du Peuple de la campagne et du voisinage suivirent de près cet exemple, surtout Polito Pastina, fameux bandit, qui gouvernait paisiblement une partie de la principauté de Salerne. Le duc lui avait envoyé le sieur de Cérizantes, qui, fâché de n'avoir pu obtenir la charge de mestre-de-camp-général, avait demandé cet emploi au duc, lequel le lui avait accordé volontiers, pour éloigner de lui cet esprit dont l'insuffisance et la vanité ne lui plaisaient point. Polito Pastina l'avait reçu fort agréablement, et le traitait avec tout le respect qu'il pouvait prétendre. Aussitôt qu'il eut appris l'élection de ce Prince, il lui dépêcha un des officiers de ses troupes, pour lui témoigner la joie qu'il en avait, prendre de lui les commissions de gouverneur et de vicaire-général de la royale République, en la principauté de Salerne, et pour offrir à ce Prince les forces de cette ville et de la Province, en cas qu'il en eût besoin.

Mais c'est trop laisser l'armée navale de France à l'ancre; il est tems de voir ce qu'elle fit dans le golfe de Naples, depuis son arrivée jusqu'à son retour. On en a écrit et parlé si diversement, que, comme je ne veux rien avancer de moi-même sur ce sujet, je rapporterai fidèlement ce que les Français et les Espagnols en ont publié dans le monde. Les premiers, dans les relations que les officiers de cette armée envoyèrent en ce tems-là en France, ont dit que cette armée étant arrivée le dix-huitième jour de décembre dans le golfe de Naples, mouilla, sur les deux heures après-midi, à une portée de canon de celle d'Espagne et des châteaux de Naples; qu'incontinent après, le duc de Richelieu fit assembler le Conseil de guerre, où il fut résolu d'attaquer le lendemain au matin la flotte ennemie, au cas que le même vent qu'il fesait alors continuât encore, et que l'on ferait les décharges des canons et de la mousquéterie à la portée du pistolet des Espagnols; qu'à la faveur du feu et de la fumée, on tâcherait de faire passer les brûlots pour aborder les galions d'Espagne, et que, si l'amiral le jugeait à propos, il ferait signal à toute l'armée de mouiller près des vaisseaux ennemis et de les accrocher; mais que l'on n'irait à eux que par le même vent qu'il fesait alors, lequel, poussant les vaisseaux français sur l'armée ennemie, les en pourrait retirer, pour ne les laisser pas exposés à la merci des forteresses où il y avait quarante canons en batterie; qu'ensuite de cette résolution, il fut arrêté que

le sieur du Mé, vice-amiral, et le chevalier Garnier tiendraient la droite de l'amiral, avec leurs escadres, le sieur de Montade, contre-amiral, et le sieur Duquesne, la gauche, chacun avec les leurs; que, vers le soir, le père Thomas de Julijs apporta au duc de Richelieu une lettre du duc de Guise, par laquelle il le priait de lui envoyer de la poudre dont il manquait, et quatre pièces de canon; ensuite de quoi on fit délivrer à ce religieux trente-six barils de poudre, et, pour les canons, on lui dit qu'on envoyât une barque pour les prendre, et qu'on les donnerait aussitôt, l'armée ayant perdu toutes les siennes dans les tempêtes qu'elle avait souffertes; que le lendemain l'armée se mit à la voile dès le point du jour, suivant la résolution prise pour le combat; mais que le changement des vents l'obligea de changer de dessein, et de remouiller au même lieu où elle était, toujours à la portée du canon des forts qui tirèrent quantité de coups; qu'un peu après le duc de Richelieu fut visité par plusieurs officiers du Peuple de Naples, venus pour lui témoigner leur joie de son arrivée, et pour le supplier de vouloir permettre que le sieur Blondel, ingénieur de la marine, prît terre pour leur tracer quelques fortifications qu'ils voulaient faire contre les ennemis; ils accompagnèrent leurs complimens de quelques régals de fruits et de confitures, qu'ils présentèrent à ce duc, lequel leur ayant fait ses libéralités, leur témoigna qu'il avait ordre du Roi de faire tout ce qu'ils souhaiteraient pour leur liberté

et pour leur service ; que ce duc fit encore délivrer de la poudre à un gentilhomme envoyé du duc de Guise pour ce sujet; qu'en même tems l'abbé Baschi, Romain et domestique du cardinal d'Aix, envoyé par cette Eminence au Peuple de Naples, mit pied à terre et passa dans la ville, pour savoir l'état des affaires; que, vers le soir, don Luigi del Ferro, qui se disait ambassadeur de France à Naples, vint voir le duc de Richelieu, pour l'assurer de sa fidélité au service du Roi, et pour lui donner avis qu'il y avait dans le port de Castel-à-Maré, cinq galères, trois vaisseaux de guerre et deux marchands chargés de blé pour les Espagnols; que, le vingt du même mois, l'armée se remit à la voile avant le jour, pour attaquer les ennemis, à la faveur du bon vent, qu'il fesait, mais dont le soudain changement obligea le duc de Richelieu de suspendre cette résolution, et d'aller à Castel-à-Maré, pour prendre les cinq vaisseaux qui étaient mouillés dans une enfonçure du golfe; qu'en fesant cette route on prit un brigantin que le général de l'armée d'Espagne envoyait aux galères et aux vaisseaux pour les en faire sortir; qu'à la vue de l'armée française les cinq galères qui étaient en ce lieu s'en retirèrent et retournèrent au port de Naples, après avoir essuyé quelques coups de canon en passant; que l'armée étant proche de Castel-à-Maré, les sieurs du Mé et Garnier eurent ordre d'aller, avec leurs escadres, attaquer ces cinq vaisseaux; mais que le calme les obligea de mouil-

ler, et de différer le combat jusqu'au jour suivant; que pendant la nuit une galère entra dans Castel-à-Maré, et en sortit deux heures après; qu'à la pointe du jour l'armée française étant à la voile, *l'Amiral* et *le Vice-Amiral* d'Espagne, suivis de quatorze galions, parurent de l'autre côté du golfe, à vingt milles d'elle, fesant leur possible pour gagner la mer, et pour joindre en passant une partie de leurs vaisseaux que leurs galères avaient tirés du port de Baïa; que le duc de Richelieu ayant tenu Conseil sur ce sujet, pour délibérer si l'on irait à ces vaisseaux, ou si l'on s'arrêterait à Castel-à-Maré, la conclusion fut de suivre ce premier dessein, dont l'effet était plus aisé et plus certain que celui de la poursuite de l'armée espagnole, qu'on ne pouvait joindre de tout le jour, et laquelle, pendant la nuit, pouvait s'échapper par une fausse route; qu'après une sommation faite par le chevalier Paul, à la ville de Castel-à-Maré, et aux vaisseaux qui étaient dans son port, pour les obliger à se rendre, à quoi ils n'avaient répondu qu'à coups de canon et de mousquet; les sieurs du Mé et Garnier, commandés pour l'attaque, s'avancèrent, avec leurs escadres, vers la ville et vers les vaisseaux, à la portée du mousquet, et, après un combat de deux heures, contraignirent les ennemis d'abandonner leurs vaisseaux de guerre et d'y mettre le feu, pour empêcher les Français de profiter de leur prise; qu'aussitôt qu'on vit ces vaisseaux en feu, on envoya des chaloupes qui en retirèrent

un démâté de son mât de devant, qui n'avait point encore été endommagé du feu, et lesquelles le remorquèrent jusqu'aux vaisseaux français, qui cependant battaient la ville en ruine, et tiraient sur la cavalerie qui était au bord de la mer pour empêcher d'y faire une descente ; que des cinq vaisseaux des ennemis, les trois de guerre furent brûlés, et des deux marchands, l'un fut trouvé chargé de vingt pièces de canon et de quatre mille charges de blé, et l'autre fut coulé à fond par les ennemis ou par les coups de canon que cette armée lui donna; que les Français, dans cette occasion, ne perdirent que vingt ou vingt-cinq hommes, entre lesquels il n'y eut de marque que le chevalier de l'Echasserie, capitaine du vaisseau nommé *le Soleil;* que, peu après, l'on fit sommer, par un Napolitain, Castel-à-Maré, qui ne répondit que par sa mousquéterie; qu'à l'entrée de la nuit le duc de Richelieu ordonna aux sieurs du Mé et Garnier de se retirer un peu au large, en attendant la réponse d'une felouque qu'il avait envoyée au sieur de Cérizantes, et à Polito Pastina, pour les convier de s'avancer avec leurs troupes vers Castel-à-Maré, et d'attaquer cette place si nécessaire au bien public; que le vingt-deuxième du même mois, sur l'avis qu'eut le duc de Richelieu que l'armée d'Espagne venait, vent en poupe, fondre sur lui, il fit mettre toute l'armée sous la voile, et fit brûler le vaisseau pris le jour précédent, lequel on ne pouvait emmener, d'autant qu'il était dé-

mâté; que cette armée ayant, à la pointe du jour, reconnu que l'Espagnol fesait force de voiles pour lui gagner le vent, mais que *l'Amiral* d'Espagne n'ayant pu être suivi que de son *Vice-Amiral*, de cinq autres navires et d'un brûlot, était fort éloigné des autres, demeurés au-dessous du vent, elle s'avança avec une merveilleuse vitesse dans cet intervalle, pour séparer la leur en deux; que le combat fut commencé par le sieur de la Roche, commandant alors le vaisseau du *Soleil*, lequel, se trouvant près du *Vice-Amiral* d'Espagne, lui abattit son pavillon des premiers coups de canon; qu'au même tems le chevalier Garnier se trouvant à la portée du pistolet au milieu de deux vaisseaux ennemis, les combattit pendant une heure, et les mit hors de combat; que l'un des deux se retira, vent en arrière, vers leurs galères, qui pourtant ne purent l'empêcher de couler à fond, à la vue de l'armée de France, laquelle, ayant les ennemis aux deux côtés, fesait feu de toutes parts tant de ses canons que de sa mousquéterie; que *l'Amiral* d'Espagne se trouvant au vent de tous, avec son *Vice-Amiral*, quatre navires de Dunkerque et un brûlot, et voyant qu'il lui était impossible de rejoindre le corps de son armée sans traverser celle de France, passa sous le vent de *l'Amiral*, à portée du mousquet, fesant en même tems passer son *Vice-Amiral* au-dessus, à portée du pistolet, et les quatre Dunkerquois au milieu, ce qui n'empêcha pas que le duc de Richelieu, résolu de

l'accrocher, nonobstant toute son escorte, ne fit tout son possible pour l'aborder; mais l'autre esquiva toujours en fesant vent arrière, et se contenta de faire une décharge générale de ses canons et de sa mousquéterie sur lui et sur les autres navires qui l'accompagnaient, pour donner lieu au *Vice-Amiral* d'Espagne qui tenait le dessus du vent, d'attacher son brûlot à cet *Amiral*, ce qu'il eût fait apparemment à la faveur de la fumée, si le chevalier Paul, l'un des matelots de *l'Amiral*, ayant reconnu ce dessein, ne se fût mis avec son navire entre le brûlot et cet *Amiral*, lequel, en même tems, abattit d'un coup de canon le mât de devant de celui d'Espagne, qui prit aussitôt la fuite avec sa suite, ne pouvant se justifier de la honte d'avoir fui devant un seul vaisseau, qu'en disant que c'était pour rejoindre le reste de sa flotte; que dans ce combat, qui dura autant que le jour, les Français battirent si vigoureusement les Espagnols, qu'ils les forcèrent de se retirer en fuyant toujours l'abordage; que du côté des Français il n'y eut que cent ou cent vingt hommes de tués ou de blessés; mais que de celui des ennemis, il y en eut plus de sept cens de tués, un fort grand nombre de blessés, et trois vaisseaux coulés à fond; que le vent s'étant renforcé sur le soir, les deux armées se séparèrent et se tinrent sur les bords jusqu'à la nuit, dans le canal où celle d'Espagne se retira sous ses forteresses, la Française ne la pouvant suivre à cause de l'obscurité et du vent traversier de la côte, qui

la força de se retirer du golfe, lui étant impossible de se tenir sur les bords ; que le vingt-troisième, *l'Amiral* de France se trouvant au matin à l'embouchure du canal, près de l'île d'Ischia, avec quatre vaisseaux seulement, alla joindre une partie de ceux que le mauvais tems avait écartés, et se mit en panne durant une forte bourasque survenue, attendant ainsi le reste de son armée; mais que le vent s'étant changé pendant la nuit, toute l'armée réunie reprit de nouveau la route de Naples, employant toute la journée suivante à donner chasse à deux navires ennemis; que le vingt-cinquième, qui était le jour de Noël, un homme, se disant député du Peuple, vint trouver le duc de Richelieu, pour savoir si c'était la volonté du Roi que le duc de Guise fût chef de la République, et en prît la qualité de duc, avec le commandement absolu, ajoutant que ce procédé était contraire au premier article du traité fait avec le cardinal d'Aix, et le marquis de Fontenay, et à l'intention du Peuple, qui n'en avait point d'autre que de se mettre en liberté et de se la conserver; que le duc de Richelieu répondit à ce député que le Roi avait envoyé son armée navale au Peuple et à la République de Naples, pour faire précisément ce qu'elle jugerait le plus à propos, pour son établissement et pour sa conservation, sans autre intérêt que de la protéger et de la servir contre ses ennemis, et que l'on ne reconnaîtrait pour général que celui que la République aurait établi, et lequel l'armée du Roi

maintiendrait contre tous ceux qui voudraient aller au contraire; qu'un peu après le sergent-major d'un corps d'armée de quatre mille hommes du Peuple, commandé par le sieur de Cérizantes, vint à *l'Amiral* assurer que le lendemain cette armée irait attaquer Castel-à-Maré, et pria le duc de Richelieu de favoriser ce dessein, en s'approchant de cette place, et de lui fournir de la poudre, de la mêche et des balles, ce qu'on lui promit; que l'armée s'étant occupée, le jour d'après, à donner chasse à deux vaisseaux qui prenaient la route de Naples, dont elle en prit un plein de quatre mille charges de blé, se trouva le vingt-septième, sur le matin, au milieu du golfe, à la vue de celle d'Espagne, ancrée sous les forteresses; que ce fut là que le duc de Richelieu apprit que le duc de Guise avait été élu, par le Peuple, généralissime et duc de la République, et qu'il devait attaquer les postes que les Espagnols tenaient dans la ville, à la première diversion que l'armée navale pourrait faire; qu'il avait donné ordre au capitaine Jacques le Beau de prier le duc de Richelieu de faire en sorte d'attirer la flotte d'Espagne à la mer, pour lui donner le tems et le moyen d'exécuter son dessein; qu'après avoir fait délivrer à un envoyé du duc de Guise de la poudre qu'il demandait, Pèpé Palombo, accompagné de plusieurs capitaines du Peuple, et d'un gentilhomme du duc de Guise, vint sur *l'Amiral* pour dire au duc de Richelieu que la nuit avait empêché que les députés de la République ne fussent venus pour lui faire leurs complimens, et

traiter des affaires de cet État; que le vingt-huitième les ennemis parurent à la voile, dès la pointe du jour, fesant leur route le long de la terre, pour se conserver l'avantage du vent sur les Français, qui, ne le pouvant gagner sur eux, tâchèrent de les attirer à la mer, suivant la prière du duc de Guise : mais la journée se passa sans rien faire, et la flotte espagnole se tint toujours au vent sans vouloir arriver sur celle de France, qui demeura long-tems en panne, pour l'attendre, courut à la mer jusqu'à dix heures du soir, et retourna ensuite tout court vers le golfe; que le lendemain elle se trouva, vers la pointe du jour, près de l'île de Capri, à l'entrée du canal de Naples, d'où voyant celle des ennemis à la voile, qui n'avait pu gagner les forteresses, cette flotte alla sur elle vent en poupe jusqu'à deux portées de canon, où l'on reconnut que les terres du golfe lui donnaient un autre vent que celui qu'elle avait eu, de sorte que lorsque les Français crurent avoir, pour la première fois, le dessus du vent, et que les Espagnols ne s'en pourraient plus dédire, ils se trouvèrent au-dessous; que sur les dix heures du matin, *l'Amiral* de France voyant qu'il était impossible de gagner le vent à l'armée d'Espagne, se mit en panne, et plia ses voiles comme fit toute l'armée, pour attendre les Espagnols de pié ferme, et les obliger, par cet avantage, d'accepter le combat; qu'ayant demeuré de cette sorte pendant sept heures, les

Espagnols, ayant tout-à-fait gagné le vent, vinrent vent en poupe sur les Français; mais les ayant approchés à la portée du canon, et ayant reconnu la résolution avec laquelle on les attendait sans branler, *l'Amiral* d'Espagne se contenta de tirer cinq ou six volées de canon, auxquelles les Français ne daignèrent répondre qu'à peine, et se retira tout-à-coup avec sa flotte, fesant voir qu'il n'avait pas eu envie de combattre.

Alors l'armée de France voyant que le vent se renforçait, gagna la mer pour ne pas aborder les terres pendant la nuit, durant laquelle il fit une tempête qui dura jusqu'au lendemain matin; que le dernier du mois de décembre, le duc de Richelieu, résolu de retourner encore dans le canal de Naples, pour attaquer l'armée d'Espagne, se trouva à la tête de neuf navires seulement, le reste de ses vaisseaux ayant été écartés le jour précédent, ou par le calme, ou par la poursuite d'un vaisseau ennemi, et quelques-uns pour se raccommoder des incommodités de la bourasque passée, cet amiral ne laissa pas de s'avancer vers douze grands navires ennemis, qui paraissaient à une demi-lieue de lui, et trois autres à deux lieues; et reconnaissant, à la pointe du jour, que c'était l'*Amiral* d'Espagne, qui, battu du mauvais tems qu'il avait fait, avait été séparé du reste de son armée, et fesait force pour gagner les forteresses, il voulut profiter du vent qu'il avait alors favorable, et, pendant une demi-heure, tant que les

voiles purent porter, il le chassa, quoique celui d'Espagne fût le plus fort en nombre de vaisseaux, ce qui ne l'empêcha pas de prendre la fuite, laquelle, au lever du soleil, fut favorisée du changement de vent, et puis d'un calme qui dura jusqu'à trois heures après midi, après quoi le vent redevenant bon, donna moyen à *l'Amiral* de France de reprendre sa chasse, laquelle il continua jusqu'à ce que le manquement du jour et la diligence des Espagnols, qui s'approchaient de leurs châteaux, l'obligèrent de retourner le bord à la mer, lequel fut pris si à propos, que toute l'armée fut rejointe ensemble à deux heures de nuit, et reprit aussitôt la route du golfe de Naples; que le premier jour de l'année 1648, *l'Amiral* de France fit sa navigation si juste, que le matin les mêmes vaisseaux ennemis qu'il avait laissés le soir se trouvèrent sous le vent près du canal de Castel-à-Maré, où le vent les avait jetés et leur avait empêché l'entrée du port de Naples; que ce fut alors que le duc de Richelieu crut, avec apparence, qu'il pourrait enlever le pavillon d'Espagne, puisque chacun des vaisseaux ennemis ne songeait plus qu'à se sauver en son particulier sous les châteaux, et que *l'Amiral* d'Espagne demeurait avec quatre navires seulement; que voyant venir sur lui *l'Amiral* de France, il fut réduit à cette extrémité d'appeler par plusieurs coups de canon, les galères à son secours, lesquelles allèrent, avec la plus grande force de

rames qu'il leur fut possible, toutes ensemble, retirer leur *Amiral* et ces quatre autres navires, qui eurent la honte de se faire remorquer à la vue de toute leur armée navale, des châteaux et de tout le Peuple de Naples. Ce secours ne les eût pourtant pas empêchés d'être enfin ou pris ou brûlés, si la nuit, qui leur avait été déjà si favorable, et le calme qui arriva ne leur eussent donné le moyen de retourner sous leur premier asile; qu'un peu après, le duc de Richelieu renvoya à Naples deux des principaux du Peuple, que le mauvais tems avait retenus sur *l'Amiral*, et les chargea de remontrer au duc de Guise la nécessité où cette armée était d'aller chercher de l'eau, si on ne lui en apportait le lendemain de Naples, et de savoir s'il pourrait lui faire fournir des vivres pour un mois, en payant, au cas qu'il fallût qu'elle demeurât encore à Naples, car elle n'en avait que pour jusqu'au dernier de janvier, et il lui fallait pour vingt-quatre ou vingt-cinq jours de vivres pour sa retraite en Provence; que l'abbé Baschi et le père Thomas de Julijs, revenus le lendemain de Naples, à *l'Amiral*, rapportèrent que la mauvaise intelligence qui était entre le duc de Guise et Gennaro Annésé, avait été cause que l'on n'avait rien entrepris dans la ville contre les ennemis, pendant les six jours que l'armée de France les avait tenus à la mer, et que les Espagnols fomentaient cette division de tout leur possible, par des bruits qu'ils fesaient courir, pour se remettre bien avec le Peuple, ce qui

avait fait résoudre cet abbé et ce père d'aller chercher à Rome quelque remède à ce désordre; que sur le soir le grand besoin d'eau où était l'armée, et le peu d'apparence qu'il y avait d'attirer les ennemis au combat par un plus long séjour dans le golfe, puisqu'ils s'approchaient davantage de terre, et se resserraient sous leurs forteresses, obligèrent l'armée d'aller chercher de l'eau où elle en croyait trouver; que le sieur Luigi del Ferro s'embarqua sur *l'Amiral*, pour aller à Rome faire ses plaintes de ce que le duc de Guise avait fait emprisonner celui que le Peuple et Gennaro Annésé avaient député au duc de Richelieu, pour savoir l'intention du Roi touchant les qualités que ce Prince voulait prendre dans Naples; qu'un calme qui survint le troisième jour de janvier, empêcha que l'armée ne sortît du golfe, et que le soir elle fut attaquée d'une si furieuse tempête, que menacée d'un naufrage évident par un vent impétueux qui la portait à terre et l'empêchait de sortir du canal, *l'Amiral* se résolut, après avoir long-tems couru, et ne sachant plus où aller, de mouiller l'ancre à Nisita; que le vent ayant un peu changé, cela lui fit espérer qu'il pourrait se dégager du golfe, en passant au-dessus de l'île de Capri; mais que les vents, devenus plus furieux, emportèrent ses deux huniers, brisèrent tous ses cordages, et le jetèrent deux fois si près de terre et des rochers, que l'on n'attendait plus que l'heure qu'il touchât et qu'il pérît; qu'enfin, s'étant sauvé de ce dan-

ger à l'aide de ses deux basses voiles qui lui restaient, il s'en tira heureusement, et se trouva, le lendemain au matin, dans le golfe de Salerne, avec treize navires seulement, dont l'un, qui était celui du sieur d'Alméras, coula à fond par l'effort de la tempête, après qu'on en eut tiré les hommes; et que de là cette armée prit la route de Porto-Longone, pour reprendre celle de France. Voilà ce que les Français ont publié sur cette matière.

Les Espagnols ont dit de leur côté, que l'armée navale de France arriva dans le golfe de Naples le dix-huitième jour de décembre; qu'elle s'y mit en bataille à la vue de celle d'Espagne, qui était sur le fer à la plage de Sainte-Lucie; qu'alors, sans s'avancer plus avant, elle mouilla entre Posilippo et Chiaia, n'étant séparée de celle-ci que par les écueils du château de l'Œuf; qu'ayant ainsi ancré, au lieu de combattre et de se servir de la faveur du vent qui lui donnait moyen de brûler ou de mettre à fond toute la flotte d'Espagne, ses officiers ne songèrent, le reste du jour, qu'à traiter et à négocier avec plusieurs felouques de Naples, qui abordaient continuellement l'*Amiral;* que ne pouvant rien arrêter avec le duc de Guise, ni avec le Peuple, touchant leur débarquement, parce que ce duc prétendait le commandement des troupes, et que l'on n'était pas même d'accord touchant le logement des Français, cela fut cause que les commandans de cette armée ne firent pour lors autre chose que d'exhorter les soulevés à la persévérance; que le vingt et

unième du même mois, cette armée traversant le canal au front de celle d'Espagne, alla prendre fond près de Castel-à-Maré, qu'elle fit sommer de se rendre et de s'unir à la république de Naples, à quoi l'on répondit que l'on ne reconnaissait point de république, mais bien le Roi Catholique, qui était leur vrai et leur seul maître; que, sur une seconde sommation, cette ville ne répondit que par des mousquetades, ce qui obligea les Français d'y repartir par une décharge générale de toute leur artillerie et de leur mousquéterie; que dans cette plage il y avait un vaisseau de l'escadre d'Espagne de l'amiral Balach, Ragusain, et deux autres navires marchands, dont les mariniers, craignant de tomber entre les mains des Français, mirent eux-mêmes le feu à leurs vaisseaux; qu'en même tems, plusieurs barques françaises ayant environné un de ces navires chargé de grains, et abandonné de gens, s'en saisirent et tâchèrent de le remorquer vers leur armée; mais qu'ils en furent empêchés par des felouques espagnoles qui le leur vinrent ôter des mains; que cependant l'armée d'Espagne, au nombre de vingt navires de guerre, chargés d'environ treize cens hommes Espagnols, Italiens, Allemands ou Wallons, sortit de la plage de Sainte-Lucie, et favorisée d'un petit vent de terre, alla joindre douze autres vaisseaux arrêtés sous le château de Baïa, d'où tous ensemble tournèrent de nouveau la proue vers Castel-à-Maré, pour attaquer l'armée de France; que celle-ci observant celle d'Espagne, s'était

entrée de Castel-a-Mare, tâchant de ne se point laisser prendre sous le vent; qu'ainsi les deux flottes passèrent toute la nuit à voltiger dans le golfe, jusqu'au vingt-deuxième du mois, que se trouvant le matin assez proches l'une de l'autre, la flotte espagnole fit son possible pour accrocher la française, laquelle, avec une vaine apparence de vouloir combattre, ne tâchait que d'attirer les Espagnols à la mer, sans toutefois vouloir joindre; qu'environ le midi, l'une et l'autre s'étant approchées de plus près, elles firent une décharge générale de leur artillerie et de leur mousqueterie qui firent beaucoup plus de bruit que de mal; que dans ce combat il n'y eut que neuf vaisseaux espagnols qui s'accostèrent des Français qui, tirant toujours, et faisant force de voiles, tâchèrent plusieurs fois d'accrocher, sur le cap de Posilippo, l'*Amiral* d'Espagne, lequel, dans cette occasion, s'étant jeté à travers de toute l'armée de France, soutint seul plusieurs décharges des navires qui l'environnaient, sans qu'aucun l'osât aborder; que la nuit ayant séparé les deux armées, elles retournèrent chacune sous leurs fanaux, avec un grand fracas de navires, mais avec peu de perte du côté des Espagnols, qui, dans ce combat, ne perdirent de gens de considération que le fils du régent Zuffia; qu'une grande bourasque survenue à l'entrée de la nuit, força celle de France de courir vers le ponant, et fit périr deux vaisseaux de celle d'Espagne, comme ils voulurent mouiller près du château de l'Œuf; que le vingt-cinquième, les Fran-

çais parurent de nouveau sur Naples, sans pouvoir pourtant empêcher l'abord de quatre vaisseaux chargés de grains venus de Cotroné, qui avaient passé la nuit au milieu de leur armée; que le vingt-huitième, les Espagnols sortirent de nouveau pour combattre les Français, qui, n'ayant autre but que d'arrêter l'espérance des Napolitains, plutôt que de les satisfaire entièrement, fuirent toujours l'abord, s'entretenant de cette sorte, jusqu'à ce qu'une forte tempête, arrivée la nuit du vingt-neuvième, les contraignit de se séparer et de tenir la mer pendant deux jours; que l'orage étant passé, on vit, le dernier jour de l'an celle d'Espagne au port de Naples, où à peine eut-elle mouillé l'ancre, que celle de France parut à l'entrée du canal, poussée par une tempête qui l'obligeait à chercher une mer plus tranquille à l'abri des collines voisines; mais que l'orage s'augmentant, elle fut à la veille d'un entier débris dans le second jour du mois de janvier 1648, en sorte que, poussée par la violence du vent, elle fut contrainte de se remettre de nouveau en haute mer, et d'abandonner dans le canal sept vaisseaux, qui, ayant tenu quelque tems la proue à Castel-à-Maré, furent sauvés au point qu'ils désespéraient de leur salut, par le manquement du vent qui leur donna moyen de sortir des bouches de Capri, et qui leur fit gagner la mer, et rejoindre peu après le corps de leur armée, laquelle ensuite reprit le chemin de Provence.

S'il est malaisé de discerner la vérité entre tant de contrariétés apparentes, il ne sera pas moins difficile de trouver celle de tant de divers jugemens que l'on a faits sur les motifs de l'arrivée et du retour de cette armée. Comme l'on ne juge de la plupart des choses que par les événemens, le peu d'effet qu'elle fit dans le royaume de Naples, a donné lièu aux soupçons que l'on a eus sur les sujets de son voyage.

Les Espagnols, qui savaient le mauvais état de leur armée navale lorsque celle de France arriva dans le golfe de Naples, ont dit qu'ils lui devaient le salut de cette armée et du royaume. Ils ont publié qu'ils croyaient que les Français n'avaient point eu d'autre ordre que de paraître vers Naples, sans s'engager à une descente ni à un combat général; que le dessein secret des Français n'avait été que d'exécuter une entreprise qu'ils avaient pratiquée sur le château de Baïa, et laquelle leur manqua; que l'impunité des chefs de l'armée de France après leur retour, fesait assez connaître que s'ils n'avaient point combattu l'armée d'Espagne, ni débarqué de secours pour les Napolitains, ils n'avaient point failli contre leurs ordres; que de quelque façon que la chose se puisse prendre, les Français ne peuvent s'excuser d'avoir perdu la plus belle occasion que la France ait jamais eue pour la ruine de l'Espagne, lorsque leur armée arriva; qu'en effet, dans ce moment la flotte d'Espagne, ancrée dans la plage de

Ste.-Lucie, était hors de défense et dénuée de ses mariniers et de ses soldats, qui, par l'ordre du Vice-Roi, en avaient été tirés pour garnir les postes de la ville attaqués par les soulevés; que si les Français, en entrant dans le golfe, au lieu de s'amuser à tenir conseil, eussent songé à se prévaloir de l'avantage du vent, ils pouvaient sans difficulté brûler toute la flotte d'Espagne ou la mettre à fond; que cette entreprise n'était ni difficile ni périlleuse; que tout le danger que les Français pouvaient courir, n'était que de quelques canonades des châteaux de Naples, depuis la portée du canon jusqu'à l'abord des vaisseaux espagnols, ce qui ne pouvait pas leur faire un grand mal, puisque la mire des canons tirés des châteaux était fort incertaine par le mouvement continuel des vaisseaux; que ce péril passé, les canons des châteaux n'étaient plus à craindre, car les Espagnols n'eussent plus tiré sur les navires français, lorsqu'ils les eussent vus mêlés avec les leurs; que les Français n'avaient pas dû craindre de donner en terre, et de ne pouvoir retourner à la mer, puisque le vent, qui les favorisa tout le jour et toute la nuit suivante, leur donnait moyen de combattre et de se retirer; qu'enfin, la plus favorable interprétation que l'on pût donner à ce manquement, est que Dieu ne voulant pas ôter alors le royaume de Naples à la maison d'Autriche, aveugla les Français, et leur fit perdre l'occasion de le conquérir à peu de frais et dans un jour.

Les partisans du duc de Guise ont parlé d'une autre sorte sur ce sujet : ils ont dit que la France s'était éloignée de ses véritables maximes, pour suivre celles de la passion de quelques particuliers; que le plus grand de ses intérêts étant d'affaiblir la monarchie d'Espagne, et de lui ôter, autant qu'elle le pourra, quelques-uns de ces différens États qui n'en font qu'un, elle doit souhaiter de voir renaître des Rois de Naples, de Sicile et de Sardaigne, et des ducs de Milan; surtout qu'ils tiennent d'elle leur établissement, et soient, par leur propre intérêt, engagés à suivre les siens; que le duc de Guise avait eu lieu d'espérer que, par ces raisons, les ministres de France travailleraient à l'établir dans un royaume où une noble ambition l'avait appelé, où une intrépidité héroïque l'avait heureusement conduit, et où l'estime et l'amour des peuples l'avaient élevé dans un poste assez éminent, pour passer de là sur le trône, si la France lui eût tant soit peu donné la main; que quelques droits que la France eût sur ce royaume, sa politique voulait qu'elle concourût à l'établissement d'un Roi quel qu'il fût, lorsqu'elle n'était pas en état de faire valoir ses droits, et que c'était pour elle un assez grand avantage d'ôter cette couronne à la maison d'Autriche, pour y employer toutes ses forces, et qu'elle en avait eu une assez belle occasion, le duc de Guise ayant, par son arrivée à Naples, empêché l'accord que les soulevés étaient prêts de faire avec les Espagnols; que les ministres de France,

au lieu de seconder la valeur et la fortune d'un Prince qui avait fait ce que lui seul avait osé entreprendre, l'avaient abandonné, et avaient mieux aimé le laisser tomber que de le soutenir; que le marquis de Fontenay n'ayant épargné aucun soin pour l'empêcher d'aller à Naples, fit depuis tout son possible pour le décréditer dans le parti, fomentant secrètement les ombrages et la jalousie que Gennaro Annésé avait conçus de ce Prince, dès les premiers jours de son arrivée à Naples; que cette étrange politique était aussi désavantageuse pour la gloire de la France, que périlleuse pour la personne du duc, lequel ayant à faire à un Peuple qui, pour le moindre soupçon, fesait sauter des têtes, courait sans cesse fortune de la vie par ces intrigues; que dans les premières nouvelles que le duc de Guise eut de l'abord de l'armée navale dans le canal de Naples, il envoya une felouque pour donner avis au duc de Richelieu que toute l'armée d'Espagne, composée de cinquante-deux vaisseaux et de vingt-trois galères, était alors dispersée par les rades de Castel-Novo, de Castel-del-Ovo, de Castel-à-Maré, de Nisita et du port de Baïa, et que s'il voulait, il en pouvait brûler la plus grande partie, et se rendre maître de l'autre; que cet avis, ni les vents favorables n'ayant pu obliger ce général à profiter de la plus belle conjoncture que la France aura jamais pour désarmer tout en un coup le Roi d'Espagne sur la mer, les chefs de cette armée s'amusèrent à tenir conseil alors qu'il fallait

combattre, et perdirent cette journée une occasion qu'ils ne purent plus recouvrer, en perdant la faveur des vents, et l'avantage de surprendre des vaisseaux sur le fer et dénués de soldats et de matelots; qu'ayant ainsi donné le loisir aux Espagnols de se reconnaître, et de regarnir leurs navires des gens qu'ils en avaient débarqués pour la défense de leurs postes, où ils avaient employé jusqu'aux plus petits mariniers, cette armée, que sans péril et sans peine ils pouvaient détruire à leur arrivée, leur fit tête deux jours après, et les alla même chercher jusqu'à Castel-à-Maré, où elle les eût peut-être battus, si les vents l'eussent secondée; que Naples et toute la côte virent, avec une surprise extrême, qu'une armée, dont le royaume attendait le soulagement de ses souffrances aussi bien que sa liberté, servit plus à le diviser qu'à le réunir, et à fomenter les cabales qui affaiblissaient le parti du Peuple, qu'à réchauffer et à ranimer son courage; qu'en effet le but des ministres qui étaient avec le duc de Richelieu ne parut autre que de mettre aux mains le duc de Guise et Gennaro Annésé, au hazard de voir l'Espagnol profiter avantageusement de ces divisions civiles; que toutes les négociations de l'abbé Baschi, qu'ils envoyèrent à Giugliano et à Naples, firent assez bien connaître que leur dessein ne tendait qu'à décréditer le duc, ou à le perdre entièrement; que, dans leur première conférence à Giugliano, cet abbé lui avait dit positivement, que l'armée était venue pour soulager

les misères du Peuple et pour fortifier ses résolutions, non pas pour le désunir et l'embarrasser dans d'autres factions contraires aux promesses et aux traités faits à Rome entre les ministres du Roi et les députés de ce Peuple, envoyés par Gennaro Annésé, généralissime du parti, et que les chefs de cette armée avaient ordre de s'adresser à lui pour toutes choses, comme ayant lui seul toute l'autorité sur un Peuple qu'il gouvernait absolument; qu'à cela le duc lui avait répondu en souriant : que si leur ordre était de s'adresser à celui qui avait toute l'autorité en main, il fallait que ce fut à lui, et non point à Gennaro Annésé, lequel n'avait point d'autre puissance que celle qu'il lui avait laissée par compassion, lui ayant été aussi facile dès son abord à Naples, de s'emparer de toute l'autorité souveraine, que d'en avoir la partie qu'il possédait; que l'abbé Baschi ayant persisté dans sa première opinion, et soutenu au duc qu'il y avait bien plus d'apparence que Gennaro eût plus de crédit dans Naples, qu'un Prince étranger qui ne fesait que d'arriver, et qui même était soupçonné de prétendre à cette couronne, le duc lui avait reparti avec un peu de chaleur, que puisqu'il doutait de ses paroles, il en ferait voir les effets; qu'ensuite de cette conversation, ce prince retourna à Naples, où, d'un commun consentement, Gennaro fut destitué de sa charge, et le duc élu chef et duc de la république; que l'abbé Baschi avait été témoin oculaire du peu de peine qu'il avait eue pour arriver à ce

degré où l'avait élevé l'affection de tout un Peuple, qui l'eût même placé plus haut, s'il se fût laissé emporter aux transports de son allégresse et de ses acclamations; que les commandans de l'armée ayant dû être informés de tout ce qui s'était passé en cette action, par cet abbé aussi bien que par don Luigi del Ferro, qui leur en alla rendre compte de la part du Peuple, cela les devait obliger d'agir alors avec ce Prince, comme ils eussent fait avec Gennaro Annésé, puisque leurs ordres ne regardaient pas tant le nom que la personne de celui qui avait le commandement absolu dans Naples; qu'au lieu d'en user de la sorte, et de témoigner qu'ils avaient bien de la joie de voir un Prince de leur nation élevé dans cette dignité suprême, ils montrèrent, par leur consternation et par les intrigues de l'abbé Baschi, et de leurs autres secrets correspondans, qu'ils en avaient du déplaisir; que les avis qu'eut le duc qu'on l'eût arrêté prisonnier sur *l'Amiral* s'il y fût allé voir le duc de Richelieu, n'étaient ni faux ni imaginaires, lui ayant été donnés de divers endroits par des personnes dignes de foi; qu'ayant reconnu que le Peuple craignait le débarquement de l'armée navale, dont l'aspect avait renouvelé cette folle et vieille erreur que l'on a dans l'Italie, du libertinage des Français, il avait cru faire beaucoup pour la gloire de sa patrie, et pour ne pas effaroucher cette ombrageuse populace, de faire que ce corps d'armée fît sentir ses bras aux Espagnols, plutôt que de montrer son

visage aux Napolitains; que néanmoins, conformément aux négociations et aux traités qu'il avait faits avec l'abbé Baschi, il avait envoyé le sieur de Taillades au duc de Richelieu, pour lui demander deux mille fantassins, trois mille mousquets, dix canons, huit cent milliers de poudre, et cinquante ou soixante mille écus pour subvenir à leur subsistance en ces commencemens, afin de faire voir qu'on les pouvait maintenir sans être à charge à la ville; que ces demandes, quoique fort justes et modérées, n'eurent d'autre effet que quelques milliers de poudre; que l'ayant aussi prié de lui envoyer le blé du vaisseau pris à la rade de Castel-à-Maré, on le lui refusa; qu'enfin cette armée, venue pour le soulagement des souffrances du Peuple, pour le tirer de servitude, et pour brûler ou pour combattre la flotte d'Espagne, n'avait servi qu'à faire une montre plus pompeuse que solide de la puissance des Français, et à fomenter les cabales et les factions qui troublaient le parti du Peuple, au lieu de les réunir pour concourir au bien commun.

Les Napolitains, qui n'avaient d'autre but que leur liberté, ont témoigné sur ce sujet, qu'ayant eu recours à la protection de la France, ils avaient cru que le secours qu'ils en attendaient répondrait à la grandeur et à la réputation de cette Couronne, aussi bien qu'à l'intérêt qu'elle avait de porter la guerre au bout de l'Italie, pour l'éloigner de ses frontières; qu'ils avaient espéré que l'arrivée de cette armée si souvent promise, écarterait les

Espagnols des côtes de Naples, et chasserait de cette ville la famine qui l'affligeait; mais qu'elle n'avait rien fait pour sa gloire ni pour leur utilité; qu'elle avait perdu, au premier abord, l'occasion de mettre le feu à la flotte d'Espagne, qui était sur le fer à la plage de Santa-Lucia; que si elle eût fait cette entreprise, la populace en même tems eût attaqué tous les postes des Espagnols, qui sans doute eussent été contraints de se retirer dans les châteaux, et n'eussent pu faire tête tout à la fois sur la mer et dans la ville; que les châteaux eussent été pris bientôt après, et que tout le reste du royaume eût suivi un si grand exemple; qu'ensuite de cette faute, elle en avait fait deux autres qui n'étaient guères moins grandes; l'une de s'être amusée à cabaler avec Gennaro Annésé, destitué de son autorité à sa vue même, l'autre d'avoir demeuré à l'aspect de Naples sans rien faire que voltiger au long de son golfe, au lieu d'aller droit à Salerne, où elle eût été bien reçue par Polito Pastina, qui était alors paisible possesseur de cette ville et de sa province; qu'elle devait favoriser avec ardeur l'élection du duc de Guise, et que puisque son ordre était de s'attacher au chef du Peuple, elle devait concourir à cette action avec d'autant plus de raison, qu'il s'agissait de l'intérêt d'un Prince français qui rétablissait dans ce royaume, avec tant de courage et de valeur, la gloire de sa nation; que si elle ne voulait pas seconder cette entreprise, elle pouvait du moins agir de son côté, et aller débarquer à

Salerne les troupes qu'elle portait, et qui étaient destinées pour la descente, lesquelles, jointes avec les quatre ou cinq mille hommes qu'avait Polito Pastina, eussent ôté en peu de jours cette province aux Espagnols, et poussé ensuite leurs conquêtes dans la Basilicate et dans la Calabre, où il y avait tant de places disposées à secouer le joug d'Espagne; que c'était de cette manière que les Français devaient faire paraître le désir qu'ils avaient de remettre ce royaume en liberté, plutôt que de faire une retraite qui ne répondait point à l'opinion qu'on avait de leur grand courage et de leurs bonnes intentions.

Les partisans des ministres de France en Cour de Rome, et des commandans de l'armée navale ont publié que, depuis le commencement des révolutions de Naples, la conduite du duc de Guise avait été extrêmement suspecte; qu'au lieu d'envisager ces mouvemens pour l'avantage de la France, il ne les avait regardés que pour son intérêt particulier; qu'il avait commencé ses négociations dans Naples, par les offres qu'il avait faites au Peuple de l'aller servir en personne, et à ses propres dépens, non pas en qualité de Prince français et pour le service du Roi, mais comme descendant de la maison d'Anjou, qui avait possédé ce royaume; que n'ayant eu pour but, en cette entreprise, que de se faire Roi, il s'était si peu soucié de déguiser ses sentimens, et de cacher cette pensée, qu'il l'avait fait connaître par toutes ses paroles et par toutes ses

actions, à Rome aussi bien qu'à Naples; qu'il s'en était même déclaré jusqu'à la Cour de France, où il avait écrit que pour la reconnaissance de ses travaux et de ses peines, il ne souhaitait autre chose que de mettre une couronne sur la tête de la demoiselle de Pons; que quand la France eût voulu le seconder dans ce dessein, la politique obligeait le ministère d'établir les fondemens de cette entreprise sur les principaux chefs du Peuple de Naples, lequel, dans ces révolutions, témoignait avoir une aveugle dépendance pour toutes leurs volontés; que les Napolitains n'avaient tourné les ieux vers la France qu'après la mort du prince de Massa, et pendant le gouvernement de Gennaro Annésé; que les premières instances du Peuple aux ministres du Roi à Rome, avaient été faites par ce maître arquebusier, en qualité de chef suprême des Napolitains soulevés; que le marquis de Fontènay, ne voyant point d'autre commandant à Naples que celui qui portait le titre de généralissime du Peuple, il avait fait connaître à la Cour que c'était à lui à qui il fallait s'adresser pour toutes les choses qui pouvaient concerner les affaires de ce royaume; que la Cour ayant embrassé la protection des Napolitains, sans autre but que celui de leur procurer la liberté, et de les mettre en état de disposer ensuite de cette liberté, comme ils le jugeraient à propos, elle avait peu après envoyé l'armée navale pour seconder ce grand projet; que n'étant pas encore informée des avantages que le duc de Guise

avait rencontrés dès les premiers jours de son arrivée à Naples, et même ayant plus de sujet de craindre que d'espérer pour le salut de sa personne, elle n'avait pu s'adresser, dans cette entreprise, qu'à ce Gennaro Annésé, qui avait été le premier instrument des premiers traités, et qui jusques-là paraissait seul chef suprême du parti; que quelques jours après l'arrivée du duc de Guise à Naples, Gennaro Annésé avait commencé à se plaindre de sa conduite, écrivant à tous momens au marquis de Fontenay, qu'il avait de secrètes pratiques avec des gens qui n'étaient pas dans les intérêts du Peuple; que depuis ces premières plaintes, il en avait fait une infinité d'autres, et mandé tantôt que le duc de Guise perdait peu à peu le crédit qu'il avait d'abord acquis dans Naples, et tantôt qu'il avait des desseins cachés et préjudiciables au bien public; que Gennaro Annésé écrivait de cette sorte aux ministres qui étaient à Rome, par toutes les voies qu'il pouvait trouver, et que le duc de Guise, ou par mépris, ou par oubli, ne leur donnait que fort rarement de ses nouvelles, ne leur rendait aucun compte de ce qui se passait, et ne leur parlait jamais que d'argent, de vivres et de munitions; que toutes ces choses semblaient accréditer Gennaro Annésé, qui ne perdait pas un moment pour faire connaître aux ministres le zèle qu'il avait pour la France, et le pouvoir qu'il avait dans Naples; que les ordres des commandans de cette armée

étant tous pour lui, ces ministres subalternes n'avaient pu les changer; que quant à ce qu'on leur imputait d'avoir perdu l'occasion de brûler et de perdre entièrement la flotte d'Espagne à leur premier abord au canal de Naples, cette action était assez importante pour ne l'entreprendre pas sans une mûre délibération; qu'il est vrai que lorsqu'ils entrèrent dans le golfe, et qu'ils arrivèrent vers la pointe de Posilippo, ils avaient les vents favorables, mais qu'ils ne savaient pas en quel état pouvait être alors une armée plus forte en nombre de vaisseaux que la leur, et qui était à couvert des châteaux de Naples, dont les canons la pouvaient seconder avantageusement; qu'il n'y avait point d'apparence que cette flotte, qui depuis si long-tems devait avoir été informée du départ et de la route de celle de France, fût en ce moment dénuée de matelots et de soldats; et que le général n'avait pas dû se charger seul de l'événement du combat; qu'il avait assemblé le Conseil, afin que chacun eût part à la gloire de l'entreprise, comme à celle du succès, et qu'il y avait voulu faire résoudre l'attaque à la pluralité des voix; qu'il y avait été arrêté que l'on combattrait l'armée ennemie le lendemain, puisqu'alors il était trop tard pour commencer cette attaque dans une mer où l'on n'avait aucun port pour se retirer en cas d'un mauvais événement; que s'étant préparés pour cette action dès la pointe du jour suivant, les vents changés les avaient

contraints de changer de résolution et de mouiller en attendant une occasion favorable pour exécuter ce dessein; que les continuels orages qu'ils avaient soufferts depuis et pendant tout le tems qu'ils avaient été dans le golfe, les avaient toujours occupés, et les avaient contraints de songer à se défendre des bourasques, plutôt qu'à attaquer les ennemis; que sur ce qu'on les blâmait d'avoir rompu sans sujet avec le duc de Guise, ils pouvaient répondre que cette mauvaise intelligence ne commença point de leur part; qu'ayant ordre de s'adresser directement à Gennaro Annésé, ils avaient cru ne point faillir d'exécuter ce qui était porté par leurs instructions; que si, au lieu de cabaler et d'employer tant de tems, de soins et d'amis pour déposséder Gennaro Annésé, le duc de Guise n'eût songé qu'à réunir toutes ses forces avec celles de Gennaro, pour donner un assaut général aux postes de la ville défendus par les Espagnols, il est certain qu'il les eût emportés, puisque le Vice-Roi avait été forcé de les dégarnir pour la défense de sa flotte; qu'il avait employé le tems d'une si favorable occasion à se faire déclarer duc de la République de Naples, et qu'il avait publié hautement qu'il n'avait aucun besoin des Français; que quand ce bruit, qui avait été semé parmi la populace, ne serait point venu de lui, les demandes de ses envoyés leur auraient bien fait connaître qu'il avait cette pensée, puisqu'au lieu de leur demander le débarquement des troupes qu'ils avaient, et qui depuis

furent envoyées au duc de Modène, pour servir dans l'armée qu'il commandait dans le Milanais, le sieur de Taillades, qui alla voir le duc de Richelieu de sa part, ne lui avait demandé que de l'argent, des munitions, des vivres et quelques officiers français pour la conduite des populaires; que cet étrange procédé leur fit juger que ce Prince avait beaucoup de défiance du ministère et même de sa nation, et qu'il aimait mieux se servir d'un Peuple inconnu, volage, ombrageux et sans aucune discipline, que des gens de son pays, aussi obéissans que braves; qu'afin de rendre la protection et le secours de la France inutiles ou plutôt suspects au Peuple, il avait feint d'avoir avis que s'il fût allé voir le duc de Richelieu, on l'eût arrêté prisonnier, et que cette armée était venue pour introduire les Français dans le royaume plutôt que pour secourir les Napolitains; qu'ainsi, témoignant de n'avoir pour but que de rendre sa nation odieuse à ces Peuples, et de se faire roi de Naples sans la participation du ministère, ils avaient cru n'être pas obligés de concourir à ses desseins sans un ordre exprès de la Cour, lequel ils n'avaient pu attendre dans une côte sans ports, sans rades, et où à tous momens ils étaient menacés d'un naufrage; que touchant ce qu'on les accusait d'avoir négligé des descentes avantageuses qu'ils pouvaient faire en divers endroits du royaume, où les Peuples les eussent reçus avec joie dans la disposition d'une révolte générale où était tout l'État, et que s'ils fussent allés droit à Salerne,

au lieu de s'amuser à canoner inutilement Castel-à-Maré, Polito Pastina leur eût donné le moyen de se rendre maîtres de cette belle et importante province; les vents avaient été toujours si contraires, qu'ils n'avaient osé s'embarrasser dans le golfe de Salerne, qui est encore plus périlleux que celui de Naples; qu'enfin, sur ce que l'on disait que si le duc de Richelieu fût descendu seul avec ses gardes, le Peuple l'eût reçu à bras ouverts, et eût fait tout ce qu'il eût voulu, l'événement d'une action de cette importance était trop douteux pour risquer, dans cette conjoncture la réputation de la France, et le Général de son armée; que s'il y avait quelque apparence que l'aspect d'une personne de ce caractère et des commandans qui l'accompagnaient, joints à la suite de ses gardes, tous gens bien faits et en bon ordre, eût fait un grand effet dans Naples, parmi une populace aisée à prendre par les ieux, il y avait aussi lieu d'appréhender que ce Peuple, qui souhaitait en même tems et redoutait l'arrivée des Français, et qui désirait de les voir aux mains avec les Espagnols, plutôt que de les voir débarquer dans Naples, ne conçût quelque ombrage de la descente de ce général, et que cet ombrage eût été fomenté par les cappes noires et par tous les autres secrets ennemis, ou jaloux de la France; que, dans cette occasion, Gennaro Annésé avait tout promis et n'avait rien tenu, qu'après avoir fait entendre aux ministres de France qu'il était absolu dans Naples, ils avaient vu que tout son

crédit et toute sa puissance étaient réduits dans le Torrion des Carmes, d'où il n'osait plus sortir, ayant plié sous le duc de Guise, quand il pensait le fouler aux pieds, et que la chute de cet homme aussi lâche et irrésolu dans sa disgrâce, que fier et ombrageux dans sa prospérité, ne leur avait pas donné lieu de faire aucun fondement sur ses propositions, ni sur ses promesses.

Voilà les choses qui se sont dites et publiées par les partisans des divers intéressés en cette cause, dont je laisse la décision aux plus sages et aux moins passionnés.

CHAPITRE III.

État de la ville d'Averse. — Progrès du baron de Modène dans son voisinage. — Reddition de cette ville. — Avantages que celle de Naples reçut par cette prise.

Le duc de Guise, à son départ de Giugliano, ayant laissé le baron de Modène pour commander en son absence les troupes de ce quartier, les premiers soins de ce mestre-de-camp-général furent de songer à leur subsistance. Le duc l'avait laissé sans poudre, sans argent et sans pain. Les habitans de ce cazal l'assuraient avec des sermens effroyables qu'ils n'avaient point de blé; il n'osait en faire la recherche dans leurs maisons, de crainte d'effaroucher les Peuples de la terre de Labour, qui paraissaient si attachés au parti de celui de Naples. Les troupes criaient famine et menaçaient de se débander et de saccager Giugliano. Dans cette nécessité urgente, le baron envoya chercher dom Andréa Magliolo, curé et chef du Peuple de ce lieu, pour savoir quels riches bourgeois ou manans il y avait en ce cazal, quelles étaient leurs facultés, et comment ils vivaient ensemble. Par les instructions qu'il tira de ce curé,

il sut dans un moment les noms de plusieurs des plus aisés, et les démêlés qu'ils avaient les uns avec les autres. Il profita de cette connaissance, et leur fit croire qu'il avait su par leurs ennemis, qu'il leur nomma, quelle quantité de blé ils avaient caché, et en quels lieux; de sorte qu'ils lui en firent l'aveu, et, pour éviter l'affront de les voir prendre malgré eux, ils lui en fournirent assez pour nourrir ses troupes jusqu'à la prise d'Averse.

Ayant pourvu, par ce moyen, à leur subsistance, il appliqua toutes ses pensées et tous ses soins à renfermer la Noblesse dans Averse, afin de la contraindre d'en sortir, et de lui abandonner cette place, jugeant que le plus grand service qu'il pouvait rendre au duc de Guise et au Peuple de Naples, était d'acquérir une ville de cette importance, et dans laquelle tous les blés de la campagne de Labour avaient été transportés pour la subsistance des troupes de la Noblesse : mais cette entreprise lui parut si grande et si difficile, qu'il fut plusieurs fois sur le point de la quitter, et de chercher quelque autre voie pour avoir des vivres. Cette ville est l'une des plus fameuses du royaume; elle est située entre Naples et Capoue, au milieu d'une grande et fertile campagne, et environnée d'un grand nombre de cazals riches et fort peuplés, qui dépendent d'elle. Le général Tuttavilla y était alors avec une partie de la Noblesse, laquelle, dans la consternation où l'arrivée de l'armée navale de France avait

réduit les Espagnols, fesait fort bonne mine, et tâchait de leur faire croire qu'il n'y avait rien qui fût capable d'ébranler sa fidélité, ni de la détourner du service qu'elle devait au Roi Catholique. Les Espagnols feignaient de le croire, quoique la défiance, si naturelle à cette nation, leur fît appréhender qu'elle ne leur tournât le dos aux premiers progrès des Français. Il y avait peu d'apparence que le baron de Modène pût forcer cette Noblesse à quitter Averse, où elle était avec plus de quatre mille chevaux, ce baron n'ayant pas des forces capables de bloquer entièrement cette ville, et ne pouvant départir ce peu qu'il en avait dans les cazals circonvoisins sans s'affaiblir extrêmement, et sans s'exposer à voir enlever des quartiers à tous momens. Ce qui lui fesait le plus de peine, était la situation de tous ces lieux, qui, se trouvant sans murailles, et avec plusieurs grandes et larges avenues, paraissaient d'une grande garde et très-malaisés à défendre; mais comme l'art de la guerre est semblable à celui du jeu, où il faut souvent donner quelque chose au hazard, le baron de Modène voulut éprouver sa fortune. Pour ce dessein, il s'empara des lieux les plus proches de Giugliano, de Sant-Antimo et de San-Cipriano, où ses troupes étaient logées, et il fut si heureux dans ces commencemens, qu'il se saisit de trois cazals dans un même jour, après une légère résistance : aussitôt qu'il s'en fut rendu maître, il employa les habitans et même les soldats, à clore toutes les avenues de

ces cazals par de bons retranchemens, et ce soin ne lui fut pas inutile; car le lendemain au matin la cavalerie d'Averse les attaqua l'un après l'autre, mais avec plus de honte que d'avantage, ayant été forcée de se retirer après quelques heures de combat.

Cet heureux succès augmentant le désir qu'avait le baron de poursuivre cette entreprise, il profita des faveurs de sa fortune et de la confusion des ennemis; et gagnant tous les jours peu à peu le terrain, il s'empara, de cette façon, en moins de deux semaines, de vingt-quatre cazals qui serraient Averse de si près, que ses troupes étaient logées presque au pied de ses murailles.

Il fit ces progrès pendant le tems que le duc de Guise travaillait à Naples pour l'établissement de sa nouvelle dignité, et que l'armée navale de France était dans le golfe. Il n'eut pas peu d'inquiétudes durant cet espace de tems, à cause des secrètes pratiques que fesaient, parmi les troupes, quelques confidens de Gennaro Annésé, qui, fesant courir mille bruits fâcheux pour décréditer le duc de Guise, fesaient craindre à ce mestre-de-camp-général quelque soulèvement dans son camp. Ce qui le confirma le plus dans cette appréhension, fut que quelques jours après le départ du duc, Andréa Rama, capitaine de cavalerie, le vint avertir qu'il y avait quatre compagnies d'infanterie qui s'étaient soulevées contre leurs capitaines, et qui, après les avoir fort maltraités, s'étaient saisis d'un poste qui regardait

les ennemis, et prétendaient de s'y défendre au cas qu'on les voulût punir. Le baron fut assez embarrassé, craignant la suite d'une action de cette sorte, dans un tems où il avait autant à craindre les amis que les ennemis. Il eut assez de peine à se résoudre dans une de ces conjonctures où la sévérité et la tolérance étaient également dangereuses. D'aller à eux avec des forces, c'était les pousser dans le dernier crime, par la peur d'en être punis; et il était assez périlleux d'entreprendre cette action à la vue des ennemis. D'y aller seul, c'était se mettre à la merci de ces mains fraîchement trempées dans le sang du prince de Massa. De tolérer cette mutinerie, c'était se rendre méprisable, et établir l'impunité dans des lieux où la discipline châtie les moindres offenses par une peine capitale ; mais le tems ne lui permettant pas de tant consulter, il se résolut de se servir du caractère qu'il portait, quoique faiblement imprimé dans ces esprits si peu disciplinés. Il sortit donc de chez lui sans être suivi que de trois de ses amis, et de ses estaffiers, et quoiqu'il trouvât en chemin les élus du Peuple du lieu, qui firent tout ce qu'ils purent pour l'empêcher de passer outre, et qui l'assurèrent que les mutinés disaient tout haut, que si le baron y allait, ils lui feraient sauter la tête, il ne laissa pas de continuer sa route. Étant arrivé dans le poste où étaient ces séditieux, il trouva à l'entrée deux sentinelles qui firent mine de souffler leurs mèches pour l'arrêter, mais qui je-

tèrent leurs mousquets par terre, et se mirent à fuir dès qu'ils le virent s'avancer à eux l'épée à la main. Il les suivit de si près, qu'entrant aussitôt qu'eux dans une grande basse-cour pleine de soldats armés, l'étonnement de voir leur mestre-de-camp-général, quand ils s'y attendaient le moins, les surprit si fort, que mettant tous les armes bas, et criant merci, ils montrèrent au baron, un grand jeune homme assez bien fait, et lui dirent que c'était l'auteur de cette mutinerie. Le baron, le saisissant par les cheveux qu'il avait fort longs, commanda qu'on fît promptement venir un confesseur et un bourreau, et après avoir pardonné aux autres ensuite d'une petite remontrance, il ordonna à Bernardo Spirito, auditeur-général de l'armée, de faire pendre ce jeune homme. Croyant avoir ainsi satisfait à tout ce qui se pouvait désirer dans une conjoncture délicate, il reprit le chemin de son quartier, où il fut à peine arrivé qu'on le vint avertir que deux cavaliers de ses troupes avaient enlevé le le prisonnier des mains de la justice, au point qu'on l'allait faire mourir. Cette insolence le fâcha: et, se tournant vers quantité d'officiers qui étaient alors auprès de lui, il dit tout haut qu'il serait bien aise qu'on courût après, et qu'il récompenserait fort bien ceux qui les pourraient ramener. Aussitôt quelques-uns montèrent à cheval, et sachant qu'ils avaient pris la fuite avec le condamné en croupe, du côté des ennemis, Andréa Rama les suivit avec tant de diligence, qu'il les

joignit à un demi-mille d'Averse, et les ramena tous trois au baron, qui l'ayant hautement remercié et récompensé sur-le-champ de ce service, fit pendre celui qui avait été condamné, et passer par les armes l'un des deux déserteurs, après avoir fait grâce à l'autre.

Cette action, quoiqu'assez inconsidérée, réussit toutefois si heureusement, et accrédita si fort le baron de Modène, que le général de l'armée la plus obéissante et la mieux disciplinée du monde, n'est pas plus craint, ni plus absolu qu'il le fut depuis de ses troupes. Cela lui a fait dire plusieurs fois, qu'il n'y a point de nation plus capable de discipline que la napolitaine; et qu'un commandant qui la sait conduire, et ménager son cœur, s'en peut servir avec autant de gloire que d'utilité.

On peut juger, par toutes ces choses, de l'état fâcheux où devait être l'esprit du baron de Modène : mais ces inquiétudes n'étaient rien à l'égard de celles que lui causaient les affaires de Naples, où il voyait le duc de Guise s'élever dans un poste véritablement éminent et glorieux, mais sans autre appui que la voix d'un Peuple si inconstant et si inhumain. Il considérait avec une affliction inconcevable ces ombrages et ces soupçons, qui, s'augmentant d'heure en heure entre lui et les chefs de l'armée de France, détruisaient cette intelligence si nécessaire pour la gloire de sa nation, pour le bien et le repos de ce Prince. Il songeait à mille accidens aussi

funestes qu'irrémédiables, que le retour de l'armée navale causerait dans la ville et dans le royaume. Il prévoyait que ce Peuple, lequel avant que de la voir, l'avait désirée et qui la craignait en la voyant, pourrait bien, ne la voyant plus, la souhaiter de nouveau, par la même nécessité qui l'avait contraint tant de fois d'implorer son secours, et que les misères, qui ne cesseraient point, étant plus persuasives qu'une crainte déjà passée, le pourraient porter non-seulement à regretter la retraite de cette armée, mais encore à s'en prendre à ceux qu'il croirait en être la cause. Aussitôt que le duc de Guise eut été proclamé duc de la République, il en donna avis au baron, qui, ayant fait part de cette nouvelle aux principaux officiers de l'armée, fit chanter le *Te Deum* dans l'église de Giugliano, et commanda que l'on fît des feux de joie par tous les quartiers occupés par les troupes populaires. Il eût bien voulu faire un tour à Naples, pour faire ses complimens sur ce sujet à ce Prince, et tâcher aussi de trouver quelque expédient pour renouer l'intelligence qui semblait tendre à la rupture entre lui et les commandans de l'armée navale; mais il n'en put jamais obtenir la permission du duc, lequel lui manda positivement qu'il ne partît point du quartier, et qu'il travaillât incessamment à presser la ville d'Averse, pour contraindre la Noblesse de la quitter, puisque c'était le service le plus utile qu'il pourrait jamais rendre à Naples.

Cet ordre, si précis, obligea le baron à tourner

toutes ses pensées à la prise de cette ville qu'il bloquait insensiblement, sans que les ennemis l'en pussent empêcher. Le général Tuttavilla connaissant que les fourages manquaient à sa cavalerie, et qu'elle ne pouvait presque plus sortir en campagne pour en chercher, à cause que tous les passages étaient occupés par le baron de Modène, ne manqua pas de donner avis au Vice-Roi de la nécessité où il était, et lui manda expressément plusieurs fois que la perte de toute la cavalerie qu'il avait, était inévitable, s'il n'abandonnait cette place, ou s'il n'était promptement secouru d'un bon nombre d'infanterie, capable de la soutenir, et de lui donner le moyen de forcer quelques quartiers populaires, pour ouvrir la voie des fourages qui lui étaient si nécessaires : mais le duc d'Arcos se trouvait si embarrassé par l'aspect de l'armée de France, qu'il ne lui répondait autre chose sinon qu'il le conjurait d'avoir un peu de patience, et qu'il lui donnerait bientôt tous les ordres de ce qu'il avait à faire, ou un secours considérable. Ces réponses ne satisfesaient pas ce général, qui, de jour en jour, se voyait serré de si près, qu'enfin il ne lui restait de libre que l'issue du côté de Capoue, toutes les autres lui ayant été fermées par le baron de Modène, lequel encore était sur le point de se saisir de Tévérola et de Ténéralaccio, ce qui lui eût donné le moyen de couper entièrement le passage d'Averse à Capoue, et d'ôter toute espérance de retraite à la cavalerie assiégée, quand

la Fortune ouvrit une voie au baron pour le faire arriver plutôt au but où tendaient ses desseins.

Le quatrième jour de janvier, étant vers le soir à l'entrée de son quartier, du côté qui regardait le chemin d'Averse, deux hommes à cheval, fort bien montés et bien faits, y arrivèrent; ils mirent pied à terre pour le saluer, et lui dirent qu'ils venaient d'Averse, et que le désir de servir le Peuple sous son commandement, les avait obligés de quitter le parti d'Espagne, pour lui venir offrir leurs services. Le baron les reçut fort civilement, et les ayant assurés que le Peuple, aussi bien que lui en son particulier, reconnaîtrait leur zèle, il leur demanda des nouvelles de ce qui se passait dans Averse; ils ne lui en dirent que de générales qu'il savait par les espions qu'il avait dans cette ville, et qui, tous les soirs, lui rendaient compte de tout ce qu'ils avaient appris pendant le jour. Comme il n'épargnait rien pour cette sorte de gens, les plus nécessaires et les plus utiles que puisse avoir un commandant, il était averti ponctuellement de toutes les choses qui se passaient parmi les ennemis. Le soir même, un de ces espions, qui était un jeune clerc de Sant-Antimo, de l'âge de vingt ans, mais très-adroit pour ce métier, lui venant rendre compte de sa journée, lui dit, entre plusieurs autres choses, qu'une femme de sa connaissance l'avait assuré qu'il y avait deux fameux bandits, dont l'un s'appelait l'Abbaté Tonno, qui étaient sortis de la ville pour se rendre en son camp, dans le dessein de

le tuer, et d'aller porter sa tête au Vice-Roi, qui leur avait fait promettre une grande récompense au cas qu'ils en vinssent à bout. Cet espion lui figura si naïvement ces deux hommes, que le baron ne put douter que ce ne fussent ceux qui s'étaient venus rendre à lui. Le lendemain il demanda au mestre-de-camp Calco, auquel il avait beaucoup de confiance, pour le zèle ardent que cet officier montrait avoir pour sa patrie, s'il ne connaissait point ces deux hommes : il lui répondit qu'il n'en savait autre chose sinon que c'étaient des gens qui avaient été quelque tems au service du duc de Matalone, et que l'un des deux s'appelait l'Abbaté Tonno, qui avait été autrefois officier dans la nonciature. Le baron lui communiqua l'avis qu'on lui avait donné, ce que le Calco crut fort facilement, et dit au baron qu'il les fallait faire saisir pour leur faire confesser leur dessein, et les faire pendre : mais le baron lui repartit qu'il prétendait s'en servir fort avantageusement, et pria le Calco de n'en rien témoigner à personne. Ces gens l'ayant abordé un peu après, il donna ordre à quelques officiers qu'il avait à l'entour de lui de se tenir près de sa personne, et d'avoir toujours les ieux sur eux; puis les tirant un peu à l'écart auprès d'une fenêtre de sa chambre, il leur dit, après leur avoir fait beaucoup de caresses, qu'il jugeait par leur seul aspect qu'il pouvait prendre une entière confiance en eux; qu'il souhaitait qu'ils le servissent dans une secrète entreprise, très-glorieuse pour

le parti, et qu'il leur donnerait à chacun une compagnie de cavalerie dans les nouvelles levées qu'il allait faire. Ces gens répondirent à ses caresses et à ses offres par des paroles pleines de reconnaissance, et lui protestèrent qu'ils le suivraient par tout le monde, et qu'ils mourraient mille fois pour lui. A ces mots il les embrassa, et leur demanda, fort familièrement, s'ils avaient apporté quelque argent pour leur première subsistance, et leur en offrit, dont ils le remercièrent, et l'assurèrent qu'ils en avaient assez pour attendre les emplois qu'il leur fesait espérer. Deux jours après, dès le matin, le baron de Modène donna des ordres secrets pour que toutes les troupes de Giugliano, de Sant-Antimo et de San-Cipriano fussent en état de marcher sur le soir, environ les trois heures de nuit, et, sans affectation, donna ces ordres en présence de ces deux hommes. L'après-dinée il les fit appeler dans sa chambre, où il était environné d'un bon nombre de ses amis, et, les tirant à part, il leur dit tout bas qu'il avait une intelligence avec la populace d'Averse, laquelle, le même jour, environ le minuit, se devait saisir de la porte qui regardait Capoue, pour la lui livrer; qu'à ce sujet il avait ordonné que toutes les troupes de ses quartiers fussent prêtes à marcher pour entrer dans cette place, et que, par l'accord fait avec cette populace, il était arrêté de faire passer par le fil de l'épée toute la Noblesse qui était alors dans la ville, sans donner quartier à personne. Ils pâlirent à ce discours; mais

le baron feignant de ne s'en point apercevoir, continua toujours, leur disant ensuite qu'il les priait de se tenir prêts pour l'accompagner, afin qu'en entrant dans la ville ils pussent indiquer particulièrement les maisons des principaux de la Noblesse, dont il voulait venger le Peuple. Ces deux hommes, à demi morts, lui répondirent qu'ils ne manqueraient pas de le servir, dans cette occasion, de tout leur possible; et les ayant encore entretenus quelque tems de toutes ces choses, il les congédia en les priant de ne pas manquer de se rendre auprès de lui vers l'entrée de la nuit. Tout cela réussit aussi heureusement que le baron de Modène se l'était imaginé; car ils furent à peine sortis de sa chambre, qu'ils allèrent monter à cheval le plus secrètement qu'ils purent, et sortirent de Giugliano, où ils ne parurent plus. On a cru, par ce qui arriva ensuite, qu'ils allèrent, en toute diligence, donner avis de cette entreprise à don Vincenzo di Tuttavilla; que ce général, sur le rapport de tout ce que le baron de Modène leur avait dit, et des ordres qu'il avait donnés pour la marche de toutes ses troupes, y ajouta aisément foi, étant déjà persuadé que la populace d'Averse était fort mal intentionnée pour la Noblesse, et qu'elle avait une secrète correspondance avec les Napolitains soulevés : de sorte qu'après avoir communiqué cet avis aux principaux seigneurs qui se trouvaient alors dans la ville, il fit sonner à cheval à la sourdine, et délogea de cette place un peu

devant le minuit, avec toute la Noblesse et toute sa cavalerie, pour se retirer à Capoue. Cette retraite se fit avec tant de précipitation et de désordre, qu'il y a beaucoup d'apparence que si le baron de Modène l'eût pu prévoir, il eût défait fort facilement toute cette armée, sans courir beaucoup de danger; mais l'obscurité de la nuit couvrant la honte de cette action, déroba cette gloire à ce mestre-de-camp-général; car, quoiqu'il se fût bien imaginé que le retour de l'Abbaté Tonno et son compagnon dans Averse pourrait obliger la Noblesse de quitter la place, pour ne se voir pas exposée à la fureur de la populace d'Averse et de Naples jointes ensemble, il ne s'était pu figurer que cette retraite dût être si prompte ni si honteuse. Il avait résolu d'aller occuper, dès le point du jour, le reste des cazals qui pouvaient faire l'entier blocus de cette place; mais il ne fut pas en cette peine, car il sut de grand matin par un de ses espions, arrivé dans son camp en grande hâte, que don Vincenzo di Tuttavilla avec toutes ses troupes en était délogé avec une grande précipitation, et qu'il avait pris la route de Capoue. Cet avis lui fut confirmé un peu après par plusieurs habitans de la ville, qui le vinrent trouver pour lui dire que la Noblesse s'était retirée par le défaut des fourages : mais qu'elle avait précipité sa retraite sur l'avis que le général avait eu que l'armée du Peuple la devait attaquer par la porte de Capoue, à la faveur d'une intelligence.

A cette nouvelle, le baron de Modène crut qu'il ne devait pas retarder d'entrer dans la ville, de peur que les ennemis, mieux instruits, ne retournassent sur leurs pas, ou que même les habitans ne lui en fermassent les portes, dans l'espérance de quelque secours. Il commanda aussitôt, que toutes les troupes marchassent, et, un peu après le soleil levé, il entra dans Averse avec toute son armée, la fesant demeurer en bataille jusqu'à ce qu'il en eût occupé tous les postes par où les ennemis le pouvaient attaquer. Il fut reçu avec une grande joie de la populace, et assez bien, en apparence, de plusieurs gentilshommes de la ville, qui y étaient demeurés, et alla ensuite à l'église cathédrale où il fit chanter le *Te Deum* solennellement par deux chœurs de musique, pour rendre grâces à Dieu de cet heureux succès.

On a parlé si diversement de la prise de la ville d'Averse, que je crois être obligé d'en rapporter ici quelque chose, pour satisfaire à ce que je dois à la vérité de l'histoire. Il y a eu des gens qui ont dit que cette retraite que la Noblesse fit d'Averse, avait été volontaire, suivant la parole que le duc d'Andria avait donnée au duc de Guise dans leur conférence aux Capucins, près de Giugliano; que tout le corps de la Noblesse se retirerait dans ses terres, et laisserait aux Espagnols le soin de la défense de l'État; mais cette opinion est combattue de trois raisons assez solides : la première, que c'est imposer une tache à l'honneur du duc d'Andria, que de dire qu'il se fût engagé au duc de

Guise de cette sorte, vu même que quand il eût eu cette pensée, il n'eût pu répondre de tous les autres, dont plusieurs étaient divisés entre eux par les querelles et les jalousies qui règnent dans leurs familles depuis tant de siècles. La seconde, qu'il y a peu d'apparence que la Noblesse, qui dans ces révolutions a fait tout son possible pour témoigner aux Espagnols qu'elle avait embrassé leur cause avec autant de fidélité que d'ardeur, eût voulu se détacher de leurs intérêts, trois ou quatre jours après la retraite de l'armée navale de France, c'est à dire, dans une conjoncture favorable aux Espagnols, et qui leur pouvait faire espérer que la France, abandonnant Naples, laissait toute la populace à leur merci. La dernière est que si le départ d'Averse eût été concerté depuis si long-tems, don Vincenzo di Tuttavilla, ne se fût pas retiré dans la confusion et dans le désordre qu'on remarqua dans sa retraite, laquelle fit juger à tous qu'elle procédait d'un motif tout nouveau et imprévu, et non pas d'une cause mûre, délibérée et arrêtée.

Il y en a eu quelques autres qui n'en ont parlé qu'en passant, et qui ont dit seulement, que don Vincenzo di Tuttavilla avait abandonné Averse, comme si la chose eût été de fort petite conséquence. Mais la disgrâce de ce général qui fut ensuite destitué de son emploi, et les avantages signalés que la ville de Naples reçut de cette prise, firent assez bien connaître qu'elle était de grande importance, et que dans l'état où étaient les af-

faires des Napolitains, au moment de cette retraite du Tuttavilla, le Peuple ne pouvait souhaiter un plus grand avantage que celui que lui procura la prise de cette ville. En effet, la famine était aussi grande alors dans Naples, que quand le duc de Guise y fut appelé par le Peuple; les munitions de guerre y manquaient aussi bien que les vivres. Cette armée française, qui jusqu'alors avait entretenu les espérances des Napolitains par l'attente de son secours, les leur avait fait perdre toutes par son retour à Toulon. Tous les cazals du voisinage avaient peine à subvenir à leur propre besoin et à la subsistance des troupes qui étaient en campagne; et le Peuple, qui avait vu partir l'armée navale sans regret, commençait à s'en repentir, et à murmurer, tant par cette inconstance générale, qui fait que la plupart des hommes n'envisagent toutes les choses que suivant l'utilité présente, que par l'instigation des partisans de Gennaro Annésé, lesquels disaient tout haut: que le changement du Gouvernement n'en avait changé que la face; que le duc de Guise avait bien songé à se faire proclamer duc de la République, mais non pas à faire cesser les misères qui affligeaient la populace; que bien loin de faire venir, pour son soulagement, ce million d'or offert et promis tant de fois, il était cause qu'une armée venue pour le secourir et pour finir toutes ses disgrâces, s'en était retournée sans rien faire; que son aveugle ambition l'avait obligé de rompre entièrement avec la France, laquelle abandonnait le Peuple dans le

plus déplorable état où il pouvait jamais être réduit; qu'il ne fallait plus attendre ni secours, ni protection du côté des Français, après les avoir traités avec tant de mépris et avec tant de défiances; que pour l'intérêt d'un Français, qui n'avait apporté à Naples que son épée, cette ville perdait tous les avantages qu'elle pouvait retirer de la France; qu'il faudrait donc, à l'avenir, que pour le faire Roi de Naples, le Peuple n'eût pas seulement à combattre les Espagnols, mais encore la famine et tant d'autres nécessités qui l'accablaient de toutes parts, et qui étaient d'autant plus grandes et plus fâcheuses qu'on n'y voyait point de ressource.

Ces discours étaient écoutés par cette pauvre populace qui souffrait extrêmement, et par les cappes noires, surtout par ceux qui avaient contribué à l'élection du duc, pour mieux servir les Espagnols et pour empêcher que l'armée de France ne prît terre à Naples. Comme l'intérêt des Espagnols les avait alors obligés de travailler à l'élévation de ce Prince, ce même intérêt les conviait, après la retraite de cette armée, de concourir à sa ruine et à sa chute, persuadés que les Français, qui étaient dégoûtés du Peuple et du duc, ne reviendraient plus à leur secours. Enfin ce Prince était menacé, en cette conjoncture, d'une grande et prompte disgrâce, si la prise d'Averse n'eût, par un bonheur imprévu, changé tous les secrets murmures des Napolitains en acclamations et en actions de grâces, pour l'abondance des munitions et des vivres qui parut peu de jours après dans Naples.

CHAPITRE IV.

Soins que prit le baron de Modène après son entrée dans Averse. — Arrivée du duc de Guise dans cette ville. — Retour de ce Prince à Naples. — Réjouissances publiques qui s'y font pour la prise d'Averse.

Aussitôt que le baron de Modène eut appris que le général Tuttavilla s'était retiré d'Averse, il dépêcha Philippo Prignano, commissaire-général de la cavalerie, à Naples, pour en donner avis au duc de Guise, et pour lui dire qu'il eût bien voulu que ce Prince fût entré le premier dans cette place, à la tête de son armée; mais que, dans la peur qu'il avait que la Noblesse, mieux informée, n'y retournât, ou que les habitans, flattés de l'espérance d'un prompt secours, ne se missent sur la défensive, il avait cru être obligé de monter à l'heure même à cheval, et d'aller prendre possession de cette place si importante. Le Prignano étant parti, le baron de Modène commanda au Gaétano, son secrétaire, de faire imprimer plusieurs ordres et bans pour les faire afficher à tous les carrefours de la ville d'Averse, pour défendre que l'on ne fît aucuns actes d'hostilités dans cette place, à peine de la vie, avec ordre à tous les habitans ou autres qui auraient sujet de se plaindre

de ses troupes, de s'adresser à Bernardo Spirito, auditeur-général de l'armée, pour en avoir satisfaction. Le baron étant ensuite entré dans la ville, et, après avoir entendu chanter le *Te Deum*, fit publier à son de trompe les mêmes bans, y ajoutant encore celui de la défense d'en faire sortir des grains ou des munitions sans son ordre exprès, à peine de confiscation et de la vie. Cela fait, il députa trois commissaires, qui avec son secrétaire firent une prompte et exacte perquisition de tous les grains de la ville, dans laquelle la Noblesse avait ramassé tous ceux qu'elle avait pu enlever de toute la Terre de Labour. Vers le soir, Philippo Prignano revint de Naples, et après avoir dit à haute voix au baron, que le duc de Guise avait reçu la nouvelle de la prise d'Averse avec une joie indicible, et que tout Naples en témoignait une allégresse si grande, que toutes les cloches des églises carillonnaient, et que chacun se préparait à faire de grands feux de joie, il lui dit à l'oreille, que lorsqu'il avait donné cette nouvelle au duc, ce Prince l'avait écoutée avec un visage fort froid, et lui avait répondu qu'il n'avait pas été malaisé au baron de prendre une place que l'ennemi avait quittée; que ce discours l'avait fort surpris, ne s'étant point attendu à une réponse de cette sorte; et qu'il avait reparti au duc, qu'il avait toujours ouï dire que l'art de la guerre consiste à venir à bout heureusement d'une entreprise, qu'il était plus glorieux au baron d'avoir fait fuir la Noblesse sans la combattre, que de l'avoir obligée à cette

retraite par la force, et en prodiguant le sang de ses soldats; et que le procédé de ce Prince lui avait fait appréhender qu'il n'eût quelque jalousie de la gloire que le baron avait acquise en cette occasion. Le baron en l'interrompant lui répondit que cela ne l'étonnait point, sachant bien que l'âme du duc n'était pas capable de concevoir de jalousie des actions d'une personne qu'il savait être toute à lui, et laquelle n'avait point d'autres pensées que pour sa gloire et pour son bien, et qu'il attribuait la froideur et la sécheresse de sa réponse à son humeur, que l'état des affaires présentes rendait souvent un peu chagrine.

Philippo Prignano, sans oser approfondir davantage cette matière, témoigna de croire ce que lui dit le baron, lequel le congédia ensuite, sans lui faire paraître le déplaisir secret qu'il avait de la réponse de ce Prince, qu'il n'eut pas grande peine à croire, connaissant l'humeur variable et ombrageuse de cet esprit obsédé continuellement d'Agostino Mollo et du Liéto, ennemis couverts du baron. Quoique cette affliction fût sensible, elle ne l'empêcha pas d'agir et de donner tous ses soins au bien public, auquel il s'était si fortement attaché, se persuadant qu'il acquerrait au moins de la gloire dans ses travaux; s'il n'y pouvait acquérir d'autre avantage. Afin donc de profiter du tems, et de la consternation que la retraite des troupes de la Noblesse causait parmi les ennemis, il s'appliqua en même tems à deux choses; l'une à avancer ses progrès dans la Terre de Labour, et à investir Capoue du côté du chemin

d'Averse, l'autre à mettre cette place en état de ne craindre point les surprises, par les réparations qu'il fit faire à plusieurs endroits des murailles fort faciles à escalader, et à d'autres où il y avait des ouvertures fort grandes et fort basses, par lesquelles un homme pouvait entrer fort aisément.

Le jour suivant, deux bourgeois de Naples l'abordèrent comme il sortait de chez lui pour aller entendre la messe, et lui présentèrent une lettre d'Agostino de Liéto, par laquelle il le priait de laisser prendre à ces bourgeois la quantité de blés qu'ils jugeraient nécessaire pour la subsistance des gardes du duc de Guise, dont il était capitaine. Le baron, après l'avoir lue, leur demanda quelle quantité de grains ils désiraient avoir, sur quoi ayant répondu qu'il leur en fallait cinq cens tomolo (qui est une sorte de mesure dont on se sert en ce royaume pour toutes sortes de grains), le baron connaissant que c'était des marchands de blés, qui voulaient faire leurs affaires sous ce prétexte, leur dit en souriant, que s'il fallait que tout le Peuple de Naples en prît autant à proportion, il n'y en aurait plus dans deux jours, et qu'il les priait de dire au capitaine des gardes qu'il ne laisserait pas sortir un grain de blé de la ville sans un ordre exprès du duc de Guise. Il employa toute cette journée à faire divers réglemens pour l'avantage et pour le repos des habitans, et fit travailler aux réparations des murailles de la ville, avec toute la diligence possible. Il fut averti, sur le soir, que le duc de

Guise y viendrait le lendemain au matin, ce qui lui donna bien de la joie, espérant que, par ce moyen, il le pourrait entretenir et dissiper tous les ombrages que son éloignement et les mauvais offices de ses jaloux et de ses ennemis entretenaient dans son esprit. Il alla recevoir ce Prince à une demi-lieue d'Averse, avec toute sa cavalerie, laquelle était alors bien montée et en bon ordre; et, dès qu'il fut à trente pas du duc, il mit pied à terre avec tous les principaux officiers qui l'accompagnaient pour aller saluer ce Prince, qui marchait sans autre suite que la compagnie de ses gardes. Le duc lui fit un assez bon accueil, et, après être monté à cheval, il tâcha de lui rendre compte, en marchant, du succès de la prise de cette ville. Il en fut écouté assez paisiblement quoiqu'avec beaucoup de froideur et sans aucune de ces marques d'estime et d'amitié qu'il avait accoutumé de trouver sur son visage, et qui charmaient si fort son cœur.

Le baron cessant de parler, et voyant que le duc ne lui disait plus rien, se recula, et se mit à la droite d'Agostino di Liéto, qui le suivait immédiatement, lequel, avec une arrogance extrême, lui dit, à demi bas, qu'il s'étonnait de ce qu'il lui avait refusé les blés qu'il avait demandés; le baron lui répondit d'un ton assez haut pour se faire entendre du duc, qu'il n'avait fait que son devoir, et qu'il n'en laisserait jamais sortir sans le su et sans l'ordre de ce Prince, particulièrement pour la quantité qu'il lui avait fait demander; le

duc alors, tournant la tête, lui demanda ce que c'était, ce qui l'obligea de le lui dire, et de lui faire considérer que si les grains qui se trouvaient dans cette ville n'étaient bien ménagés, ils serviraient à satisfaire l'avarice des particuliers qui voudraient en faire commerce dans Naples, plutôt qu'à subvenir aux nécessités publiques : qu'il lui semblait qu'il en fallait faire porter une partie dans les greniers de Naples, et conserver l'autre dans Averse, pour la subsistance des troupes; qu'ainsi il y aurait moyen de chasser la famine de cette ville et de la campagne pour un long espace de tems. Le duc lui répondit qu'il avait raison; mais ce fut avec un visage si ému, que le baron reconnut bien qu'il n'avait pas pris plaisir au démêlé qu'il avait eu avec son capitaine des gardes, lequel s'était si bien emparé de l'esprit et du cœur de ce Prince, qu'il le possédait absolument et à son gré. En effet, depuis ce moment, le duc ne regarda plus le baron de bon œil, et ne lui dit pas un seul mot dans tout le reste de leur marche, qui finit à la porte de l'église cathédrale d'Averse, où tout le chapitre en corps vint recevoir ce Prince avec toutes les cérémonies accoutumées, et les devoirs qu'on rend aux Vice-Rois en pareilles occasions. Après y avoir entendu la messe, accompagnée de plusieurs motets chantés par deux chœurs de musique, il se retira au palais épiscopal, où le baron lui avait fait apprêter à dîner, et où toute la Noblesse et la principale bourgeoisie d'Averse le vint saluer. Il les reçut fort civilement, et s'entretint

environ deux heures avec eux après son dîner, évitant les occasions de parler au baron de Modène, qui fesait tout son possible pour l'aborder, et pour lui parler en particulier ; mais étant prêt de monter à cheval, pour s'en retourner à Naples, il appela le baron devant tout le monde qui l'environnait, et lui dit, avec un visage fort altéré, qu'il avait appris que ses troupes en entrant dans cette ville l'avaient saccagée impunément, et qu'il avait eu tort de souffrir que l'on traitât de cette sorte une ville qui lui avait ouvert si librement ses portes. Le baron, surpris de ce discours si peu attendu, lui répondit, que bien que par le droit de la guerre il eût pu faire piller Averse, puisqu'il l'avait prise sans composition, et qu'il s'en était saisi au même instant que les ennemis l'avaient abandonnée, sans que les habitans fussent en état de lui en défendre l'entrée, il avait pourtant défendu le pillage, comme il paraissait encore par ses bans imprimés et affichés aux carrefours et aux portes des églises; qu'il n'y avait point d'habitant qui pût se plaindre avec justice que l'on lui eût fait aucun tort; qu'il n'avait été fait de plainte, depuis son entrée dans cette ville, que contre deux soldats du régiment de Jacomo Rosso, qu'il avait fait arrêter, et auxquels l'auditeur-général fesait le procès, pour quelques hardes qu'ils avaient enlevées d'une maison. Le duc l'interrompit avec une aigreur extraordinaire, qui montrait bien qu'il cherchait des matières pour le fâcher, et lui dit qu'il voulait que ces deux soldats fussent

tout-à-l'heure pendus : le baron lui répondit, que l'auditeur-général était là présent, et que c'était à lui de les faire mourir s'ils le méritaient par leur procès. Le duc, au lieu de s'adresser à l'auditeur-général, dit au baron qu'il voulait qu'il les fît pendre sur-le-champ, et qu'il désirait faire un exemple de ces gens, pour intimider les autres, et, par ce moyen, les empêcher de piller; il réitéra tant de fois la même chose, que le baron ne put s'empêcher de lui répartir qu'il n'était pas bourreau pour les aller pendre, et qu'un mestre-de-camp-général n'avait point de pouvoir où était son généralissime et le duc de la République. Ce Prince alors, le regardant de travers, lui répliqua qu'il parlait bien haut, et qu'il saurait bien l'abaisser comme il avait su l'élever. A ces mots, cet infortuné gentilhomme lui répondit avec toute la modestie et tout le respect imaginables, qu'il s'étonnait de se voir traiter de cette sorte, par un Prince auquel, aux dépens de son bien et au péril de sa vie, il avait fait paraître qu'il avait quitté toutes choses pour s'attacher à lui; qu'il ne l'avait point tiré de la boue ni de l'hôpital, quand il l'avait approché de sa personne, étant entré dans son hôtel, non pour y chercher un refuge et pour être à couvert de ses créanciers, ou de ses ennemis; mais seulement pour être près d'un Prince qu'il estimait et qu'il aimait uniquement; que s'il avait pris la charge de mestre-de-camp-général, il ne l'avait fait que pour satisfaire au zèle qu'il avait pour lui, et non pas à son

ambition; qu'il venait de lui en donner des témoignages signalés, à la vue de toute l'Italie, en le rendant maître d'une place de cette importance, qu'il avait prise malgré toute la Noblesse du royaume, à la tête de plus de quatre mille chevaux, quoiqu'il n'eût qu'une poignée d'hommes, sans argent, sans poudre et sans pain; et qu'après un si grand service, il serait ravi de quitter cet emploi et de se retirer chez lui, avant que l'effort de l'orage dont il se voyait menacé, l'accablât malheureusement. En finissant ce discours, il présenta sa canne au duc pour marque qu'il lui remettait le commandement qu'il avait; mais le duc, en la refusant, lui répartit qu'il la gardât, et qu'il saurait bien châtier ceux qui perdraient le respect qui lui était dû; et aussitôt il monta à cheval, pour s'en retourner à Naples.

De figurer ici l'état où ce Prince laissa le baron de Modène, c'est ce que je ne saurais faire; il ressentit en ce moment, et tout-à-coup, les douleurs les plus pénétrantes que puisse souffrir le cœur le plus fidèle et le plus maltraité. Ce procédé fut accompagné de toutes les circonstances qui le pouvaient rendre insupportable, le duc ayant affecté de lui parler toujours italien, afin de le mortifier à la vue et au su de tout le monde. Il ne montra pourtant pas combien il en était pénétré, et il dit tout haut à ceux qui en avaient été témoins, que le Prince avait voulu faire voir l'amour qu'il avait pour la justice, en témoignant qu'il n'épargnait personne, pas même

ses meilleurs amis et ses plus zélés serviteurs. Mais ce discours n'empêcha pas que ceux qui avaient vu de quelle sorte le baron avait été traité n'en fussent fort scandalisés, et que l'on ne dît sur-le-champ, que si le duc de Guise avait accoutumé d'en user de cette façon avec des gens qui lui rendaient des services de la nature de celui que le baron venait de lui rendre, il n'y avait pas grand plaisir de le suivre et de le servir.

Le baron de Modène, ayant employé le reste du jour à faire travailler à quelques fortifications qu'il avait ordonnées pour la défense de la porte qui allait à Capoue, se retira chez lui, où il fut incontinent abordé de plusieurs officiers de l'armée, entr'autres d'Antonio Calco, mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, de Tino Piécino, lieutenant-colonel, du Zapullo, de Ciccio Ferlenghieri, général de la cavalerie, de Philippo Prignano, commissaire-général, d'Andréa Rama, capitaine d'une compagnie de chevaux-légers, et de plusieurs autres, lesquels avec un visage fort triste, et presque les larmes aux ieux, lui dirent qu'ils étaient extrêmement affligés de l'étrange traitement que lui avait fait le duc de Guise; que s'il traitait de la sorte un Français de son rang et de son mérite, les Napolitains n'auraient pas lieu d'espérer beaucoup de lui; que s'il renonçait à la charge de mestre-de-camp-général, ils étaient tous résolus de quitter l'armée, et de se retirer dans leurs maisons; que pourtant ils le conjuraient, au nom de tout le peuple qu'il servait si

dignement, de ne point abandonner sa cause en un tems où il lui était si nécessaire; enfin qu'ils étaient en état de faire tout ce qu'il leur commanderait pour l'intérêt du public et pour le sien particulier. Le baron de Modène, les ayant tous embrassés et remerciés de leur bonne volonté, leur répondit, avec un visage assez gai, qu'ils ne devaient point s'étonner des paroles du duc de Guise, qu'il avait parlé de la sorte par politique, et pour montrer aux gens d'Averse qu'il était sévère ennemi du pillage, et qu'il ne ferait jamais rien qui fût indigne de l'estime et de l'amitié que tout Naples, et eux particulièrement, lui témoignaient si tendrement. Ensuite il les congédia et entra dans son cabinet, où il fut suivi, sans qu'il l'eût aperçu, du mestre-de-camp Calco, du capitaine Andréa Rama et du lieutenant-colonel du régiment des dragons, dont il avait commencé la levée depuis quelques jours, qui tous trois l'aimaient chèrement et paraissaient fort attachés à ses intérêts. Comme il les vit en se retournant, il leur demanda s'ils désiraient quelque chose de lui? ils lui dirent qu'oui, et qu'ils souhaitaient tous qu'il se mît à l'abri de la haine du duc de Guise; que ce Prince en était venu trop avant pour leur donner jamais lieu d'avoir la confiance ni l'amitié qu'ils avaient auparavant pour lui; que quelque réconciliation qu'il pùt y avoir entr'eux, le duc le regarderait toujours comme un homme qu'il avait offensé injustement, et que c'était assez pour juger qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour

le perdre ; qu'ils le conjuraient de n'attendre pas le coup dont il était menacé, et qu'ils lui conseillaient de s'aller jeter dans Caïazzo, place forte et considérable près du Vulturne, qui était en son pouvoir, puisqu'elle était gardée par une partie de son régiment d'infanterie ; qu'ils le suivraient avec leurs troupes, et ne doutaient point que tout le reste de l'armée, qui l'aimait avec tant d'ardeur, ne le suivît aussi ; qu'étant dans ce poste avantageux, d'où le duc n'aurait pas de quoi le chasser, il pourrait arborer l'étendard de France, et en recevoir le secours qu'on lui enverrait infailliblement ; que tous les Peuples d'alentour se joindraient à lui, le voyant en état de seconder leurs braves intentions ; qu'il trouverait dans la campagne plus de partisans des Français qu'il n'y en avait dans Naples, où la diversité des cabales divisait si fort les esprits ; qu'ainsi il aurait le moyen de se rendre dans peu de tems, et sans peine, l'arbitre de tout le royaume. Le baron, ne souffrant qu'avec peine une proposition, laquelle, quoique avantageuse à sa fortune, était contraire à son honneur, les interrompit avec un peu d'émotion, et leur dit qu'il connaissait le duc de Guise, et qu'il savait bien qu'il revenait facilement de ses plus chagrines humeurs ; qu'il était prompt, mais bon, et qu'il était si généreux, qu'il avait embrassé étroitement ses ennemis dans la moindre marque qu'ils lui avaient donnée, de souhaiter son amitié ; que quand cela ne serait pas, il ne voulait point faillir, par exemple, ni abandonner

un ami, de peur d'en être abandonné; qu'il n'y avait rien qui le pût détourner de la route qu'il avait prise, et que, quelques dangers qu'il eût à courir, rien ne l'en pourrait écarter, ni l'empêcher de poursuivre le dessein qu'il avait de servir ce Prince, comme il avait fait.

Après cette courte réponse, il les pria de se retirer; mais ils furent à peine sortis de son cabinet, que le sieur des Isnards, son cousin, y arriva, lequel lui fit la même proposition que ces officiers venaient de lui faire, y ajoutant qu'il reconnaissait de jour en jour que le duc ne l'aimait plus, qu'Agostino di Liéto, qui était son ennemi juré, possédait entièrement le cœur de ce Prince; que sans doute il lui arriverait quelque funeste disgrâce, s'il ne s'en mettait à couvert; que son plus sûr était de prendre parti, et de se déclarer pour la France, laquelle, en cette occasion, le soutiendrait volontiers, voyant combien il était aimé des Peuples et des gens de guerre, et qu'il était en état de se rendre maître de toute la Terre de Labour; qu'il lui offrait de passer à Rome, pour traiter avec le marquis de Fontenay, qui, sans doute, lui accorderait tout ce qu'il pourrait souhaiter pour sa gloire et pour sa fortune. Le baron lui répondit qu'il avait assez de lumière pour juger qu'il avait en main le moyen d'arriver à la plus haute fortune que pouvait jamais désirer une personne de sa naissance et de son caractère; qu'il ne doutait point de l'estime et de l'affection que les Peuples et les gens de

guerre avaient conçues pour lui ; mais que tout cet éclat n'était point capable de l'éblouir, ni de l'obliger à manquer à la foi et à l'amitié qu'il avait promises au duc de Guise ; qu'il faudrait le faire renaître pour lui faire préférer son intérêt à son honneur, et qu'il aimerait mieux mourir comme le plus infortuné gentilhomme du monde, sans aucune tache, que de vivre le plus heureux avec la moindre flétrissure ; qu'il ne pouvait se détacher de ce Prince qu'il ne lui donnât son congé, et que si cela arrivait, il ferait alors tout ce qu'un homme de cœur et libre pourrait faire en semblables occasions.

Le sieur des Isnards se retira un peu après, et la même nuit le père Maître Vincenzo Capécé, confesseur du duc de Guise, arriva dans Averse, et alla voir le baron de Modène, pour lui dire expressément, que le duc étant retourné à Naples, lui avait raconté tout ce qui s'était passé cette après-dinée entre eux ; qu'il avait connu d'abord, par le discours de ce Prince, qu'il avait du regret de s'être emporté de cette sorte contre une personne qu'il estimait et qu'il chérissait singulièrement ; qu'il l'avait même ensuite chargé de le venir voir de sa part pour lui en témoigner son regret, et pour le prier de ne se ressouvenir que de la tendre affection qu'il lui avait toujours portée, et dont il lui donnerait des preuves signalées dans les occasions qu'il en pourrait trouver ; qu'il le conjurait d'agir comme il avait toujours fait, et de ne point songer à quitter un Prince

qui le considérait comme un autre lui-même.

Il n'en fallait pas tant pour apaiser et pour remettre dans son premier calme l'esprit du baron de Modène; tout homme qui aime est crédule, et il n'est rien de si aisé que de persuader une âme qui tend d'elle-même où l'on veut la ramener. Le baron, en cette rencontre, donna tout à son amitié, et ne suivit point l'exemple du duc, lequel, dans cette occasion, donna tout à la politique, comme la suite le fit voir. En effet, la disgrâce qui lui survint quelque tems après, fit connaître à tout le monde que le duc, dans l'appréhension que le mauvais traitement qu'il avait fait au baron ne l'obligeât à le quitter, et à se servir de l'estime et de l'amour des Peuples à son préjudice, lui avait envoyé son confesseur pour radoucir son esprit et pour l'empêcher d'abandonner sa fortune et ses intérêts. Cette pensée lui réussit; car aussitôt que ce religieux lui eut parlé, il lui répondit: que quoique le duc l'eût traité de la plus étrange manière dont on pût traiter une personne de sa qualité et de ses services, il oubliait tout le passé, et qu'il donnait ce grand emportement aux chagrins que lui causaient les continuels embarras des affaires; qu'il se souvînt seulement de le supplier de sa part de ne point écouter Agostino Mollo, ni Agostino di Liéto sur son sujet, l'un étant Espagnol secret, et l'autre son ennemi déclaré; que pour lui donner une preuve signalée du zèle qu'il avait pour lui, il allait investir Capoue, où il ménageait une intelligence; qu'il tâcherait de

prendre cette place, d'autant plus importante qu'il avait su que, par les capitulations du royaume, tous les Peuples étaient dispensés du serment de fidélité, et pouvaient tous prendre parti sans encourir de félonie, quand un conquérant l'avait prise; qu'enfin il n'oublierait rien pour lui témoigner que son cœur était entièrement à lui sans pouvoir souffrir de partage.

CHAPITRE V.

Prise du duc de Tursi. — Divers jugemens que l'on en fait. — Destitution de don Vincenzo di Tuttavilla. — Élection de don Luigi Podérico. — Prise du bourg de Chiaia.

Comme dans les révolutions que je traite, il est souvent arrivé, en même tems et en divers lieux, des choses assez importantes pour être placées dans l'Histoire, lorsque je me suis trouvé engagé dans le récit de quelqu'un de ces événemens, dont les suites ont été d'une longue durée, je n'ai pas voulu l'interrompre pour en marquer d'autres qui se passaient ailleurs, quoiqu'ils fussent arrivés avant la fin de ceux que j'avais commencés. J'ai cru qu'il valait mieux les reprendre après, pour ne couper point des aventures, dont il me semble que la continuation apporte quelque soulagement à la mémoire, et donne plus de satisfaction à celui qui les lit. L'arrivée de l'armée navale dans le golfe de Naples, son retour à Toulon, le blocus d'Averse, et la prise de cette ville, sont des matières si considérables que j'ai cru être obligé de les rapporter dans les premiers chapitres de cette troisième partie, devant que de

reprendre la suite des événemens moins remarquables, arrivés auparavant ou pendant ceux-ci.

L'un des plus connus est la prise du duc de Tursi, qui, le 4 du mois de janvier, se vint livrer au Peuple sur la bonne foi d'une intelligence ménagée avec quelques-uns de ce corps. Ce seigneur, d'un âge et d'une expérience capables de pénétrer les plus épaisses ténèbres de la politique, se laissa toutefois tellement emporter à l'aveugle passion qu'il avait de réduire Naples sous l'obéissance du roi d'Espagne, qu'il embrassa toutes les occasions par lesquelles il crut pouvoir arriver à ce but. Après avoir tenté divers moyens, toutes ses négociations se réduisirent enfin à celle qu'il fit traiter fort secrètement avec dom Gioseppe Scoppa, prêtre napolitain, et avec le sergent-major Alexis; lesquels ayant donné avis de ces pratiques à quelques-uns des chefs populaires, feignirent, par leur ordre, de se rendre aux sollicitations et aux grandes offres de ce duc, peu rusé pour un Génois, et trop crédule pour un premier ministre de don Juan d'Autriche. Comme leur intention n'était autre que de l'attirer dans un lieu propre pour l'arrêter prisonnier, ils lui firent croire que dans peu de jours ils introduiraient les Espagnols dans Naples; mais que pour cet effet il en fallait venir à une conférence particulière avec lui, afin de pouvoir mieux résoudre toutes les choses nécessaires pour un si glorieux dessein. Cette négociation se fesait du consentement du nonce du Pape, lequel étant venu secrè-

tement avec le duc de Tursi, le prince d'Avella, son neveu, et chef de la maison Doria, et don Prospero Suardo, duc de Castel Agrolo, cavalier napolitain, entre le bourg de Chiaia et le poste dü Voméro, dans l'église des Lucquois, pour conférer avec lesdits Scoppa et Alexis, ils y furent tous quatre investis et arrêtés prisonniers par une embuscade des troupes du Peuple, qui, ayant mis en liberté le Nonce de Sa Sainteté, sans lui faire aucun déplaisir, emmenèrent les trois autres prisonniers à Naples. Le duc de Guise, averti de leur prise, en témoigna beaucoup de joie, et les traita avec toutes les civilités qu'on peut faire à des prisonniers de guerre de la plus haute qualité. Le duc de Tursi et son neveu furent logés dans le palais du marquis de Torrécusa, où il fut visité par ce Prince et par plusieurs chefs populaires avec beaucoup d'honneur. Ils y jouirent de toutes les commodités d'une liberté apparente; mais les visites trop fréquentes d'un grand nombre de Noblesse et des cappes noires, dont ce quartier est tout rempli, donnèrent bientôt de l'ombrage au Peuple, ce qui obligea le duc de Guise de le faire transférer à la Sellaria, où il fut gardé avec plus de vigilance qu'auparavant. Don Prospéro Suardo ne fut pas si bien traité que lui, et le Peuple, qui le regardait comme cavalier napolitain, souhaita qu'il fût conduit dans les prisons de la Vicairie, où il fut retenu fort étroitement jusqu'à la réduction de Naples.

La prise du duc de Tursi parut une chose si extraordinaire, qu'elle donna lieu à divers jugemens qui s'en firent dans Naples aussi bien que dans le reste de l'Italie. Ceux qui ne connaissaient point particulièrement ce seigneur, pensaient qu'il avait fait une faute de jeune homme, et l'accusaient d'une extrême imprudence. Ils disaient qu'il avait témoigné d'avoir bien peu de jugement de risquer un rendez-vous si suspect sur la foi de deux rebelles, et d'avoir commis ainsi sa personne, celle du Nonce de Sa Sainteté et celle de son neveu, chef de son illustre Maison, et que pour peu qu'il eût examiné les choses, il ne se fût point abandonné à la merci d'un Peuple qui avait donné déjà tant de marques de sa fureur, et qui était sans raison et sans respect. Ceux qui connaissaient les grands talens qu'il possédait, et surtout cette prudence consommée qui le rendait si considérable auprès du roi d'Espagne, avaient peine à s'imaginer qu'un homme comme lui se fût laissé surprendre de cette façon. Ils croyaient que cette prison était volontaire, et ils jugeaient que ce duc avait souhaité d'être prisonnier dans Naples, pour avoir plus de moyens d'entretenir les correspondances que les Espagnols avaient dans le parti du Peuple, et dans celui des cappes noires; qu'il n'avait point appréhendé la fureur du Peuple ni la rigueur de la prison, dans la connaissance que chacun avait de la générosité du duc de Guise, et de la manière

que l'on savait qu'il considérait les personnes de cette qualité; que ne craignant rien du Peuple, il avait eu sujet de beaucoup espérer de la facilité qu'il aurait de traiter dans les quartiers populaires avec les partisans des Espagnols, et particulièrement avec ceux qu'ils avaient auprès du duc de Guise, par lesquels il prétendait faire aveugler ce Prince, et le surprendre en le flattant de l'espérance de la réunion de la Noblesse avec lui, ou d'un accommodement avantageux avec l'Espagne. J'ai peine à me persuader cette dernière opinion, et je ne vois point d'apparence qu'un homme de ce caractère, et si nécessaire à son maître, se fût jeté si aveuglément dans un abîme de périls, sur des fondemens aussi faibles que douteux; mais quoiqu'il en soit, la suite des choses fit voir que cette prison, loin d'être funeste au duc de Tursi et désavantageuse aux Espagnols, fut l'un des principaux et des plus particuliers moyens dont leur prudence se servit pour détruire le duc de Guise, et pour regagner la ville de Naples. L'indulgence et la considération qu'eut le duc de Guise pour le duc de Tursi donnèrent lieu à ce sage Génois de cabaler secrètement avec tous les Espagnols secrets qui étaient dans le parti populaire, et avec ceux qui étaient mal satisfaits de la conduite du duc de Guise; et ce fut par eux que la réduction de cette ville arriva quelques mois après.

Dès que le baron de Modène reçut la nouvelle de cette prise, il crut que le duc de Guise en

pourrait tirer de grands avantages. Il lui envoya un gentilhomme pour lui témoigner qu'il avait une extrême joie d'un si heureux événement, et qu'il en aurait encore beaucoup plus s'il voyait qu'il se prévalût d'une si belle occasion que la fortune lui mettait entre les mains; qu'il jugeait qu'il y avait deux moyens d'en profiter, tant pour l'intérêt du Peuple que pour le sien particulier, dont l'un était de mettre promtement ces trois prisonniers en liberté, moyennant une grande rançon, qui lui serait très-utile, et d'un grand secours dans les nécessités présentes; et l'autre de les garder: que le premier avis lui semblait le plus plausible, dans le besoin où l'on était de cet argent, si nécessaire pour l'entretien de la guerre; et qu'il voyait beaucoup de péril de garder une personne de la qualité et de la sagesse du duc de Tursi dans la ville de Naples, où il ne manquerait pas de moyens pour cabaler, quelques précautions et quelques soins qu'on pût prendre pour l'en empêcher; que si le duc voulait le garder en prison, il valait mieux le faire transporter à Porto-Longone, avec les deux autres prisonniers, que de les retenir dans Naples, pour avoir en leurs personnes des garans dans les fâcheux événemens qui pouvaient survenir, ou comme des otages qui pourraient obliger les Espagnols d'agir avec plus de circonspection dans une fortune favorable.

Ces avis, quoiqu'assez justes, furent fort mal reçus du duc de Guise; il fit paraître à l'envoyé

du baron de Modène qu'ils ne lui plaisaient aucunement, et lui dit que c'étaient des sentimens de bandits et de gens qui ne tendaient qu'au pillage.

Au même tems, don Juan d'Autriche fâché, du moins apparemment, de la prison du duc de Tursi, envoya demander un sauf-conduit au duc de Guise pour don Pédro della Motta Sarmiento, l'un de ses majordomes, lequel passa dans les quartiers populaires, pour témoigner de sa part à ce prisonnier le regret qu'il avait de son infortune, et pour traiter en même tems de sa rançon. Cet envoyé s'acquitta de sa commission; mais il trouva si peu de disposition pour la liberté des prisonniers, qu'il fut obligé de s'en retourner un peu après y être venu.

Nous avons donné assez de tems à don Vincenzo di Tuttavilla pour se retirer dans Capoue après avoir quitté Averse; il faut voir les suites de cette retraite. Quoique ce général fût l'un des plus sages et des plus braves officiers qui aient commandé dans les troupes des Espagnols, et que prévoyant depuis long-tems les nécessités qui l'obligèrent enfin de quitter Averse, il eût représenté plusieurs fois au Vice-Roi que toutes les troupes qu'il avait sous sa charge se débandaient et se dissipaient de jour en jour, d'autant que la plupart des barons du royaume qui les avaient levées dans leurs terres se retiraient peu à peu, les uns à faute de moyens de pouvoir soutenir la dépense qu'ils étaient obligés de faire, les

autres, lassés d'une guerre qu'ils avaient cru devoir finir aussitôt qu'ils auraient paru en campagne; que les forces qui lui restaient n'étaient pas capables de conserver une ville telle qu'Averse, dont la garde appartenait plutôt à l'infanterie qu'à la cavalerie, et que la sienne périssait à vue d'œil, tant par le défaut de fourages, que par les continuelles fatigues que lui causaient les progrès journaliers des armes du Peuple; toutefois cela n'empêcha pas que sa retraite ne fût extrêmement blâmée; et comme on ne pouvait l'accuser de lâcheté, quelques-uns dirent que c'était l'effet de l'intelligence secrète qu'ils croyaient que le duc de Guise avait avec cette Noblesse; mais ce qui donna le plus de déplaisir à leur parti, fut cette grande abondance de grains, de vins, d'huiles, de légumes et de tant d'autres sortes de vivres et de provisions qui demeurèrent dans Averse à la merci des populaires, et dont le baron de Modène se servit si avantageusement pour bannir de Naples, pendant quelque tems, cette famine si pressante qui déjà obligeait le Peuple à murmurer tout haut, et qui était sur le point de le porter à quelque soulèvement contre ceux qui le commandaient.

La retraite du Tuttavilla ayant donc été fort mal interprétée par les Espagnols, le Vice-Roi et le Conseil résolurent de le rappeler et de mettre en sa place don Luigi Poderico, cavalier napolitain, dont les mérites égalaient la naissance, et

qui fesait la charge de général de l'artillerie du royaume.

Le Peuple de Naples eut le cœur si enflé de tant d'heureux événemens obtenus à la campagne, qu'il témoigna au duc de Guise qu'il était tout prêt d'entreprendre dans la ville tout ce qu'il lui voudrait commander. Ce Prince, pour profiter de la consternation de ses ennemis, et de la nouvelle vigueur de ses troupes, résolut d'attaquer le faubourg de Chiaia le treizième jour de janvier. Il ordonna donc à Jacomo Rosso, mestre-de-camp d'infanterie, d'en faire l'attaque avec son régiment, et quelques autres troupes fesant en tout environ deux mille hommes. Il descendit par le côté de Posilippo, et attaqua la tour du couvent de Pié-di-Grotta, défendue par quelques Napolitains du parti d'Espagne, lesquels se rendirent après une légère résistance, ce qui donna moyen deux jours après, aux populaires d'attaquer le couvent de San-Léonardo, poste avantageux situé au milieu de ce faubourg, et qui s'avance vers le bord de la mer, dans lequel ils ne trouvèrent pas plus de résistance que dans le reste qu'ils avaient déjà pris : le capitaine Gioseppé Riva et le mestre-de-camp Onofrio di Scio, Napolitain, ayant rendu ce lieu sans le défendre. Cette prise donna au Peuple tout le faubourg de Chiaia, et, par ce moyen, la liberté de s'étendre et de courir jusques à la porte de la ville qui confine à ce faubourg. Il l'aurait même forcée, sans la sortie du

baron de Batteville, qui, par une vigoureuse résistance, le contraignit de s'arrêter à San-Léonardo et à la maison de don Pédro de Tolédo, où le Peuple se fortifia, remettant ses attaques à un autre tems.

La perte du faubourg de Chiaia fit un grand bruit dans le royaume. Le Peuple, en l'occupant, devenait maître des deux bouts de la ville; mais les Espagnols ne témoignèrent pas d'en être fort fâchés. Comme leur politique tend à faire croire qu'ils savent profiter de leurs ruines, et même que souvent ils ont laissé perdre par prudence des choses que leur valeur pouvait conserver : ils témoignèrent qu'ayant reconnu que les habitans de ce faubourg étaient en grand nombre et fort mal intentionnés, ils avaient jugé qu'ils n'avaient pas assez de pain à leur donner, ni assez de forces pour les retenir dans leur devoir, et qu'en abandonnant ce quartier au Peuple, ils se déchargeaient de la dépense de trente mille rations de pain qu'il fallait donner tous les jours, et de la garde de ce poste qui leur apportait beaucoup d'incommodités; qu'ainsi en perdant un faubourg qu'ils pourraient recouvrer en recouvrant la ville, ils remettraient à leurs ennemis les soins de la subsistance et de la conservation du poste, qui ne leur pouvait servir à autre chose qu'à les rendre maîtres d'un plus grand nombre de maisons, dont la possession leur était plus embarrassante qu'utile.

CHAPITRE VI.

Dissipation des troupes de la Noblesse. — Départ de plusieurs seigneurs pour diverses entreprises. — Défaite du Paponé. — Succès du Scaffati, et de la tour de l'Annonciade.

Si l'assemblée des troupes de la Noblesse du royaume de Naples avait donné quelque appréhension aux Espagnols, dont la politique craint souvent les mêmes bras qui les servent avec le plus de zèle, cette crainte ne fut pas de longue durée.

Les arrière-bans font ordinairement plus de bruit que d'effet, et il est bien malaisé de conserver long-tems ensemble des gens qui ne sont réunis que par l'étreinte du devoir, et des soldats qui servent sans paye. Enfin, cette armée qui semblait devoir contraindre le Peuple de Naples à se remettre sous le joug de son ancienne obéissance, se dissipa insensiblement; les seigneurs qui la composaient se retirèrent peu à peu, suivant les divers intérêts qui les rappelaient ou chez eux ou ailleurs, et il n'en demeura qu'un fort petit nombre, de cette multitude qui avait paru à leur arrivée dans Averse; ceux-ci, fâchés de

n'avoir fait aucuns progrès qui répondissent à l'attente qu'on en avait, se résolurent de ne se point détacher du gros, que pour quelque entreprise capable de faire voir aux Espagnols qu'ils n'avaient pas été inutiles. Dans ce dessein, le prince de la Rocca Romana partit avec quelques vieilles troupes pour s'opposer aux progrès que fesait le fameux bandit Paponé dans la Terre de Labour. Nous avons déjà remarqué qu'il s'était rendu maître de Sessa, de Fondi, d'Itri, de Sperlonga et de la plus grande partie de cette heureuse province, et qu'il avait renfermé les Espagnols dans Gayetta, qui n'avait de libre que le côté de la mer. Il avait alors assiégé la ville de Tiano, et il était sur le point de la prendre quand il se vit attaqué à l'improviste, et chargé brusquement par ce Prince, lequel surprenant des gens sans discipline et sans expérience, les défit fort facilement; les uns prirent la fuite, et les autres se retirèrent dans le couvent des capucins, où ils se fortifièrent et résolurent de s'y défendre; mais le Prince ayant gagné un pont et une maison gardés par cent mousquetaires, les força de quitter le poste des capucins, quoique défendu par mille hommes, lesquels ayant enfin pris la fuite, laissèrent leur camp et leur bagage à la merci des royalistes, qui y trouvèrent de quoi satisfaire l'avidité du soldat, les troupes du Paponé étant chargées de butin fait en ce grand nombre de lieux, qu'elles avaient pris et pillés depuis le commencement de ces troubles.

La déroute du Paponé fit tant d'éclat dans tout le voisinage, que le Prince, qui l'avait défait, n'eut pas grande peine à réduire sous l'obéissance des Espagnols la Rocca di Mondragone, la ville de Sessa, la Rocca Nontina, Marsano, Castel-Forte et plus de quarante autres places qui lui donnèrent moyen de rétablir le calme dans cette partie de la Terre de Labour, qui confine le Garigliano, et d'ouvrir les passages de Capoue à Gayetta. Il ne demeura que la ville de Fondi au pouvoir des populaires dans tout le pays.

Au même tems que la fortune abandonnait le Paponé, elle favorisait Polito Pastina, qui, encouragé de tant d'heureux succès qu'il avait eus dans la principauté de Salerne, continuait ses courses et ses ravages, souvent jusqu'à la vue de Capoue et des autres villes du voisinage, qui tenaient pour les Espagnols. Il prit Scaffati, poste très-considérable, quoique défendu par un officier espagnol, qui l'abandonna la nuit, faute de munitions. La prise de ce lieu fut suivie de celle de la tour de l'Annonciade, proche de laquelle les ennemis perdirent la galère de San-Francesco di Borgia qui, ayant été commandée par le Vice-Roi pour aller au secours de ceux qui défendaient cette tour, lui fut ravie par le soulèvement de la chiourme, laquelle s'en étant emparée tout à coup, s'alla rendre au Peuple de Naples, et lui mit entre les mains les officiers et les soldats qu'elle y avait arrêtés prisonniers.

CHAPITRE VII.

Le baron de Modène travaille à remettre l'abondance dans la ville de Naples. — Jalousie que ses ennemis en reçoivent. — Moyens dont ils se servent pour le rendre suspect, et pour le ruiner auprès du duc de Guise et parmi les Napolitains.

QUELQUE grande que fut la douleur qu'eut le baron de Modène, du mauvais traitement que lui fit le duc de Guise, après la prise de la ville d'Averse, elle ne fut pas capable de suspendre pour un seul moment les sentimens qu'il avait pour sa personne et pour sa fortune. Comme il jugeait que les plus solides marques qu'il lui en pouvait donner consistaient à maintenir le Peuple de Naples à sa dévotion, par le rétablissement de cette abondance qui fait une partie de la bonace des États, le principal but qu'il eut, après être entré dans Averse, fut de faire conserver soigneusement cette grande quantité de grains qu'il y trouva, dont il destina la principale partie pour la subsistance de Naples, et le reste pour son armée et pour les habitans d'Averse. Il envoya par Nicolo-Maria Mannara, payeur général, et par Giulio de Mattheis, Credenzier de l'élu du Peuple, en plusieurs

fois jusqu'à la quantité de douze mille charges ou tomolo de blé dans les magasins et greniers publics de Naples, ce qui satisfit tellement tout le Peuple, qu'il serait mal aisé d'exprimer les louanges et les acclamations que le baron reçut en ces momens de la reconnaissance publique. Ce gentilhomme, très-content de l'heureux succès de ses soins, prévit bien que pour maintenir cette abondance dans la ville, il fallait qu'il empêchât absolument qu'il ne sortît aucuns grains d'Averse sans son ordre exprès, et qu'il en fallait régler le prix, afin que l'avarice des Bourgeois ne profitât point de l'indigence du pauvre Peuple, et empêcher qu'une infinité de gens, qui se mêlaient de ce commerce, ne l'achetassent à juste prix pour le revendre beaucoup plus cher. Il fit publier et imprimer, le neuvième jour de janvier, deux bans tout-à-la-fois; par le premier il commanda à tous les habitans d'Averse de remettre entre les mains de son secrétaire une déclaration de tous les grains qu'ils avaient ; et par l'autre, il défendit de les vendre plus de dix-huit carlins le tomolo, le tout à peine de la vie. Il parut si rigide dans l'observation de ses ordres, qu'étant prié et sollicité plusieurs fois par quelques officiers de ses troupes, et même par ses meilleurs amis, de leur permettre d'en faire sortir quelques charges pour l'usage de leurs familles, il leur refusa cette faveur, et leur dit qu'ils en achetassent à Naples, dans les greniers publics, où chacun pouvait en avoir pour son argent.

Mais si cette juste sévérité lui acquit la bienveillance des Peuples, elle lui acquit aussi l'aversion de tous les usuriers et de tous les fripons qui prétendaient s'enrichir par cette voie, et faire leurs affaires aux dépens du public. La rage qu'ils en conçurent les obligea de s'adresser à Agostino di Liéto, capitaine des gardes du duc de Guise, et à Girolamo Fabrani, son secrétaire, lesquels poussés, tant par la jalousie qu'ils avaient de l'amour que le Peuple avait pour le baron, que par l'espérance du gain qu'on leur fesait toucher au doigt, s'employèrent de tout leur possible pour rendre inutiles les soins qu'il prenait pour la conservation des grains. Ils firent entendre à ce Prince que le baron de Modène fesait le souverain dans Averse; qu'il y retenait tous les grains, et qu'il y avait un grand nombre de couvens et de maisons considérables dans Naples, qui souffraient les dernières extrémités de la famine, par le refus qu'il leur fesait de prendre des bleds dans Averse, pour subvenir à leur besoin; que le baron n'en usait de cette sorte que pour s'acquérir les cœurs de la populace; et que si on n'y mettait ordre promtement, la plus saine partie de la ville périrait de faim. Ces faux rapports obligèrent ce Prince à écrire au baron qu'il lui ordonnait de révoquer les ordres qu'il avait faits pour empêcher la sortie des grains d'Averse, et qu'au contraire il désirait que chacun en pût acheter et les transporter hors de la ville.

Le baron, en lisant la lettre du duc, connut

bien qu'il était surpris, et qu'il accordait, sans le connaître, l'ordre le plus pernicieux qu'il lui pouvait jamais donner. Mais sachant qu'il avait à faire à un esprit trop jaloux de son autorité, et qui voulait être obéi sur-le-champ, sans aucune contestation, il fit publier et imprimer un nouveau ban, par lequel il déclara qu'ensuite d'un commandement exprès de ce Prince, il permettait la sortie des grains.

A peine ce ban fut-il publié, qu'on vit arriver dans la ville, non pas ces Religieux ni ces Nobles, qu'on disait se plaindre si fort; mais des marchands qui prirent le bled partout où ils en purent trouver, et en chargèrent plusieurs chariots, charrettes et chevaux de charge, pour les transporter, les uns dans la ville de Naples, et les autres aux environs. Cette foule parut si grande, que le baron de Modène, craignant quelque surprise des ennemis, à la faveur de ce désordre, redoubla toutes ses gardes, et surtout celles des portes de la ville. On voyait aller et venir des gens poussés par l'espérance du grand gain qu'ils prétendaient faire par cette voie; mais les élus du Peuple d'Averse, qui sont tels que les échevins en France, ne purent voir cette confusion sans un sensible déplaisir. Ils le firent paraître sur leurs visages et par leurs plaintes au baron de Modène, qu'ils allèrent visiter en corps, et lui représentèrent que la permission accordée à tous venans de tirer des grains de la ville, l'en avait déjà tellement dépourvue, qu'il n'y en restait que très-peu, et que si cela continuait encore quatre

ou cinq jours, il n'y en aurait plus du tout; que la ville allait être réduite dans une horrible famine, elle qui, quelques jours auparavant, avait de quoi nourrir Naples plus de trois mois, sans s'incommoder aucunement, et qu'ils le suppliaient instamment de révoquer cet ordre qui causait le plus grand mal que l'on eût vu depuis long-tems.

Le baron leur répondit que s'il avait révoqué les premiers ordres qu'il avait faits touchant les grains, c'était par un commandement exprès du duc de Guise; qu'il fallait s'adresser à lui pour obtenir une révocation de cette permission, et qu'il aurait bien de la joie de la faire exécuter. Les élus, assez satisfaits de cette réponse, coururent à Naples, où, dans une audience qu'ils demandèrent au duc de Guise, ils lui firent assez bien connaître les fâcheuses suites de la licence qu'il avait donnée pour le transport des grains d'Averse, et ils lui dirent hautement qu'il n'y avait que les usuriers ou les ennemis de l'État qui profitaient de cet ordre. Ce Prince, qui en reconnut alors clairement les funestes effets, accorda aux élus tout ce qu'ils lui demandèrent, quoique le secrétaire Fabrani en grondât aussi bien qu'Agostino di Liéto, de sorte qu'ils retournèrent à Averse avec un ordre de ce Prince, par lequel il mandait au baron de Modène de révoquer la dernière permission accordée pour la sortie des grains, et de renouveler les ordres qu'il avait faits auparavant sur ce sujet.

Le baron apprit cette nouvelle avec bien de la joie; il la fit paraître par la promte publication

d'un autre ban qui révoquait le précédent, et ordonnait de nouveau qu'aucun ne pût tirer des grains d'Averse sans un ordre exprès du duc ou de lui, à peine de la vie. Mais ce dernier soin ne fit pas beaucoup d'effet; ceux qui avaient voulu faire sortir des blés de la ville, prévoyant bien que la permission ne serait pas de longue durée, avaient fait tant de diligence, qu'il n'y en restait que fort peu; ce peu encore était-il diminué tous les jours par les ordres particuliers que le capitaine des gardes et le secrétaire du duc de Guise fesaient expédier à tous momens, pour leur intérêt en faveur de plusieurs personnes qui les venaient prendre sans que le baron osât rien dire, de peur de s'attirer encore quelque nouvelle marque de l'injuste indignation que ce Prince lui avait fait paraître depuis quelques jours.

Voilà de quelle façon cette grande quantité de grains, qui s'était trouvée dans la ville d'Averse, fut dissipée en peu de jours, par l'artifice des jaloux et des ennemis du baron, lesquels depuis, et dans le tems de sa prison, firent courir le bruit que c'était lui qui en avait causé la dissipation par les ventes qu'il en avait faites à diverses personnes, et surtout aux gens de Pozzolo; mais cette imposture étant combattue par les vérités que nous venons de rapporter, et qui sont connues de tout le royaume de Naples, sera entièrement détruite par les raisons que nous déduirons ci-après sur cette matière, et qui feront juger que cette calomnie n'était pas moins ridicule que noire.

CHAPITRE VIII.

Aversion générale de tout le royaume de Naples pour le duc d'Arcos. — Députation de la Noblesse à don Juan d'Autriche, pour l'obliger à prendre le gouvernement de l'État. — Démission volontaire que le duc fait de la Vice-Royauté en faveur de ce Prince. — Départ de ce duc de Naples.

La haine que le peuple de Naples avait conçue pour le duc d'Arcos était devenue si grande, qu'outre ceux qu'elle avait infectés dès les commencemens de ces troubles, elle avait encore passé jusques à ceux qui d'abord avaient excusé sa conduite, et qui avaient plaint les malheurs qui lui étaient arrivés. La populace le regardait comme l'auteur de tous ses maux, et la Noblesse le considérait comme la cause des misères qu'elle souffrait, et croyait même qu'il avait fait peu de cas de ses intérêts dans les capitulations qu'il avait accordées aux populaires. Ceux qui aimaient don Juan d'Autriche, et qui reconnaissaient dans l'âme et dans la conduite de ce jeune Prince une douceur et une affabilité extraordinaires en un Espagnol, attribuaient à la cruauté

du Vice-Roi tout ce qui avait paru de violent et de sanguinaire depuis son arrivée. Cette aversion générale, jointe à la pente naturelle que chacun a pour le changement, fesait que tout le monde souhaitait que le duc d'Arcos se retirât et s'en retournât en Espagne. Comme on jugeait que son départ obligerait don Juan d'Autriche à prendre la conduite des affaires, les domestiques de ce Prince le désiraient avec ardeur, et toute la Noblesse ne le souhaitait pas avec moins de passion, dans la pensée qu'elle avait que le Peuple serait plus alors en état d'écouter les propositions d'un accommodement, que pendant le gouvernement d'un ministre qui passait dans son esprit pour le plus perfide des hommes. Mais la retraite de ce duc était empêchée par des obstacles qui paraissaient invincibles. Il ne pouvait sortir du royaume sans un ordre exprès du Roi Catholique, et il n'en avait point reçu. De se retirer de son propre mouvement, il y eût eu du péril pour sa tête; son honneur aussi ne permettait pas qu'il quittât Naples sans le commandement de son maître, et avant l'arrivée d'un successeur; il devait même appréhender que le Conseil d'Espagne ne le rendît un jour responsable de toutes les révolutions passées, et de celles qui pourraient encore arriver. Il avait lieu de craindre que, laissant don Juan en sa place, ce Prince, attiré par les charmes d'un pays le plus beau du monde, et par les vœux et les instances d'une Noblesse mal contente, et d'un Peuple lassé d'avoir des Rois en peinture,

ne se laissât toucher de cette même ambition qui emporta autrefois le cœur d'un Prince de ce même nom, dans un poste de cette sorte; que quand cela n'arriverait pas, il ne devait point sortir de cette façon du royaume, s'il ne voulait donner sujet de croire qu'il était coupable de tous les crimes dont le Peuple l'accusait. Ces réflexions touchaient sensiblement le duc d'Arcos; mais quoiqu'elles fussent puissantes, l'importunité de ses amis et les sentimens de tout le Collatéral le portèrent enfin à se démettre de la vice-royauté en faveur de don Juan, et à se retirer en Espagne. Tout ce qui l'embarrassa le plus après cette résolution, fut d'en négocier la manière, et de faire qu'il pût sortir de Naples par une voie honorable. Le Collatéral s'étant chargé de ce soin, après avoir concerté toutes ces choses avec le prieur Fra Titta Caracciolo, de l'ordre de Malte, don Diomédo Caraffa Danzi, don Gioseppé de Sangro, et Marc-Antonio di Génaro, que tout le corps de la Noblesse avait nommés pour demeurer auprès de don Juan, et veiller à ses intérêts. Le douzième jour de janvier, dans une assemblée de ce Conseil et de ces députés, où étaient don Juan et le Vice-Roi, le prieur Caracciolo le remercia par une belle harangue, et le loua hautement de la bonté qu'il avait de quitter généreusement, et pour l'intérêt de l'État, un emploi qui servait de prétexte à ses ennemis pour le charger de tous les malheurs publics, et qui semblait les autoriser à demeurer armés, et

à continuer ces désordres et ces troubles qui affligeaient le royaume depuis si long-tems.

Après avoir fait ce compliment au duc, il se tourna vers don Juan, pour le supplier, au nom de toute la Noblesse, de prendre le gouvernement du royaume, en l'absence du duc d'Arcos, et lui représenta les avantages que l'Espagne recevrait par ce changement, que tout le monde souhaitait si ardemment, et qui, apparemment, obligerait le Peuple à se remettre dans son ancienne obéissance. Don Juan eut quelque peine à se résoudre de prendre un emploi qui lui semblait plus onéreux que glorieux; il savait bien que dans cette conjoncture les affaires des Espagnols étaient dans un malheureux état; que l'armée navale était à l'ancre en une plage exposée aux rigueurs de l'hiver, dénuée de matelots, et encore plus de soldats; que les magasins de farines et de biscuits étaient presque vides, les gens de guerre misérables, tout nus et sans argent, et les trois châteaux dépourvus de munitions et de vivres; que le Peuple de leur parti était à la veille de se déclarer contre eux, pour éviter la famine qui affligeait ses quartiers; que la campagne était en proie aux populaires soulevés; qu'il n'y avait plus dans l'État que quelques places qui tenaient pour l'Espagne, mais si mal fournies de tout ce qui était nécessaire pour leur défense, qu'elles ne pourraient résister si l'on les attaquait un peu vigoureusement; qu'enfin ce royaume était à la veille de sa perte; que, dans cette assiette, il y

aurait peu d'avantage pour un jeune Prince comme lui, de se charger d'un si grand fardeau; que son zèle, en cette rencontre, serait peut-être mal interprété en Espagne, dont le Conseil, plein d'ombrages et de soupçons, ne regarde pas tant le bien que l'on fait, que le mal que l'on peut faire; que le duc d'Arcos lui pourrait rendre de mauvais offices, et même se décharger sur lui de la perte de cette Couronne, si les affaires devenaient plus mauvaises après son départ. Toutefois ces considérations n'empêchèrent pas qu'ensuite de la démission volontaire que le duc d'Arcos fit en ses mains du gouvernement du royaume, de l'avis de tout le Collatéral, ce Prince ne prît cet emploi, jusqu'à l'arrivée d'un autre Vice-Roi. Toutes ces formalités, approuvées du Conseil d'Espagne, qui est à Rome, le duc d'Arcos partit le 26 du même mois, accompagné de don Juan Chacon, visiteur-général du royaume, lequel n'oublia pas les grandes richesses qu'il avait amassées dans l'exercice de sa charge, et dans laquelle, sous prétexte de réformer les abus passés, il en avait commis cent autres. Tout le Collatéral, une partie de la Noblesse, et toute la maison de don Juan d'Autriche, accompagnèrent le duc d'Arcos jusques à ses galères; mais le Peuple des quartiers espagnols ne l'accompagna que d'injures, de risées et d'imprécations, qui furent suivies de fort près de celles des quartiers soulevés, dont le Peuple, au bruit de ce départ, annoncé par les canonades des châteaux et de la flotte, qui le

saluèrent à ce départ, se laissa tellement transporter à la joie, que, sans songer à tant de misères présentes, il n'eut pour objet, durant quelques jours, que ce que sa fureur lui fit vomir contre la réputation et la mémoire de ce Vice-Roi.

Voilà de quelle façon le duc d'Arcos se retira en Espagne. Son malheur peut faire connaître qu'il est des sortes de disgrâces où la plus fine politique ne trouve point de remède, et qu'il est des affaires qui manquent ou qui réussissent selon la fortune de celui qui les soutient.

CHAPITRE IX.

Don Juan d'Autriche prend possession du gouvernement du royaume. — Extrême joie de son parti; soins qu'il prend pour se bien acquitter de cet emploi. — Conseil tenu touchant l'armée navale d'Espagne, et son départ de la plage de Naples.

Le duc d'Arcos fut à peine parti de Naples, que don Juan d'Autriche prit possession du gouvernement de l'État avec un applaudissement général de tout le monde : tout le Peuple suspendit alors, pour quelques jours, les exécrations qu'il vomissait contre le duc d'Arcos, pour publier les louanges qu'il donnait à ce jeune Prince, qui se vit si près du trône, qu'il y serait indubitablement arrivé, s'il eût témoigné d'en avoir quelque intention. Toute la Noblesse le regardait comme le seul qui pouvait finir les maux qui troublaient le royaume, et le Peuple, qui ne souhaitait que d'avoir un Roi qui vécût dans l'État, n'eût pas fait beaucoup de scrupule de mettre le fils en la place du père à cette condition. Il y a beaucoup d'apparence que les soulevés eussent concouru à ce dessein; Gennaro Annésé et ses adhérens y eussent tous donné les mains, et les partisans

du duc de Guise, qui voyaient de jour en jour affaiblir ses forces aussi bien que les espérances de ces grands secours qu'il leur avait promis à son arrivée, n'eussent pas eu de peine à changer de parti dans cette occasion. Mais don Juan résista puissamment à toutes les tentations, que vraisemblablement il eut en cette conjoncture, et n'ayant pour but que le service du Roi Catholique, il ne voulut pas même prêter l'oreille à quelques tentatives qui lui furent faites sur ce sujet par des personnes de la plus haute qualité, qui depuis en furent punies par une fort longue prison.

Le premier soin que prit ce Prince fut de faire exposer le Saint-Sacrement par toutes les églises de ses quartiers, pour faire des prières publiques, et pour invoquer l'aide du Ciel; et le second fut de faire publier un manifeste par lequel il rendait raison des motifs qui l'avaient obligé à prendre en main le gouvernement du royaume, et exhortait les peuples soulevés à retourner dans l'obéissance d'Espagne, en leur offrant un pardon général, le rétablissement de tous ses anciens priviléges, et l'abolition de toutes les gabelles imposées sur les vivres.

En même tems la Noblesse publia un autre manifeste pour justifier qu'elle n'avait eu d'autre objet que le repos public. Ce manifeste portait qu'elle oubliait volontiers toutes les injures qu'elle avait reçues pour remettre les choses dans leur première tranquillité; qu'elle suppliait don Juan d'y concourir par ses grâces et par ses soins,

et d'accorder au Peuple le pardon du passé, et les privilèges qu'il pouvait prétendre de sa bonté.

Mais le Peuple crut alors ce qu'il avoit cru auparavant, c'est-à-dire que tout cela ne procédait que des artifices des Espagnols et de la Noblesse, qui tâchaient de le surprendre, comme ils y avaient déjà fait tous leurs efforts : ainsi le changement du gouverneur donna lieu au Peuple de se réjouir du départ de l'un, sans être touché de la promotion de l'autre.

Cependant don Juan, pour témoigner l'intérêt qu'il prenait en la conservation des postes de la ville, sortit du palais le second jour de février, suivi d'une cavalcade telle que la saison le pouvait permettre, et les alla visiter tous avec une allégresse incroyable de toute la populace de son parti; mais cette satisfaction fut un peu modérée par la perte de la galère capitane de l'escadre de Naples, les forçats de laquelle, se servant de l'absence de Gianettino Doria, leur général, descendu à terre pour entendre la messe à Pozzolo, se révoltèrent, comme ceux de deux autres avaient déjà fait, et l'amenèrent à la pointe de Posilippo, où le Peuple les reçut avec beaucoup de contentement.

Cette perte toucha vivement les Espagnols, car c'était la meilleure de leurs galères; mais les nécessités publiques ne leur donnant pas lieu d'y songer beaucoup, le mauvais état de l'armée navale les obligea de tenir un Conseil pour délibérer si elle hivernerait dans le golfe de Naples, ou si

on l'enverrait en Espagne pour se rétablir. Il y eut différentes opinions; le général Pimienta et et don Melchior de Borgia conclurent qu'il la fallait envoyer en Espagne, disant que ce serait la ruiner que de la laisser hiverner en une plage où elle était exposée à toutes les injures du tems, surtout à ces bourasques effroyables, si fréquentes dans la saison, au long des côtes de Naples; qu'il n'y avait que la crainte du retour de l'armée de France qui pût obliger le Conseil à l'y retenir; mais qu'elle avait été si mal traitée des tempêtes, en son voyage, et à son retour, qu'il n'y avait point d'apparence qu'elle pût partir si tôt de Toulon: qu'en séjournant davantage à Naples, il serait impossible de remettre cette flotte en état de servir, l'arsenal de cette ville n'ayant pas les choses nécessaires pour cela; qu'allant en Espagne on épargnerait le pain qu'on était obligé de donner aux matelots; et qu'après s'être rétablie, elle pourrait revenir chargée de bons soldats pour sa défense, et pour celle des postes de la ville. Le baron de Batteville opina d'une autre manière, et conclut que véritablement l'armée d'Espagne ne pouvait pas demeurer à Naples; mais qu'il la fallait envoyer se rafraîchir et se remettre en Sicile, au port de Messine, où elle aurait tous les moyens imaginables pour être bientôt en état de servir comme auparavant; qu'étant à Messine, sa vue servirait à contenir dans l'obéissance, la Sicile qui paraissait fort ébranlée, et qu'on en pourrait toujours tirer du secours pour Naples, si l'on en avait

besoin ; que le trajet en Espagne était si long, qu'elle ne pourrait arriver assez tôt, en cas que celle de France se remît en mer plus promtement que l'on ne croyait.

Toutes ces raisons et toutes ces opinions débattues, il fut arrêté, à la pluralité des voix, que l'armée irait hiverner au Port Mahon, dans l'île de Minorque, à la côte d'Espagne, lieu commode et propre pour la remettre en son premier état. Ensuite de cette délibération, elle partit de la plage de Santa-Lucia, et reprit la route d'Espagne, avec un vent fort favorable. Il me semble qu'il est juste de remarquer ce que dit don Juan, en consentant à ce départ. Après qu'il eut envisagé les périls qu'il allait courir, il témoigna aux ministres et aux officiers de guerre, qu'il reconnaissait bien qu'il se défesait d'un asile très-assuré contre toutes les insultes de la fureur populaire, et qu'il se privait de toute retraite en cas que les soulevés fussent assez forts et assez heureux pour contraindre les Espagnols d'abandonner le royaume ; mais qu'il ne voulait conserver d'espoir qu'en son courage et en celui de ses gens, et qu'il aimait mieux s'ensevelir dans les ruines de l'État, que de survivre à sa perte.

Ces généreux sentimens touchèrent extrêmement le Conseil et tous les officiers de guerre, qui s'en servirent ensuite à l'endroit de leurs soldats, en fesant voir qu'il n'y avait plus de pont pour repasser en leur patrie, et qu'il fallait résolument, ou vaincre l'épée à la main, ou passer à la nage en Espagne.

CHAPITRE X.

Continuation des jalousies et des ombrages réciproques du duc de Guise et de Gennaro Annésé. — Résolution du baron de Modène pour le siége de Capoue. — Prise de Sainte-Marie de Capoue et autres lieux. — Mauvais succès de Grazzanise.

PENDANT ces diverses révolutions, la mauvaise intelligence qui était entre le duc de Guise et Gennaro Annésé s'augmentait d'heure en heure, étant sans cesse fomentée par les secrètes jalousies et par les continuels soupçons qui agitaient réciproquement leurs esprits. L'un et l'autre, quoique de trempe différente, étaient naturellement ombrageux, et les partisans espagnols étaient trop bien éclairés pour ne pas profiter de cet avantage. Dans le même tems qu'ils figuraient au duc de Guise que Gennaro avait mis le Torrion des Carmes en vente à qui lui en donnerait le plus; qu'il traitait tantôt avec les Français et tantôt avec les Espagnols; qu'il travaillait de tout son possible pour obliger la populace à se soulever contre ce Prince, et même pour convier quelque scélérat à l'empoisonner, ou à l'assassiner; et qu'il fallait

le devancer et le perdre avant qu'il fût en état d'exécuter ses mauvais desseins : ils fesaient entendre à Gennaro Annésé, que le duc n'étant pas satisfait de lui avoir ôté le commandement absolu de la ville et du royaume, il lui voulait encore ôter la vie; qu'il tâchait non-seulement de le ruiner parmi la populace, en fesant courir le bruit qu'il traitait du Torrion avec les Français et avec les Espagnols, mais qu'il cherchait les moyens de se défaire de lui par le poison ou par le fer. Ces rapports firent les effets que l'on pouvait désirer sur des esprits soupçonneux et défians, qui donnent tout à l'apparence, et qui, sans examiner les motifs de ceux qui leur parlent, embrassent tous leurs sentimens, et tombent souvent, par cette voie, dans les périls qu'ils s'imaginent éviter. Plus je repasse en ma mémoire les défiances mutuelles qui agitèrent l'un et l'autre, plus j'ose me persuader que si le duc de Guise eût voulu employer, en cette rencontre, quelques-unes de ces grâces, dont il se servait si heureusement quand il voulait gagner les cœurs, il se fût conservé celui de Gennaro Annésé, même après l'avoir dépouillé de l'autorité souveraine. J'avoue que ce maître arquebusier était méchant, faible et changeant; mais je sais aussi qu'il était sensible aux caresses du duc, et il y a beaucoup d'apparence que si ce Prince, en le dépossédant du commandement absolu, lui eût laissé quelque dignité apparente, et quelque part dans les affaires, pour rendre sa chute plus

douce et plus supportable, ce malheureux ne se serait pas peut-être abandonné dans le désespoir qui le contraignit enfin d'écouter les Espagnols, comme nous verrons dans les chapitres suivans.

Après que le baron de Modène eut travaillé au ravitaillement de Naples, il jugea que son principal objet devait être d'investir Capoue, et de tâcher à la réduire à l'obéissance du Peuple. Cette ville est trop connue dans l'Europe pour en faire ici une description particulière. Elle fit autrefois une République presque aussi renommée que celle de Rome; on peut même dire que cette maîtresse du monde lui fut redevable de son salut, lorsqu'elle arrêta, par ses délices, le fameux Annibal, et que, par les plaisirs qu'elle lui offrit et qu'il préféra à sa gloire, elle l'empêcha d'en triompher. Elle est située sur le Vulturne, fleuve dont le lit est étroit, mais fort profond; et on l'appelle la seconde clé du Royaume. Le baron de Modène, jugeant que le plus grand bonheur de son parti dépendait de la prise de cette place, songea à tous les moyens possibles de s'en rendre le maître ou par un siége, ou par quelque intelligence, ou par tous les deux ensemble. Après avoir occupé Marcianise, Mataloni, Arienzo et Santa-Agatha de Gothi, il envoya, avec la participation du duc de Guise, le sieur Malet, gentilhomme français, de la province de Guyenne, sage et brave officier, à Santa-Maria di Capüa, lieu peu éloigné de la ville de Capoue, et de grande considération. Il s'en rendit maître fort

aisément; et quoique attaqué par les ennemis, il défendit si courageusement ce poste, qu'il leur fit perdre l'envie de l'inquiéter: de sorte que peu après il se vit en état de leur aller rendre leurs visites en courant jusqu'aux capucins de Capoue, sans que personne en ôsât sortir.

Ces heureux succès augmentèrent l'espérance du baron de Modène, et le portèrent à redoubler ses soins pour faire réussir cette entreprise. Il avait écrit au Paponé, qui tenait le duché de Sessa, de s'avancer de l'autre côté du Vulturne, afin de bloquer Capoue de toutes parts. Mais la défaite de ce bandit ne lui permettant pas de se confier sur ses forces, il se résolut d'y marcher lui-même.

Il avait assez de gens pour garder la ville d'Averse en la quittant, et rien ne pouvait s'opposer à son départ, que la crainte du soulèvement de ses troupes, auxquelles il était dû beaucoup de payes, et qui, depuis quelque tems, n'avaient point d'autre subsistance que la simple ration de pain. Le baron n'oubliait ni artifices, ni caresses pour les maintenir en repos, et ayant trouvé une grande quantité de vins dans Averse, il en avait fait distribuer une bonne partie aux officiers de son armée pour le paiement de deux payes. Cela eût été plus agréable en Allemagne qu'en Italie. Mais le baron leur représenta que le duc de Guise n'avait point d'argent, qu'il en attendait de chez lui de jour en jour, que cependant il fallait se servir des choses que la fortune leur

mettait entre les mains; que le vin d'Averse était bon, et qu'ils ne manqueraient pas de marchands pour le débiter, et pour en tirer de l'argent; et par ces raisons, accompagnées de nouvelles espérances, fondées sur les futures conquêtes, il satisfit pour quelque tems ces officiers, qui se chargèrent, en prenant ce vin à un juste prix, d'en faire contenter leurs soldats pour les deux payes dont on était convenu.

Mais comme il en était dû beaucoup d'autres, le murmure recommença aussitôt que le vin fut bu, ce qui obligea le baron d'aller expressément à Naples, pour représenter au duc de Guise qu'il était à la veille de faire de merveilleux progrès, ou de perdre la vie et son armée; que l'un et l'autre dépendaient du paiement de ce qui était dû aux troupes; que si l'on les satisfesait, il s'assurait d'occuper, dans peu de tems, toute la Terre de Labour, et de prendre toutes les places que les Espagnols y tenaient; qu'au contraire, si l'on négligeait de les contenter, on courait risque de les voir soulever tout à coup, et de voir marquer les premiers traits de leur révolte par le sang de leurs commandans; qu'il considérait bien moins sa vie que la perte que le Peuple ferait par la dissipation d'un corps d'armée qui tenait tant de places dans le devoir, aussi bien que toute la campagne; que pour éviter les malheurs qui pourraient suivre ce soulèvement, il croyait que si le duc lui envoyait seulement six mille écus pour

les distribuer à ses troupes, cela les obligerait à servir avec joie dans toutes les occasions où l'on les employerait pour le bien du parti.

Ces raisons étaient trop pressantes pour ne convier pas le duc de Guise à les approuver; et il répondit au baron de Modène, qu'encore qu'il n'eût point d'argent, il ferait tout son possible pour lui envoyer, dans deux jours, la somme qu'il demandait; mais le baron lui répliquant qu'il savait bien qu'il y en avait plus que cela dans son palais, et que si l'on voulait aller visiter la chambre du secrétaire Fabrani, on y trouverait de bien plus grandes sommes, le duc ne repartit rien, et souriant un peu, lui dit qu'il s'en retournât à Averse, et que Nicolo Maria Mannara lui porterait bientôt ce qu'il désirait. Dès que le baron fut de retour, il n'eut plus d'autre pensée que de poursuivre le dessein d'investir Capoue; et en attendant que ses troupes fussent en état de marcher, il se résolut d'occuper Grazzanise, poste sur le Vulturne, assis entre Capoue et l'embouchure de ce fleuve. Comme ce bourg lui sembla très-propre pour empêcher la communication de cette place avec la ville de Naples, et pour lui faciliter le passage de son armée au-delà du Vulturne, il commanda au sieur de Beauregard, Français de nation, major de son régiment d'infanterie, de s'en saisir avec quatre cens hommes commandés et choisis dans toutes les troupes; mais en lui donnant cet ordre, il lui enjoignit très-expressément de se for-

tifier dans ce poste, et de ne point passer le fleuve, pour ne pas diviser ses forces, et donner lieu aux ennemis de les combattre séparément.

Le major Beauregard ayant quitté le baron, qui lui promit de le suivre dans peu de jours, prit la route de Grazzanise, où il arriva si heureusement, qu'il s'en saisit d'abord, et commença, dès le même instant, à s'y retrancher, et à fermer toutes les avenues du bourg, surtout celles qui regardaient Capoue. Pendant qu'il s'appliquait à ce travail, que le silence des ennemis lui permettait de faire en toute liberté, le baron de Modène fit tous ses préparatifs pour l'aller joindre, dans l'espérance de passer le Vulturne pour bloquer Capoue de l'autre côté de la rivière, comme elle l'était déjà du côté de Santa Maria di Capua, où était le sieur Mallet, avec plusieurs troupes de cavalerie et d'infanterie. On n'a jamais fait d'entreprise dont l'issue ait semblé plus favorable et plus prompte que celle-là; car il est vrai qu'encore que le Paponé eût été défait par le Prince de la Rocca Romana, dans cette partie de la Terre de Labour qui est entre le Vulturne et l'État Ecclésiastique, ce bandit n'y avait pas perdu son crédit avec ses forces, et il est apparent que ses amis eussent repris courage, s'ils eussent vu le baron de Modène passer ce fleuve à la tête des troupes du Peuple, puisqu'il eût pu non-seulement serrer Capoue de tous côtés; mais même s'étendre jusqu'à Gayette et dans tout le reste de la Terre de Labour.

Mais la bonne fortune des Espagnols ou plutôt les secrets partisans qu'ils avaient auprès du duc de Guise, ruinèrent ce grand dessein. Agostino Mollo, qui prévoyait bien que si ce Prince envoyait de l'argent au baron de Modène, la perte de Capoue était inévitable, l'en empêcha par son adresse ordinaire. Le payeur-général, Nicolo Maria Mannara, l'étant venu voir à Averse, le lendemain du départ du major Beauregard, lui témoigna, la larme à l'œil, qu'il était au désespoir de ce que les artifices du Mollo étaient cause qu'il ne lui apportait point l'argent que le duc lui avait promis. Le baron fut touché de ce discours; mais n'y voyant point de remède, il lui dit qu'encore qu'il n'eût point d'argent, et qu'il se vît exposé à la mutinerie de ses troupes, par le manquement de la parole qu'il leur avait donnée de ce petit rafraîchissement, cela n'empêcherait pas qu'il ne fît une tentative pour son départ. Il assembla le Conseil de guerre, et fit entendre à ses officiers, que ne pouvant avoir d'argent que dans quelques jours, il ne fallait pas que ce retard empêchât les grands progrès qu'il espérait faire en s'allant poster à Grazzanise; qu'ayant appris que le major Beauregard s'y était fortifié, et que les ennemis ne lui disaient rien, cela lui fesait espérer qu'il n'aurait pas grande peine à passer le Vulturne, et à s'emparer de tout ce beau et riche pays qui est de l'autre côté; qu'ils y trouveraient de quoi satisfaire la nécessité des soldats, aussi bien que l'ambition et la gloire de leurs chefs, et

qu'il était résolu de partir deux jours après, si le Conseil le trouvait bon, ne doutant point que cette marche ne lui fût extrêmement avantageuse.

Comme le plus grand nombre des officiers de l'armée estimait et aimait chèrement le baron, ses sentimens furent suivis; et quoique quelques-uns témoignassent d'appréhender un soulèvement des soldats, il fut conclu de marcher. Le jour pris, le baron sortit d'Averse pour voir partir les troupes et les faire filer vers la route de Grazzanise. Mais comme elles se virent sur le point de marcher, tous les soldats s'écrièrent d'une commune voix qu'ils voulaient de l'argent absolument, et qu'ils n'iraient pas plus avant si l'on ne leur en donnait, et si l'on n'exécutait les promesses qu'on leur avait si souvent faites. Le baron se trouva alors dans une étrange extrémité, et crut que ce bruit finirait par un soulèvement général: toutefois, sans témoigner d'en être touché, il se mit à la tête des troupes, et fesant signe de la main, pour obliger chacun à se taire, il leur dit qu'il venait de remarquer qu'il était trop tard pour pouvoir arriver ce jour-là à Grazzanise, que chacun reprît ses premiers quartiers, et que le lendemain il tâcherait de leur donner quelque soulagement sur leurs plaintes. Par un effet de l'affection que cette armée avait pour le baron, les soldats, sans pousser plus avant leurs murmures, se turent en un instant, et rentrèrent, sans tumulte et sans bruit, dans Averse.

A peine les troupes furent-elles rentrées, que le major Beauregard arriva pour être le premier porteur de la perte de Grazzanise. Il parut devant le baron de Modène, avec une consternation qui fesait assez connaître cette disgrâce, et lui dit que s'étant saisi de ce poste, et s'y étant fortifié en vingt-quatre heures, le repos des ennemis lui avait donné occasion de passer au-delà du Vulturne, et d'y tracer une demi-lune, afin de s'y retrancher, et se rendre maître du passage de ce fleuve; que les ennemis l'y avaient laissé jusqu'à la nuit précédente; mais que vers la pointe du jour, don Luigi Podérico l'était venu attaquer avec toutes les forces qu'il avait dans Capoue, et qu'après une vigoureuse résistance, il avait emporté cette demi-lune, et taillé en pièces les gens qui la défendaient. Le baron l'interrompant, lui demanda pourquoi il avait abandonné Grazzanise après ce malheur, puisqu'il pouvait, nonobstant cette perte, garder ce poste qui était séparé des ennemis par le Vulturne qui passait entre eux et lui. Le major ne sut que répondre, de sorte que le baron fit appeler le sieur Bernardo Spirito, auditeur général de l'armée, et lui commanda de le faire mettre en prison et de lui faire son procès, tant pour avoir passé la rivière contre son ordre, que pour avoir abandonné Grazzanise, avoir fui et laissé tous ses gens à la merci des ennemis; en effet, ils furent tellement encouragés par ce premier succès,

qu'ils passèrent ensuite le Vulturne, et défirent le reste des troupes qui étaient dans Grazzanise, qui, se voyant abandonnées de leur commandant, songèrent plutôt à fuir qu'à se défendre.

Le déplaisir de ce désastre, arrivé par la faute de ce major, et par le retardement de l'argent promis au baron pour ses troupes, le toucha vivement et le fit résoudre de ne s'engager plus dans aucun dessein, que son armée ne fût un peu plus satisfaite qu'elle n'était alors. Il donna avis au duc de Guise de cet étrange événement; mais ce Prince au lieu d'approuver le châtiment exemplaire qu'il voulait faire du sieur de Beauregard, lui manda qu'il le lui envoyât à Naples; cela surprit toute cette ville aussi bien que son voisinage : on le fut pourtant bien davantage lorsque le duc, au lieu de faire punir exemplairement cet officier, non-seulement lui donna sa grâce, mais encore le commandement de l'artillerie.

CHAPITRE XI.

Divers succès des armes populaires dans le voisinage de Naples et dans les autres provinces du royaume. — Ordre de don Juan d'Autriche pour le commandement conféré aux barons.

Les deux partis étaient trop animés pour demeurer quelques momens en repos; chacun d'eux s'agitait également pour attaquer ou pour se défendre. Le Peuple de Naples, croyant que la prise du faubourg de Chiaia lui faciliterait celle de la ville de Pozzolo, résolut cette entreprise; mais elle ne fut pas si heureuse que l'autre l'avait été : car le marquis de Fuscaldi, gouverneur de cette place, la défendit si courageusement, que le Peuple fut contraint de se retirer, laissant plusieurs soldats morts ou prisonniers.

La Noblesse ne fit pas moins paraître de valeur à Sorrento qu'à Pozzolo : cette ville, qui est l'une des plus agréables de toute la côte du golfe, était attaquée et serrée de fort près par Giovanni Grillo, génois, frère naturel du baron de Ginosa, et chef du Peuple de la côte d'Amalphi; mais il fut chargé vigoureusement par les

troupes du duc de Siano, défait et pris prisonnier avec perte de plusieurs bons hommes et de toute son artillerie.

Comme les troubles des provinces n'étaient guères moindres que ceux qui affligeaient la ville de Naples, on représenta à don Juan d'Autriche que pour maintenir dans le devoir ceux qui n'en étaient point sortis, et pour y ramener les soulevés, il était nécessaire d'y envoyer des troupes, et d'en donner le commandement aux seigneurs qui y avaient le plus de crédit, afin que leur considération fît ce que l'autorité royale ne pouvait faire. Cela avait été déjà proposé pendant l'administration du duc d'Arcos; mais on l'avait rejeté, sur ce qu'on avait considéré que la Noblesse était tellement désunie (par la haine héréditaire qui règne entre plusieurs familles, et par les prétentions des rangs, surtout par cet orgueil qui lui est si naturel, et qui fait que chacun s'estime autant que son voisin), qu'il était à craindre qu'en donnant un emploi dans une province à un seigneur, on ne désobligeât tous les autres. Mais don Juan ayant fait un peu plus de réflexion sur cette matière que n'avait fait le duc d'Arcos, jugea que l'on pouvait commettre le gouvernement des provinces à certains seigneurs, dont le rang élevé les mettrait à couvert de jalousie; et que pour celles où il y avait plusieurs maisons égales en crédit et en considération, on y enverrait des commandans que la Noblesse du pays aurait ordre d'assister, afin de concourir ensemble à tout ce qui regardait le bien public. Le gouvernement de la

Calabre ultérieure fut commis au duc de Montéléone, et celui de la citérieure au marquis de Fuscaldi, qui étaient les plus considérables de ces deux provinces, où, par le moyen de leurs amis et de leurs vassaux bien intentionnés, ils pouvaient servir leur Roi fort utilement.

Don Juan voulant de plus en plus obliger la Noblesse, ne voulut point qu'on poursuivît le paiement de la taxe faite sur ceux qui, appelés dans la convocation générale de ce corps pour le service de l'État, n'avaient point comparu, et ordonna que pour la subsistance des levées, chacun payerait ce qu'il voudrait. Ces premiers soins touchèrent sensiblement la Noblesse ; mais comme il est impossible, dans l'administration des affaires d'un royaume, de contenter tout le monde, elle fut un peu choquée par le manifeste que fit ce Prince pour obliger les soulevés à se remettre en leur devoir, par lequel il abolissait généralement toutes les gabelles imposées depuis l'empereur Charles-Quint.

L'intérêt que plusieurs gentilshommes avaient en ces impositions, en obligèrent une partie de s'assembler pour représenter à don Juan le notable préjudice qui leur en reviendrait, et pour le prier de modérer ces grâces : mais cela ne fut pas nécessaire; car ce manifeste fit aussi peu d'effet que les précédens.

Quelques soins que prît don Juan, en ces commencemens, il eut de la peine à éteindre des feux allumés en tant d'endroits, et lesquels semblant s'amortir en un lieu, s'y rallumaient un peu

après, ou paraissaient dans un autre. En effet, on voyait tout-à-coup un grand soulèvement suivi d'un calme fort apparent, et une bonace changée en une grande bourasque. Polito Pastina après avoir, en peu de jours, pris la ville de Salerne, et l'avoir perdue, s'en était si bien emparé en la reprenant, qu'il y régnait aussi paisiblement qu'il eût fait dans un tems de paix, s'il en eût été Prince légitime. Après s'être bien assuré de cette importante ville par la licence qu'il donna à la populace, d'exercer toutes sortes d'inhumanités contre la Noblesse, il s'étendit dans la campagne et se rendit si redoutable à son voisinage, que l'on n'osa plus l'attaquer, et que les Espagnols ne songèrent plus qu'à la défensive de son côté, jusqu'à la réduction de Naples.

Cependant la haine que le Peuple de la campagne avait contre la Noblesse, s'augmentait ou du moins éclatait davantage, par les heureux succès de leurs armes. Les vassaux du baron de Latronico, terre de la Basilicate, firent paraître la leur par l'assassinat de leur seigneur et de ses deux frères : ceux de Marsico Novo, n'ayant pu surprendre don Francesco Ignasello, seigneur de ce lieu, satisfirent une partie de leur fureur par la mort des soldats qu'il avait laissés dans son château pour le défendre, et lesquels, nonobstant la composition faite avec ce Peuple, furent égorgés contre la foi donnée, et leurs têtes mises sur les murailles du jardin, à la place des pots de fleurs qui y étaient auparavant. La ville de

Nardo, qui appartenait au comte de Conversano, et qui avait été l'une des premières de la province à prendre les armes, n'oublia rien pour faire paraître cette horrible aversion qu'elle avait contre la Noblesse.

Mais le comte la réduisit peu après à l'obéissance, et la traita si rigoureusement, qu'il n'épargna pas même les gens d'église, qui se trouvèrent avoir eu part à la rebellion du Peuple. La ville de Leccé, l'une des plus grandes et des plus considérables du royaume, soulevée contre les Espagnols, sur le prétexte des gabelles, massacra le conseiller Vraga, Espagnol, que le Vice-Roi y avait envoyé pour remédier à ces désordres; et la populace lui ayant coupé la tête, traîna son corps ignominieusement par les rues, et en eût fait autant au mestre-de-camp don Francesco Boccapianola, gouverneur des armes, s'il n'eût évité ce danger par une prompte fuite. Il est vrai que cette fureur ne fut pas de durée, et qu'elle s'éteignit à l'arrivée du pardon général qu'accorda don Juan, et qui donna lieu à ce mestre-de-camp de retourner dans cette ville. Mais entre tous les chefs populaires de ces provinces, il n'y en eut point dont les progrès fussent plus remarquables que ceux du docteur Matteo Christiano, gentilhomme de la terre de Castelgrandine, lequel n'ayant pas moins de courage que de conduite, courut toute la Basilicate, et fut le plus redoutable ennemi que les Espagnols eussent dans ce pays et dans son voisinage. Il s'était joint, au commencement,

avec Grégorio Forino, que Gennaro Annésé avait fait vicaire-général de toutes ces provinces, et lequel se fût rendu maître d'une partie du royaume, s'il eût cru ce prudent conseiller; mais son extravagance ne pouvant compatir avec la sagesse de celui-ci, Mattéo Christiano, prévoyant sa chute, qui arriva peu après, se résolut d'agir seul, et commença à se faire connaître par le secours qu'il donna à Polito Pastina, pour le recouvrement de Salerne, qu'il avait perdue en allant attaquer Scaffati. Ce service ayant obligé le Pastina à le déclarer son lieutenant-général, Mattéo Christiano alla ensuite finir le siége de la Rocca Impérialé, que le docteur Gioseppé Griffo avait commencé, et prit cette place, l'une des plus importantes du pays, dans laquelle il trouva de l'argent, de l'artillerie et des munitions qui lui donnèrent moyen de former un petit corps d'armée, avec lequel il prit Pisticcio et Ferrandina, qui sont les clés des provinces de Bari et d'Otrante, et mit en fuite le conseiller Gamboa, qui avait plus de trois mille hommes. Il reçut, peu après, une lettre du duc de Guise, par laquelle il le nommait capitaine-général en la Basilicate. Ce nouveau titre fut cause de la jalousie et de la mauvaise intelligence qui survint ensuite entre lui et Polito Pastina, lequel se disait président et vicaire-général de la République dans toutes ces provinces; mais ce différend fut assoupi par don Francesco Salazer, comte del Vaglio, déclaré par Gennaro Annésé, président de la principauté exté-

rieure, de la Basilicate, de la terre de Bari et d'Otrante, et vicaire-général dans les autres, confirmé depuis, dans cette charge, par le duc de Guise. Ce comte, pour mettre Mattéo Christiano à couvert des persécutions de Polito Pastina, lui conféra la charge de lieutenant-général, dont ce chef se sentit extrêmement obligé. Après la prise de Ferrandina, il se joignit avec le comte, dont le nom et le crédit avaient déjà réduit à l'obéissance du parti plusieurs villes de la province, qui se déclaraient pour la République de Naples. Ensuite de cette jonction, le comte partit de Miglianico, avec cinq mille trois cent cinquante hommes, et s'achemina vers Matéra, dont la Noblesse et le Peuple le reçurent avec joie. Les villes d'Altamura et de Gravina suivirent de près cet exemple. Barletto et Tarento, villes dont la réputation s'est établie dès les plus vieux siècles, s'étant révoltées, lui envoyèrent demander secours pour prendre leurs châteaux tenus par les Espagnols; mais la jalousie ayant causé quelques dégoûts entre le comte et Mattéo Christiano, la patente de mestre-de-camp de la Basilicate, que le duc de Guise lui envoya peu après, acheva de ruiner ce reste de bonne intelligence qui était encore entre eux; de sorte que les choses en vinrent à une telle extrémité, qu'au lieu de continuer leurs premiers progrès, ils s'attaquèrent l'un l'autre, et Mattéo alla assiéger le comte dans Gravina, qu'il ne quitta que par un ordre exprès du duc de Guise, qu'il reçut quelques jours après. Ce malheur fut l'ef-

fet de la confusion des ordres qui partaient de la secrétairerie de ce Prince, où le Fabrani agissait par son propre intérêt, non par celui de son maître et de l'État. On ne saurait dire les funestes accidens que causa l'avarice de ce secrétaire, particulièrement alors qu'à la persuasion d'Agostino Mollo, il expédia un ban, au nom du duc de Guise, par lequel il était ordonné à toutes les provinces de ne reconnaître pour commandans, que ceux de qui les brevets ou patentes seraient signés depuis la date dudit ordre. Ce conseil, donné pour confondre toutes choses dans les provinces, ne fut utile qu'à la fortune des Espagnols, et aux desseins du Fabrani, lequel, par cette voie, arrêta tant de merveilleux progrès qui s'y fesaient tous les jours, et porta tous les commandans à s'entre-battre au lieu de marcher de concert contre leurs communs ennemis.

La mauvaise intelligence du comte del Vaglio et de Mattéo Christiano, ayant obligé celui-ci à se retirer dans Altamura, le comte de Conversano crut qu'elle lui donnerait moyen de recouvrer cette place. Il partit pour l'aller assiéger; mais il en fut repoussé vigoureusement par le Christiano, qui le contraignit de se retirer honteusement.

Pendant ces troubles, ceux de la Calabre donnaient aussi de l'occupation aux Espagnols. Don Giovan de San Sévérino, comte della Saponara, ayant pris le brevet de président et gouverneur-général de cette province sous le duc de Guise, agissait avec toutes ses forces et avec toutes celles

que lui donnait le crédit de sa maison, l'une des plus illustres et des plus anciennes du royaume. Andréa Marotta, parent de Mattéo Christiano, et Marcello Tozardo, chefs populaires, y fesaient de grands ravages et des progrès considérables. La Noblesse y était terriblement persécutée, et dona Isabella di Concublet, mère du marquis de Fuscaldi, seigneur de la ville de Paula, avait soutenu glorieusement, pendant trois mois, le siége que ses vassaux avaient mis à son château, quand le marquis son fils arriva dans cette province, où il fut envoyé par don Juan d'Autriche avec don Gio Battista di Monforté, duc de Laurito, pour la réduction de ces pays. Ce dernier y fit d'abord de grands progrès, ayant défait Marcello Tozardo, qu'il battit et prit au bourg de Luzzi, et à qui il fit ensuite couper la tête.

Le duc de Martina, échappé de la prise de Cardito, qui fut emporté sur les populaires, et dans laquelle don Carlo d'Aquaviva fut tué, eut ordre du Vice-Roi d'aller dans la principauté citérieure et dans la Basilicate, pour s'y opposer aux armes du Peuple, qui y étaient alors si puissantes. S'étant rendu dans la première, le peu d'espérance qu'il eut d'y réussir l'obligea de passer dans l'autre, où d'abord il fut battu par Mattéo Christiano, avec perte de son bagage, ce qui le contraignit de se retirer à Tarento, où trouvant le Peuple tout prêt de se soulever et d'assiéger le château, il se retira à Francavilla. Le soulèvement de Tarento, arrivé bientôt après, lui fit juger que

le château, dépourvu de tout, courrait fortune de se perdre, à moins que d'être secouru promptement; il assembla sept ou huit cens hommes et toute la Noblesse du voisinage, avec lesquels il marcha en diligence vers cette ville si importante. Il entra dans le château par la porte du secours, et sortit peu après si vigoureusement sur le Peuple qui l'assiégeait, et qui s'attendait d'être secouru du Christiano, qu'il le mit en désordre et se rendit maître de la ville. C'était le service le plus grand qu'on pouvait faire au roi d'Espagne en cette partie du royaume, où cette ville tient le premier rang.

Le duc de Martina s'étant joint ensuite avec le comte de Conversano et Boccapianola, ils tentèrent l'attaque d'Altamura; mais Mattéo Christiano les força de s'en retourner avec quelque perte, et les obligea de se retirer à Acquaviva, d'où, sur la nouvelle des ravages que fesaient les populaires dans la Pouille, où ils avaient pris Lacéra Foggia, qui est considérable par le revenu annuel qu'elle rapporte pour le passage des bêtes à pié fourché, la Carignola et quantité d'autres places, et avaient réduit tous les officiers de guerre et de justice à se renfermer dans Manfredonia, l'une des meilleures de ce pays : le comte de Conversano marcha avec environ huit cens hommes vers cette province, pendant que le duc de Martina alla vers Otrante pour y renforcer ses troupes, et entrer dans la Basilicate, où la douceur de sa

conduite le fesait appeler en plusieurs lieux, lassés de l'insolence des populaires.

Durant que ces provinces étaient agitées de cette sorte, l'Abruzzo n'en fesait pas moins. Les villes de Chiéti et de Lanciano furent les premières à secouer le joug du roi d'Espagne, pour se décharger de celui de don Ferranté Carracciolo, et du marquis del Vasto, leurs seigneurs.

La ville d'Aquila, si célèbre dans les histoires, ne tarda pas à suivre cet exemple. L'humeur violente de don Michélé Pignatelli, qui commandait en cette province, servit à faire éclater ces feux naissans, qui eussent été entièrement éteints par les soins du duc de Castelnovo et di Colla-Piétra, de l'illustre famille des Caraffes, et du baron Antonio Quintij, gentilhomme de l'Aquila, lesquels, par les intelligences qu'ils avaient en cette ville et dans la province, avaient presque pacifié ces troubles; quand le Pignatelli les rendant suspects au Vice-Roi, par le crédit qu'ils avaient dans le pays, et prenant particulièrement le parti du prince de Pettorano, de la maison des Cantelmes, ennemi juré du duc de Castelnovo, ce procédé, peu politique en pareille occasion, obligea ce duc à se jeter dans le parti du Peuple, et à prendre patente du duc de Guise pour la charge de mestre-de-camp-général et gouverneur de l'un et l'autre Abruzzo pour la République de Naples. Cet emploi lui ayant été conféré par l'entremise du marquis de Fontenay, ambassadeur en Cour

de Rome. Le duc en peu de jours entra dans Chiéti, qui le reçut avec joie, aussi bien que les villes de Penna, Atri, Lanciano, Ottoné et plusieurs autres, ce qui lui donna lieu de marcher vers Forca-de-Penna, et d'agir si heureusement, que dans peu de jours il força le Pignatelli d'abandonner cette partie de l'Abruzzo, pour se retirer dans l'autre, et en empêcher la ruine, d'où le duc de Castelnovo l'eût encore chassé, si ses progrès n'eussent été arrêtés par la nouvelle de la réduction de Naples au pouvoir des Espagnols, laquelle remit le calme peu après dans tout le reste de l'État.

Polito Pastina ne dormait pas pendant tous ces bruits : le prince de Troia ayant réduit à l'obéissance des royalistes la ville d'Ariano, le Pastina la reprit courageusement un peu après, avec un secours de deux mille hommes qu'il avait eu du duc de Guise. Dans cette prise, les Espagnols perdirent le duc de Salsa, président de la province, le marquis de Buon Albergo et de Bovito, et l'auditeur Ruffo, tués sur la place, outre un grand nombre de prisonniers de qualité. Voilà sommairement ce qui se passait dans les provinces du royaume, pendant la révolution de sa ville capitale.

qu'enfin la plus grande partie de la populace, suscitée par Vincenzo d'Andréa et par sa cabale, députa l'élu et quelques capitaines des ottines de la ville, vers le duc pour lui représenter qu'après la résolution prise par un commun accord de tout le Peuple, d'établir une République dans Naples, cette entreprise était trop juste pour la différer davantage; que puisque l'on avait jugé que ce remède était le seul qui pouvait terminer les maux qui affligeaient tout le royaume, il était tems de s'en servir; qu'il y avait grande apparence que tous les membres de l'État étant appelés pour la création d'un corps, où chacun d'eux aurait sa place, ils recevraient beaucoup de joie d'avoir quelque part dans cette autorité suprême, qui, dans un État monarchique, leur avait paru si affreuse; que, par cet établissement, le royaume verrait sortir du chaos qui régnait alors, un monde naissant, tout rempli de ce qu'on pouvait désirer pour la tranquillité publique; que cette juste érection serait approuvée sans doute de tous les princes d'Italie, surtout de Venise et de Gênes, dont la conduite montre qu'elles estiment plus les Républiques que les Rois et les autres Princes qui ont le nom de souverains; que le Peuple les avait députés vers lui pour le prier très-instamment de travailler pour ce dessein, et d'établir la République, dont vainement il se dirait le chef, si elle était sans corps; qu'ils ne doutaient aucunement de son zèle en cette rencontre, puisqu'ils étaient persuadés que son principal objet était la

satisfaction du Peuple et la bonace de l'État; qu'outre cela, son intérêt s'y rencontrait absolument, d'autant que le rang qu'il tiendrait dans la Royale République ne serait pas moins glorieux, que celui que les dictateurs tenaient dans leurs siècles à Rome, et qu'il lui serait plus utile de posséder une autorité aussi solide que réglée, qu'une puissance toujours flottante, et qui était environnée d'un nombre infini de précipices.

Tout autre que le duc de Guise eut sans doute paru surpris d'une telle harangue; car, de consentir à la demande du Peuple, c'eût été renoncer tout à fait à l'autorité qu'il possédait et qu'il voulait conserver au péril de sa vie; et de le refuser, c'était l'obliger à se soulever contre lui; mais dans quelque danger que ce Prince ait été, jamais il n'a manqué d'assurance, non plus que d'agréables paroles ni d'intrépidité. Il le fit connaître en cette occasion, par la réponse qu'il fit à ces députés: il leur dit qu'il ne désirait pas moins qu'eux l'établissement proposé; qu'il jugeait que la République était la forme la plus juste, la plus douce et la plus durable que l'on pût donner à l'État; qu'il y avait dans l'Europe trois sortes de Républiques; la première, comme Venise, qui n'est régie que par les Nobles; la seconde, comme celle des treize cantons des Suisses, qui n'est formée que du Peuple; et la troisième, comme celle de Hollande, qui est mêlée de la Noblesse et du Peuple; qu'il n'y avait pas d'apparence qu'on vou-

lût imiter Venise, et laisser le gouvernement de ce royaume à la Noblesse; que de suivre l'exemple des Suisses, et de n'admettre dans l'État que le Peuple seul, il y aurait de l'imprudence à ce sentiment dans un tems où si la Noblesse se voyait excluse de la participation de l'autorité souveraine, le désespoir d'un traitement si étrange la porterait à s'attacher plus que jamais aux Espagnols, quoiqu'elle en fût peu satisfaite; que le Peuple de la ville n'était pas assez fort pour donner la loi à ce corps si considérable et si puissant dans le royaume; qu'il ne voyait donc que les Hollandais sur qui l'on pût se régler; que pour faire une République mêlée comme celle-là, il fallait attirer les Nobles dans le parti, en leur fesant bien connaître les avantages que tout leur corps en recevrait; qu'encore que les injures et les actes d'hostilités réciproques qui se fesaient alors parussent sans remède, il espérait que la Noblesse et le Peuple préféreraient l'intérêt public à tout autre; mais que cela dépendait du tems et des soins que la populace devait prendre pour convier la Noblesse à se réunir avec elle, afin de former conjointement cette République qu'on lui proposait aujourd'hui.

Ce Prince naturellement éloquent, et dont le visage persuadait autant que le discours, ferma la bouche aux députés par cette adroite réponse. Il y en eut seulement quelques-uns qui dirent qu'en attendant l'établissement de la République, il fallait créer quelques vice-sénateurs; mais le

duc leur répondit que ce serait une chose ridicule de donner des vice-gérens à des charges qui n'étaient point encore en nature.

Les députés ne trouvant aucune raison capable d'être préférée à celle du duc, se retirèrent avec beaucoup de honte et de chagrin pour ceux qui avaient suscité cette députation, dont l'issue parut aussi glorieuse en ce moment pour ce Prince, qu'ils l'avaient espérée funeste. Le corps de la populace ne fit aucune démonstration d'être choqué de ce refus; les cappes noires qui désiraient de retourner sous le joug des Espagnols en eurent une secrète joie; Gennaro Annésé en eut un dépit extrême, et Vincenzo d'Andréa et son parti en eurent une telle rage, que ne voyant plus d'espérance dans la prétendue République, ils commencèrent depuis ce jour à prendre de nouvelles mesures, et à prêter l'oreille aux propositions que les Espagnols leur fesaient faire en secret pour un accommodement général. Pour moi, je crois avec quelque apparence que l'autorité que possédait le duc de Guise eût duré plus long-tems, si, au lieu de faire connaître dans cette rencontre le dessein qu'il avait de se conserver dans ce poste suprême, il eût établi alors quelque forme de République; car il l'eût pu composer de personnes de son parti, et quoiqu'il y eût admis Vincenzo d'Andréa et quelques autres consulteurs de sa cabale, leur petit nombre n'eût pu nuire aux intérêts de ce Prince. Cela eût satisfait ceux qui

désiraient cette sorte de gouvernement, et qui jusqu'alors avaient détesté celui des ministres d'Espagne; le nombre de ceux-ci était considérable, et il est certain que le Peuple, qui, tel qu'un enfant, a besoin de quelque chose qui l'amuse et qui puisse arrêter ses ieux, eût regardé avec joie et avec acclamation la pompe qui eût accompagné cette République naissante.

CHAPITRE XIII.

Nouvelles mortifications que reçoit le baron de Modène du duc de Guise, à la suscitation de ses ennemis. — Entretien particulier qu'il a avec ce Prince sur ce sujet. — Compliment que Gennaro Annésé lui fait faire. — Avis qu'il en donne au duc. — Instance que fait le baron pour son retour à Naples, dont il obtient la permission.

La mortification que le baron de Modène reçut par la grâce et par l'emploi nouveau que le duc de Guise donna au sieur de Beauregard, ne fut pas la seule que ses ennemis lui procurèrent. Agostino di Liéto s'imaginait qu'il ne se pourrait jamais dire possesseur des bonnes grâces de son maître, tandis que le baron y aurait quelque part. Agostino Mollo et Aniello Portio prévoyaient que les Espagnols auraient bien de la peine à détruire le parti du Peuple, pendant que le baron serait à la tête de ses troupes; et les Espagnols, effrayés de l'entreprise de Capoue, pressaient le Mollo et ses partisans de leur ôter cet ennemi, croyant que la chute du baron causerait infailliblement celle du duc. Il ne faut donc pas s'étonner si ensuite des faux rapports que tous ces gens fesaient au duc, et des ombrages qu'ils lui don-

naient de la conduite de ce mestre-de-camp-général, ce Prince si soupçonneux, et par conséquent fort aisé à surprendre, s'emportait souvent contre lui, et cherchait toutes sortes d'occasions pour le mortifier, et pour le décréditer parmi le Peuple et parmi ses troupes. Il prenait plaisir à révoquer ses sauvegardes, ses passeports, et les moindres emplois qu'il donnait, quoique expédiés avec connaissance de cause : il blâmait publiquement sa conduite; et bien que le plus austère critique eût eu peine d'y trouver à redire, il était ingénieux à chercher des moyens pour la censurer.

Il est malaisé de juger si le duc fesait toutes ces choses pour obliger le baron à renoncer à son emploi, et à se retirer de Naples, ou pour faire perdre au Peuple l'estime et l'amitié que tout le monde avait pour lui. Il eut une conférence avec ce Prince sur ce sujet, assez notable pour être remarquée ici. Le regret de se voir traité de la sorte, dans un tems où, avec tant de zèle et tant de gloire, il travaillait pour la fortune de son Prince, l'obligea de l'aller voir expressément un jour pour lui dire, la larme à l'œil, que parmi tant d'heureux succès qui lui avaient acquis Averse, et une partie de la Terre de Labour, et qui avaient rétabli l'abondance à Naples, il s'estimait très-malheureux, puisque la personne qui devait tirer le plus d'avantage de ses travaux et de ses veilles, les regardait avec mépris, ou pour mieux dire avec horreur, et que la grandeur de ses services

semblait lui procurer la haine plutôt que l'amour de son maître; qu'en examinant sa conscience, il n'y trouvait rien qui lui dût attirer tant d'affronts et tant de mépris; qu'il jugeait bien que tous ces emportemens ne venaient que des artifices d'Agostino di Lieto, de Girolamo Fabrani, et d'Agostino Mollo : qu'il savait que les deux premiers avaient conspiré sa disgrâce, afin d'agir impunément, et de régner seuls dans son cœur, ou plutôt dans Naples, qui commençait à se lasser de leurs violences et de leurs concussions; qu'il était informé que ce dernier était gagé par les Espagnols, pour perdre ses véritables serviteurs, surtout ceux qui avaient les armes à la main et qui agissaient comme lui; qu'ayant beaucoup plus de raison d'appréhender ces ennemis qui lui fesaient la guerre dans le cabinet, que ceux auxquels il la fesait dans la campagne, il ne trouvait point d'autre remède pour tant de maux que sa retraite ou l'éloignement de ces fourbes; que ne voyant point d'apparence à ce dernier, il conjurait ce Prince de lui permettre de se retirer chez lui, et de faire voir, en cette occasion, qu'il craignait plus la calomnie, qu'il ne redoutait les Espagnols, et, qu'après avoir fait tête assez vigoureusement à ceux-ci, il avait cru que sans lâcheté il pouvait lâcher le pied, afin d'éviter celle-là; qu'en lui remettant tous les fruits de son zèle et de ses travaux, aussi bien que les grandes sommes d'argent qu'il lui avait, en divers tems, prêtées ou fournies pour son ser-

vice, il ne lui demandait autre grâce que de lui donner son congé, et une seule felouque pour le transporter à Rome.

Le duc, qui effectivement avait une particulière tendresse pour ce gentilhomme, fut touché de ce discours; il l'embrassa, et lui dit, avec des larmes, qu'il ne voulait point absolument qu'il le quittât. A cela le baron répondit qu'il le priait donc de lui dire tout ce qui l'obligeait à le traiter comme il fesait. Le duc répliqua qu'il n'était pas mal satisfait de sa conduite, mais qu'il était fâché de ce que le Peuple lui témoignait tant d'amitié, et qu'il craignait qu'il ne se laissât gagner à cette faveur populaire. Le baron lui répondit qu'il était vrai qu'il fesait tout son possible pour gagner le cœur des Peuples par ses services, mais qu'il n'avait jamais eu d'autre but que de les employer pour la gloire et pour l'avantage d'un Prince auquel il s'était donné tout entier; que par ce peu de mots il pénétrait que ses ennemis se servaient des armes de la jalousie pour le détruire dans son cœur; qu'il savait de quelle nature était cette étrange passion, et qu'il n'y avait que la fuite qui le pût mettre à couvert de ses traits. Le duc l'interrompant, lui dit : que ferai-je si vous me quittez? Le baron lui répondit : que ferai-je si je demeure? car si je vous sers mal, ce qui pourtant ne peut jamais arriver, votre justice me perdra; et si je vous sers bien, c'est-à-dire, que je conserve toujours l'affection du Peuple, votre jalousie me détruira : de sorte

que, de quelque façon que j'en use, je vois ma chute, et peut-être ma mort certaine.

A ces mots le duc lui protesta que rien n'était capable de le ruiner dans son esprit ; que quelque crédit qu'eussent ceux qu'il croyait ses ennemis, il n'était pas assez puissant pour lui faire perdre la place qu'il possédait dans son cœur; qu'il le priait de ne se point lasser, et de croire qu'il aurait beaucoup de part à sa gloire et à sa fortune. Ces paroles, accompagnées d'une infinité de caresses, et d'un visage qui semblait seconder son discours, obligèrent le baron à faire trève, pour quelque tems, avec les inquiétudes dont il était continuellement agité par tant de mauvais traitemens. Mais il eut à peine tourné le dos, que ce prince retomba dans ses premières imaginations, et lui en donna un témoignage assez évident un peu après.

Gennaro Annésé ayant appris que le duc de Guise témoignait d'avoir du mépris et de l'aversion pour le baron, lui envoya un prêtre, nommé don Carmino Castelli, pour lui dire, de sa part, que tout le Peuple du marché et des quartiers circonvoisins, étant mal satisfait du gouvernement du duc de Guise, était résolu de le déposséder de sa charge, et de l'envoyer dans une felouque à Portolongone; de remettre Gennaro dans son premier emploi, et de donner le commandement des armes au baron, duquel chacun était très-satisfait. Le baron, avec un visage qui témoignait savoir peu de gré à celui qui lui ve-

nait parler de la sorte, lui répondit qu'il était obligé au Peuple et à Gennaro de l'estime et de l'amitié qu'ils témoignaient avoir pour lui; mais qu'étant attaché depuis dix ans aux intérêts du duc de Guise, il ne pouvait ni ne voulait demeurer à Naples, si ce Prince s'en retirait; et qu'il était résolu de suivre partout la personne et la fortune de son maître. Aussitôt que ce prêtre l'eut quitté, il fit partir Pépé Caetano, son secrétaire, pour donner avis de cette visite au duc de Guise, lequel, au lieu de témoigner qu'il était très-satisfait de la conduite du baron en cette rencontre, dit à ce secrétaire, qu'il ne croyait rien de tout ce qu'il venait de lui dire, et que c'étaient des inventions du baron de Modène, pour se faire valoir auprès de lui.

Cette surprenante réponse obligea le baron de Modène de songer à s'en retourner auprès du duc de Guise, et de ne le plus quitter de vue, espérant que par ce moyen il pourrait éviter plus facilement les traits de l'envie et de la jalousie. Dans ce dessein, après lui avoir envoyé plusieurs chevaux, jumens, bœufs, vaches et bufles qu'il avait pris sur les ennemis, et qui furent estimés plus de dix mille écus, il le pria, par une lettre qu'il lui écrivit, et qui était un peu pressante, de lui permettre de retourner à Naples, puisque après avoir perdu l'occasion de marcher au-delà du Vulturne, son séjour était inutile dans Averse et dans la campagne. Le duc différa fort long-tems à lui répondre, mais enfin il lui envoya dire par

Fra Tomaso, religieux Augustin, et par le chevalier Michelini qu'il lui permettait de retourner à Naples, ce qu'il lui confirma encore par une lettre que porta au baron, Ignatio Spagnolo, surintendant de la monnaie, par laquelle le duc lui ordonnait de laisser sortir trois cens tomolo de grains en faveur de ce Napolitain, et lui marquait, par apostille de sa propre main, qu'il le priait de venir à Naples, pour conférer avec lui sur le dessein qu'il avait de faire une attaque générale à tous les postes espagnols.

CHAPITRE XIV.

Retour du baron de Modène à Naples. — Froid accueil que lui fait le duc. — Proposition d'un assaut général. Avis contraire du baron. — Attaque générale des postes. — Mauvais succès de ce dessein.

La lettre qu'Ignatio Spagnolo rendit au baron de Modène lui donna beaucoup de joie : il crut que son retour à Naples finirait tous ses chagrins, et que la prière qu'il ferait à ce Prince de permettre qu'il se demit de son emploi entre ses mains, ferait cesser la jalousie que cette charge lui attirait. Ayant donc fait assembler les principaux chefs de l'armée, il leur dit qu'il allait à Naples, ensuite de la permission que le duc lui en avait donnée ; que le motif de son voyage était la sollicitation des payes dues aux troupes, et des apprêts qu'il fallait pour passer le Vulturne. Ils lui répondirent qu'ils étaient fâchés de le voir aller à Naples, où il serait à la merci de ses plus cruels ennemis ; qu'il ferait mieux de se tenir dans Averse, où il était maître absolu de toutes choses, que de s'exposer de la sorte à la fureur de tant de fourbes et de tant d'imposteurs, qui travaillaient à sa perte ; qu'ils le priaient de bien songer

à lui en cette occasion, et que s'il lui arrivait quelque sinistre accident, ils l'assuraient que son armée se dissiperait bientôt, puisqu'il n'y avait que l'amitié que les troupes avaient pour lui qui la maintenait dans l'état où elle était.

Le baron, après les avoir embrassés tous, et laissé le gouvernement de la ville au signor Ciccio Ferlinghieri, général de la cavalerie, suivant l'ordre du duc de Guise, partit le même jour, et arriva dans Naples sur les trois heures après midi. Quoiqu'il eût fait tout son possible pour cacher son arrivée au Peuple, il ne lui fut pas possible d'empêcher qu'une multitude de gens ne vinssent au-devant de lui, et que beaucoup d'autres ne le suivissent dans les rues, en témoignant la joie qu'ils avaient de le voir. Étant arrivé chez le duc, il le trouva accompagné d'Agostino Mollo, d'Aniello Portio, du capitaine de ses Gardes, et de quelques autres personnes de leur cabale. L'accueil que lui fit le duc fut si froid, que tous les assistans s'en aperçurent, et après lui avoir dit seulement qu'il était le bien-venu, il se tourna vers le Mollo, qu'il prit par la main pour lui aller parler auprès d'une fenêtre. Le baron, jugeant qu'ils avaient des affaires ensemble où sa présence n'était pas nécessaire, sortit de la chambre du duc, pour s'aller rafraîchir dans la sienne; mais il fut bien étonné quand on lui dit que le duc l'avait donnée au contrôleur de sa maison, nouvellement arrivé de Rome. Cela l'obligea de retourner vers ce Prince, pour lui dire,

qu'ayant cru jusques alors être toujours son domestique, il était étonné de voir qu'on l'eût privé de ce titre en le privant de la chambre qu'il lui avait donnée dans son palais, dans lequel il n'en avait qu'une, et Agostino di Liéto cinq ou six. Le duc parut embarrassé à ce discours, et balançant un peu sur ce qu'il avait à lui répondre, il lui dit qu'il avait donné cette chambre à son contrôleur, parce qu'il avait besoin de le loger auprès de sa personne, qu'il pouvait aller loger au couvent des Carmes, s'il voulait, et qu'il y serait plus commodément. Le baron lui repartit qu'il n'aurait pas besoin de chercher un logement si éloigné pour se retirer, et que puisqu'il n'avait plus de couvert chez son maître, il irait loger au faubourg Sant-Antonio, chez le capitaine Andréa Rama. Le duc, qui naturellement était bon, et qui avait de la tendresse pour lui, parut un peu plus embarrassé qu'auparavant, et voyant que le baron se disposait à se retirer pour ne pas interrompre davantage la conversation que ce Prince avait avec le Mollo, il le prit par la main, et le tirant à l'écart, il lui dit, avec un visage un peu plus doux, que n'ayant aucunes nouvelles de France, il jugeait qu'il était abandonné de tous les siens; qu'il n'avait plus d'autres recours qu'à Dieu et à son épée; que n'ayant ni argent ni pain, il était résolu d'attaquer les postes occupés par les Espagnols dans les quartiers de la ville; qu'il avait fait venir neuf ou dix mille hommes de Salerne, San Sévérino, Avellino, la Cava,

Nocera, Lauri, et d'autres lieux du parti du Peuple; qu'il les voulait employer dans cet assaut général, auquel, infailliblement, les Espagnols auraient peine à résister, et qu'ainsi il espérait de les chasser dans peu de Naples, ou à tout le moins de les réduire à se renfermer dans les châteaux.

Le baron, convié par la fin de ce discours à lui répondre, lui dit, qu'encore qu'il reconnût à son grand regret qu'il n'avait plus aucune part dans sa confiance ni dans son cœur, il ne laisserait pas de lui dire ses sentimens, avec la même ardeur qu'il lui avait toujours témoignée; qu'il ne croyait pas que l'assaut général qu'il voulait entreprendre pût réussir, et qu'il craignait qu'en cette rencontre il ne perdît ses hommes et sa réputation, qui seule alors le maintenait avec le Peuple; que les raisons de sa crainte étaient le bon état des postes, le courage des ennemis, lesquels, quoiqu'en fort petit nombre, avaient la défense de leurs fortifications, et le peu d'expérience des Populaires, qui bien que hardis et résolus, n'étaient pas accoutumés à des attaques de ce genre; que si ses gens étaient repoussés, les Populaires (dont le cœur s'abaisse aussi facilement qu'il s'élève) perdraient entièrement courage, et se voyant sans espérance et sans secours, se souleveraient contre lui, et écouteraient les propositions de paix que leur fesaient les Espagnols; qu'il vaudrait beaucoup mieux employer les bras des troupes étrangères à la poursuite du

siége de Capoue, la prise de laquelle le rendrait maître de l'une des clés du royaume, de toute la Terre de Labour, et de plus de cent mille charges de blé, qui rétabliraient dans Naples l'abondance, et son autorité pour jamais; que par cette voie il acquerrait toute la Noblesse, qui aurait une raison solide pour quitter les Espagnols, et que ce serait alors qu'il aurait un beau moyen d'emporter les quartiers tenus par les Espagnols dans Naples, mais encore de les conserver par le pain que cette prise lui donnerait, ce qu'il ne pourrait faire en ce moment, quand l'assaut général viendrait à réussir, puisque les quartiers gagnés auraient peine d'être conservés, par le manque de vivres où Naples se trouvait en ce jour.

Le duc, qui ne se défesait pas aisément de ses premiers sentimens, lui répartit qu'il était très-assuré qu'il emporterait les postes dans cette attaque générale; le baron voyant son obstination, changea de discours et lui dit que reconnaissant de jour en jour que l'estime et l'affection qu'il avait eues autrefois pour lui, diminuaient extrêmement, il s'imaginait que son absence en était la principale cause, puisqu'elle donnait lieu à ses ennemis d'entretenir l'esprit de ce Prince dans les ombrages qu'ils lui donnaient de sa conduite; qu'il le priait d'agréer qu'il se démît de son emploi, et qu'il ne sortît plus de Naples, ou qu'il se retirât chez lui. Le duc, en l'interrompant, lui répondit qu'il avait plus que jamais besoin de

lui à la campagne, étant résolu de pousser l'entreprise de Capoue aussitôt que l'assaut général des postes serait fait; qu'il allât se reposer et se délasser, et que le lendemain ils s'entretiendraient plus long-tems ensemble.

Le baron de Modène prit congé du duc, et s'en alla chez le capitaine Andréa Rama, dont le père le reçut fort agréablement. Les plus honnêtes gens de son faubourg vinrent visiter le baron, pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de ce qu'il était venu loger dans leur quartier.

Soit que l'air de ce faubourg fût plus froid que celui des lieux où le baron logeait ordinairement, soit que le serein qu'il avait pris, étant sorti assez tard du palais du duc de Guise, lui eût été mauvais, il fut attaqué cette même nuit d'un grand catarrhe sur la gorge, et d'une espèce d'esquinancie, laquelle l'obligea de tenir le lit jusqu'au quatorzième du mois de février. Cette indisposition le fâcha extrêmement, d'autant qu'il eût été très-aise de servir le duc dans cette attaque générale, quoique faite contre son avis; et lui ayant envoyé le lendemain le chevalier Michelini, Luquois, et l'un de ses lieutenans-généraux, pour lui donner avis de son indisposition, et lui dire le regret qu'il avait de ne pouvoir le servir de sa personne, ce Prince répondit au chevalier, qu'il était très-marri de son mal, et qu'il était assuré de sa bonne volonté.

La résolution que le duc de Guise avait prise d'attaquer tous les postes des Espagnols, avait été

publiée plus d'un mois auparavant qu'on l'exécutât, de sorte qu'ils avaient eu assez de tems pour s'y préparer, et pour n'être pas surpris. Quoiqu'ils eussent peu de gens, ils garnirent leurs postes le mieux qu'ils purent, et toute la Noblesse, qui était près de don Juan, se mit en devoir de lui faire connaître, en cette occasion, l'attachement qu'elle avait pour lui.

Le duc de Guise, résolu à cet assaut général, en donna les ordres la veille, qui était le onzième jour du mois de février, et ordonna que trois mille hommes attaqueraient le poste de Donna Elvina; que trois mille autres, en même tems, feraient trois attaques au faubourg de Chiaia; qu'il y en aurait cinq cens destinés pour être au fond du Citrangolo, et feindre d'attaquer la porte du lieu où l'on joue la comédie, et faire une diversion pour détacher les Espagnols des autres quartiers attaqués véritablement; qu'il y en aurait cinq cens pour l'assaut de Santa Chiara, cinq cens pour celui de San Carlo, cinq cens pour celui du Noviciat des Jésuites, cinq cens entre les deux attaques pour rafraîchir ou soutenir celle qui en aurait besoin. Que cinq cens autres feindraient d'assaillir la redoute du château Sant-Elmo, et que cinq cens autres feraient la même chose vers la Douane des Espagnols, pour les embarrasser et les contraindre à diviser leurs troupes pour faire tête à tant de gens. Qu'il y en aurait, au même instant, deux cens qui marcheraient vers la porte de la grande Douane, deux cens vers le poste de

Porto et de Visita Poveri, deux cens vers San-Sébastiano, qui est proche de Porta-Alba, deux cens vers Monte-Olivéto, trois cens vers San-Doménico de Soriano, trois cens vers la Porta-Medina, pour l'attaquer par escalade, et trois cens vers Santa-Maria Della-Nova. Le duc, ayant donné ces ordres, se résolut de demeurer au palais du duc de Gravina, avec un gros de quinze cens hommes, pour secourir et pour répondre au besoin que les assaillans pourraient en avoir.

La conduite et le commandement de ces attaques furent commis par le duc au Melloné, vieux soldat de longue expérience, mais Espagnol secret, comme il parut clairement peu après par les récompenses publiques qu'il reçut des ministres d'Espagne, dans la réduction de Naples. Ce Prince, charmé par le Mollo, qui était alors le premier mobile de toutes ses actions, fit, pour cet effet, le Melloné mestre-de-camp-général de la ville, et sépara ainsi la charge qu'avait le baron de Modène.

Le douzième jour de février, l'assaut général fut donc donné à tous les postes des ennemis, conformément à ces ordres, et, dès le matin, les troupes populaires marchèrent et commencèrent ces attaques avec de grands cris, qui semblaient faire paraître leur ardeur; mais le succès ne répondit pas à l'attente du duc de Guise. Le Peuple, après un combat qui dura jusque vers le soir, à une heure de soleil fut repoussé avec grande perte de gens tués ou prisonniers, et l'on reconnut en cette occasion que les grands et heureux succès

de la guerre, n'arrivent pas par le grand nombre des soldats, et que peu de gens braves et disciplinés sont capables de résister et d'en battre un plus grand nombre, principalement quand ils combattent à couvert. Les Espagnols ont assuré qu'ils n'y perdirent que sept ou huit hommes. Quoi qu'il en soit, leurs ministres eurent sujet d'être contens de ceux qui défendaient ces postes, et leur valeur acquit beaucoup de gloire dans cette importante action.

CHAPITRE XV.

Murmures que cause dans Naples et parmi les soulevés la funeste issue de l'assaut général. — Exécution de Paolo di Napoli, et de son beau-frère. — Le baron de Modène est arrêté prisonnier, et plusieurs autres.

Si le duc de Guise vit avec beaucoup de constance la mauvaise issue de l'assaut général, le Peuple la regarda d'une manière bien différente. La douleur qu'elle lui causa parut non-seulement sur son visage, mais encore par ses murmures, et plusieurs, des plus touchés et des plus hardis, disaient tout haut qu'après une semblable disgrâce il ne fallait plus rien attendre; que le parti abandonné de la France, ne se pouvant appuyer que sur soi-même et sur ses forces naturelles, avait lieu de perdre courage après un si funeste succès, où sa foiblesse avait paru à la vue de tout le royaume. Les parens et les femmes des morts, des blessés et des prisonniers fesaient le plus de bruit, et étourdissaient tout le monde de leurs plaintes et de leurs cris, et, parmi leurs doléances laissaient échapper des paroles menaçantes contre le duc et contre son Conseil. Il y en eut même quelques-uns qui dirent publique-

ment que le duc avait eu grand tort de ne pas commettre le soin de cette attaque au baron de Modène qui l'eût fait réussir indubitablement. Cette perte et ces discours affligèrent extrêmement le baron, et quoiqu'il eût prévu que le duc ne trouverait pas son compte en cette entreprise, cela ne laissa pas de le fâcher au dernier point. Il envoya aussitôt le chevalier Michelini à ce Prince, pour lui témoigner le déplaisir qu'il en avait, et pour lui dire qu'encore que ce malheur fût grand, il y avait un moyen de rabattre dans peu de jours la joie que les Espagnols en avaient, par la prise de Capoue, dont le baron lui répondrait par écrit, et sur sa tête, si l'on lui donnait l'argent qu'il avait demandé tant de fois pour ses troupes.

Le duc répondit que ce mal n'était arrivé que par l'avidité que Paolo di Napoli, chef de la plus grande partie des troupes étrangères, avait eue de piller le faubourg de Chiaia, au lieu de combattre, et qu'ajoutant l'insolence à la désobéissance, il avait dit à celui qu'il lui avait envoyé pour l'obliger à faire son devoir, que si le duc venait lui-même pour empêcher ce qu'il fesait, il lui couperait la tête, et la porterait à don Juan ; mais il ne dit rien sur la proposition de Capoue.

L'indisposition du baron de Modène lui permettant de sortir de la chambre trois jours après, il alla au palais du duc de Guise dès le matin, et le trouva au milieu de quelques officiers que le duc quitta dès qu'il le vit entrer, et, s'avançant à

sa rencontre, lui dit tout haut et d'une voix assez altérée, que la trahison, la lâcheté et le pillage lui avaient fait manquer le plus glorieux dessein qu'on eût pu faire à l'avantage du parti; mais qu'il saurait bien châtier les auteurs de ce grand désastre. Le baron, s'approchant, lui dit tout bas que chacun accusait le Melloné de cette perte, et qu'on disait publiquement qu'il avait fait tout le contraire de ses ordres pour favoriser les Espagnols, avec lesquels, au dire de tout le monde, il avait une secrète intelligence. Le duc, sans lui rien répondre, se remit au milieu de la compagnie et changea de discours, jusqu'à ce qu'il sortît de sa chambre pour aller à la messe, où le baron l'accompagna, et l'ayant ensuite reconduit jusqu'à son palais, alla dîner avec le père Capécé, confesseur de ce Prince, dans son appartement. Au sortir de table, ils allèrent passer l'après-dinée ensemble à la promenade, et retournèrent vers la nuit chez le duc. Ce Prince, apercevant le baron, l'appela pour lui dire qu'il désirait l'entretenir le soir même, touchant l'affaire de Capoue. Le baron, accompagné du sieur des Isnards, son cousin, et du chevalier Michelini, fut fort longtems dans la chambre et dans le cabinet, pendant que le duc, sans lui rien dire, parlait tantôt à Agostino Mollo, et tantôt à Agostino di Liéto, qui sortit et rentra en moins de deux heures plus de vingt fois, avec beaucoup d'empressement; cela donna quelque pensée au baron qu'on tramait quelque chose contre lui, et dès-lors il com-

mença à croire les avis qu'on lui avait donnés depuis quelques jours, et particulièrement le payeur-général Nicolò Maria Mannara, lequel, l'étant venu visiter, l'avait assuré que la cabale des Espagnols, dont le Mollo était le chef, avait conjuré sa ruine, et qu'il en verrait bientôt l'effet. Tino Piccino, major du régiment du Zappulo, lui avait parlé plus clairement le jour même, et l'avait assuré qu'une femme qu'entretenait le Liéto, lui avait dit qu'elle avait appris de ce capitaine des Gardes du duc, que l'on verrait dans peu des choses bien tragiques, dont le baron de Modène serait de la partie. Tous ces avis n'avaient fait aucune impression dans l'esprit d'un homme qui se fondait sur l'innocence de sa conduite, et sur l'affection du duc, dont il ne pensait pas que l'âme fût capable de se résoudre à perdre un des plus fidèles et des plus zélés amis et serviteurs qu'il eût jamais eus près de lui. Il croyait bien que ce Prince, prévenu par les ombrages qu'on lui donnait, pouvait l'éloigner de sa personne, et le bannir de son cœur; mais il lui était impossible de se persuader qu'il passât, sans cause, d'une extrémité en une autre, et d'une amitié extrême à une haine prodigieuse, ni que ce Prince, qui lui avait toujours paru si bon et si indulgent, se pût résoudre à le perdre sans aucun sujet. Le baron fut toutefois trompé en cette rencontre, et il reconnut, à son désavantage, que la facilité de croire les rapports, et la jalousie sont deux écueils inévitables, et qui causent mille malheurs dans les

Cours des Grands, qui en sont en quelque sorte susceptibles.

Le baron, voyant qu'il était fort tard, et que le duc se promenait dans son cabinet, avec des ieux et un visage qui montraient qu'il était agité de quelque passion violente, s'approcha de lui pour lui demander s'il désirait l'expédier ce soir là sur l'affaire de Capoue. Le duc, le regardant avec une mine menaçante, lui dit qu'il voyait bien qu'on le voulait pousser jusque dans la dernière fureur, mais qu'il y donnerait bon ordre; et ensuite il lui apprit qu'il venait de faire arrêter Paolo di Napoli, et son beau-frère, et qu'il les avait envoyés à la Vicarie, pour leur faire faire leurs procès, et les faire étrangler sur-le-champ. Le baron lui répondit qu'il le priait de l'excuser s'il lui disait avec sa liberté accoutumée, que ce procédé paraîtrait un peu étrange, et que cette façon d'agir n'aurait d'approbateurs qu'à Constantinople. Le duc, sans l'écouter, lui répliqua qu'il voyait bien qu'il était trop tard pour finir les affaires qu'ils avaient ensemble, et qu'il s'allait retirer, remettant au lendemain la conversation de l'affaire de Capoue : à ces mots, le baron lui donna le bon soir, pour s'en retourner chez lui; mais en passant à travers de la salle des Gardes, il fut abordé par Gioseppé Gaetano, fourrier général de la cavalerie, et de la compagnie des Gardes du duc, lequel lui dit, avec un visage assez triste, que ce Prince lui avait commandé de s'assurer de sa personne. Le baron, sans paraître

étonné d'un discours si surprenant, lui répartit qu'il n'eût pas cru que le crédit des Espagnols, ni de ses ennemis eût été capable de lui causer une telle disgrâce, et qu'il était si accoutumé d'obéir au duc de Guise, qu'il se serait allé lui-même mettre en prison, s'il eût voulu le lui commander de sa bouche. Ensuite il donna son épée à cet officier, qui, après l'avoir reçue, lui dit que son ordre portait encore de faire arrêter le sieur des Isnards son cousin, le chevalier Michelini, et le père Capècé, confesseur de ce Prince.

Le baron, arrêté de cette façon, fut conduit par le Gaetano dans une prison qui était autrefois un couvent de religieuses. Ce lieu n'avait pour toute garde que le geolier et sa femme, à la fidélité desquels cet officier consigna le baron et son parent, qui eussent pu se sauver fort aisément s'ils l'eussent voulu; car la prison étant sans autres gardes, il ne leur était pas malaisé de se saisir du geolier, dans le tems qu'il était avec eux, et de le contraindre de leur ouvrir les portes. Ils en eurent encore plus de moyen le lendemain au matin, que le geolier, fort zélé pour la cause du Peuple, dit au baron que s'il voulait sortir de cette prison, il lui en offrait les clés, pourvu qu'il agréât qu'il le suivît partout où il voudrait aller. Quoique cette sortie lui fût facile, il n'en voulut point entendre parler, et se résolut de ne point partir de la prison, que par l'ordre de celui qui l'y avait fait mettre. Mais ses ennemis songèrent bientôt après à l'ôter de là. Le lendemain, vers

l'entrée de la nuit, il fut traduit de cette prison dans celle de la Vicarie, en laquelle, le soir d'auparavant, Paolo di Napoli et son beau-frère avaient été conduits, ouïs, condamnés et étranglés en moins de deux heures. Quoique la mort de ces deux chefs, surtout celle du premier, semblât devoir produire quelque soulèvement parmi les troupes qu'ils avaient amenées à Naples, elle n'y causa pourtant aucune altération ; car dès que le duc les eut fait arrêter dans son palais, au sortir de sa secrétairerie, où ils étaient allés pour prendre des expéditions qu'il leur avait promises, ce Prince parut dans sa salle, où il y avait beaucoup de soldats, auxquels il dit, avec un visage sévère, qu'il avait fait arrêter et mourir Paolo di Napoli, leur chef, pour le châtier de son insolence et de sa désobéissance; qu'il en ferait autant à ceux qui s'écarteraient du service, leur commandant de sortir de la ville, et de s'en retourner chez eux. Ces gens, surpris de ces paroles, se retirèrent promptement; et si cet exemple servit beaucoup alors pour faire voir ce que le duc pouvait dans Naples, il ne servit pas peu quelques jours après pour réduire à l'obéissance des Espagnols toutes les places que Paolo di Napoli tenait à sa dévotion, et dans lesquelles ses parens et ses créatures se déclarèrent pour l'Espagne, pour venger la mort de leur chef.

L'emprisonnement du baron de Modène fut suivi de près de celui de Marco Pisano, lieutenant-colonel de son régiment de dragons, du

mestre-de-camp Antonio Calco, et du capitaine Andréa Rama, qui d'abord ne furent arrêtés que pour avoir parlé un peu haut de l'emprisonnement du baron. Ils furent menés dans la Vicarie, d'où, quelque tems après, la barbarie d'Agostino di Liéto et l'injustice d'Aniello Portio, les envoyèrent tous sur un échafaud.

CHAPITRE XVI.

Mécontentement général du Peuple sur l'emprisonnement du baron de Modène.— Publication d'un manifeste sous le nom du duc de Guise, sur la détention du baron. — Députation du docteur Aniello Portio pour lui faire son procès.

Si la nouvelle de l'emprisonnement du baron de Modène donna beaucoup de joie aux Espagnols et aux amis d'Agostino di Liéto, d'Agostino Mollo, et de Girolamo Fabrani, elle causa tant de douleur parmi la populace de Naples, qu'elle ne put s'empêcher de la faire paraître par plusieurs murmures et par de secrètes menaces, qui firent craindre aux trois auteurs de cet accident que le Peuple ne se soulevât, et qu'il ne vengeât sur leurs personnes une si horrible injustice. On disait publiquement que c'était une chose inouie de voir emprisonner un homme qui, en moins de sept semaines, et avec des troupes sans discipline, sans paye et sans munitions, avait contraint l'armée de la Noblesse de quitter Averse, réduit cette importante ville à l'obéissance du Peuple, ravitaillé Naples, bloqué Capoue et soumis une partie de la Terre de Labour. La crainte que ces trois hommes eurent des sinistres effets que ces

discours pouvaient produire contre eux, les obligea de chercher quelque couleur apparente pour rendre cette action moins noire, et pour cacher leur calomnie sous le masque du bien public : ils dressèrent un manifeste qu'ils firent signer au duc de Guise, et dont voici la copie conforme à l'original italien.

HENRI DE LORRAINE, *Duc de Guise, Comte d'Eu, Pair de France, et défenseur de la Liberté, duc de la sérénissime et Royale République de Naples, et Généralissime de ses Armes.*

« La mauvaise intention du baron de Modène, publiée par des paroles et par des effets contraires à son devoir, a contraint notre affection à ne s'opposer pas davantage au cours de la justice. Ayant été à cet effet emprisonné, et avec lui le chevalier Michélini, son lieutenant-général, et quelques autres complices, nous avons donné ordre au conseiller Aniello Portio de faire une plus ample information de leurs actions, et particulièrement sur ce que ledit baron a séduit, par divers et illicites artifices, tous les officiers de guerre à s'enfuir avec lui, et à passer au service des ennemis de ce très-fidèle Peuple et de la

sérénissime et royale République : sur ce qu'il est parti de son quartier sans notre congé, et sur ce qu'il a permis que tous les officiers et soldats fissent la même chose, abandonnant ainsi malicieusement la place, laquelle il avait saccagée dès son entrée, contre tout droit de bonne guerre et contre nos ordres réitérés plusieurs fois par lettres expresses et plusieurs mandemens par nous donnés sur des plaintes à nous faites, pour la restitution des choses prises, dont il n'a jamais été possible d'obtenir l'exécution. Il y a encore d'autres choses non moins punissables que les susdites, que pour certaines bonnes considérations nous taisons présentement, mais qui seront connues en leur tems par les suites du procès. C'est pourquoi tous ceux qui ont été pillés pourront comparaître devant nous, ou devant ledit conseiller Aniello Portio, afin de faire leurs plaintes pour la restitution de ce qui leur a été pris, et pour le châtiment des coupables.

« Pour les mêmes causes nous avons fait couper la tête au capitaine Paolo de Napoli et à Gioseppe de Fusco, d'autant qu'ils ont pillé diverses places qui, de leur bon gré, s'étaient remises à leur obéissance, leur ayant ouvert leurs portes et leurs cœurs dans une allégresse extrême, et avec l'espérance, qui leur a été vaine, de se voir exemptes de la tirannie des ennemis. Quand nous lui avons envoyé nos ordres pour lui faire restituer ce qu'il avait pris, il a feint d'y satisfaire; mais il ne l'a jamais fait, et jamais il n'a obéi : étant venu

ensuite ici, comme nous lui avons commandé, avec quatorze cens hommes bien armés, et en état de bien servir, il lui aurait été commandé, suivant les résolutions du conseil de guerre, de secourir le mestre-de-camp Pérez, avec deux cens hommes, la matinée de l'assaut des postes, deux heures avant le jour, et d'assaillir lui-même, et à la même heure, d'autres postes. Mais ayant déjà une secrète intelligence avec ses ennemis, non-seulement il n'attaqua aucun poste, mais encore il ne secourut point ledit mestre-de-camp Pérez, nonobstant les ordres que nous lui en fîmes réitérer plusieurs fois, ce qui aurait été cause que ses gens n'ont pu faire les attaques des postes qui leur étaient ordonnées, avec des forces suffisantes, et que nous n'en avons tiré d'autre fruit que la blessure de ce mestre-de-camp. Même qu'au lieu d'assaillir les postes, il aurait saccagé le faubourg de Chiaia, qui déjà avait été soumis, et ayant été surpris dans le pillage, par des officieurs et par quelques-uns de nos gentilshommes, que nous lui avions envoyés, non-seulement il ne cessa point, mais répondit et souffrit que ses soldats répondissent avec des paroles insolentes et contraires au respect qu'il nous devait, et comme Prince, et comme son général. Nous avons aussi voulu nous opposer à la fuite d'une partie des chefs, ce qui enfin a forcé notre patience d'en venir à ces résolutions, exhortant un chacun de demeurer constamment dans le devoir, n'ayant d'autre but que la récompense des bons,

et la punition des méchans, principalement en ce qui concerne le dessein que nous avons de retirer les Peuples de l'oppression. »

De Naples, le 17 février 1648.

Il Duca di Guisa.

FABRANI.

Imprimé à Naples, par Lorenzo Gaffaro, Imprimeur de S. A. Sérénissime. 1648.

Voilà mot à mot la teneur de ce manifeste, qui devait bien faire connaître que les passions et le jugement ne sauraient subsister ensemble, et que si la calomnie est très-ingénieuse pour mettre des monstres au jour, elle ne l'est pas assez pour empêcher qu'un œil clairvoyant et sans prévention n'en discerne les difformités. En effet, il n'était pas difficile à ceux qui virent ce manifeste, de juger que son premier fondement et celui qui devait le plus noircir le baron de Modène, paraissait si ridicule qu'il donnait sujet de douter de tout le reste. Le premier crime dont il charge cet infortuné gentilhomme est d'avoir séduit tous les officiers de son armée, par divers artifices pour les obliger à s'enfuir avec lui, et passer au service des ennemis. Si l'on considère que les troupes que le baron commandait étaient composées de gens révoltés depuis peu, et qui avaient conçu une si horrible aversion pour les

Espagnols, qu'ils coupaient la tête à tous ceux qu'ils soupçonnaient d'être tant soit peu de leur intelligence, on verra que quand le baron eût été capable de parler d'une telle trahison, je ne dis pas à tous les officiers, mais seulement à quelques-uns, il ne l'eût osé faire, puisqu'au lieu de l'écouter, ils lui eussent sans doute fait sauter la tête. Il y a donc bien de l'apparence que s'il eût proposé cette fuite à tous ses officiers, ils l'en eussent châtié sur l'heure, puisqu'ils punissaient eux-mêmes le moindre soupçon sur cette matière. D'ailleurs quelles raisons l'auraient pu porter à une si lâche trahison? Le poste qu'il tenait était au-dessus de tout ce qu'il eût pu prétendre des Espagnols, et il était à la veille d'acquérir, par son épée, plus de gloire et plus de biens dans le royaume qu'ils ne lui en eussent pu donner. Mais revenons à ce pauvre malheureux.

Il était dans la Vicarie, et dans le fond d'un cachot, où l'on ne logeait que des gens convaincus des plus énormes crimes, dans lequel Agostino di Liéto l'avait fait mettre, quand Grazzullo de Rosis, capitaine et gouverneur de la Vicarie, le vint trouver pour lui montrer ce manifeste. Après l'avoir lu d'un bout à l'autre, il se tourna vers cet officier, et lui dit, avec un visage assez serein, que cette peinture n'avait rien qui lui ressemblât, puisqu'elle ne représentait pas un homme de son génie et de son caractère, mais la rage de ses ennemis, qui l'avaient dépeint tel qu'ils désiraient qu'il fût, pour le rendre odieux au Peuple. Le

capitaine, le voyant couché sur un lit, dont les piés s'étendaient dans une eau croupissante, sale et pleine d'animaux aussi vilains que venimeux, lui prit la main, lui tâta le pouls, et le laissa, après lui avoir dit quelques paroles de consolation auxquelles le baron répondit par des remercîmens et par des assurances, que, fondé sur son innocence, il ne craignait quoique ce fût. Mais le misérable état où le vit en ce moment Grazzullo de Rosis (lequel jugeait que la détention du baron ne venait que des Espagnols), obligea ce capitaine, fort attaché au parti du Peuple, d'aller trouver le duc de Guise, et de lui dire assez brusquement, que conformément à l'ordre que son capitaine des gardes lui avait donné, il avait fait mettre le baron de Modène dans le plus horrible cachot de la Vicarie; qu'il venait de le voir, et qu'il lui avait trouvé le pouls si débile, qu'il ne croyait pas qu'il vécût plus de deux ou trois jours, s'il les passait dans cet effroyable lieu; que s'il y mourait, tout le Peuple s'imaginerait qu'on l'aurait empoisonné, et que peut-être cette mort pourrait causer quelque accident, ce qui l'avait obligé de lui en aller donner avis.

Le duc lui répondit qu'il le tirât de ce cachot et qu'il le mît où il voudrait, pourvu qu'il fût soigneusement gardé, ce qui donna lieu à Grazzullo de Rosis de retourner promptement à la Vicarie, et de le faire mener dans le quartier de l'infirmerie, où il lui fit donner une chambre fort spacieuse et fort commode.

Il est impossible de représenter la douleur que sentit ce malheureux, de se voir réduit dans un cachot, sa vie à la merci d'un juge barbare et partisan des Espagnols, son honneur noirci dans toute l'Europe, et par la bouche d'un Prince dont ses veilles et son épée avaient cimenté le pouvoir; ses amis persécutés et emprisonnés comme lui, et son équipage pillé par Agostino di Liéto, qui, d'abord, s'empara de son écurie, et ne lui laissa que l'habit qu'il portait lorsqu'il fut arrêté. C'étaient des matières capables de faire mourir de déplaisir, ou de troubler le jugement des philosophes les plus sages. Mais Dieu, protecteur des innocens, et qui se plaît à les secourir quand tout le monde les persécute, donna des forces à celui-ci pour résister à sa disgrâce, comme nous verrons ci-après.

CHAPITRE XVII.

Dissipation de l'armée du Peuple à Averse. — Cabales des diverses factions qui divisent les populaires.

L'EMPRISONNEMENT du baron de Modène, du mestre-de-camp Calco, du capitaine Rama et du lieutenant-colonel des dragons Pisacano, causa un extrême déplaisir, non seulement dans les troupes qui étaient dans la ville d'Averse ; mais encore parmi toutes celles qui étaient aux terres et aux bourgs circonvoisins. Le regret qu'elles en conçurent les fit d'abord murmurer, et leur mécontentement devint bientôt après si grand que, joint au défaut de paiement, le duc n'ayant pas pris soin de leur envoyer quelques payes sur celles qui leur étaient dues, cette armée se dissipa d'elle-même; de sorte que de plus de six mille hommes effectifs que le baron y avait laissés, tous braves et tous zélés pour le service du Peuple, il ne s'en trouva pas la quatrième partie trois semaines après sa disgrâce. Naples connut bientôt que la chute du baron lui était préjudiciable, et par le débandement d'une armée qui maintenait à sa dévotion sa campagne et son voisinage, et par les fréquentes

courses des Espagnols qui, renfermés auparavant dans Capoue, commencèrent à se faire voir dès qu'ils surent que le baron ne pouvait plus leur faire de mal. Mais ce qui fit le plus remarquer au Peuple de Naples la perte qu'il avait faite par cet accident, fut le manquement de pain dont on ne trouva plus dans la ville cette abondance que l'on y voyait pendant que le baron tenait la campagne. La famine recommençait à la menacer, et la simple pensée de l'horrible aspect de ce monstre, fesait trembler le Peuple et l'obligeait à renouveler ses premiers murmures. Le duc se trouvait bien empêché au milieu de tant de souffrances, de tant d'envieux et de tant d'ennemis : ceux-ci se servaient du prétexte des misères publiques pour décrier sa conduite et pour le rendre odieux à la populace, et publiaient dans leurs quartiers que son ambition était la source de tous les malheurs que l'on souffrait; qu'en le détachant de la France, elle avait été cause du retour de l'armée navale, et du peu d'effet qu'elle avait produit pour le service du Peuple; qu'il se laissait gouverner par des ministres suspects, et qui avaient intelligence secrète avec les Espagnols ; et que sa conduite semblait fuir toutes les occasions avantageuses pour le Peuple, et embrasser toutes celles qui pouvaient tendre à sa ruine.

Ces murmures étaient suscités et fomentés par Gennaro Annésé et par Vincenzo d'Andréa; mais particulièrement par le premier, lequel s'étant fortifié dans le torrion des Carmes, où il s'était

renfermé avec un petit nombre de gens dévoués à ses intérêts, parlait plus haut que tous les autres, et ne craignait pas que le duc le pût punir des calomnies qu'il semait partout contre lui. Ce fusilier fesait à tous momens des dépêches à Rome, et écrivait aux ministres de France tout ce qu'il pouvait s'imaginer pour blâmer la conduite de ce Prince; il leur fesait entendre que bien loin de servir le Peuple, et de le maintenir dans l'union, si nécessaire au bien public, il fesait naître cent divisions, par les caresses qu'il fesait aux cappes noires, ou plutôt à ces Espagnols déguisés, qui possédaient sa confiance, et qui ne s'approchaient de lui que pour le perdre, et pour envelopper tout le Peuple dans sa ruine; qu'il n'avait point d'autre pensée que de se faire Roi, et de sacrifier l'intérêt public au sien propre; qu'il n'appelait dans les emplois que des partisans de la Noblesse, ou de l'Espagne; et qu'il éloignait de sa personne, ou des affaires, ceux qui étaient les plus zélés pour le parti populaire; et par toutes ses lettres, il conjurait toujours les ministres de Sa Majesté Très-Chrétienne d'avoir pitié des fidèles Napolitains, et de ne pas abandonner un Peuple qui avait eu recours à sa protection, et qui n'avait reçu chez lui le duc de Guise que comme un Prince français, envoyé par le Roi pour la gloire de sa Couronne et pour l'avantage du Peuple; que chacun était résolu de le démettre du commandement souverain, et de l'éloigner du Royaume; mais que l'on avait tant de respect pour la France,

qu'on n'osait pas l'entreprendre sans leur participation, et sans ordre exprès.

Sur toutes ces choses, Gennaro n'avait que des réponses générales; les plus positives étaient, qu'on ne pouvait rien conclure à Rome, et qu'on en donnerait avis à la Cour de France. Cependant le duc de Guise était averti de tout ce qui se passait dans le torrion des Carmes, par un confident de l'Annésé, qui avait une particulière correspondance avec le Liéto, par lequel il était informé de ses mauvaises intentions, et même qu'il conspirait contre sa vie, de sorte qu'il ne songea depuis qu'à trouver les moyens de l'avoir entre ses mains, ou de le perdre en quelque façon que ce fût.

Je ne puis déplorer assez le malheur des Napolitains, ni admirer assez la fortune des Espagnols, quand je pense que la mauvaise intelligence de ces deux personnes fut le principal motif de la chute des uns et du rétablissement des autres, puisqu'alors qu'il n'y avait presque plus rien à faire pour mettre l'État dans son entière liberté: cette division fut cause qu'au lieu de marcher de concert ensemble pour achever ce grand projet, ils ne pensèrent qu'à cabaler et à se détruire l'un l'autre.

Les choses étaient arrivées à une telle animosité, que toute l'application de Gennaro était de chercher les moyens de ruiner le duc, et qu'une partie de celle de ce Prince était de trouver les occasions de perdre cet arquebusier. Le duc fit tout ce qu'il put pour l'attirer hors du Torrion; mais sa défiance

était si grande, que lorsque le duc allait au couvent des Carmes, Gennaro ne l'accompagnait jamais jusqu'au dehors, et l'on assure que ce Prince ayant un jour donné ordre à ceux de sa suite de se saisir de lui, quand ils le verraient près de la porte, il allait donner dans le piége, si un gentilhomme qui était depuis peu auprès du duc, et qui savait cet ordre, n'eût retenu Gennaro en lui marchant sur le pied, et l'obligeant par ce signal à feindre sur le champ qu'il se trouvait mal, et à se retirer sans passer plus avant. On dit aussi que l'on tenta deux fois de l'empoisonner; mais que cet homme, qui était d'une complexion robuste et vigoureuse, vomit chaque fois le poison, sans qu'il en reçût aucun mal.

Les Espagnols, qui savent si bien ménager le tems, et se servir des avantages qu'il leur procure, ne dormaient pas parmi tant de confusions. Pendant que les amis qu'ils avaient auprès du duc de Guise entretenaient sa défiance naturelle, en lui fesant entendre que cet arquebusier cherchait à vendre le Torrion des Carmes aux Français ou aux Espagnols; qu'il conspirait contre sa vie, et qu'il fesait son possible pour faire soulever la populace contre lui. Les partisans qu'ils avaient auprès de Gennaro lui disaient qu'il n'y avait point de ressource ni de salut pour lui, que par la voie d'un bon accord avec l'Espagne; que la France l'avait abandonné, et que le duc de Guise le voulait perdre; qu'il fallait qu'il songeât à retourner sous l'obéissance de son Roi, plutôt que de vivre dans

de continuelles alarmes, et de se renfermer dans une prison volontaire, d'où peut-être le poison ou le poignard le feraient sortir dans peu de jours.

Les ministres d'Espagne se servaient des mêmes artifices pour gagner l'esprit de Vincenzo d'Andréa, lequel était au désespoir de ce que le duc ne lui donnait aucune part dans l'administration des affaires; mais encore plus de ce qu'il ne voulait point établir cette République si souhaitée de tout le parti de ce Napolitain. Son mécontentement donnait lieu aux partisans des Espagnols de lui représenter secrètement que le dessein du duc était de posséder lui seul l'autorité souveraine, et non de la partager; qu'il voulait être Roi de Naples, et non pas chef d'une République; que les sages Napolitains passeraient pour fous de souffrir tous les travaux de la guerre, et les misères de la famine, pour mettre sur le trône un Prince étranger, faible et dénué de toutes sortes de moyens pour y arriver et pour s'y maintenir; et qui de plus était abandonné de la France et de tous les siens; que puisqu'il fallait que la forme du gouvernement demeurât dans son premier état, il lui serait plus honorable et plus utile de retourner sous le joug antique et légitime, que de demeurer davantage sous une domination nouvelle et usurpée, qui serait cent fois plus rude et plus insupportable que l'autre.

Ces discours étaient rejetés ou écoutés selon les différens états où son esprit se trouvait; mais le désespoir et l'ardeur de la vengeance le por-

tèrent enfin à s'unir avec Gennaro Annésé pour travailler à détruire le duc de Guise, ou pour faire leur accommodement particulier avec les ministres d'Espagne.

CHAPITRE XVIII.

Le duc de Guise fait battre monnaie à Naples au nom de la République. — Patente de la Vice-Royauté de Naples envoyée d'Espagne au comte d'Ognatte. — Son passage et son arrivée en cette ville. — Sa conduite pour fomenter les divisions d'entre le duc de Guise, Gennaro Annésé et Vincenzo d'Andréa.

Quoique Vincenzo d'Andréa n'aimât point Gennaro Annésé, et que le but de l'un et de l'autre fussent bien différens, leur haine pour le duc de Guise, et la peur qu'ils avaient qu'il ne les fît périr, les réunirent et les firent marcher de concert en plusieurs des choses qui pouvaient contribuer à sa ruine. Ce n'était pourtant pas en toutes; car Vincenzo d'Andréa n'avait aucune part dans les négociations que Gennaro avait à Rome, avec les ministres de France, lesquels il importunait sans cesse, dans la pensée de perdre le duc de Guise par leur moyen. Étant donc réuni avec Vincenzo d'Andréa, ils donnèrent lieu aux partisans d'Espagne qui étaient dans les quartiers populaires, de faire entendre sourdement à la populace que l'on ne devait point avoir d'attachement pour

un Prince étranger qui, sous prétexte de mettre le Peuple en liberté, le soumettait à une servitude pire mille fois que celle de la domination espagnole; que son but était d'élever un trône, non pas dans Naples, mais au milieu de ses ruines; qu'il n'y avait point d'apparence qu'un Prince vassal, et dont la maison était suspecte à son propre Roi, fût capable de s'établir dans leur royaume, malgré toutes les forces du Roi Catholique; qu'il faudrait être aveuglé entièrement pour le suivre dans une route qui les conduirait enfin à un profond et inévitable précipice, et que si le Peuple s'obstinait davantage à soutenir ses intérêts, on verrait dans peu que cette ville et son royaume deviendraient le funeste et sanglant théâtre des passions qui animaient les Français et les Espagnols.

Ces discours fesaient quelque impression dans les esprits populaires; mais aussitôt que le duc se montrait en public, son visage et ses caresses dissipaient toutes les vapeurs, avec autant de facilité que les rayons d'un soleil ardent dissipent celles de la terre : ce Prince paraissait toujours dans son intrépidité naturelle; et pour amuser la populace par quelque nouveauté qui la pût flatter, dans le désir qu'elle avait de voir établir la République, il fit battre de la monnaie en son nom, sur le revers de laquelle étaient ces lettres S. P. Q. N., pour signifier qu'elle était fabriquée au nom du Sénat et du Peuple napolitain.

Mais il est tems de reprendre la suite des négo-

ciations des ministres d'Espagne à Rome, avec ceux du Conseil du Roi Catholique à Madrid. Nous avons déjà remarqué les soins que les premiers avaient pris dès les commencemens des troubles de Naples, d'informer ceux-ci du mauvais état où était le royaume, et des fautes que le duc d'Arcos avait faites dans les commencemens d'un incendie qu'il pouvait apparemment prévenir. Le comte d'Ognatte n'avait pas oublié de faire valoir son zèle et son crédit en cette occasion. Ces nouvelles furent sensibles à Sa Majesté Catholique et à son Conseil; et l'arrivée de don Alphonse de Cardona, comte d'Éril, Maggior-Dome-Maggior de don Juan d'Autriche, envoyé par ce jeune Prince pour rendre compte au Roi son père du funeste succès de ses armes, accrut de beaucoup l'affliction que cette première nouvelle avait causée dans la Cour; quelque estime qu'on eût pour le duc d'Arcos, et quelque appui qu'il eût dans le Conseil, par la faveur de don Louis de Haro son parent; cela n'empêcha pas que tout le monde ne criât contre lui, et qu'après avoir examiné tous les remèdes qu'on pouvait apporter à ces maux, le Conseil ne conclût tout d'une voix que le duc d'Arcos serait promtement rappelé; que le comte d'Ognatte serait envoyé à sa place, et que don Juan demeurerait en Italie, en qualité de plénipotentiaire du Roi d'Espagne. Ces ordres, expédiés le plus promtement que la lenteur de la nation et du Conseil le pût permettre, les dépêches en arrivèrent à Rome au

comte d'Ognatte qui, brûlant d'impatience de passer à Naples, les attendait de jour en jour. Aussitôt qu'il en eut reçu la nouvelle, il la fit savoir à don Juan, qui lui témoigna par sa réponse la joie qu'il avait du juste choix que le Roi son père avait fait de sa personne, et l'impatience qu'il avait de le voir au plus tôt à Naples, pour lui aider à soutenir le fardeau de tant de peines et de travaux.

Le comte d'Ognatte, pour donner des marques de son affection et de son crédit dès son entrée en cet emploi, ne voulut point partir de Rome qu'après avoir fait plusieurs traités avec des marchands, pour faire porter des grains à Naples, et avec des officiers de guerre pour faire de nouvelles levées, pour les employer dans ce royaume. Ces apprêts quoique lents, firent quelque effet dans la Cour de Rome, où le moindre bruit ne laisse pas de frapper l'esprit de la plupart des gens; quelques jours après, et environ la fin du mois de février, le comte s'embarqua à Civita-Vecchia sur deux galères, emportant tout l'argent qu'il put recouvrer, et quelques provisions de bouche. Étant arrivé à Gaïette, il en donna avis à don Juan, et continua ensuite sa route à Naples. Son arrivée fut précédée par celle de la galère Bougnole de l'escadre de Gênes, laquelle portait l'argent et les munitions. Cela fit espérer au parti d'Espagne que le gouvernement de ce comte serait plus heureux que celui de son prédécesseur, puisque, par un fortuné présage, l'argent et les

munitions semblaient faire son avant-garde. Le premier jour de mars le comte débarqua à Naples, où il fut reçu de tout le monde avec beaucoup de joie, et principalement de don Juan, qui lui remit agréablement le poste qu'il occupait depuis le départ du duc d'Arcos, quoique le comte témoignât de ne le vouloir pas accepter, et que même il fît paraître au collatéral qu'il était prêt de se retirer en Espagne, plutôt que d'entreprendre de régir un État dont le timon était entre les mains d'un si grand Prince, fils de son maître; mais la générosité de don Juan surmonta tous ces obstacles, et le comte fut mis en possession de la dignité de Vice-Roi, suivant les formes ordinaires.

Les premiers soins qu'il prit après son arrivée, furent de renouveler les cabales qu'il avait parmi les populaires. Le régent Zuffia lui rendit compte du bon succès des artifices par le moyen desquels Agostino Mollo s'était rendu maître absolu de l'esprit du duc de Guise; cela le satisfit extrêmement, et il conjura ce ministre de redoubler tous ses travaux pour achever ce grand dessein, si heureusement commencé Il fit promettre au Mollo une charge de commissaire de campagne, et au Portio celle de juge criminel dans la Vicarie, dont, par avance, ce barbare s'acquittait dignement, en satisfesant aux vengeances des Espagnols, par la mort d'une infinité de malheureux populaires, qu'il fesait exécuter tous les jours. Le comte, en même tems, pressa les partisans qu'il

avait auprès de Vincenzo d'Andréa et de Gennaro Annésé de leur faire connaître le mauvais pas où ils étaient, et qu'il les menaçait d'une funeste chute, s'ils ne réunissaient leurs amis tous ensemble pour détruire le duc de Guise, et pour obliger la populace à retourner dans son devoir. Enfin il n'oublia rien pour fomenter les divisions qui troublaient le parti du Peuple, et qui, insensiblement le poussaient, sans qu'il le connût, dans la route qu'il prit peu de jours après.

CHAPITRE XIX.

Mauvais état où le duc de Guise se trouve. — Murmures et plaintes du Peuple, que le duc tâche de satisfaire par de nouvelles espérances. Entreprise sur le quartier de Donna-Elvira. — Découverte. — Nouveaux mouvemens dans Naples. — Départ d'Agostino di Liéto pour Rome. Succès de sa commission.

PENDANT que le comte d'Ognatte travaillait de tout son possible pour tâcher de réduire Naples dans l'obéissance, la fortune du duc de Guise semblait se lasser de veiller pour lui. La dissipation des troupes d'Averse avait obligé ce Prince d'y envoyer Pèpé Palombo, pour garder cette place avec mille hommes, que l'on avait tirés des postes du Peuple, ce qui les avait affaiblis, et facilita, peu après, le succès de l'attaque des Espagnols quand ils reprirent la ville de Naples. La campagne était exposée à la merci de la cavalerie ennemie, qui la ravageait de tous côtés, et qui, par cette voie, fermait les passages aux grains qui pouvaient venir dans la ville. Le pain y diminuait tous les jours, et les souffrances au contraire s'augmentaient à toute heure. Ceux qui devaient le plus songer aux intérêts du duc de

Guise, ne s'attachaient qu'aux leurs. Le Mollo pensait à affaiblir en toutes sortes ce Prince, et à l'obliger à quitter Naples, pour donner plus de moyen aux Espagnols d'y pouvoir retourner. Le Portio ne songeait qu'à sacrifier des victimes aux Espagnols, par les sentences qu'il donnait contre ceux qui tombaient entre ses mains, et dont tout le crime n'était que d'être fidèles au Peuple. Le Liéto ne s'appliquait qu'à la recherche des maisons où il y avait quelque chose à prendre; le Fabrani ne butait qu'à mettre les expéditions de la secrétairerie au plus haut prix, et à exiger des officiers de justice, de police et de guerre, de grandes sommes de deniers; Gennaro Annésé avait son esprit en balance, et penchant tantôt vers la France et tantôt vers l'Espagne; mais retournait toujours dans le premier dessein qu'il avait eu de se passer des uns et des autres, et de ne subsister que par lui-même. Vincenzo d'Andréa, privé de l'espérance de voir jamais sa République établie dans le royaume, prêtait l'oreille aux avantages que les Espagnols lui offraient, sans pourtant se déterminer. Le duc de Guise aspirait toujours à la Couronne, que le Mollo lui fesait espérer; mais il ne la trouvait que dans les paroles de ce traître, et tous les autres objets qui se présentaient à ses ieux ne lui montraient que des abîmes.

Les cappes noires, qui n'avaient pas pour le comte d'Ognatte l'aversion qu'ils avaient eue pour le duc d'Arcos, travaillaient avec plus d'ardeur

que jamais, à radoucir les esprits de leurs amis mal satisfaits des Espagnols. Les populaires qui étaient secrètement de leur cabale, joints avec ceux de la faction de Gennaro Annésé et de Vincenzo d'Andréa, criaient plus haut qu'ils n'avaient fait encore, et murmuraient sur le sujet des misères publiques, et sur le peu d'espérance qu'il y avait d'en voir la fin; et ceux qui suivaient volontiers le duc de Guise, ne laissaient pas de soupirer et de gémir, quoiqu'un peu plus bas dans l'exagération de leurs travaux. Parmi tant d'agitations aussi diverses que fâcheuses, il ne restait plus d'autres liaisons entre ce Prince et le Peuple de Naples, que cet amour et ce respect que l'on avait conçu pour sa personne dès le premier jour de son arrivée, et lesquels le conservèrent durant quelque tems, au point même que les forces et l'espérance lui manquaient. Son aspect seul le fesait régner dans Naples; sa douceur lui conservait les esprits de ceux qui l'aimaient, et son intrépidité dissipait les mauvais desseins et les séditions des plus mal intentionnés.

Dans cette assiette si flottante et si périlleuse, le duc ne laissait pas d'embrasser les occasions qui lui pouvaient procurer quelque gloire, et quelque avantage sur les Espagnols. Quelques populaires lui ayant proposé une entreprise sur le poste de Donna-Elvira, il traita avec quelques soldats espagnols de ceux qui le défendaient, lesquels, moyennant deux cens écus payés comptant, et trois cens après le service, lui promirent

de lui donner l'entrée de ce poste, à la faveur d'une porte qu'ils gardaient. Le jour et l'heure pour l'exécution de ce dessein furent arrêtés; mais un de ces soldats touché du remords de sa trahison, ou de l'espérance d'un grand gain, s'adressa à don Alvaro della Torre, commandant de ce poste, et après avoir exigé de lui par serment qu'il obtiendrait sa grâce du Vice-Roi, il lui découvrit toute cette entreprise; ses compagnons saisis aussitôt que le baron de Batteville eut obtenu de don Juan la grâce de celui-là, furent fouillés et trouvés chargés de l'argent qu'ils avaient reçu, et qu'ils confessèrent ingénûment avoir pris par l'extrême nécessité où ils étaient réduits. Les Espagnols, voulant profiter de cette occasion, se mirent en état de recevoir de bonne sorte le duc de Guise dans ce poste; mais la chose ayant été éventée, ce Prince n'envoya personne à l'heure assignée, de sorte que ce dessein avorta, et ne servit qu'à faire perdre ce peu d'espérance que cette entreprise lui avait donnée.

Pendant que le duc songeait ainsi à rétablir quelque espérance dans l'esprit d'un Peuple lassé et découragé par l'effort de tant de souffrances, ses ennemis pensaient à tout ce qui le pouvait perdre parmi ces esprits malcontens, et qui semblait donner lieu à quelque grand événement.

Gennaro Annésé se fondant sur ces apparences, en voulut faire une tentative, à la persuasion de Vincenzo d'Andréa et d'Antonio Mazzélo, élu du Peuple; il monta un jour à cheval dans la pensée

d'aller attaquer le duc, à la tête d'un grand nombre de populaires du marché et du Lavinaro, tumultuairement ramassés. Le secrétaire Fabrani, averti de cette marche, en alla incontinent donner, avec beaucoup de frayeur, la nouvelle au duc, qui était alors dans son cabinet, occupé à l'expédition de quelques dépêches. Ce Prince donna, en ce moment, une nouvelle marque de sa fermeté; car, sans s'émouvoir et sans quitter sa plume, il répondit à ce secrétaire, et peu après à son capitaine des gardes, qu'il ne redoutait point Gennaro à cheval, ni au Torrion; et montant à cheval, après avoir fini ses lettres, il marcha vers les quartiers où Gennaro fesait tant de bruit; mais au lieu de pousser son entreprise, il prit la fuite dès qu'il vit ce Prince, et se retira à toute bride en son Torrion, laissant le duc parmi cette populace, laquelle mit aussitôt bas les armes, et se dissipa dans un instant.

Cette vaine tentative ayant fait juger aux chefs de la sédition, que le Peuple, tout mal satisfait qu'il était, ne perdrait pas facilement la vénération qu'il avait pour le duc, cela leur donna beaucoup de terreur. Gennaro Annésé n'osa plus sortir du Torrion des Carmes, Vincenzo d'Andréa se cacha; mais l'élu du Peuple, croyant être à couvert à la faveur de son caractère, ne laissa pas, peu après, de souffrir la peine de son attentat; car sur le bruit que les amis du duc firent courir que Mazzélo était la cause de la famine qui semblait s'augmenter de jour en jour, les Lazares,

suscités par eux, se jetèrent sur cet élu, et après lui avoir coupé la tête, ils traînèrent inhumainement son cadavre parmi les rues.

Le duc témoigna publiquement d'être marri de cet excès; mais ayant sujet de craindre à toute heure quelque nouveau soulèvement par les misères que le Peuple souffrait continuellement, il se résolut d'envoyer Agostino di Liéto à Rome, pour lui trouver de l'argent, et pour obtenir quelque secours des ministres de France, qui étaient en cette Cour, et en cas qu'ils le refusassent, il avait ordre de leur déclarer de sa part et de celle du Peuple de Naples, que si ce parti succombait sous la force des Espagnols, ce ne serait que par l'effet de leur lenteur et de leur négligence. Il devait même protester contre eux de l'événement de leur refus.

Le Liéto arrivé à Rome, alla voir le marquis de Fontenay, auquel il exagéra, suivant sa portée, les nécessités urgentes qui affligeaient les Napolitains, le peu d'effet des espérances que la France leur avait données d'un promt et solide secours, et d'une protection continuelle, le tort que ce manquement de parole ferait à cette Couronne, non-seulement parmi les Napolitains, mais encore parmi toutes les autres nations qui pourraient avoir besoin quelque jour de son assistance; les avantages signalés que Sa Majesté Très-Chrétienne pourrait recevoir en ôtant ce beau royaume aux Espagnols, sans péril et à peu de frais, et enfin les dangers extrêmes que le duc de Guise

courait à tous momens, pour s'être engagé dans cette entreprise, sans autre but que le service, la gloire et l'avantage de son Roi.

L'ambassadeur lui répondit qu'il n'avait point d'argent, ni d'autres moyens pour secourir le duc de Guise, et qu'il fallait faire une assemblée avec les autres ministres français, afin de concerter ensemble ce qui se pouvait faire en cette occasion. Les cardinaux Ursini, Barberini, Theodoli et Grimaldi, et l'abbé de Saint-Nicolas s'étant peu après rendus en son palais, le Liéto leur représenta de nouveau les mêmes choses, et ajouta que si la France concourait tant soit peu, dans ces conjonctures, au besoin de la populace, les Espagnols étaient sur le point de consentir que le royaume prît le titre de République, pourvu que, pour mettre à couvert en quelque sorte leur honneur, le Peuple voulût consentir que le Roi Catholique en prît la qualité de Protecteur.

Le marquis de Fontenay eut peine d'ajouter foi à ce discours; il était persuadé du contraire, par les avis que les mécontens du duc de Guise lui donnaient à toute heure, comme nous avons dit, et particulièrement Gennaro Annésé, lequel avait encore mandé récemment toutes les choses qu'il avait écrites déjà contre ce Prince à l'ambassadeur par un Napolitain nommé Fabritio Pisano, auquel il avait donné charge expresse de revenir dans peu de jours, et de lui rapporter ou un ordre ou un refus de l'ambassadeur.

Ce marquis, ayant l'esprit rempli de ces pensées,

bien différentes des propositions du Liéto, lui répondit qu'il n'y avait pas grande apparence que les Espagnols consentissent si tôt, ni si facilement, à un changement si étrange, puisque leurs affaires n'étaient pas encore dans un état assez déplorable pour les forcer à consentir que ce Royaume sortît si aisément de leurs mains, et que le Peuple avait trop de sujet de les craindre, et de se défier de leur foi, pour se laisser endormir par leurs propositions, quelques spécieuses qu'elles parussent. Le Liéto répartit que les misères que le Peuple souffrait alors étaient capables de l'obliger à retourner sous l'obéissance de l'Espagne, s'ils se voyaient abandonnés, et que l'espérance d'avoir du pain aujourd'hui serait plus forte que la crainte des supplices que les Espagnols leur pourraient faire sentir un jour. Enfin on parla fort long-tems dans cette assemblée sans rien conclure, ce qui obligea le Liéto de tirer de sa poche la protestation qu'il avait eu ordre de faire. Il l'avait toute dressée et signée du duc, et il la jeta sur la table pour satisfaire à sa commission. Voilà le succès de la négociation du Liéto, lequel fut assez fortuné dans ce voyage, puisqu'il fut cause qu'il ne se trouva point à Naples au tems de la réduction de cette ville, où apparemment il eût couru fortune de perdre la vie.

CHAPITRE XX.

Suites des troubles suscités dans Naples. — Courageuse résolution du duc de Guise. — Horribles conspirations découvertes contre sa personne.

Encore que le peuple de Naples fût réduit dans d'extrêmes souffrances, l'animosité qu'il avait contre la Noblesse n'était pas moins violente ni moins forte. Cela parut dans une émotion qui survint au faubourg Delle Vergini, où le Peuple, ayant tout-à-coup pris les armes contre les Nobles, on vit en un moment ce faubourg, fort grand et très-considérable, à la veille d'une entière ruine. Le duc de Guise, averti de ce désordre, où les Nobles avaient du désavantage, monta à cheval, y courut pour en empêcher les suites; et quoiqu'il les trouvât aux mains, et dans cette aveugle chaleur que produit une haine réciproque, il ne laissa pas de se jeter courageusement au milieu de ces furieux, sans considérer le péril. Son aspect fit son effet accoutumé, calma l'orage, et dès qu'il parut chacun mit les armes bas et se remit dans son devoir; mais cette vénération que l'on avait pour sa présence, n'empêcha pas qu'on

ne fît plusieurs conspirations contre sa vie. Quelques prêtres séculiers et des religieux de divers ordres le venaient trouver tous les jours pour l'avertir secrètement qu'ils reconnaissaient, par les confessions, qu'il y avait beaucoup de gens animés contre lui, et qui tramaient des attentats sur sa personne. Il fut averti particulièrement qu'il devait être empoisonné par un feseur de limonades et d'autres breuvages dont on use à Naples pendant les chaleurs de l'été, et que cet homme était poussé à ce crime par Pèpé Palombo. L'Acquarolo fut pris et mis à la torture, où pourtant il ne confessa rien; mais le duc, pour faire voir que cela n'était pas capable de lui faire perdre la confiance qu'il avait en Pèpé Palombo, s'arrêta devant sa porte un jour qu'il passait dans son quartier, et feignant d'avoir soif, il lui fit demander à boire, et but devant tout le Peuple, qui admira cette franchise, étant informé du bruit qui avait couru que le Palombo avait eu dessein de le faire empoisonner.

Mais la plus grande conspiration que l'on découvrit contre lui, fut celle de quelques officiers qui résolurent de le tuer le jour de l'Annonciation de la Vierge dans l'église de l'Annonciade pendant la messe. Ciccio de Regina, capitaine d'infanterie de Porta-Alba, qui en devait être le principal exécuteur, découvrit cette entreprise à une femme publique qu'il voyait souvent, laquelle en fit aussitôt donner avis au duc. Le Ciccio fut arrêté et décapité peu après, par sentence d'A-

niello Portio, commissaire pour cette affaire; on a dit que le Portio fesant donner la question à ce prisonnier, et le pressant de révéler ses complices, il répondit qu'il y en avait beaucoup, et que son juge était des premiers; sur quoi le Portio, sans le presser davantage, lui dit qu'il obtiendrait sa grâce du duc; mais que pour la forme il fallait qu'il fût condamné et conduit à l'échafaud, d'où sans doute on le ramènerait dans la prison. Cela a été dit depuis par le greffier confident du Portio, et il y a d'autant plus lieu d'ajouter foi à ce discours, que beaucoup de gens qui virent mourir ce criminel, remarquèrent qu'à tous momens il regardait derrière lui, comme attendant quelque nouvelle de la grâce qu'on lui avait fait espérer.

Ces conspirations tenaient le duc de Guise dans une continuelle défiance, et plongèrent son esprit dans d'étranges inquiétudes, qui furent en partie cause de la résolution qu'il prit quelques jours après de sortir de Naples. C'est une chose surprenante, qu'un Prince éclairé comme lui ne connût pas en ces momens le précipice où le poussaient Agostino Mollo et Aniello Portio. Outre le sujet qu'il avait de se défier du premier, par le peu d'effet de ses trompeuses espérances, il avait été averti par plusieurs personnes dignes de foi, que ces deux perfides conseillers s'entendaient avec les ministres d'Espagne, et que dans peu ils le livreraient à leur merci. Mais tout cela ne servait de rien, et ce Prince était tellement enchanté par les artifices du Mollo, que bien qu'on lui fît

voir clairement ses trahisons, il se moquait de tous ces avis, et disait que c'étaient des impostures qu'on inventait pour lui ravir le plus fidèle de ses amis.

Ces deux ministres, dont l'un résolvait les choses, et l'autre les exécutait, s'étaient tellement emparés de l'âme de ce Prince, qu'il ne voyait que par leurs ieux, et n'entendait que par leurs oreilles. Cela leur donna une ample liberté de faire à leur aise, et sans péril, leurs vengeances privées avec celles des Espagnols, et de réduire enfin les choses dans cette extrémité, qui contraignit la populace de retourner, quoique à regret, sous leur ancienne domination.

CHAPITRE XXI.

Poursuite du procès du baron de Modène; étrange traitement que lui font ses ennemis. — Mort de Marco Pisano, d'Andréa Rama et d'Antonio Calco.

Il y avait trop de gens intéressés à la perte du baron de Modène, pour le laisser dans la prison. Les Espagnols appréhendaient qu'il n'en sortît, et qu'il ne reprît le chemin de Capoue. Le Mollo et le Portio étaient ravis de faire valoir leur zèle auprès des ministres d'Espagne par sa mort. Le Liéto ne pouvait être assuré que par cette voie de l'entière possession de l'esprit du duc de Guise; les domestiques de ce Prince, mais surtout ceux qu'il avait le plus obligés, montraient d'avoir son nom en horreur, suivant la bonne coutume de la Cour, où la disgrâce marche seule, et n'a plus cette grande suite d'amis que donne la fortune. Aniello Portio ayant donc eu la commission du duc de Guise pour lui faire son procès, ce juge commença cet emploi par la publication de plusieurs ordres imprimés et affichés par les carrefours de Naples et d'Averse, par lesquels il était enjoint à toutes personnes mal satisfaites du baron

de s'adresser à lui; comme aussi à tous ceux qui sauraient quelque chose de ses pernicieux desseins, de le venir révéler, avec promesse d'impunité et de grandes récompenses. Cela fit plus de bruit que d'effet, et l'on peut dire qu'encore que ce procédé assez étrange, pût convier quelques avares scélérats de supposer des crimes à ce prisonnier, il ne s'en trouva pourtant aucun.

Je ne prétends pas insérer ici son procès ni ses défenses, il suffira de dire que ce barbare commissaire l'étant allé interroger dans la Vicarie, accompagné de Carlo Mancino et d'Onofrio della Crucé, deux greffiers qui passaient dans Naples pour fort méchans et pour faussaires, le baron dit d'abord qu'il avait lieu de le récuser, tant à cause des différends qu'il avait eus avec le Mollo et lui, qui l'avaient forcé quelques fois de leur reprocher qu'ils étaient l'un et l'autre pensionnaires des Espagnols, et qu'ils trahissaient leur patrie; que parce qu'il ne devait répondre qu'à la Consulte du Peuple, qui seule pouvait connaître des actions d'un mestre-de-camp-général, et non pas à un commissaire du duc de Guise; que toutefois il se déportait de ce droit, et déclarait que sans s'embarrasser en tant de procédures, il avouerait tous les crimes spécifiés dans le manifeste qu'avait publié ce Prince contre lui, s'il voulait jurer sur son âme qu'il le croyait seulement capable d'en avoir jamais eu la pensée.

Ayant témoigné par ce discours au Portio qu'il était disposé à lui répondre, ce commissaire tenant

le manifeste en main, commença à l'interroger par l'article qui l'accusait d'être retourné d'Averse à Naples sans congé; cela obligea le baron de lui dire que pour suivre l'ordre de l'accusation, il fallait vider le premier point de cet écrit, qui le chargeait d'avoir séduit tous les officiers de l'armée à s'enfuir avec lui, pour passer au service des Espagnols. Le Portio lui répondit qu'il n'avait point d'ordre de lui en parler; sur quoi le baron s'emportant avec beaucoup de chaleur, répliqua que c'était un cas inoui de l'accuser de trahison sans en avoir aucune preuve; que c'était une chose étrange de le vouloir faire passer pour infidèle parmi le Peuple et dans toute l'Europe, et de ne lui en dire rien dans les cachots de la prison; que cet article était le seul qui pouvait noircir son honneur, et qu'il voyait bien clairement que l'on n'avait pris ce prétexte qu'afin d'avoir une couleur pour le rendre odieux au Peuple.

Le commissaire ne répondant rien à cela, insista qu'il eût à répondre sur le point dont il lui parlait, ce qui obligea le baron, après s'être remis un peu, de lui répartir qu'il fallait bien que le Fabrani, qui avait dressé le manifeste fût sans conscience ou sans mémoire, d'avoir sitôt mis en oubli la lettre que le duc lui avait écrite treize jours auparavant par Ignatio Spagnolo, directeur de la monnaie, par laquelle il lui donnait ordre de retourner à Naples, pour conférer avec lui, touchant l'assaut général des postes; que ce congé était confirmé par l'ordre envoyé depuis par le

duc à Ciccio Ferlinghieri, général de la cavalerie, pour commander dans Averse pendant l'absence du baron, et que si l'on voulait d'autres témoignages sur cela, il ne fallait qu'examiner Fra Tomaso, religieux augustin, et le chevalier Michelini, qui lui avaient dit, de la part du duc, de retourner à Naples; que quant à l'accusation d'avoir laissé cette ville dépourvue, cela était faux, d'autant que le débandement des troupes n'était survenu que depuis sa prison, par la négligence du Ferlinghieri, ou plutôt par le peu de soin que les ministres du duc avaient eu de les contenter, en leur donnant quelques payes sur celles qui leur étaient dues. Quant au chef du sac d'Averse, il répondit qu'encore que cette place, rendue sans capitulation, et prise par l'abandonnement et par la fuite de l'armée de la Noblesse, pût être exposée au pillage, suivant les droits de la guerre, il l'avait pourtant empêché, autant qu'un général le pouvait faire en de semblables occasions; que tant de bans et tant d'ordres qu'il avait donnés et fait afficher de toutes parts en pourraient faire une ample foi; qu'ayant commandé à Bernardo Spirito, auditeur-général des troupes, d'informer contre les officiers et soldats dont les habitans se plaindraient, il lui semblait avoir satisfait entièrement à ce devoir, et qu'il croyait que le pillage n'avait pas été grand, puisqu'il ne lui était pas apparu qu'il y eût eu de plaintes contre les soldats de ses troupes; ayant même reconnu que s'il y avait eu quelque confusion à son entrée, elle était

venue du menu Peuple de la ville, et de celui des environs.

Pour les autres chefs qui le chargeaient d'avoir méprisé les ordres du duc, et négligé de les exécuter, il répondit succinctement que ces impostures étaient de la nature des autres, et qu'on ne pourrait jamais prouver qu'il eût failli contre un Prince dont il établissait la puissance de jour en jour dans le royaume, avec tant de travaux et de périls.

Le commissaire, plus confus que satisfait de ces réponses, partit, quelques jours après, pour Averse, où ce méchant juge et sa cabale n'épargnèrent ni promesses, ni menaces pour pouvoir trouver des personnes qui se plaignissent du baron. Leur rage, secondant leur malice, n'oublia rien pour y parvenir; ils firent défendre, de la part du duc, aux plus fameux avocats de Naples, d'entreprendre la défense de la cause de cet infortuné; qu'ils réduisirent à vivre d'aumônes, et à recourir à la charité de quelques amis que sa disgrâce n'avait pu lui ravir. Ils mirent beaucoup de gens en prison, pour les forcer à déposer contre cet accusé, en les menaçant de la mort s'ils ne disaient ce qu'ils voulaient : mais bien loin de trouver des matières de plaintes contre lui, ils ne rencontraient que des sujets d'éloges. Plusieurs ecclésiastiques, gentilshommes, artisans et populaires les allaient trouver en foule, pour témoigner qu'il n'y avait que les Espagnols et les traîtres de la patrie qui pussent parler contre lui; et le

Peuple de Naples, reconnaissant que la chute du baron était un coup de la main des Espagnols, et que tout le monde s'en ressentait, par les confusions qui régnaient dans la campagne, et par la famine qui affligeait de nouveau la ville, commença à murmurer plus que jamais, et à menacer sourdement ses persécuteurs; ce qui leur fesant appréhender quelque sinistre accident, ils firent courir le bruit que la dissipation des grains d'Averse procédait de ce que le baron en avait vendu aux ennemis à Pozzolo. Afin de donner quelque couleur à cette imposture, le Portio fit emprisonner tous les charretiers et voituriers de l'armée, pour tâcher de les obliger à le charger de ce crime, les menaçant de les mettre à la torture, et la fesant même donner à quelques-uns, lesquels répondirent courageusement qu'ils n'avaient jamais porté aucuns grains dans les quartiers ennemis, ni par ordre, ni à l'insçu de ce mestre-de-camp-général; que ceux qui parlaient de la sorte paraissaient être bien mal informés de ce qui se passait à l'entour de la ville de Pozzolo, laquelle était tellement bloquée par les habitans des terres et des villages circonvoisins, qu'il n'y pouvait rien entrer sans passer au milieu d'eux; que c'eût été une grande folie de porter des grains en ce lieu, et de s'exposer à la merci des passans, qui étaient autant de lions carnassiers et féroces, qui auraient mis en pièces les conducteurs et les entrepreneurs de ce commerce.

Pendant que le Portio travaillait, quoique vai-

nement, à inventer quelques matières pour la ruine du baron, il fit le procès à Marco Pisano, lieutenant-colonel de son régiment des dragons, à Antonio Calco, mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, et à Andréa Rama, capitaine de cavalerie, lesquels ce juge scélérat fit mourir, sans autre cause que d'avoir été de ses amis, et de s'être attachés à ce malheureux gentilhomme. En effet, le résultat de tout leur procès ne donnait pas lieu à la moindre punition; mais alors c'était un grand crime que d'avoir eu quelque amitié pour la personne du baron, ou pour le parti du Peuple; et le Portio croyait mettre sa conscience à couvert quand il envoyait à l'échafaud ou à la potence des ennemis des Espagnols.

Quelques jours auparavant, il avait condamné à mort Antonio Basso et un autre bourgeois de Naples, accusés d'avoir conspiré contre le duc de Guise, mais dont le plus grand crime fut (suivant ce qui en a été publié depuis) que ces gens avaient quelque intelligence avec les ministres de France à Rome.

La mort du Pisano, du Calco et du Rama toucha sensiblement le baron, qui voyait sacrifier ces innocentes victimes à la jalousie de ses cruels persécuteurs. Il jugea, par cette injustice, qu'ils ne le traiteraient pas mieux, et que ces pauvres malheureux lui frayaient le sanglant chemin par lequel on le conduirait bientôt. Je ne puis m'empêcher de dire, avant que de finir ce chapitre, que le Rama, ayant été mis à la torture (qui est

horrible en ces pays), après six heures de tourmens, la force de la douleur et la promesse de l'impunité et d'une grande récompense s'il parlait contre le baron, contraignirent ce misérable de déposer, en ce moment, des choses si ridicules et si peu vraisemblables, que cela fit bien voir que le juge avait eu plus de passion que de jugement, de souffrir qu'on les mît sur le papier. Mais sa malice fut inutile; car le lendemain, le Rama étant sur le point d'être livré entre les mains du bourreau, pour être conduit au supplice, il appela les pénitens (lesquels, suivant la coutume de ce royaume, prennent le soin de conforter et d'accompagner les condamnés à la mort), et déclara devant eux, au juge et au greffier, que tout ce qu'il avait dit contre le baron était un effet de la force des cruels tourmens qu'il avait soufferts, et de la persuasion et instigation du juge qui l'avait contraint à parler mal d'un homme qui était le plus fidèle de tous les officiers du Peuple; cela se peut trouver encore dans le livre de ces pénitens, lesquels tiennent un registre des dernières paroles de ceux qu'ils accompagnent à la mort.

Mais cette déclaration, ni l'innocence si connue du baron, n'empêchèrent pas que le Portio ne délibérât de le faire mourir, fondant son arrêt sur un ordre que le baron avait donné pendant qu'il était dans Averse, de tirer du couvent des religieuses trois coffres remplis de vieux habits et de quelque peu de linge qui avaient appartenus à

don Carlo Tassis, à qui le Peuple de Naples avait coupé la tête dans la première révolution de Mazanielle. Le baron les avait envoyés prendre par son secrétaire et par le procureur fiscal, sur le bruit que fesaient les soldats, de vouloir mettre le feu en ce couvent, disant que ces religieuses recélaient des meubles d'un homme qui avait été ennemi du Peuple ; ces coffres, portés à sa secrétairerie et ouverts devant les officiers de la justice, et ensuite scellés par eux, furent, quelques jours après, renvoyés à Naples par un ordre exprès du duc et à la réquisition de donna Maria Della Lana, jeune et belle dame, veuve de ce don Carlo de Tassis, à laquelle ces hardes furent restituées. Je laisse à ceux qui liront cette histoire de juger s'il y avait sujet de condamner à mort un général d'armée pour un cas de cette nature.

CHAPITRE XXII.

Sortie du duc de Guise de Naples, à la suscitation des partisans d'Espagne. — Résolution de don Juan et du Vice-Roi pour un assaut général. — Prise de la ville de Naples.

Le comte d'Ognatte était arrivé à Naples au point que toutes choses se disposaient pour lui faire avoir la gloire de la réduction d'une ville dont dépendait celle de tout un royaume. Cet Espagnol, aussi prudent que fortuné, ne craignant rien que le retour de l'armée navale de France, qu'on disait être sur le point de partir bientôt de Toulon, se résolut de tenter la prise de Naples, tant par le moyen de ses intelligences que par le peu de forces qu'il y avait alors dans ses murs. Pour ce dessein, il fit dire aux partisans qu'il avait dans le parti populaire, qu'il était tems de témoigner le zèle qu'ils avaient pour l'Espagne et pour leur patrie; que la gloire de l'une et le repos de l'autre dépendaient de leur union, et de la résolution qu'ils devaient prendre de chasser le duc de Guise de la ville, et de retourner dans leur ancienne obéissance.

Ce Vice-Roi n'eut pas beaucoup de peine à faire réussir son dessein. Agostino Mollo et Aniello Portio, principaux conseillers et confidens du duc de Guise, étaient gagnés depuis long-tems. Domenico Melloné, alors mestre-de-camp-général, était aussi de leur cabale. Vincenzo d'Andréa s'y joignit dès qu'il vit que l'espérance de la République était réduite en fumée. Il n'y avait que l'esprit chancelant et irrésolu de Gennaro Annésé, qui, ayant les yeux toujours tournés vers Toulon, avait peine à se déterminer à quitter ce Torrion, où il avait établi son asile. Toutefois, n'ayant aucunes nouvelles assurées d'une prompte application du côté des ministres français, et ne voyant point retourner Fabritio Pisano, qu'il avait envoyé à Rome, il se résolut d'écouter tout de bon les Espagnols, qui lui fesaient entendre que, pouvant avoir la ville sans lui, ils pourraient avoir après le Torrion malgré lui. Gennaro étant donc disposé de concourir avec les autres à la réduction de Naples, ils jugèrent qu'il fallait encore gagner Sébastiano Landi, prêtre et mestre-de-camp, qui avait le soin de la défense de Porta-Alba : on n'eut pas de peine à l'acquérir; et, comme l'espoir de la récompense est souvent le plus grand motif du service, il ne fut plus question que de demeurer d'accord de ce qu'ils recevraient pour leur salaire.

Cela fut bientôt résolu; la charge de commissaire de campagne fut promise au Mollo; celle de juge criminel au Portio, qui savait si bien s'en acquitter; un régiment d'infanterie entretenu fut

promis au Melloné; quatre mille écus avec une croix de l'ordre de Saint-Jacques au Landi. Vincenzo d'Andréa et Gennaro Annésé ne voulurent rien demander, et se remirent entièrement à la volonté des ministres. Les choses étant ainsi arrêtées, il fut conclu qu'afin de donner plus de moyens au Vice-Roi d'entrer dans Naples et de s'en rendre maître, il fallait en faire sortir adroitement le duc de Guise, d'autant que son absence ferait perdre cœur à la Populace, laquelle se trouvant sans son chef, mettrait plutôt les armes bas, qu'elle ne songerait à se défendre; qu'il fallait que le Vice-Roi envoyât des gens à Nisida pour s'emparer de ce poste; que les conjurés feraient entendre au duc de Guise qu'il ne fallait pas permettre que les Espagnols occupassent ce lieu, si important et si nécessaire pour recevoir l'armée de France à son retour. Que ce Prince, persuadé par leurs artifices, sortirait sans doute; qu'ils le feraient accompagner de plusieurs populaires, ce qui affaiblirait les postes de la ville, que les Espagnols pourraient peu après emporter, avec d'autant plus de facilité, que le Landi leur en procurerait l'entrée par celui où il commandait.

Ces résolutions furent suivies de point en point, et le duc de Guise, enchanté par les artifices de ces traîtres conseillers, sortit de Naples le troisième jour d'avril, avec environ six mille hommes et huit pièces de canon, qu'il fit placer sur le cap de Posilippe pour battre Nisida. Cette sortie donna occasion aux Espagnols de ne pas différer davan-

tage l'attaque générale des postes : elle fut fort débattue dans le conseil de guerre et fut enfin résolue d'un commun consentement, et les ordres en furent donnés pour la nuit du cinq avril. Leurs troupes, au nombre d'environ deux mille Espagnols, Italiens, Wallons ou Allemands, et de trente chevaux bourguignons, s'étant mises en bataille dans les places Dello Spirito-Santo, et Del Giésu-Novo; Don Juan d'Autriche, environné de la Noblesse, conduite par le duc d'Andria, s'y rendit et un peu après lui le Vice-Roi. L'heure de marcher arrivée, le baron de Batteville, qui fesait la charge de mestre-de-camp-général, fit marcher les troupes avec le meilleur ordre et avec autant de silence que l'on peut garder en pareilles occasions.

L'assaut général fut commencé par don Emmanuel Caraffa, assisté de ses deux frères, et par don Antonio di Génaro, qui, sans peine et sans péril, s'emparèrent d'abord des postes de San-Sébastiano, de Porta-Alba, où le Landi s'acquitta de sa promesse, et de Porta di Constantinopoli. Arrivés à la place Dello Smérigliato, ils donnèrent moyen au mestre-de-camp don Diego di Portugallo de s'avancer avec ses gens et de pousser son attaque jusqu'au palais du duc de Guise, qu'ils prirent facilement, et qui fut pillé par les soldats. D'un autre côté, le lieutenant-général Nicolo de Vargas, et le capitaine Nicolo di Cordoüa, marchèrent vers le palais où le duc de Tursi et le prince d'Avella, son neveu, étaient prisonniers, lesquels,

délivrés, allèrent joindre don Juan, qui, les ayant reçus avec joie, obligea le duc à s'aller reposer chez lui, et convia son neveu à le suivre. La Vicarie fut attaquée ensuite par don Diomède Caraffa, soutenu par le marquis de Torrécusa, et par le duc de Siano, auxquels le capitaine Grazullo de Rosis, qui y commandait, la rendit sans se défendre aucunement.

Ces heureux succès convièrent les Espagnols à profiter de la consternation du Peuple, et de leur bonne fortune; et comme le principal effet de leurs attaques dépendait de la réduction du quartier du Marché, qui était le dernier refuge et la citadelle du Peuple, ils résolurent d'y aller, dans l'espérance que Gennaro Annésé ne leur en défendrait pas l'entrée, non plus que celle du Torrion des Carmes. Cependant don Juan et le Vice-Roi s'avancèrent peu à peu dans la ville, où ils furent rencontrés par le cardinal Filomarino, lequel fut reçu de l'un et de l'autre avec toute la satisfaction apparente qu'il pouvait désirer. Les troupes arrivées au Marché y trouvèrent une grande foule de Peuple qui, s'y rencontrant sans chef, mit aussitôt les armes bas; et voyant venir don Juan, chacun commença à lui témoigner, par des acclamations, la joie qu'on avait de le voir. Gennaro Annésé, se jetant à ses genoux, lui rendit les clefs du Torrion, que ce Prince mit entre les mains de don Alvaro della Torre, pour y commander jusqu'à nouvel ordre. Alors don Juan, se voyant ainsi maître de Naples, partit du Marché pour

faire une cavalcade par la ville, accompagné du cardinal et du Vice-Roi, et suivi de toute la Noblesse, aussi bien que de Gennaro Annésé, qui fesait la principale partie de son triomphe.

C'est en cette conjoncture que l'on vit une éclatante marque de l'instabilité des Peuples; car ces mêmes esprits, qui un jour auparavant poussaient contre les Espagnols mille imprécations, les changèrent dans un instant en applaudissemens : on n'entendait de tous côtés que vive l'Espagne ! vive le Roi ! vive don Juan d'Autriche ! Et les Lazares, quittant leurs bonnets et leurs crocs, retournèrent, dans un moment, chacun à son premier métier. Naples, qui le jour précédent semblait être un théâtre d'horreur et de carnage, reprit sa première et agréable assiette; et le Peuple, par ses caresses et par ses respects, témoigna de se ressouvenir aussi peu de ses emportemens passés, que s'il eût vécu toujours dans son devoir. Enfin cette grande ville revint sous le joug de l'Espagne aussi vîte et aussi facilement qu'elle s'en était soustraite; les Espagnols l'avaient perdue en un jour, en un jour ils la recouvrèrent, et ce que toutes les forces qu'ils avaient dans le royaume et sur leur flotte n'avaient pu leur acquérir, deux mille hommes, ou environ, le leur donnèrent sans travail. Cela paraît si surprenant, qu'il est certain que les Espagnols même ne s'attendaient pas de voir réussir si heureusement leur attaque. Quelque fondement qu'ils fissent sur les partisans qu'ils avaient dans le parti

populaire, ils appréhendaient cet hidre à tant de têtes qui s'était soulé si souvent de leur sang. Le tocsin des cloches de San Lorenzo les fesait frémir, et le duc d'Arcos en comparait le son à celui du cor d'Astolphe, qui, au dire de l'Arioste, fesait trembler et fuir tous ceux qui l'entendaient. Aussi l'on assure que dans la délibération faite dans le Conseil de guerre, touchant cet assaut, il avait été résolu de ne s'avancer dans la ville que suivant les dispositions qu'on y rencontrerait, et de s'arrêter et se retrancher aux endroits où ils trouveraient que le Peuple ferait tête opiniâtrement.

Cette victoire, si glorieuse et si profitable aux Espagnols, ne servit pas peu au baron de Modène, s'il est vrai, comme plusieurs assurent, qu'on lui devait couper la tête le lendemain. Le soir qui précéda cet assaut, Fra Savino Saccardo, mestre-de-camp des Lazares, et autrefois compagnon de Masanielle, le vint trouver dans la Vicarie, pour lui dire qu'il savait de bonne part qu'il devait mourir le jour d'après; mais que le Peuple du marché et du Lavinaro était résolu d'aller briser les portes de cette prison, et le faire marcher à sa tête, sachant qu'il n'y avait personne dans la ville qui fût capable de le servir si utilement que lui. Mais le baron lui répondit que quand il verrait l'échafaud dressé pour sa mort, cela ne l'obligerait pas de vouloir sortir de ce lieu sans l'ordre exprès du duc de Guise, et qu'il ne consentirait jamais à un soulèvement qui pour-

rait perdre ce Prince. Le Savino s'étant retiré, le baron ne laissa pas de souper à son accoutumée, et s'entretint à son ordinaire avec le sieur des Isnards, son parent, jusqu'à l'heure de se coucher. Mais à peine fut-il au lit, que le son du tocsin l'obligea de se lever et de faire appeler Grazullo de Rosis, capitaine de la Vicarie, auquel il dit, que, par l'alarme qui sonnait de tous côtés, il jugeait que les Espagnols étaient entrés par quelques postes dans la ville; qu'il y avait apparence que l'absence du duc de Guise, et le peu de forces qui y étaient alors, faciliteraient aux ennemis sa réduction, d'autant que le Peuple, lassé de tant de souffrances, et se trouvant sans chef, laisserait faire aux Espagnols, et se soumettrait à leur obéissance. Ce capitaine, tout troublé, répondit qu'il se l'imaginait ainsi, à quoi le baron répliqua, qu'encore qu'il ne vît guères de remèdes à ce malheur, il lui restait pourtant quelque espérance. Que sans doute, au bruit du tocsin, la plus grande partie du Peuple se ramasserait au marché; que si quelque personne accréditée l'encourageait et se mettait à sa tête, on aurait moyen, non-seulement d'arrêter les Espagnols entrés dans la ville, mais encore de les repousser jusque dans leurs postes, et peut-être de s'en rendre maître. Que s'il voulait ouvrir les prisons de la Vicarie, où il y avait plus de deux cens prisonniers populaires, que le Mollo y avait fait mettre, il s'offrait de marcher avec eux et avec sa compagnie vers le marché, où sans doute la

populace le recevrait à bras ouverts, et lui donnerait le moyen de signaler, en cette rencontre, l'amour qu'il avait pour la gloire et pour la liberté du Peuple. Le Grazullo, en l'interrompant, lui répliqua qu'il craignait que le duc de Guise n'approuvât pas cette action; mais le baron lui répartit, qu'apparemment les Espagnols avaient fermé tous les passages au duc de Guise pour revenir dans cette ville, et que sans doute il n'était pas en état de s'y faire revoir si tôt. Le capitaine, irrésolu sur ce qu'il avait à faire, se retira, et peu après il fut attaqué comme j'ai déjà dit; et se repentant alors de n'avoir pas cru le baron de Modène, il ouvrit les portes de la Vicarie aux Espagnols, qui y laissèrent, pour commandant, le duc de Siano, lequel, ayant mis en liberté tous les prisonniers Napolitains, fit appeler le baron de Modène, et lui dit qu'il avait ordre de don Juan de l'arrêter en qualité de prisonnier de guerre, et que ce Prince ne le traiterait pas comme le duc de Guise, qui le voulait faire mourir; sur quoi le baron lui répondit, qu'il avait sujet de parler comme Zacharie, et de dire que son salut procédait de ses ennemis; qu'il rendait grâce à don Juan, et qu'il tâcherait de reconnaître cette obligation en toutes les choses où il ne s'agirait point de son honneur, qui était le seul bien qu'il avait sauvé du grand débris de sa fortune. Le lendemain les Espagnols le firent conduire dans les prisons du Château Neuf, où il demeura jusqu'au sixième jour d'avril de l'an 1650, auquel tems le Vice-Roi le mit en liberté, moyen-

nant la rançon qu'il lui fit payer. Je me suis un peu étendu sur ce sujet, croyant que ceux qui liront cette histoire seront bien aises de savoir de quelle manière Dieu le préserva de la mort. On a lieu, dans cette aventure, d'admirer ses secrets jugemens, en songeant que ce bras céleste, qui protége les innocens, fit alors un coup de sa main, et voulut que les ennemis de ce malheureux le garantissent de la mort que lui préparait celui qui, par toutes sortes de raisons, devait être son meilleur ami. Quelques jours après la réduction de Naples, le gouverneur du Château Neuf, l'étant venu visiter dans la prison où il était, lui confessa ingénuement que les Espagnols n'avaient pas cru rentrer dans la ville aussi facilement qu'ils avaient fait; sur quoi le baron, lui ayant appris ce qu'il avait dit au capitaine de la Vicarie, dans le moment de l'attaque, pour l'obliger à le laisser sortir pour s'aller mettre à la tête du Peuple, qui était alors au marché, ce gouverneur lui avoua que si cela fût arrivé, les Espagnols couraient hazard d'être repoussés et de perdre même leurs postes.

CHAPITRE XXIII.

Retraite du duc de Guise de devant Nisida. — Sa prise, et réduction de tout le royaume à l'obéissance des Espagnols.

Pendant que les Espagnols préparaient dans Naples les choses qui leur étaient nécessaires pour l'exécution de l'attaque générale qu'ils avaient résolue, le duc de Guise battait Nisida, et fesait tout son possible pour emporter ce poste. Mais l'avis qu'il eut de l'assaut et du succès des Espagnols, le força de changer de pensée. D'abord il fit son possible pour rentrer dans Naples, dans l'espérance que sa présence encouragerait le Peuple, et ferait peur aux ennemis; mais ils lui en avaient fermé les passages, et cela, joint à la fuite ou à la dissipation de toutes les troupes qu'il avait alors près de lui, lesquelles, au premier bruit des progrès des Espagnols, l'abandonnèrent dans un moment, le contraignit de penser à sa retraite. Il prit le chemin de Santa-Maria di Capoüa, où était le sieur Malet, avec les gens qu'il y commandait, et lui ayant donné avis en passant de la perte de Naples, il résolut de tâcher à gagner l'Abruzzo, où il espérait de trouver le duc de Castel N

et Tobia Palavicino qui y fesaient tant de progrès, et par le moyen desquels il eût pu se fortifier dans cette province, et y faire tête aux Espagnols. Mais la nouvelle de son départ de Nisida, et de la réduction de Naples, étant portée à Capoue, don Luigi Podérico, qui y commandait, envoya en diligence après lui don Prospéro di Tuttavilla, avec environ huit cens chevaux, lesquels, départis en plusieurs troupes, battirent toute la campagne pour lui couper le chemin de tous côtés, ce qu'ils firent en peu de tems : de sorte que ce Prince, accompagné de peu de gens et enfermé de toutes parts, tant par cette cavalerie que par les paysans des villages circonvoisins, se rendit aux ennemis, après s'être défendu vaillamment des premiers qui l'environnaient, et qui, ayant blessé son cheval, le forcèrent de s'arrêter et de se rendre à l'officier qui parut alors le plus près de lui. Don Prospéro, survenu un peu après, fit désarmer tous ceux de sa suite; mais il laissa l'épée à ce Prince, lequel conduit vers Capoue, fut reçu dans cette route par don Luigi Podérico, qui, le traitant avec toutes les civilités et tous les respects imaginables, l'accompagna dans Capoue, où il demeura durant quelques jours, et jusqu'à l'ordre que le Vice-Roi envoya pour le faire conduire à Castel-Vulturno, et de-là dans le château de Gaëta, où il demeura prisonnier sous la garde de don Alvaro della Torre, jusqu'à son passage en Espagne, où puis après il fut mené par ordre du Roi Catholique.

Quoique cette aventure fut aussi fâcheuse qu'inopinée, le duc de Guise la soutint avec le même visage qu'il avait fait paraître dans ses plus grandes prospérités. Dans Capoue, et au milieu de toute cette Noblesse qui l'environnait, il semblait être plutôt leur maître que leur prisonnier, et l'on ne vit jamais aucune marque de sa disgrâce sur son front, dans ses ieux ni dans ses paroles : tandis qu'il fut entre les mains de la Noblesse qui l'avait pris, il fut traité avec toutes les déférences et toutes les honnêtetés imaginables; mais il ne les rencontra pas en passant dans les mains des Espagnols, qui le traitèrent fort rudement, tandis qu'il demeura prisonnier dans le royaume de Naples. On assure que dans le tems qu'il séjourna à Castel-Vulturno, où il s'arrêta pour attendre la galère qui le devait porter à Gaëta, il ne tint qu'à lui de se sauver et de passer à Rome; si cela est, je ne puis pas comprendre quel fut le sujet qui l'en empêcha, puisqu'il lui eût été plus avantageux de sortir du royaume de Naples par cette voie, que d'y demeurer prisonnier et à la discrétion de ses ennemis, lesquels furent sur le point de le faire mourir aussitôt après sa prise.

En effet, le comte d'Ognatte ayant su qu'il était pris, convoqua tout le Conseil, et, en présence de don Juan, dit avec beaucoup de chaleur que le duc de Guise était passé dans Naples sans ordre de son Roi, sans étendard et sans armée; qu'il y avait fait le personnage d'un perturbateur

du repos public, et d'un séducteur de Peuple, plutôt que celui d'un grand Prince qui entreprend une descente dans un État, sous d'autres formes, et avec plus de fondement que ceux qu'il avait fait paraître; qu'il en fallait faire un exemple pour faire voir de quelle sorte on punit ceux qui viennent dans un pays, comme des boutefeux; que si les Français avaient eu quelque raison de faire mourir Conradin, quoique légitime prétendant au royaume, et quoique vaincu et pris à la tête d'une armée, les Espagnols en auraient encore plus de faire mourir le duc de Guise, qui n'avait aucun droit sur cette Couronne, et qui pour l'usurper au Roi Catholique, était passé dans le royaume, seul et dans une felouque.

L'opinion du comte d'Ognatte fut approuvée de tout le Collatéral, et sans doute ces ministres eussent conclu de faire trancher la tête au duc de Guise et à tous les Français prisonniers, si don Juan ne s'y fût opposé vigoureusement, en leur représentant qu'il ne souffrirait pas qu'un Prince de cette qualité et doué de tant de mérites mourût, à sa vue, par la main d'un bourreau; qu'il ne pensait pas que le Roi, son père, approuvât cette conclusion, en considération du duc de Lorraine, chef de la maison de ce Prince, lequel, en ces tems-là, servait si dignement les Espagnols, en Flandre, avec son armée; qu'il fallait attendre son sentiment sur cette matière, l'affaire étant d'une assez grande importance pour ne pas agir avec précipitation, et pour ne donner pas lieu

au repentir que l'on aurait, au cas que le duc de Lorraine vînt à rompre avec l'Espagne pour ce sujet.

Le Vice-Roi répliqua que le duc de Guise, étant digne de mort, il y avait apparence qu'en le fesant mourir alors, le roi d'Espagne serait obligé d'approuver cette exécution, et d'en jeter toute la faute sur ses ministres, au cas que le duc de Lorraine s'en voulût plaindre. Qu'une chose faite n'est plus en état d'être contestée, et qu'il est aisé de se consoler dans les maux qui sont sans remède; mais que si l'on donnait le loisir aux parens et aux amis du duc de Guise d'employer leur crédit en Espagne, il était à craindre que Sa Majesté Catholique ne leur pût refuser sa vie, et que, par cette indulgence, on perdrait l'occasion d'un grand exemple, qui affermirait à jamais sa puissance dans cet État. Tout cela ne fut pas capable d'obliger don Juan à consentir aux conclusions du Vice-Roi; et enfin il fut arrêté qu'on attendrait la résolution du Conseil d'Espagne.

La ville de Naples étant donc réduite à l'obéissance des Espagnols, de la sorte que nous avons dit, don Juan et le Vice-Roi, étant arrivés avec leur cavalcade à l'église de San-Gennaro, cathédrale de la ville, y firent chanter un *Te Deum* solennel, pour rendre grâces à Dieu de cette victoire, où sa main avait tant de part; et laissant ordre au baron de Batteville de faire applanir tous les retranchemens des quartiers populaires, et de faire conduire toute leur artillerie dans le Châ-

que lui fesaient certaines gens qui songeaient plus à profiter de sa crédulité, et à tirer de lui l'argent qu'ils souhaitaient, qu'à lui procurer une entrée dans le royaume, les peuples virent cette aventure sans se mouvoir.

CHAPITRE XXIV ET DERNIER.

Diverses réflexions touchant les révolutions de Naples, et sur la conduite de ceux qui y ont eu quelque part.

Quoique l'histoire de ces révolutions finisse dans le chapitre précédent, je crois que celui-ci ne sera pas le plus inutile de mon ouvrage, et qu'en examinant ici la conduite de ceux qui ont paru sur cette scène, on aura plus de moyen de faire un juste jugement de la plus étrange aventure que l'on ait vu dans l'Europe. Il est certain que la valeur, la prudence et la fortune, sont les trois principales causes de ces heureux événemens, qui changent la face de l'Univers, et de ces révolutions qui font passer les sceptres d'une maison dans une autre, ou qui d'un État monarchique en font un républicain, ou d'une république une monarchie. On remarque que dans ces grands desseins, tantôt la fortune, et tantôt la valeur en dresse le plan ; mais que c'est toujours la prudence qui, par des traits moins éclatans, mais plus durables que ceux des autres, perfectionne ces ouvrages. On n'en voit point de finis, si ces

trois maîtresses du monde n'y concourent; mais surtout cette dernière en ménageant et guidant ces deux autres, qui sont souvent aveugles, les fait arriver par son art au but désiré. On reconnaîtra cette vérité dans toutes les histoires antiques et modernes, et l'on trouvera que dans les entreprises de cette sorte, celles que la valeur et la fortune ont commencées avec autant de bruit que d'éclat, ont échoué, si la prudence n'y a mis la dernière main. Les révolutions de Naples nous le font voir bien clairement, et il ne sera pas difficile de le juger, si l'on fait quelques réflexions sur la naissance de ces troubles, sur leur cours et sur leur fin. Examinons donc la conduite des soulevés, et celles de leurs ennemis, et nous verrons qu'encore que la fortune et la valeur aient pris le parti des premiers, ils ont succombé sous les autres, pour n'avoir pas cru la prudence, laquelle fit triompher enfin, par son adresse, ceux dont le bonheur et l'épée semblaient n'avoir plus de ressource.

Si jamais on vit la fortune seconder le soulèvement d'un État, ce fut sans doute celui de Naples, puisqu'elle sembla n'épargner rien pour rompre le joug de ce Peuple, et pour le mettre en liberté. On la vit dès l'origine de ces troubles marcher à la tête d'une foule de petits gueux armés de bâtons et de cannes, guidés par un homme de la lie du Peuple, sans expérience et sans jugement, quand cette ridicule milice désarma les gardes du duc d'Arcos, s'empara de

son palais, le força de l'abandonner, et osa même saisir ce Vice-Roi par les moustaches. On la vit paraître au milieu de cette grande multitude de séditieux, qui, encouragés par l'heureux succès des Lazares, prirent les armes, se rendirent presque les maîtres de cette ville, malgré la résistance des Espagnols et les forces de la Noblesse, et, par leur exemple, obligèrent les provinces de ce royaume d'en faire autant, et de secouer unanimement le joug du Roi Catholique. On la vit du côté d'un Peuple divisé par cent factions, trahi par plusieurs de ses chefs, sans ordre, sans pain, sans argent, sans munitions et sans assistance, lequel, pourtant, avec tous ces désavantages, ne laissa pas de résister à l'un des plus grands Rois du monde, durant l'espace de neuf mois. Si dans ces révolutions la fortune se déclara pour ce parti, la valeur n'en fit pas moins, et montra hautement la part qu'elle prenait en cette cause.

Quoiqu'elle n'y parût pas de la manière qu'on la vit autrefois avec les phalanges grecques et dans les légions romaines, et comme on la voit encore en ce siècle parmi des troupes disciplinées, elle ne laissa pas de se faire voir, dans plusieurs occasions importantes, mais surtout dans cet assaut général que don Juan d'Autriche fit donner aux quartiers soulevés un peu après son arrivée à Naples, où ce Peuple, quoique surpris et conduit par un chef perfide, repoussa avec tant de vigueur et de carnage ces bonnes troupes et cette brave Noblesse espagnole qui le suivaient. Mais si la for-

tune et la valeur ont paru avantageusement, durant ces troubles, en faveur des Napolitains soulevés, la prudence a eu si peu de part dans cette grande entreprise, qu'on a peine d'y reconnaître les moindres marques de son art. On le peut juger facilement par les divers objets que le Peuple de cette ville et celui des provinces eurent dans leur soulèvement. Bien loin de suivre les leçons de cette vertu, qui ne marche qu'à pas comptés, et qui regarde incessamment l'unique but qu'elle a pris, sans jamais prendre le change, dès l'entrée de sa carrière, les Napolitains, suivant cent différens desseins, firent voir qu'ils n'en avaient point de certain. Le premier qu'ils firent paraître dans le commencement des troubles, fut la simple abolition de la gabelle des fruits; de celle des fruits, ils passèrent à celle de tous les impôts faits depuis l'Empereur Charles-Quint. Jusque-là ils semblèrent suivre leur première pointe; mais ils se lassèrent bientôt, et au lieu de se prévaloir des avantages que leur donnait la consternation et la faiblesse des Espagnols (lesquels, dans cette occasion, eussent remis entre leurs mains le château de Sant-Elmo, et tout ce qu'ils eussent voulu, pour caution de leur repos), ils tournèrent toute leur fureur contre cette Noblesse, dont ils devaient plutôt rechercher la jonction que la ruine. Je ne sais pas si elle les eût écoutés dans cette occasion; mais chacun sait qu'elle avait assez de motifs de se plaindre des Espagnols, qui ne la traitaient guère

mieux qu'ils ne traitaient les Peuples, et il est apparent que si elle n'eût pas voulu se déclarer, ni se joindre alors aux Napolitains, du moins elle ne se serait pas si fort intéressée dans la cause des Espagnols, comme elle fit, quand le désir de se venger des affronts de la populace la força de prendre les armes, et de faire naître une guerre entre les membres de l'État, lorsqu'il les fallait réunir pour concourir au bien commun. Ayant poussé, durant quelques jours, la Noblesse, et convié, par leur exemple, les autres Peuples des provinces d'en faire autant, ils s'acharnèrent aux Espagnols, et attaquant ceux-ci et les Nobles en même-tems, ils réunirent ensemble ces deux corps, qui n'avaient pas beaucoup de confiance auparavant l'un pour l'autre, alors que par une extravagante et cruelle pudeur on leur vit massacrer les Espagnols, et crier vive l'Espagne; mais cela ne dura guères, et leur besoin les contraignant de recourir à l'assistance de la France, ils appelèrent le duc de Guise, espérant que par lui ils obtiendraient de cette Couronne les secours qu'ils s'en promettaient.

Ce Prince arrivé dans la ville, et reçu comme envoyé du Roi Très-Chrétien, on vit paraître, peu de jours après, l'armée navale qui fesait toute l'espérance et toute la consolation de ce pauvre Peuple affligé et accablé de cent misères; mais son aspect, au lieu d'apporter le soulagement désiré depuis tant de mois, ne servit qu'à donner de ridicules ombrages.

Ce fut alors que l'inconstance populaire fit voir un de ses plus étranges effets, en fesant changer tout-à-coup d'objet à cette populace, qui se donna entièrement au duc de Guise, sans se mettre en peine de la retraite d'une flotte qu'elle avait si fort souhaitée.

Le duc de Guise déclaré chef d'une république qui n'était pas encore en nature; cette multitude innombrable de gens qui l'avaient proclamé duc suprême, et qui l'eût même appelé Roi dans ce moment s'il l'eût voulu, et sans avoir examiné s'il eût pu maintenir ce titre, fit connaître, par les factions qui la divisaient, que c'était un corps monstrueux et composé de têtes dont les unes voulaient le changement de maître, les autres la réformation et non le changement de l'État, et la plus grande partie le libertinage, sous couleur de la liberté. Par ces réflexions, on peut juger que la prudence n'eut point de part en ce dessein qui fit tant de bruit dans l'Europe, et qui, n'ayant été formé et conduit que par une fortune aveugle et par une valeur qui tenait de la fureur, plus que de la raison, échoua malheureusement, n'étant pas soutenu par la prudence.

Si la populace périt par son imprudence, ses chefs se perdirent aussi par cette voie. Masanielle ayant réduit, par un bonheur extraordinaire, les Espagnols à lui donner la carte blanche, périt et fit périr le Peuple, pour ne s'être pas servi de l'avantage qu'il avait d'établir le repos, et de l'assurer par la reddition du château Sant-Elmo,

lequel, étant entre les mains du Peuple, eût forcé les Espagnols de tenir tous les traités faits avec eux.

Le prince de Massa périt pour avoir eu deux objets divers à la fois; il ne manqua pas de fortune, il ne manqua pas de valeur; mais il manqua de prudence, quand il crut pouvoir servir sans danger deux partis contraires; aussi sa mauvaise conduite lui fit voir bientôt son erreur, et son exemple fit juger qu'un hermaphrodite d'État ne saurait être de durée.

Gennaro Annésé se perdit par ses irrésolutions, et pour n'avoir point eu de but dans sa balance conduite. La consternation où les chefs du Peuple se virent après la mort du prince de Massa, donna lieu à son ambition de se saisir d'un gouvernail si périlleux pour ses pilotes, qu'il laissa peu après aussi facilement qu'il l'avait pris, et le défaut de mérite lui fit perdre alors ce que l'excès de son bonheur et de sa témérité lui avait acquis.

Renfermé dans le Torrion des Carmes, il fut fort long-tems à rechercher les Français et les Espagnols, sans se pouvoir déterminer; et quoi qu'il eût plus de penchant pour les Français, il fut enfin contraint de se soumettre à la merci de ses plus cruels ennemis, qui, après la réduction de Naples, l'ayant trouvé saisi d'une lettre qui le convainquait d'une intelligence avec les Français, le firent mourir publiquement.

Tous les autres chefs populaires de la ville et des provinces périrent pour n'avoir pas eu un but fixe et commun dans leurs desseins : en voulant faire la vengeance des cruautés et de l'avarice des

Espagnols, la plupart eurent pour objet les massacres et le pillage; et au lieu de ne songer qu'à la réformation ou au changement de l'État, ils ne pensèrent qu'à profiter du tems présent, à crier contre le passé, et laissèrent au cas fortuit la conduite de l'avenir. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils périrent tous dans les routes différentes qu'ils suivirent aveuglément, et si leur dessein ou plutôt leur prétexte n'eut pas l'effet que tout le monde en espérait.

Le baron de Modène fit un personnage assez considérable en ces révolutions, pour paraître dans ces remarques. La prise d'Averse, le blocus de Capoue et la réduction de tant de places et de terres qu'il soumit au parti du Peuple, fit voir qu'il ne manqua pas de bonheur ni de résolution dans les fonctions de sa charge; mais il fit voir son imprudence en deux occasions notables. La première, quand il s'éloigna de la personne du duc de Guise, qu'il savait être d'une humeur volage, jalouse, ombrageuse et facile à croire, et qui se souvenait peu des absens. La seconde, quand il revint d'Averse à Naples près de lui, pour s'exposer à la merci de ses ennemis, qui régnaient alors dans le cœur de ce Prince. Il n'avait que trop de marques de leur haine et de leur crédit pour songer à ses sûretés, c'est-à-dire à se retirer du royaume, ou bien à s'aller cantonner avec la meilleure partie des troupes qui dépendaient de lui à Cajazzo, place forte, ou à Castel-Vulturno, lieu dont il pouvait s'emparer sans peine, et où

il eût pu facilement procurer un débarquement favorable à l'armée de France qu'on vit peu après vers ces côtes. L'amour qu'il avait pour la gloire du duc, et la confiance qu'il avait en son amitié, furent cause de ces deux fautes; et quoique par cette dernière il ait souffert toutes les indignités et toutes les disgrâces que l'on peut souffrir en l'honneur et en la personne, il s'est contenté du regret qu'a eu ce Prince de l'avoir traité de la façon qu'il fit. Tout l'hôtel de Guise et presque tout Paris savent avec quelle tendresse et avec quelle confiance il le rappela près de lui quelque tems avant sa mort, que cet infortuné gentilhomme a pleurée et pleurera toujours, par cette extrême affection qu'il avait pour le duc, plutôt que pour la perte qu'il a faite de plus de trente mille écus, qu'il lui devait depuis long-tems.

Le duc de Guise fit connaître, pendant ces révolutions, que la fortune et la valeur favorisaient son entreprise. Son passage de Rome à Naples, malgré une armée navale qui s'y opposait puissamment, sa réception dans une ville qui l'appela sans le connaître, et l'adora en le voyant, son élévation dans le premier degré de l'État, et qui semblait si proche du trône, l'attaque du pont de Frignano, et tant d'autres où son courage et son intrépidité parurent si hautement, sa durée dans un poste fort élevé, mais fort glissant, et exposé à tant de cruels ennemis, et le peu d'effet de tant d'horribles et secrètes conspirations contre sa vie le

témoignèrent clairement; mais son imprudente conduite détruisit ce que sa fortune et sa valeur entreprenaient pour lui. Cela provint de trois choses : la première, de l'indulgence qu'il eut pour Agostino di Liéto et pour Girolamo Fabrani, ses domestiques, lesquels abusant de ses faveurs, disposaient à leur gré de toutes les charges les plus importantes, et les fesaient conférer, non à ceux qui avaient le plus de mérite mais à ceux qui avaient le plus d'argent à leur donner, ce qui fit deux mauvais effets; l'un, qu'en préférant dans les emplois celui qui donnait le plus à celui qui servait le mieux, ce désordre causa beaucoup de confusion; l'autre, que leur avarice rendit le gouvernement du duc odieux à ceux qui, en l'appelant à leur aide, croyaient qu'il purgerait la ville de ces crimes que l'avarice des Espagnols y avait commis.

La seconde procéda de la facilité que naturellement il avait de croire tout ce qui flattait ses désirs et ses espérances; ce fut par ce malheureux faible que les Espagnols trouvèrent le moyen de vaincre ce Prince, que peut-être ils n'eussent jamais pu surmonter avec leurs armes. Ce fut par cette secrète voie qu'Agostino Mollo s'empara de son cœur, et qu'après lui avoir rendu suspects ses véritables serviteurs, il le livra entre les mains de ses ennemis.

La troisième vint de la grande confiance qu'il eut en soi-même et en sa bonne fortune. Son

esprit, flatté du bonheur de ses premières aventures à son arrivée, se persuada qu'il aurait toujours le vent en poupe, et qu'il monterait au comble de ses désirs sans aucune assistance étrangère; c'est ce qui lui fit oublier, peu après son arrivée à Naples, les liaisons qu'il avait prises avec le cardinal de Sainte-Cécile avant son départ de Rome; et c'est ce qui lui fit écrire à la Cour de France, que pour reconnaissance de ses glorieux travaux, il ne souhaitait autre chose que de mettre une couronne sur la tête de la demoiselle de Pons; mais avec tous ces manquemens, il y a beaucoup d'apparence que s'il eût tant soit peu caché le feu de son ambition, il fût arrivé à son but malgré toutes sortes d'obstacles. En effet, si dès son entrée à Naples, il eût feint de vouloir établir cette République si souhaitée de chacun, et si convenable au ressentiment de tant de Peuples, rebutés du gouvernement monarchique, il en eût été fait le chef par un commun consentement; et, gardant pour soi la plus noble et la plus utile partie de l'autorité souveraine, qui est le commandement des armes, il en eût laissé la plus pesante et la plus odieuse, qui est la police et la justice, à un petit nombre de sénateurs, qu'il eût presque tous nommés, et qui l'eussent porté sur le trône insensiblement, et en réunissant ensemble tous les membres de ce royaume, accoutumés depuis tant de siècles à supporter le joug monarchique. Mais en y voulant monter dès son arrivée, sans assistance et dans un instant, ce

dessein, dénué de tous les moyens de le pouvoir exécuter, parut vain à ses serviteurs et ridicule à ses ennemis, lesquels reconnaissant pourtant l'avantage qu'ils recevraient d'entretenir ce Prince dans cette pensée, lui firent perdre une couronne, en la lui montrant de trop près. Enfin, l'on peut conclure cette réflexion, en disant avec vérité que si, dans les troubles de Naples, le duc de Guise fut l'auteur de sa gloire et de sa fortune, il le fut aussi de sa perte; que pour avoir voulu régner trop tôt, et par soi-même, il perdit un royaume; mais que ses fautes toutefois sont en quelque sorte excusables, puisque l'éclat d'une couronne a bien ébloui d'autres Princes qui en étaient plus éloignés, et qu'on a lieu de le louer si, dans les grandes entreprises, une tentative suffit pour immortaliser son nom.

Après avoir examiné la conduite des Peuples soulevés et de leurs chefs; il ne sera pas mal à propos d'examiner celle des Espagnols et de leurs partisans, pour faire un entier jugement de cette célèbre entreprise. Le duc d'Arcos, dans les principes du soulèvement, fit deux fautes considérables : la première, de ne pas profiter des avis que tant de confesseurs et tant d'autres personnes lui donnaient du mécontentement du Peuple, dont il eût pu prévenir les mauvaises suites, pour peu qu'il eût témoigné de vouloir soulager ses maux et de satisfaire ses plaintes; la seconde fut de se laisser surprendre si honteusement par Masanielle et par ses lazares, dont l'insolence s'étendit jus-

qu'à le prendre par la barbe et à le chasser du palais; mais si sa prudence parut alors endormie, elle se réveilla bientôt à la mauvaise intelligence survenue entre le Peuple et la Noblesse; et les négociations qu'il eut avec Agostino Mollo, pour l'obliger à détourner le duc de Guise de la route qu'il devait suivre, firent voir que le roi d'Espagne fut redevable à ce Vice-Roi de la conservation de ce royaume.

Don Juan d'Autriche, à son abord, fit un manqaement irréparable, par l'attaque générale qu'il fit faire, et dans laquelle il perdit non-seulement la meilleure partie de son armée et de sa Noblesse, mais encore l'amour et la confiance que tout ce Peuple avait pour lui, et qu'il lui fut impossible de recouvrer, quelques peines et quelques soins qu'il y prit. Le comte d'Ognatte acheva par sa fortune ce que la prudence du duc d'Arcos avait secrètement commencé, quelque peu avant son départ. Il eut le bonheur d'arriver au point de la maturité d'un fruit tout prêt à cueillir, et qui ne lui coûta que quelques jours de peines et d'application; enfin, cette bonne fortune qui suivit au commencement la populace, se rangea du côté des Espagnols; et leur prudence profitant de ses faveurs plus avantageusement que n'avaient fait les soulevés et leurs chefs, ils recouvrèrent par une sage conduite, ce qu'ils avaient perdu par une mauvaise, et firent plus par leur adresse qu'ils n'avaient fait avec leurs armes. Pour la

Noblesse du royaume, il est certain que les ministres d'Espagne eurent tout sujet de se louer de son courage et de sa fidélité. Elle servit à ses dépens, et fit voir, dans ces conjonctures, que les personnes de naissance préfèrent toujours leur honneur à leur juste ressentiment, et que ce corps, le plus considérable de l'État, et qui n'était guères mieux traité que l'autre, ne laissa pas, en cette rencontre, de s'acquitter de son devoir.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS LA SECONDE PARTIE.

TABLE

DE LA

TROISIÈME PARTIE.

Pages

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



DATE DUE

